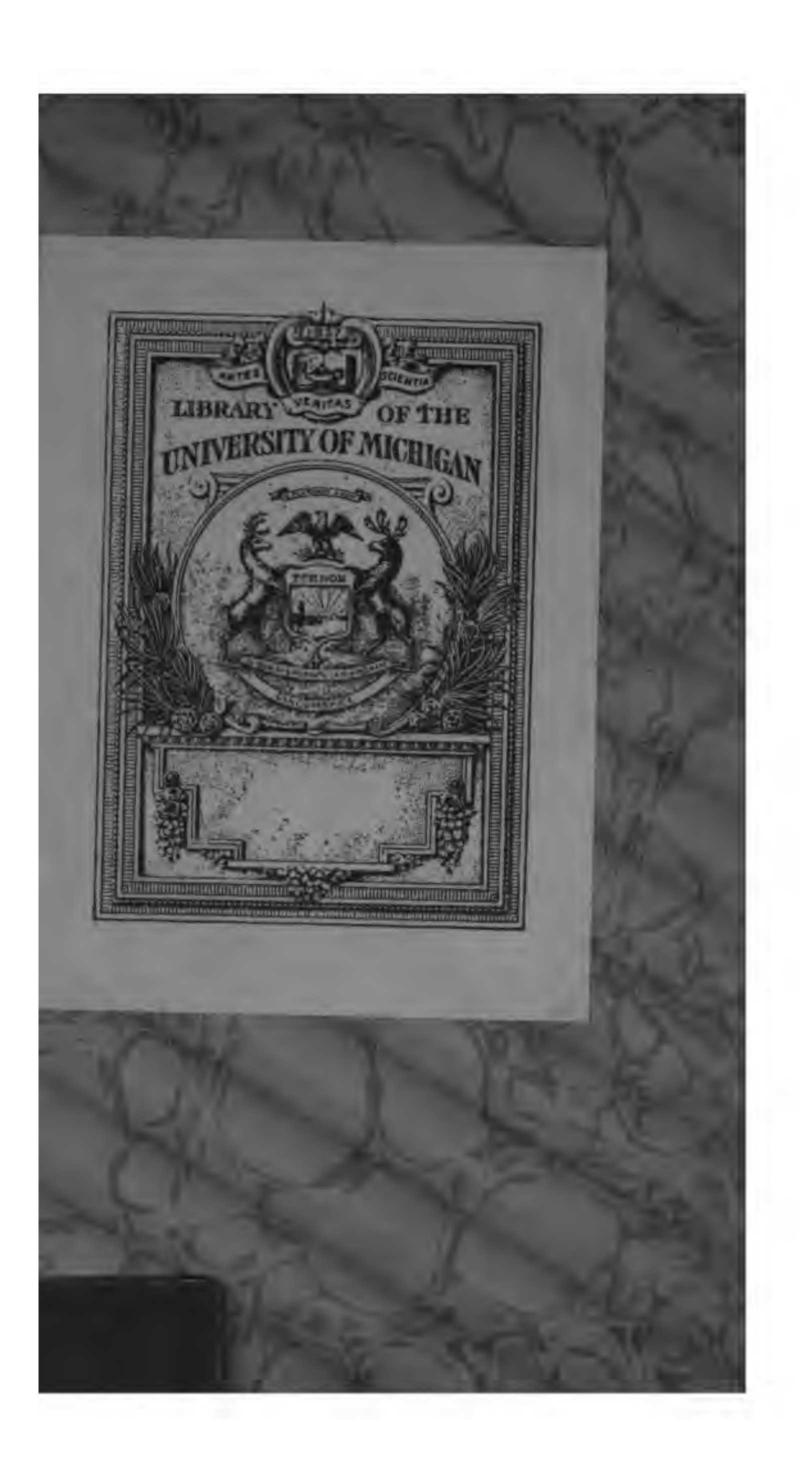

A 935,097


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



SAINT MAGLOIRE

DU MÊME AUTEUR :

La Machine à finir la Guerre (en collaboration avec M. Régis Gignoux).

Les Croix de Bois. (Prix Vie Heureuse 1919).

Le Cabaret de la Belle Femme.

La Boule de Gui (édition de la Banderole).

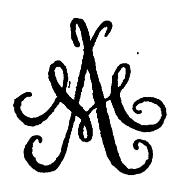
EN PRÉPARATION :

Le Réveil des Morts (roman).

Roland DORGELÈS

SAINT MAGLOIRE

ROMAN



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens, 22

DU MÊME AUTEUR :

La Machine à finir la Guerre (en collaboration avec M. Régis GIGNOUX).

Les Croix de Bois. (Prix Vie Heureuse 1919).

Le Cabaret de la Belle Femme.

La Boule de Gui (édition de la Banderole).

EN PRÉPARATION :

Le Réveil des Morts (roman).

Roland DORGELÈS

SAINT MAGLOIRE

ROMAN



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens, 22

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, de 1 à 200.

450 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse, de 1 à 450.

500 exemplaires sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés à la presse, de 1 à 500.

L'édition originale a été tirée sur papier alfa.

A MARCEL PRÉVOST

SAINT MAGLOIRE

PROLOGUE

Marseille, 18 mai. — Cet après-midi, à quatre heures, saint Magloire a mis le pied sur le sol français.

On pensait bien que le débarquement du célèbre voyageur attirerait un grand nombre de curieux, mais nul n'aurait supposé qu'il donnerait lieu aux violentes manifestations qui se sont déroulées.

Les journaux régionaux ayant annoncé l'heure de son arrivée, une foule considérable se pressait sur le Quai de la Gare maritime et dans les rues avoisinantes, bien avant que le *Plata* eût pénétré dans le port. Surprise par cette affluence inattendue, la police organisa immédiatement un rigoureux service d'ordre.

Ni la préfecture, ni l'évêché ne s'étaient fait représenter; toutefois, on remarquait dans la foule la présence de nombreux prêtres et de missionnaires nouvellement rentrés d'Afrique.

Dès qu'on eut jeté la passerelle, les curieux se ruèrent vers le débarcadère de la Section des Docks, enfonçant les barrages d'agents, et ce fut pendant un moment une indescriptible bousculade. Les hommes criaient : « Vive saint Magloire! » Des femmes jetaient des fleurs et envoyaient des baisers.

On reconnut tout de suite le saint, dont la photographie a popularisé les traits. On voulut le porter en triomphe, mais l'explorateur, qui est resté très vigoureux malgré ses soixante ans, s'y opposa, et c'est à pied, escorté par plus de cinq mille personnes, que Magloire Dubourg put, non sans mal, gagner son hôtel. Sur tout le parcours la circulation dut être interrompue, ce flot humain emplissant le quai la Joliette et la rue de la République.

Détail amusant : des admirateurs trop fervents n'avaient pas voulu laisser l'Évangéliste des noirs porter lui-même sa valise, mais, lorsqu'il fut arrivé, il lui fut impossible de la retrouver : ces fidèles peu scrupuleux avaient dû s'en partager le contenu, ainsi que des reliques.

Malgré les renforts de police réclamés sur les lieux, on eut le plus grand mal à disperser la foule. Les manifestants, massés devant l'hôtel, réclamaient le saint à grands cris, et il dut se montrer au balcon pour leur demander de rentrer chez eux.

Nous aurions désiré obtenir un instant d'entretien et demander à l'illustre voyageur les raisons de son retour en France après quarante ans d'exil, et s'il renonçait définitivement à son apostolat; mais Magloire Dubourg n'a voulu recevoir personne.

Vers la fin de l'après-midi, il s'est rendu à l'église Saint-Vincent-de-Paul, où il a longuement prié. Reconnu par les passants, il a été l'objet de chaleureuses ovations.

On assure que saint Magloire repartirait cette nuit même pour Paris. (*Havas.*)



I

Une maison blanche, à demi cachée par des tilleuls; une vaste pelouse, si fraîche qu'on l'eût dit vernie, avec une corbeille de rosiers nains bordée de soucis; çà et là, des lilas, et, séparant la villa de la route, un petit parc aux allées en lacets : on voyait tout cela entre les barreaux de la grille. Les arbres pépiaient de nids et la lance invisible d'un jardinier éparpillait dans l'air son bruit limpide. Sur le pilier de la porte, gravé à même la pierre, en lettres gothiques, on lisait :

LE LOGIS DU ROY.

C'était là que les Dubourg passaient l'été, de mai jusqu'en octobre. François Dubourg, le romancier populaire, s'était acheté cette propriété il y avait une quinzaine d'années, peu de temps avant la guerre de 1914, avec l'argent de son premier succès, et, par reconnaissance, par superstition, ou simplement par gloriole, il avait baptisé la demeure du nom de son feuilleton : *Le Logis du Roy*.

Dans Barlincourt, lorsqu'on parlait de la villa des Dubourg, on disait :

— C'est la maison du bonheur.

On n'y entendait que des rires, des bruits de jeux, des poursuites folles sur le gravier, la voix fragile d'Yvonne chantant au piano et les appels claironnants du romancier qui avait la manie de crier ses instructions aux domestiques par la fenêtre de son cabinet de travail, « histoire, disait-il, de se remettre les idées en place ». Le logis même sentait le bonheur, une odeur qui changeait à chaque pas : de fleurs dans le jardin, de gourmandise dans la maison, de linge à l'iris dans les chambres.

Cet après-midi-là, Mme Dubourg avait ouvert sa chaise longue à sa place préférée : sur la terrasse qui s'étendait entre la villa et les communs. Une vraie placette de village, avec son vieux tilleul et son puits à la margelle usée. Il faisait une chaleur de plein été. Les choses se taisaient comme si le moindre mouvement eût dû les fatiguer. Seul, le bruit frais du jet arrosant la pelouse...

Mme Dubourg ne pensait plus, ne dormait pas encore. C'était l'instant exquis où glissent, sous les paupières, des songes indistincts. L'être s'anéantit; les idées s'effacent sitôt venues, comme ces ronds inutiles qu'on fait sur l'eau. Elle sentait ses enfants près d'elle, tout son bonheur tenait dans les limites du jardin. Son fils avait déjà essayé de la peindre dans cette pose : un sourire machinal aux lèvres, sa fossette nichée sur la joue, et laissant pendre son bras rond.

Sans un geste, les yeux mi-ouverts, elle savourait sa joie tranquille : une hirondelle qui passe, rayant l'air de son cri, le frémissement argenté d'un grand arbre, le râteau du jardinier caressant le gravier. Rien de brutal, rien qui heurte... Peu à peu, elle s'engourdissait, ne détournant même pas la tête pour éviter une goutte de soleil qui lui brû-



lait la joue. Sa rêverie devenait insaisissable. Il ne vivait plus en elle que l'âme bleue des odorants lilas. Elle allait s'endormir...

Elle se sentit glisser dans le sommeil, mais, au dernier moment, faisant un effort, elle se secoua. Elle s'assit sur sa chaise longue. Près d'elle Yvonne se mit à rire.

— Tu allais t'endormir.

Sa mère la regarda, grondeuse et amusée.

— Et tu me laissais faire. Naturellement, cela t'est bien égal que j'engraisse, d'avoir une vilaine mère énorme. Il faut absolument que je me tienne éveillée; tiens, donne-moi mon livre. Il est tombé dans le puits.

La jeune fille se leva, sans marquer d'étonnement, se pencha sur la margelle et ramena le volume pas même mouillé. C'était une des idées de M. François Dubourg d'avoir fait construire ce faux puits sur la terrasse : il trouvait que cela « faisait bien », que c'était tout à fait campagne.

Toujours par amour du rustique, il avait fait transformer le pavillon du concierge, innocente bicoque qui ne lui plaisait pas, en une sorte de demeure à pignon du pire style Vieux-Paris. Les habitants de Barlincourt s'y étaient faits, mais, les premiers temps, ils regardaient avec stupéfaction ces fenêtres à meneaux, ces gargouilles grimaçantes, ces fausses poutres et l'enseigne rouillée qui grinçait au vent. Enfin, pour ajouter encore au pittoresque de la villa, M. Dubourg avait fait peindre sur la façade des communs un cadran solaire, dont il avait lui-même tracé les heures d'après l'ombre d'une tige fixée dans le mur, sans se soucier de hauteur méridienne, de distances angulaires et autres règles gnomoniques, et c'était une véritable curiosité que cette horloge lunatique qui

marquait les heures à sa guise, démentant toutes les pendules du pays. A force de la consulter, pourtant, les Dubourg avaient fini par comprendre quelque chose à ses indications changeantes, et le cadran leur disait tout de même l'heure, à un quart près. Quant au feuilletoniste, il lui suffisait, pour être heureux, de lire sur le mur la devise lyrique qu'il avait composée : « Mes heures naissent et meurent avec toi, divin Soleil ! »

Ayant consulté le cadran, que le style tranchait de son ombre, Mme Dubourg s'écria :

— Comment ! il est trois heures passées ! C'est effrayant comme le temps file. Va vite dire à Adèle que ton père doit rentrer de Paris par le train de six heures et qu'on dînera un peu plus tôt.

La jeune fille se dirigea vers la cuisine et Mme Dubourg se mit à lire, relevant distraitement ses boucles défaites de la pointe de son coupe-papier.

Après avoir averti la bonne, qu'elle trouva écossant des pois, Yvonne, toujours sautillant, alla retrouver son frère qui peignait dans la basse-cour.

— Tu viens jouer au tennis, Gérard? lui demanda-t-elle par-dessus le grillage.

— Pas maintenant, il fait encore trop chaud, répondit le jeune homme qui tournait le dos. Et puis, je veux finir ça d'abord...

— Tu ne veux pas venir? Eh bien, je vais chasser tes modèles...

Et ayant poussé la porte de l'enclos, elle se mit à courir, jupe au vent, en claquant des mains. Ce fut devant elle une fuite criarde de poules battant de l'aile et d'oies au cou tendu. Les petits canards tombaient, le bec en avant, ne pouvant pas se tenir sur leurs pattes plates, et les lapins se sauvaient

sous les noisetiers, emportant tout de même un brin d'herbe pour manger en route.

Gérard, sans quitter son pliant, suivait sa sœur des yeux.

— C'est malin, va... A ta prochaine leçon de piano, tu verras le jazz-band que je te ferai...

Mais sa sœur, sans l'écouter, était déjà entrée dans le poulailler, pour voir s'il y avait des œufs. Le jeune homme prit du rouge sur sa palette et, à petites touches, il se remit à peindre son dindon.

— Le dindon, dit-il en peignant, c'est le bourgeois de la basse-cour. Il est fier de ne pas ressembler aux autres, même si c'est à cause d'un goitre... Avec la poule, c'est sûrement la bête la plus stupide. Vous ne trouvez pas?

Celui à qui il s'adressait était assis à côté du chevalet, le derrière sur une souche d'arbre. C'était un homme assez vieux, mal vêtu, coiffé d'une casquette trop large, et qui regardait devant lui avec des yeux noyés. Il reniflait en parlant, et la grosse moustache grise qui lui retombait sur la bouche gardait la moitié de ses mots.

— Sûr que c'est pas malin..., répondit-il. Mais, la volaille, moi, je n'y connais pas grand'chose... Et pour ce qui est du dindon, je peux dire que je n'en ai jamais mangé... C'est pas des plats d'ouvriers...

Gérard se tut un instant, cherchant un ton sur sa palette. Puis :

— Vous n'avez tout de même pas à vous plaindre, reprit-il. Avec ce que vous donne M. Aubernon, vous pouvez vivre tranquillement. Il y a beaucoup d'ouvriers qui n'en ont pas autant.

Le bonhomme regardait ses savates.

— Bien entendu que je ne veux pas abaisser Aubernon, il se conduit bien avec moi. Avant qu'il

soit devenu si riche, on a travaillé tous les deux sur le même établi, on était une paire de copains, mais c'était pas une raison pour me faire des rentes... C'est pendant la guerre qu'il a fait fortune. On dit que ça n'a pas toujours été dans des affaires convenables, mais ça, c'est pas nos oignons, et il y a cinq ans, quand j'ai été noué par les douleurs, il m'a tout de suite dit : « Mathieu, ne t'occupe de rien, je te ferai vivre. » Alors, je vis... Seulement, n'empêche que lui il est patron et que moi je suis resté un pauvre ouvrier. Vous qui êtes socialiste, vous vous rendez compte.

Le jeune homme peignait, écoutant à peine, car il connaissait depuis longtemps les récriminations de l'ouvrier Mathieu. Au bout d'un moment, le vieux ajouta, par prudence :

— Ce que je vous en dis, hein, c'est parce qu'on en cause. Mais si un jour M[lle] Yvonne épouse le fils Aubernon, comme on le dit, vous ne répéterez rien de tout ça au papa. Il a maintenant tellement d'orgueil que ça le rend méchant.

— N'ayez pas peur.

Les bêtes rassurées avaient repris leurs habitudes. Une poulette qu'on eût dit affublée d'un pantalon à sous-pieds, avec des plumes jusqu'aux ergots, picorait dans les poils d'un bicot couché. Les oies se promenaient en file, boiteuses et le croupion trop lourd. A l'entrée d'une cabane ouverte, des lapins, accroupis tête à tête, frottaient l'un contre l'autre leurs petits nez malins : ils devaient dire du mal des poules. D'autres mangeaient sans faim, pour s'occuper, et l'on voyait de loin leurs bouts d'oreille frétiller.

Rapidement, surprenant leurs silhouettes d'un coup d'œil, Gérard les ébauchait. L'ouvrier Mathieu, qui s'était levé, le regardait faire.

— C'est bien drôle, dit-il... Seulement, à mon idée, la photographie est plus avantageuse, parce que ça va plus vite. Il y a le fils Aubernon qui m'a pris l'autre jour en portrait, c'est moi craché...

Deux petits coqs hérissés bataillaient. Ils se regardaient fixement, baissaient lentement la tête, se guettaient un long moment, puis, d'un même bond, ils sautaient l'un sur l'autre en criant, les ailes claquantes. Une oie les regardait et, fâchée, elle sifflait, son bec de corne jaune grand ouvert.

— C'est égal, continuait le vieux, tout ça, c'est des drôles de métiers! Vous qui faites des tableaux, M. Dubourg qui écrit des histoires... Tenez, je viens justement de lire *le Bâtard rouge*, que la fille Dumarchey m'avait prêté. On ne peut pas croire que des aventures pareilles ça puisse arriver. Il n'y a pas à dire, c'est émotionnant. Seulement...

Il se dandinait, les mains dans les poches, cherchant des mots nobles pour exprimer sa pensée.

— Seulement, acheva-t-il d'un ton sentencieux en soulevant sa paupière tombante d'alcoolique, c'est des choses qui n'instruisent pas le peuple. Ça, c'est dommage.

Gérard ne répondait pas, absorbé par son travail. Il peignait avec fougue, le front plissé, se mordillant les lèvres. L'ouvrier Mathieu s'était rassis, les jambes tout de suite fatiguées. Il se plaisait beaucoup au Logis du Roy. M. Aubernon, son ancien patron, l'y avait envoyé un jour pour réparer la tondeuse à gazon et, depuis, il y revenait sans se gêner passer un après-midi de temps en temps, s'offrant pour tous les bricolages, serrures à réparer, outils à affûter. Cela lui rapportait deux ou trois francs de temps en temps, et chaque fois un bon verre de vin. Et puis, il était content de

montrer à Moucron, un paysan qu'il détestait depuis l'école communale, que lui aussi on le recevait chez les bourgeois.

— Alors, reprit-il après un court silence, il paraît que votre fameux oncle revient tout de même en France. C'était dans le journal de ce matin.

Gérard secoua la tête.

— Je n'y crois pas... Cela fait vingt fois qu'on annonce son arrivée, et ça n'est jamais vrai... S'il s'était embarqué, il aurait certainement prévenu mon père...

Une idée tracassait l'ouvrier.

— Mais, dites-moi, demanda-t-il, est-ce qu'il est vraiment saint comme voilà ceux qu'il y a dans le calendrier?

Cette question saugrenue fit sourire le jeune peintre.

— C'est au pape qu'il faudrait demander cela, répondit-il. Moi, je n'en sais rien.

Mathieu hocha la tête.

— Enfin, il serait tout de même bien épaté s'il voyait son neveu avec des idées comme vous.

Ce bavardage commençait à ennuyer Gérard Dubourg. Il aimait peindre seul, à l'ombre de ce pommier tout tordu, sur les branches duquel les poules se juchaient le soir. Le parc longeait la basse-cour et il en débordait, à chaque coup de vent, un âcre parfum de sapin, avec des feuilles tournoyantes. Du côté opposé, par delà le mur, s'étendait le potager, et l'on entendait Louis, le neveu de la cuisinière, qui travaillait en sifflotant.

— Ah! dit le peintre en se levant, en voilà assez pour aujourd'hui. Le soleil a tourné, ma lumière n'y est plus.

Quelqu'un dut reconnaître sa voix de l'autre côté du mur, car on cria :

— Bonjour, monsieur Gérard. Ça va-t-il comme vous voulez?

— Bonjour, père Moucron, répondit le jeune homme en repliant son chevalet. Je suis justement avec un de vos bons amis.

— Ah! je devine qui, reprit moqueusement la voix. Vous êtes encore avec c'te mauvaise pièce de Mathieu... Bonjour, Mathieu!... Je le connais, il vous fera plus de boniments que d'ouvrage.

L'ouvrier n'eut pas l'air d'aimer cette plaisanterie.

— Moi aussi, je le connais, maugréa-t-il, et j'aimerais mieux être à l'hospice que d'avoir amassé mon argent comme il l'a fait... Ça n'a pas de dignité, ces paysans-là, ils ont des mottes de terre jusqu'aux genoux et ça ne vit que pour entasser. Je lui ai vu faire des tours dégoûtants, quand on était jeune tous les deux... Tenez, c'était l'usage, le jour du 14 juillet, de mettre un tonneau de vin en perce sur la place de la Mairie, comme qui dirait pour les indigents. Eh bien, ce saligaud-là était toujours le premier devant la futaille, et plutôt que de boire honnêtement au gobelet comme tout le monde, il en prenait dans des litres, disant comme ça qu'il aimait mieux boire chez lui. Il revenait quinze fois, vingt fois : il prenait là son vin pour toute la moisson. Et savez-vous ce qu'il faisait pour ne pas se faire engueuler par les autres : il faisait semblant d'être plein comme un œuf, il chantait à tue-tête, il marchait de travers et pourtant, tout le monde pourra vous le dire, il n'était pas plus soûl que voilà comme nous sommes... Si c'est cet homme-là que vous estimez, vous avez tort...

Et ayant dit sèchement au revoir, un doigt à la casquette, l'ouvrier Mathieu s'en alla en faisant

un crochet par l'office. Gérard rangea sa palette dans sa boîte et rentra à la villa, en contournant les communs. Sa sœur, déjà prête, l'attendait en jouant avec sa balle de tennis, qu'elle faisait rebondir du perron à sa petite main nerveuse.

— Ah! tout de même te voilà! Prends ta raquette... Maman, nous partons. Nous irons chercher père à la gare.

Au même instant, Mme Dubourg, occupée à renouer le lien d'un chèvrefeuille à son tuteur, se retourna vers la porte du jardin qui venait de claquer. Elle poussa un cri de surprise.

— Mais le voilà, s'exclama-t-elle en apercevant son mari au bout de l'allée. Il doit y avoir quelque chose.

Et elle courut au-devant de lui. M. François Dubourg, son grand feutre gris à la main, marchait rapidement en s'épongeant le front. Ses cheveux longs, qui grisonnaient, étaient rejetés en arrière; il portait la moustache en croc et la barbiche effilée, mais un binocle aux gros verres pacifiques ôtait à son visage tout ce qu'il pouvait avoir de belliqueux, et tout compte fait, il avait moins l'air d'un mousquetaire que d'un photographe. Lui, ordinairement souriant, avait un visage grave. Sa femme comprit tout de suite.

— Ton frère? demanda-t-elle.

M. Dubourg ne répondit pas directement. S'adressant à la fois à Marie-Louise et à ses enfants il dit :

— J'ai à vous parler.

Tous trois le regardaient, intrigués. Le romancier posa son chapeau sur la margelle, planta sa canne dans le puits comme dans un porte-parapluie, et ayant pris son temps, il commença :

— Votre oncle le saint arrive ici ce soir...

* * *

Depuis leur plus tendre enfance, Yvonne et Gérard avaient toujours entendu parler du saint. Soit habitude, soit naïf orgueil, M. Dubourg ne l'appelait jamais autrement que « votre oncle le saint », et il ne se passait pas de jours qu'on ne parlât de lui. C'était à la fois le protecteur, le conseiller et le croquemitaine de la famille, et, de l'autre bout de la terre, invisible et toujours présent, c'est lui qui avait mené dans le droit chemin ces enfants dont il ne connaissait peut-être pas le nom. On les en menaçait lorsqu'ils étaient tout petits :

— Vous verrez, quand votre oncle le saint reviendra...

Puis, quand ils avaient été en âge de comprendre, on leur avait expliqué tout ce que cette parenté avait de flatteur, et ils s'étaient mis à leur tour à entretenir leurs camarades des aventures du grand homme qu'ils vénéraient.

Nul n'aurait pensé, quarante ans plus tôt, que Magloire Dubourg honorerait un jour sa famille, ni surtout qu'il deviendrait un saint. C'était alors un enfant taciturne, énergique, infiniment doux, mais avec des emportements soudains qui effrayaient sa mère. Il fréquentait assidûment l'église, mais il n'avait jamais manifesté l'intention d'entrer au séminaire. Il voulait vivre à la campagne, faire de la grande culture, et à cet effet il avait suivi pendant trois ans les cours d'une école agronomique. Il en était sorti pour faire ses douze mois de service, comme fils aîné de femme veuve, puis il était revenu à Ambérieu, et l'on avait observé que son séjour à la caserne ne l'avait rendu ni plus gai ni

plus loquace. Il était, au contraire, plus renfermé que jamais. Dans son entourage, on supposait toujours qu'il allait acheter des terres, mais il ne s'ouvrait de ses projets à personne, pas même à sa mère.

Or, un soir, en rentrant chez elle, Mme Dubourg avait trouvé une lettre de son fils qui lui disait adieu.

« Je pars pour les colonies, lui exposait-il sans plus de précisions. Un vrai chrétien ne peut pas dormir tant qu'il existe sur terre un homme ignorant Dieu. Je vais sauver des âmes. »

La première pensée de la pauvre veuve avait été que Magloire était devenu fou, d'autant plus qu'il avait joint à sa lettre un paquet de titres, la presque totalité de l'héritage paternel, avec cette prescription évangélique sur l'enveloppe : « Tu n'emporteras rien sur ta route. » Et il demandait que cet argent fût distribué aux pauvres.

En hâte, on prévint la police, et une enquête fut ouverte. Des gens prétendaient avoir vu le fils Dubourg prendre le train avec une ancienne bonne du *Lion d'Or*, d'autres racontaient qu'on l'avait aperçu sur les bords de l'Ain et qu'il avait dû se noyer. A l'exception de la maman, personne ne croyait à cette vocation soudaine ; chez les Pères des Missions étrangères, chez les Lazaristes, chez les Pères blancs, on n'avait jamais entendu parler du jeune homme ; son nom ne figurait pas non plus sur les registres d'embarquement des Compagnies de navigation, et le magistrat conclut que Magloire devait se cacher à Paris avec une femme. Comme il était majeur et n'avait commis aucun délit, on ne pouvait pas lancer la police à ses trousses. Un jour ou l'autre, il finirait bien par donner signe de vie.



Des années passèrent sans qu'on entendît parler du fugitif. Tout le monde plaignait Mme Dubourg d'avoir un tel fils, et la pauvre femme n'osait plus le défendre lorsqu'on parlait de lui.

— Il est peut-être mort, soupirait-elle, pour l'excuser encore.

Elle avait d'ailleurs toujours eu une préférence pour le cadet, François, et celui-ci, fort heureusement, ne lui donnait que des satisfactions. A peine sorti du lycée, il s'était mis à écrire et, déjà, on commençait à lire son nom dans les journaux de Paris.

— C'est bien le moins que sur deux fils il n'y en ait qu'un qui tourne mal, disaient les amis.

François Dubourg, quand on l'entretenait « de son frère », prenait la mine importante qui convenait à sa situation nouvelle de fils aîné de femme veuve.

— Jamais je n'aurais cru Magloire capable d'une telle indignité. Il faut se méfier de ces caractères ombrageux... Qu'il ne remette jamais les pieds ici, par exemple !

Bien entendu, on n'avait pas distribué aux pauvres l'argent de l'enfant prodigue, ainsi qu'il l'avait expressément demandé. Mme Dubourg l'avait placé en première hypothèque, ce qui doublait ses petites rentes, et elle n'avait cru léser personne en agissant ainsi. Elle s'en était d'ailleurs ouverte à son confesseur, qui l'avait approuvée.

Deux ans seulement après la fugue, Mme Dubourg avait reçu une première lettre de son fils, datée de Konakry. Magloire parcourait la Guinée, vivant au jour le jour, pourchassé par les autorités. Il ne se plaignait pas de son sort et ne parlait pas de retour.

— Surtout, ne raconte cela à personne, avait

recommandé François à sa mère. Pense, il vit en vagabond, cela me causerait un tort énorme...

D'autres lettres avaient suivi, à de longs mois d'intervalle, parfois une année. C'étaient toujours les mêmes propos vagues : les pays seuls changeaient. Et comme il errait de la Côte d'Ivoire jusqu'au cœur de l'Afrique, sans résidence fixe, sans port d'attache, on ne pouvait même pas lui répondre.

— Oublions-le, quoi, c'est un dévoyé, avait fini par dire le jeune écrivain, qui renonçait alors à la poésie pour des productions plus rémunératrices. Certainement, il finira en prison.

Or, sept ou huit ans après cette disparition, quelqu'un avait fait lire à François Dubourg un journal belge qui publiait des lettres du Gabon.

— Tenez, on parle de votre frère.

Inquiet, les joues tout de suite empourprées, s'attendant au pire, le cadet avait lu. Mais son visage, peu à peu, s'était détendu : les nouvelles, après tout, n'étaient pas si mauvaises.

Le correspondant, agent d'une Compagnie forestière, rapportait qu'il avait rencontré dans le massif des Monts de Cristal, alors en pleine agitation, un singulier personnage, sorte de missionnaire laïque qui jouissait d'un grand prestige chez les tribus pahouines. Jamais armé, il parcourait inlassablement les forêts et les monts chaotiques d'Omvan, soignant les malades, départageant les chefs rivaux, et c'est grâce à lui qu'une petite expédition de recensement, assaillie à l'entrée du village de Nkassia, n'avait pas été massacrée.

Après avoir lu attentivement, François Dubourg avait déclaré :

— Cela ne m'étonne pas de lui. Assurément, c'est un détraqué, mais il a du cran, c'est une nature.

A dater de ce jour, il n'avait plus cherché à détourner la conversation lorsqu'on l'interrogeait sur son frère; il en parlait avec une considération blagueuse, une commisération attendrie.

— Il évangélise les nègres, disait-il en haussant les épaules.

Cependant, de loin en loin, on s'était intéressé à cet étrange explorateur dans les journaux français. Ç'avait été, pour la première fois, à l'occasion d'un soulèvement de tribus, sur les bords de la Pama.

Parti dans le pays M'Poko pour sauver quelques blancs enfermés dans une factorerie, Magloire Dubourg avait été capturé par le chef des rebelles, qui l'avait fait ligoter et jeter sur une fourmilière, ainsi qu'un milicien prisonnier, pour qu'ils fussent dévorés vivants. Or, quelques heures après, quand les indigènes s'étaient rapprochés, il ne restait plus qu'un squelette du milicien encore grouillant de fourmis énormes, mais Magloire Dubourg reposait à quelques pas de là, miraculeusement épargné.

Avec cette aventure insensée avait commencé la légende de Magloire Dubourg. On avait encore parlé de lui à propos d'une randonnée chez les M'bis cannibales, aux mains desquels étaient tombées des femmes indigènes depuis peu converties par les Pères, puis, lors de ses tournées sur les bords du Niari, d'où il rapportait à la mission catholique de Bouenza des douzaines de petits négrillons arrachés aux racoleurs d'esclaves.

François Dubourg, qui s'était mis à estimer son frère depuis qu'on en parlait dans les journaux, avait maintenant son nom sans cesse à la bouche: « Mon frère Magloire. » C'en était fatigant. Il attendait ses lettres avec impatience, pour les lire en public, et lorsqu'elles en valaient la peine, il

les publiait dans les journaux, au besoin il allongeait le texte, il fignolait...

Au moment de la lutte suprême contre Samory, Magloire Dubourg se trouvait au Soudan. Il se rendit, toujours seul et sans armes, à Dabkala, où résidait le Napoléon noir, et il eut bientôt pris sur le musulman un étrange ascendant. On assurait qu'il parlait fermement au potentat, brutalement même ; il lui reprochait ses razzias, ses massacres, et il avait, par ses menaces, sauvé plus d'un poste investi et obtenu la grâce de tribus entières du Djimini, que les sofas allaient tailler en pièces.

Faisant délibérément le sacrifice de sa vie, il resta aux côtés de Samory tant que dura la guerre, seul blanc au milieu de ces noirs fanatiques. Il finit par s'attacher à cet empereur errant, qui, pendant six années, recula pas à pas devant nos colonnes, entraînant tout son peuple avec lui, et quand vint pour l'almamy l'heure des revers, il le suivit au Gabon, dans cette île de l'Ogooué, où le conquérant noir trouva son Sainte-Hélène.

Pendant ces deux années, de 1896 à 1898, la réputation de Magloire Dubourg était devenue mondiale. Son indépendance farouche ajoutait encore à sa gloire : jamais cet homme singulier, à qui son pays devait tant, n'avait voulu accepter les réceptions que les gouverneurs lui offraient et le lieutenant-colonel Bertin, chargé de lui apporter les remerciements du gouvernement, après l'écrasement de Samory, n'avait jamais pu le joindre. L'Évangéliste ne fréquentait guère que les missionnaires. Ceux-ci disaient couramment de lui : « C'est un saint », et le nom lui était resté, car seul un saint pouvait mener cette existence sublime et vagabonde.

Déjà, on lui prêtait plus d'un miracle : des mou-

rants guéris, un chanteur soudanais aveugle, à qui il avait rendu la vue, son passage de la Bandama à pied sec, traqué par les N'Dénous, cent histoires incroyables sans doute imaginées pa des nègres crédules et colportées par des coloniaux dont les fièvres, le climat et l'alcool avaient échauffé l'esprit; enfin, l'ayant aperçu une nuit sur les bords d'une rivière, assis au pied d'un tronc d'arbre couvert de champignons phosphorescents, un jeune administrateur colonial, tout effaré, avait rapporté à Bingerville qu'il avait vu, de ses yeux vu, Magloire Dubourg, entouré d'une immense auréole, si lumineuse qu'elle éclairait son costume dans ses moindres détails, et l'histoire, parvenue aux journaux, avait encore plus émerveillé le public que toutes les interventions du voyageur chrétien.

Maintenant, François Dubourg n'était plus gêné lorsqu'on lui parlait de « son apôtre », au contraire. De prouesse en prouesse, Magloire Dubourg était devenu pour la foule un héros de légende, un surhomme, le dernier envoyé de Dieu, et le romancier se vantait de cette parenté dont il avait si longtemps rougi. Mme veuve Dubourg ne vivait plus que dans l'amour de son grand fils perdu; c'est à lui qu'elle pensait le matin, à la messe, c'était presque lui qu'elle priait.

La pauvre femme était morte sans avoir eu la joie de revoir son enfant. Le jour de l'enterrement, il se produisit un tout petit incident qui suffit à causer une impression profonde : un corbeau avait suivi le cortège de la maison jusqu'au cimetière, volant très bas et, pendant l'office, il s'était posé sur le toit de l'église, semblant attendre que le convoi sortît.

— C'est le saint qui suit sa mère, avaient chuchoté les vieilles femmes.

Au cimetière, le corbeau avait croassé en tournoyant au-dessus de la tombe ouverte, puis il était reparti vers les bois, de son vol pesant, laissant une angoisse dans le cœur des assistants les moins crédules. Tous les journaux avaient relaté le fait, simplement à titre de curiosité, et c'était un des premiers souvenirs de Mme Dubourg, qui venait à cette époque d'épouser le jeune romancier.

Retourné au Gabon pour suivre Samory dans l'île où il allait mourir, l'ami des noirs reprit peu après chez les Pahouins son apostolat. Ce furent encore des conversions, encore des miracles, et les journaux de Paris, dès qu'ils n'avaient plus de beaux crimes pour remplir leurs colonnes, se remettaient à parler de saint Magloire, dont chaque courrier signalait de nouveaux exploits. François se rendait compte que, si son nom était devenu si rapidement célèbre, il le devait à la gloire de son frère autant qu'à la valeur de ses romans.

Le Vatican avait fait enquêter sur ce missionnaire laïque dont la célébrité tapageuse devenait inquiétante; mais les Pères des Missions étrangères, qui, seuls, connaissaient le voyageur, l'honoraient comme le meilleur d'entre eux, et Rome, adroitement, se contenta d'ignorer le thaumaturge. Magloire Dubourg, déjà connu des indigènes de la colonie, fut bientôt plus puissant au Gabon que tous les chefs de tribu, mieux obéi que le lieutenant gouverneur. Il pouvait parcourir sans danger la forêt du Mayombe, les bêtes seules auraient osé l'attaquer. Les indigènes assuraient même que les animaux avaient peur de lui, et l'on racontait maintes aventures à ce sujet. Elles avaient tenu tout un numéro des *Lectures pour Tous*. Un jour que saint Magloire débarquait à Cotonou, sa



pirogue avait chaviré en franchissant la barre, et l'on avait vu le voyageur se débattre au milieu des requins dont la queue furieuse battait l'eau : aucun pourtant ne l'avait mordu, et le saint était remonté sans une égratignure dans le canot de secours. Même aventure lui était arrivée avec les caïmans du Niari. Dans la steppe Batéké, il avait été surpris par une panthère : le fauve l'avait regardé, soumis, comme jadis les lions regardaient Daniel dans la fosse, et les porteurs loangos survenant l'avaient tué à la sagaie. Dans la Basse-Likouala, il s'était trouvé en face d'un troupeau de buffles qui fuyaient devant un incendie de brousse, les bêtes massives aux cornes courtes et lisses avaient passé à ses côtés dans un infernal galop, et pas un ne l'avait effleuré : l'Évangéliste était sacré pour les hôtes des forêts.

Partout où il se fixait, saint Magloire élevait des abeilles, il aimait vivre dans le bourdonnement de leurs essaims, et il apprenait aux indigènes à dresser des ruches. Jamais il n'avait été piqué, et un jour que des Babingas, petits chasseurs agiles, ayant tenu une palabre orageuse avec l'Évangéliste, devenaient menaçants, les abeilles fonçant sur eux par centaines, les avaient mis en fuite, les harcelant de piqûres, les faisant hurler sous leurs aiguillons. Tous ces petits faits venaient grossir la légende de saint Magloire : il incarnait tout le merveilleux d'une époque vulgaire, il était toute l'aventure pour les sédentaires rêveurs, tout le surnaturel pour les croyants.

Avant la délimitation du Congo-Cameroun, en 1912, il avait fait frémir l'Europe par un nouvel exploit. La région du Voleu N'Tem était alors agitée de troubles continuels. Les agents commerciaux étaient malmenés, les tournées de perception

souvent reçues à coups de fusil et la proximité de la frontière allemande, mal définie, rendait la répression plus difficile. A tout moment, les indigènes agriculteurs se plaignaient d'avoir été razziés ; c'était chaque mois de nouveaux rapts de femmes, et les miliciens ne parvenaient jamais à rejoindre les coupables, qui, sitôt leur coup fait, s'enfuyaient à l'est.

Les Essobams, les premiers, se révoltèrent ouvertement. Ils firent une incursion dans le territoire de Bitam, attaquèrent le chef de la subdivision, à qui ils tuèrent une douzaine d'hommes, puis ils se replièrent en enlevant un agent de la N'Goko Sangha, sa femme et leur enfant qu'ils emmenèrent de l'autre côté du N'Tem, sur le territoire Ekoreti, dont on ne savait s'il était français, allemand ou indépendant. Cette région, pratiquement aux mains des traitants allemands, était devenue le refuge de tous les individus recherchés par les autorités de l'un ou l'autre pays, lieu d'asile que les noirs jugeaient inviolable et où se retrouvaient tous les pillards et tous les meurtriers du Cameroun et du Gabon. Le gouverneur général de l'Afrique équatoriale avait reçu l'ordre formel d'éviter les incidents de frontière; on ordonna donc aux troupes de la circonscription de ne pas poursuivre les ravisseurs au delà de N'Tem. Cette attitude enhardit encore les rebelles, et comme nos détachements avaient capturé des groupes isolés d'Essobams, les chefs firent savoir par des émissaires qu'ils allaient trancher la tête à leurs trois otages, en manière de représailles.

Magloire Dubourg, qui se trouvait à la mission catholique de Libreville, quitta immédiatement sa retraite et partit pour le N'Tem, 350 kilomètres de brousse et de forêt, par des pistes coupées que

battaient les rebelles et des rivières aux gîtes d'étape détruits. Il pénétra en territoire Ekoreti, pour demander au chef Essobam de relâcher les trois blancs : il était trop tard, le crime était commis, l'enfant seul vivait encore. Ce fut autour du saint tranquille une sarabande de nègres furieux qui voulaient l'écharper sur-le-champ. Parmi les noirs se trouvait un tirailleur déserteur qui avait vécu dans les villes et y avait appris ce qu'était un chrétien; il l'expliqua aux autres avec de grands éclats de rire et des contorsions, puis il proposa qu'on crucifiât le sorcier blanc comme son Dieu l'avait été. Les sauvages dressèrent une croix, on y coucha le saint, et le supplice commença. On lui planta deux gros clous dans les mains sans lui arracher une plainte. Son visage ne se crispait pas; les yeux fermés, il attendait, songeant à un supplice pareil, et ses lèvres remerciaient encore son divin Maître. Peut-être pourtant allait-il s'évanouir, épuisé par la douleur et la perte de son sang, quand il se fit un grand bruit à l'entrée du village, des coups de feu éclatèrent. C'étaient les Pahouins, qui, avertis de la capture du saint, avaient pris les armes, franchi le N'Tem et venaient le délivrer.

Le combat fut terrible entre les cases et dans la palmeraie. Les Essobams et leurs partisans, un instant surpris, se retranchaient derrière les palissades, chargeant leurs fusils à pierre, faisant pleuvoir sur les assaillants les flèches et les sagaies, mais les indigènes fidèles, aux rangs de qui des miliciens s'étaient mêlés, s'élancèrent impétueusement, tiraillant, fouillant devant eux à coups de lances, et ce fut jusque dans les maisons un affreux corps-à-corps, les portes défoncées laissant échapper des clameurs de tuerie. Sans l'intervention du

saint, les rebelles auraient été massacrés jusqu'au dernier.

Le lendemain, les Pahouins triomphants rentraient dans Oyem, ramenant leur ami, et, pendant des semaines, aux devantures de tous les libraires de France et à tous les kiosques, on ne vit que cette scène sur la couverture en couleur des journaux illustrés : le retour miraculeux de saint Magloire, tenant l'enfant sauvé entre ses mains sanglantes, comme on représente saint Antoine ou saint Joseph tenant l'Enfant-Jésus.

On était venu une fois de plus interviewer François Dubourg, qui ne savait rien d'autre que ce qu'il avait lu dans les journaux et, faute de mieux, on avait publié un peu partout la photographie du petit neveu de saint Magloire, Gérard, qui, paraît-il, lui ressemblait beaucoup.

Pendant la guerre, Magloire Dubourg avait joué un grand rôle en Afrique; c'est à lui plus qu'à nul autre, plus qu'aux maigres détachements dont disposait le pouvoir central, qu'on avait dû l'occupation sans pertes du Cameroun, et quand des soulèvements éclatèrent dans la Haute-Côte, aux confins du Soudan, c'est lui seul qui les apaisa. Depuis la signature de la paix, on avait plusieurs fois annoncé le retour de saint Magloire en France, et les lettres qu'il continuait d'envoyer de loin en loin à son frère le laissaient espérer, mais il survenait toujours quelque chose, et le grand vieillard, jamais las, reprenait son casque, son long manteau de coutil, son crucifix de cuivre et repartait pour le nord, pour le sud, par la brousse ou par les marais, poursuivre sa tâche jamais finie.

C'est ainsi que sans bulle et sans Cour de Rome, Magloire Dubourg, fils d'un commerçant d'Ambé-

rieu, était devenu saint, canonisé par la seule voix du peuple, qui, dit-on, est la voix de Dieu.

***

M. François Dubourg ne savait pas grand'chose sur le voyage de son frère; il n'avait reçu de lui qu'une courte dépêche de Marseille lui annonçant son arrivée prochaine à Barlincourt.

— Peut-être ce soir, peut-être demain, expliquait-il d'une voix saccadée, mais enfin il faut être prêt.

Lui qui accueillait ordinairement tous les événements avec le même sourire insouciant, paraissait bouleversé. C'était moins, peut-être, de revoir son frère que la pensée de recevoir un saint.

— C'est un grand événement, vous pensez bien, disait-il en se passant nerveusement les mains dans les cheveux. Tout le monde va vouloir le voir...

Les deux jeunes gens écoutaient leur père, Yvonne toute pâle, Gérard frémissant. Mme Dubourg, perdant tout de suite la tête, courait vers la cuisine pour ordonner le festin.

— Eh bien, où vas-tu? lui dit impérieusement son mari, qui la laissait toujours conduire la maison à sa guise. Reste ici!... Mon frère a toujours été très simple, et il l'est certainement encore beaucoup plus maintenant que sa...

Il chercha le mot convenable, les sourcils froncés :

— ... que sa haute situation lui crée des obligations nouvelles. Tu vas donc me faire le plaisir de laisser ton argenterie et tes cristaux en place... Soyons simples, le plus simple possible.

Il inspecta ses enfants d'un air presque sévère, qu'ils lui voyaient pour la première fois.

— Toi, dit-il à Gérard, tu vas commencer par aller te changer... De quoi as-tu l'air avec cette chemise échancrée jusqu'au milieu de la poitrine ?... Pas d'élégance, mais de la tenue, voilà ce qu'il faut... Et toi, Yvonne, je te recommande de ne pas rire et chantonner comme tu le fais toujours à table... Et pas de piano, hein ?... Tu relèveras tes cheveux en chignon : c'est plus convenable...

— Et pour la cuisine? demanda timidement Mme Dubourg, tout émue.

— Simple, le plus simple possible. Mon frère est très frugal.

— Il y avait des asperges comme entrée, dit Mme Dubourg qui semblait chercher à s'excuser; j'avais commandé un soufflé à l'orange.

M. Dubourg haussa les épaules.

— Un soufflé! Mais tu es folle. Pourquoi pas du champagne?... Un peu de viande, des légumes et une compote, c'est tout. Très peu de vin. Et plus de pâtisserie ni d'entremets sur la table tant que Magloire sera là, c'est compris...

Le romancier prenait plaisir à cette attitude de commandement qui ne lui était pas familière.

— Maintenant, dit-il, le front soucieux, je me demande s'il ne faudrait pas arranger un peu la maison.

Et entraînant tout le monde, il gravit le perron.

La villa, en effet, était décorée de façon bizarre. Toujours poussé par ce même amour de la fausse rusticité et de l'antiquaille, M. François Dubourg avait meublé sa salle à manger comme une salle de ferme ou d'hostellerie, et c'eût été très bien avec le grand bahut de merisier, la crédence couverte d'étains, le rouet, la table aux gros pieds tournés,

s'il n'avait eu l'idée d'y ajouter des escabeaux sculptés en guise de sièges, plus deux bancs massifs enlevés à quelque laiterie normande. Jamais personne n'avait pu s'y asseoir, c'était trop dur, et il avait fallu se décider à acheter de vraies chaises, gardant les autres pour la parade.

— Très bien, dit le feuilletoniste en inspectant sa pièce préférée avec complaisance. Très sérieux...

Le salon aussi était convenable : c'était la seule pièce, avec sa chambre, que Mme Dubourg avait pu meubler à son goût, mais tout le reste avait été livré à un architecte décorateur que François Dubourg avait connu à Montparnasse, aux temps héroïques de l'art nouveau, et l'artiste y avait donné libre cours à son inspiration.

L'escalier avait l'air d'une volière, des oiseaux multicolores et des branchages peints de la cimaise au plafond; la chambre d'Yvonne faisait songer à un aquarium, avec la lumière trouble que tamisaient les rideaux verts, et il fallait être connaisseur pour reconnaître un lit dans le monticule de coussins entassés dans un coin.

— Enlevez tout ça, ordonnait le romancier, passant de pièce en pièce. Les plantes stérilisées aussi, le paravent... Qu'on enlève tout...

Des chardons stylisés ornaient indifféremment tous les meubles. Le bois était mis en zig zag, comme des pâtes alimentaires, et les chaises incommodes avaient de hauts dossiers de cathèdres et des dessus étroits de strapontins. Dans la chambre de sa fille, M. Dubourg fit décrocher une gravure japonaise où l'on voyait deux femmes nues dans une rizière.

— Tout de même, s'étonna Mme Dubourg, cela te paraissait convenable pour une jeune fille et pour un homme de soixante ans...

M. Dubourg faillit se fâcher :

— Est-ce que ça se compare? Yvonne n'est pas une sainte, elle...

Puis voyant la petite toute remuée, il ajouta en l'embrassant :

— C'est un ange.

M. François Dubourg s'aperçut aussi que les murs manquaient d'images pieuses, et il en fit accrocher au hasard, qu'on trouva dans la chambre d'Adèle et dans le grenier.

— Un autre crucifix ici, ordonna-t-il en désignant un panneau vide. Il n'y en a plus? Vous en achèterez un... Où? Est-ce que je sais, moi, pas chez l'épicier, bien sûr... La mère Pelé vous donnera l'adresse.

Enfin, ayant parcouru la villa de haut en bas, le feuilletonniste se déclara satisfait et, retrouvant son bon sourire, il embrassa les enfants.

— Alors, vous allez tout de même le connaître, votre oncle le saint, leur dit-il d'une voix qui tremblait un peu. Je crois bien que c'est le plus beau jour de ma vie...

***

La nuit était venue. Toute la maison dormait, la cuisine seule restait allumée.

La femme de journée essuyait la vaisselle, tandis qu'Adèle, soigneuse, repassait les couteaux avant de les ranger.

Louis, son neveu, était attablé avec le jardinier et leur ami Milot, venu en voisin. Ils buvaient du vin blanc, trinquant à chaque verre. Dans un coin, Turc dormait, le museau entre les pattes, son rêve

de bête entrecoupés de grognements heureux. Par la fenêtre ouverte, entrait le grand silence des champs, et la voix des trois hommes retentissait dans la nuit. Quand la cuisinière passait devant la lumière, son ombre grandie traversait la pelouse, sur un magique carré blanc. Chaque souffle de vent frissonnant dans les branches apportait une bouffée de lilas et de mignardises : on eût dit que le soir respirait.

— Ils n'ont pas beaucoup mangé, fit la bonne à tout faire, en posant la dernière pile d'assiettes. Ça leur a coupé l'appétit d'attendre. Ils se sont mis à table il était près de dix heures. Je savais bien qu'il ne viendrait plus si tard. Ça ne sera que pour demain...

Milot rigola, en regardant le fond de son verre.

— Ah non! Ils me font marrer avec leur saint, gouailla-t-il. Vous parlez d'un bourrage de crâne. Qu'est-ce qu'on a pu leur faire avaler, comme miracles à la noix, à tous les chnocs qui n'ont jamais vu d'autres colonies que Bois-Colombes...

Adèle, qui venait de mettre ses binocles pour lire le journal, tourna la tête.

— Ne vous moquez pas de ça, Milot, vous savez que ça me contrarie.

Le jardinier vida la bouteille.

— Bah! chacun ses idées là-dessus, dit-il conciliant. N'empêche que c'est un homme qui a été bien utile en Afrique, tout le monde le dit : cette histoire, quand les nègres ont voulu le crucifier, ça n'est tout de même pas ordinaire.

Milot s'était levé, en se tenant à la table, pour que sa jambe de bois ne glissât pas sur les carreaux.

— Est-ce que j'ai une tête qu'on peut bourrer avec du catéchisme? dit-il en tendant le cou. C'est

assez de m'envoyer le boulot de sacristain, parce que les patrons m'y forcent Sitôt sorti de l'église, je ne crois plus à rien... Alors quoi, Petit Louis, toi qui es un affranchi, tu y crois aussi à leur histoire de saint? On ne me le fait pas, à moi, tu comprends. Je les connais, les colonies, j'ai tiré mes deux ans dans le bled. J'ai fait colonne, alors on ne m'aura pas au boniment... Tout fortiche qu'il est, votre Magloire, ça n'est encore pas lui qui aurait tassé les Arabes comme on l'a fait à Timmimoun, parce que les mecs des harkas, ceux-là, on ne les avait pas à la chansonnette...

— Ça n'est pas la question, voulut expliquer Étienne, on ne te dit pas que...

Mais Milot ne s'arrêtait pas :

— Poissez-en d'autres, moi je ne marche pas, continuait-il. C'est une combine avec son frère, c'est du roman-cinéma. Ils ont bien préparé leur truc, en douce; ils en ont mis plein les journaux; alors maintenant le gars revient de là-bas comme une tournée de chez Pinder; on va le chercher en procession, on croit qu'il va guérir les morts, détruire les souris et les rats, et il n'a plus qu'à tendre la main pour ramasser les gros fafs... Voilà ce que vous ne voyez pas, vous autres.

Adèle, debout, regardait le mutilé sans répondre, les traits tirés par une colère contenue. Petit Louis, renversé sur sa chaise, faisait, en se cachant, signe à Milot de se taire. Quant à Étienne, pour se donner une contenance, il taillait un bouchon.

— Enfin, dit Milot, je vois que je dérange, je m'en vais. Bonsoir tout le monde. Sans rancune, madame Adèle.

Et il partit avec la femme de journée qui avait fini son ouvrage. On entendit son pilon résonner sur les marches et s'éloigner.

— S'il n'avait pas laissé sa jambe à la guerre, sûr que je l'aurais ramassé, grommela Adèle.

Elle regarda son neveu avec une sorte d'inquiétude.

— J'espère bien que tu ne penses pas comme lui?

— Il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit, tu le connais, répondit Louis avec une voix traînarde de voyou. Ce qui le met à ressaut, c'est d'entendre dire que saint Magloire connaît l'Afrique mieux que tout le monde ; il voudrait être tout seul à avoir le droit de parler des colonies... C'est comme pour la guerre, il n'y a que lui qui a le droit de causer de Verdun.

— Dans le fond, il est bon fieu, approuva le jardinier. Dis donc, demain, tu me retourneras le carré du bout ; je vais y mettre de la pomme de terre d'hiver. Et puis il faudra voir les artichauts...

Adèle s'était mise à la fenêtre. Le ciel était d'un bleu de crépuscule, rendu transparent par la lune montante, et la lumière pénétrait partout, poudrant les allées, dessinant les corbeilles. Le parc seul restait tout noir, ses sapins si serrés que la clarté ne pouvait s'y glisser. Un peu de nuit se blottissait sous les touffes de pivoines et frangeait les arbustes d'un galon d'ombre. Les œillets blancs flottaient sur la pelouse, laiteuse et lisse comme un étang de brume.

Quelque part un cri-cri rongeait le silence. Un chien hurlait aux étoiles. Dans le feuillage, on entendait des bruits de vie cachée : des branches craquent, des frissons courent...

— Le saint, s'écria Adèle d'une voix étouffée, en reculant d'un pas.

Les deux hommes s'étaient levés, saisis.

Une forme venait en effet d'apparaître au fond

du potager détachant sa silhouette sur la nuit claire. Le voyageur, qui arrivait par les champs, s'était arrêté, regardant la maison; puis, lentement, il éleva les mains, pour bénir ses hôtes endormis.

— Oui, c'est lui, murmura Étienne, reconnaissant Magloire Dubourg à sa haute stature.

Tous trois rapprochés le regardaient, le cœur battant. Le saint s'était remis en marche, et les arbres le cachèrent.

— Il faudrait aller réveiller les patrons, reprit le jardinier d'une voix étranglée.

Mais personne ne bougea; ils étaient comme cloués. On entendit des pas sur le gravier... Ni les hommes, ni Adèle n'avaient fait un mouvement. La bonne attendait, les jambes paralysées. Petit Louis se sentait gêné. Enfin, une main énergique tourna le bouton et poussa la porte qui claqua.

— La paix soit avec vous, dit le saint en entrant.

Ses larges épaules tenaient toute l'embrasure. Il était tête nue ; son grand front pensif, préservé du soleil par le casque, était d'une blancheur d'ivoire ; le bas de son visage, au contraire, était bruni. Une rude barbe grise couvrait à moitié ses pommettes. Les yeux ne se voyaient pas, creusés dans deux trous d'ombre.

— Mon père, mon père, bégayait Adèle, tombée à genoux.

Louis regardait la scène, plus blême encore que d'ordinaire ; le jardinier se tenait le dos courbé, sa casquette tremblant entre ses mains.

Saint Magloire penché regardait la bonne. Il lui posa la main sur l'épaule, et cette main énorme ne pesait rien.

— Ne pleurez plus, dit sa voix assourdie. Ce que Dieu veut, rien ne l'évite; ce que l'homme craint, la prière l'éloigne. Nous prierons tous les deux.

Adèle seule, sans doute, pouvait comprendre le sens de ces mots-là. Elle laissa tomber sa tête sur la bordure de la fenêtre et, son maigre dos tout secoué, elle se remit à pleurer.

Le jardin venait de s'éteindre, toutes les étoiles soufflées. Un vent noir passait en gémissant, et la bonne écroulée y ajoutait sa plainte.

II

Ayant rempli le bénitier et ouvert la porte basse de l'église, le fils Joséphin Pelé pénétra dans la sacristie.

— Tiens, v'là l'andouille, dit Milot en l'apercevant.

Le portier de l'usine Aubernon détestait par principe tous les gens qui passaient pour riches, qu'ils fussent cultivateurs, industriels ou rentiers, mais depuis que Mme veuve Baptistine Pelé l'avait dénoncé à ses patrons pour l'avoir surpris, un soir, en train de boire dans leur cuisine avec des ouvrières, il avait reporté toute sa haine sur la bigote, et, comme il ne pouvait se venger sur la mère, il se rattrapait sur le fils.

Cependant Joséphin ne pouvait pas se plaindre d'avoir été une seule fois menacé par Milot ; le sacristain ne lui parlait jamais ; ce qu'il avait sur le cœur, il le disait à la cantonade, semblant s'adresser à un personnage invisible, ou méditer à haute voix. De même l'ancien colonial se serait cru déshonoré s'il avait directement interpellé le curé, chez qui ses patrons l'obligeaient de servir, en dehors de ses heures de travail à la fabrique ; il se donnait l'air d'ignorer sa présence, et ses seuls entretiens avec l'abbé Choisy, il paraissait les avoir

par le truchement de sa jambe de bois qu'il regardait tout en causant.

— Si « ça » ne serait pas mieux à faire ses devoirs, à apprendre la médecine, par exemple, pour être utile à l'humanité, plutôt que de moucher les cierges du matin au soir, marmonna-t-il en tournant le dos à Joséphin. Et « ça » croit élever ses mignards! Mais au régiment, « ça » sera tout juste bon à vider les tinettes, des nouilles pareilles...

Joséphin, hypocritement, feignait de ne pas entendre. Il avait une large bouche lippue qui souriait toujours, et, lorsqu'on le regardait en face, il riait d'un air niais, rougissant brusquement jusqu'au bout des oreilles. Il portait, même aux offices de semaine, une belle soutane rouge, dont les autres enfants de chœur étaient jaloux, sa mère ayant obtenu, à force de cris, de récriminations, de démarches, de prières, que son fils fût mieux habillé que les autres. Chargé des besognes de confiance, le fils Pelé se mit à remplir les burettes, ses sourcils jaunes tout froncés.

— Va sonner le deuxième coup, Joséphin, lui dit M. le curé en entrant. Nous sommes en retard...

Le brave homme suffoquait, car le chemin était raide pour monter à l'église. Avisant l'encensoir, il le prit dans sa main, souffla bruyamment dessus, puis le frotta avec sa manche, pour faire comprendre au sacristain que les objets du culte n'étaient pas soigneusement entretenus. Mais Milot, qui avait quelque chose à dire, observait attentivement le bout verni de son pilon.

— Sûr que ça va faire du bruit dans Barlincourt, se mit-il à raconter à sa jambe de bois, quand on saura que Magloire Dubourg est arrivé cette nuit chez son frère.

L'abbé Choisy sursauta.

— Comment dites-vous ? s'écria-t-il, le saint... (mais il se reprit aussitôt) heu... le frère de M. Dubourg est à Barlincourt. Vous en êtes certain ?

Questionné, le mutilé consentit à répondre directement :

— Je l'ai vu, affirma-t-il... Seulement, j'y ai pas causé, parce que moi, j'ai mes idées...

Et rebaissant la tête, il se mit à parler politique à son soulier droit. Mais le curé, affolé, ne l'écoutait plus.

— Quelle histoire, mon Dieu, quelle histoire, bredouillait-il en passant son aube. C'est un événement considérable, toute la chrétienté va en parler... Et je n'ai pas reçu d'instructions, l'évêché ne m'a rien dit... En somme, s'il est saint, je lui dois des égards, une réception... que.. qui.... enfin dont je ne me fais aucune idée. Mais, il ne peut pas être tout à fait saint, il n'est pas inscrit au martyrologe, il n'est même pas mort... Alors, en faisant trop bien les choses, je risque de mécontenter Monseigneur. Quelle effroyable alternative !...

Bouche bée, deux clergeons morveux l'écoutaient déraisonner. Joséphin, qui revenait de sonner, riait d'émotion, faisant « glou glou » comme un dindon.

— Si j'allais prévenir maman, osa-t-il prononcer, elle saurait sûrement, elle...

La seule idée d'une intervention possible de Mme Pelé fit bondir M. le curé, qui redoutait la dévote par-dessus tout.

— Ah ! non, par exemple, se récria-t-il. Tiens-toi tranquille, je vais m'arranger, je vais chercher...

Et il tournait sur place, tourmenté par l'incertitude, passant affolé de la sacristie au chœur, tandis que Milot, qui faisait semblant de nettoyer le parquet, disait à son balai :

— Qu'on ne me demande toujours pas de chanter le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, je ne marche pas, je suis bedeau, je ne suis pas chantre... Ç'a n'a pas été convenu, chacun son boulot...

Joséphin, désobéissant au curé, s'était échappé de la sacristie pour courir au-devant de sa mère. C'était son seul plaisir de se montrer dans la rue en soutane rouge et surplis blanc, et, sans la plainte d'un conseiller socialiste qui avait obligé le maire à intervenir, le fils Pelé se serait promené toute la journée en costume de grand'messe, se risquant même sur le marché, où les petits de la laïque lui jetaient des trognons de choux.

— Maman, maman, glapit-il du plus loin qu'il aperçut la robe noire de Mme Pelé, il y a un saint d'arrivé à Barlincourt, le frère de M. Dubourg...

La veuve était une femme de cinquante ans, maigre, jaune, craquelée de rides, avec des cheveux restés très noirs, qu'elle cachait soigneusement sous sa capote de jais, comme si ç'avait été un péché de les montrer.

— Tais-toi, dit-elle sèchement à son fils, qu'elle terrorisait, je sais tout cela avant toi...

Et le nigaud à ses côtés, elle courut vers l'église, les mains croisées sur son paroissien.

— Eh bien, monsieur le curé, dit-elle d'un air décidé en pénétrant dans la sacristie, que faisons-nous ?

Elle disait toujours « nous » quand elle parlait du ministère de l'abbé Choisy, et si quelqu'un mourait dans Barlincourt, elle disait tout naturellement : « Nous lui avons porté les Saintes huiles. » Mais le curé, qui, en temps ordinaire, lui laissait conduire la paroisse, fatigué de lui tenir tête, n'était pas d'humeur à entendre ses conseils. Il tourna vers elle une tête courroucée comme si vraiment

elle venait de lui proposer quelque chose d'indigne.

— Madame Pelé, lui dit-il en allongeant les lèvres, je vous ai déjà souvent priée de ne pas envahir la sacristie au moment des offices, je vous renouvelle ma demande. Quant au... à l'illustre personne à qui vous faites allusion, ce n'est peut-être pas à proprement parler un saint, mais c'est à coup sûr un saint homme, et c'est plus qu'il ne faut pour me dicter ma conduite... Au plaisir, madame.

La veuve, stupéfaite de cet accueil, se retira profondément vexée, d'autant plus que Milot se tenait dans un coin, regardant son pilon avec un sourire de revanche.

— Bien envoyé pour un curé, murmura le sacristain.

Et, adroitement, il décocha un bon coup de balai dans les jambes de Joséphin, qui venait juste à point pour chercher le Missel.

Sous le porche de l'église, et dans les bas-côtés, les femmes bavardaient avec agitation. Ordinairement, elles n'étaient que cinq ou six; aujourd'hui, elles étaient près de vingt, accourues dans la tenue où la nouvelle les avait surprises, en savates et en caraco. En apercevant Baptistine Pelé, elles s'empressèrent autour d'elle.

— Eh bien, c'est vrai ce qu'on raconte?

Importante, la veuve leur fit « oui » rien qu'en fermant les yeux. Puis tout bas :

— Nous l'attendons pour commencer...

Leurs bonnets rapprochés, les dévotes jacassaient, étouffant les mots.

— C'est-y Dieu possible... Voir un saint en chair et en os. Mme Aubernon disait qu'il pourrait bien devenir pape... Qu'est-ce que dit monsieur le curé?... Est-ce qu'on ne fera pas une procession?

— Alors, monsieur Quatrepomme, en v'là du nouveau..

— Vous venez-t'y pour lui prononcer un discours?

Le magistrat perplexe frottait à rebrousse-poil son menton mal rasé.

— Je passais par là, assura-t-il mensongèrement, je descends à l'école, à cause de la citerne. Moi, vous comprenez, je m'occupe des affaires de la commune et rien de plus...

Courageusement, il s'interdit d'aller jeter même un coup d'œil entre les barreaux, comme il en brûlait d'envie, et repartit les mains derrière le dos, se demandant s'il devait être fier de ce qui arrivait à sa commune, ou s'il devait être inquiet du remue-ménage que cela ne pouvait manquer de causer.

M. Dubourg, de sa fenêtre, avait remarqué cette affluence inusitée, et il en avait éprouvé une satisfaction puérile. Déjà il avait téléphoné au *Jour* et à la *Dernière Heure* pour leur annoncer l'arrivée de saint Magloire, et il s'attendait à des visites nombreuses pour l'après-midi.

Les autres jours, il écrivait toute la matinée et descendait se mettre à table au dernier moment, tout débraillé, son veston de chasse ouvert sur sa chemise de nuit; mais, en l'honneur de son frère, il avait fait de la toilette. Il se donnait beaucoup de mal pour paraître calme, mais il avait beau se promener en sifflotant, interroger nonchalamment le ciel, passer de la terrasse au salon, chacun de ses gestes avouait son agitation.

La veille au soir, il avait passé une bonne heure à bavarder avec son frère, et il comptait bien reprendre la conversation au réveil, — ils avaient tant de choses à se dire — mais le saint ne s'était pas montré.

Quand la bonne s'était présentée pour faire la

chambre, elle avait trouvé tout en ordre, la pièce balayée, le lit bordé. L'Africain lui avait dit en souriant que c'était son habitude de faire son ménage lui-même. Ensuite, il avait fait un tour au potager, parlé un instant avec Étienne, puis il était remonté dans sa chambre, si absorbé qu'il n'avait pas paru voir sa belle-sœur, qui lui souriait du perron.

Les enfants frémissaient de joie. Yvonne étant allée porter la grande nouvelle aux Aubernon avait senti leur émerveillement et, pour la première fois, elle avait compris ce que c'est que l'orgueil. Ses pieds, en revenant, ne touchaient plus terre. Gérard, parti à sa rencontre, respirait d'un souffle victorieux ; il était tête nue, et ses cheveux, sur son front, battaient comme les jeunes ailes d'un Hermès. Les jeunes gens se souriaient sans se parler, gonflés de bonheur.

Une demi-heure avant le déjeuner, ils étaient déjà dans la salle à manger, lui, cravaté, le veston boutonné, elle, les cheveux tirés, une chemisette blanche l'engonçant jusqu'au menton.

Mme Dubourg n'était pas arrivée sans peine à donner un aspect modeste à sa table : un verre seulement par personne, une carafe d'eau, une de vin, des sardines dans un ravier, on se serait cru dans une pension de famille.

— Ça va, avait déclaré M. Dubourg, jetant le dernier coup d'œil.

Quand le saint parut, les deux jeunes gens se raidirent, et pendant qu'il récitait le *Benedicite*, ils se tinrent comme les paysans de l'*Angelus*, la tête baissée.

Le début du repas fut morne. Personne n'osait commencer à parler. Tout ce qui leur venait à l'esprit leur semblait aussitôt futile, insignifiant; il

— Alors, monsieur Quatrepomme, en v'là du nouveau..

— Vous venez-t'y pour lui prononcer un discours?

Le magistrat perplexe frottait à rebrousse-poil son menton mal rasé.

— Je passais par là, assura-t-il mensongèrement, je descends à l'école, à cause de la citerne. Moi, vous comprenez, je m'occupe des affaires de la commune et rien de plus...

Courageusement, il s'interdit d'aller jeter même un coup d'œil entre les barreaux, comme il en brûlait d'envie, et repartit les mains derrière le dos, se demandant s'il devait être fier de ce qui arrivait à sa commune, ou s'il devait être inquiet du remue-ménage que cela ne pouvait manquer de causer.

M. Dubourg, de sa fenêtre, avait remarqué cette affluence inusitée, et il en avait éprouvé une satisfaction puérile. Déjà il avait téléphoné au *Jour* et à la *Dernière Heure* pour leur annoncer l'arrivée de saint Magloire, et il s'attendait à des visites nombreuses pour l'après-midi.

Les autres jours, il écrivait toute la matinée et descendait se mettre à table au dernier moment, tout débraillé, son veston de chasse ouvert sur sa chemise de nuit; mais, en l'honneur de son frère, il avait fait de la toilette. Il se donnait beaucoup de mal pour paraître calme, mais il avait beau se promener en sifflotant, interroger nonchalamment le ciel, passer de la terrasse au salon, chacun de ses gestes avouait son agitation.

La veille au soir, il avait passé une bonne heure à bavarder avec son frère, et il comptait bien reprendre la conversation au réveil, — ils avaient tant de choses à se dire — mais le saint ne s'était pas montré.

Quand la bonne s'était présentée pour faire la

chambre, elle avait trouvé tout en ordre, la pièce balayée, le lit bordé. L'Africain lui avait dit en souriant que c'était son habitude de faire son ménage lui-même. Ensuite, il avait fait un tour au potager, parlé un instant avec Étienne, puis il était remonté dans sa chambre, si absorbé qu'il n'avait pas paru voir sa belle-sœur, qui lui souriait du perron.

Les enfants frémissaient de joie. Yvonne étant allée porter la grande nouvelle aux Aubernon avait senti leur émerveillement et, pour la première fois, elle avait compris ce que c'est que l'orgueil. Ses pieds, en revenant, ne touchaient plus terre. Gérard, parti à sa rencontre, respirait d'un souffle victorieux ; il était tête nue, et ses cheveux, sur son front, battaient comme les jeunes ailes d'un Hermès. Les jeunes gens se souriaient sans se parler, gonflés de bonheur.

Une demi-heure avant le déjeuner, ils étaient déjà dans la salle à manger, lui, cravaté, le veston boutonné, elle, les cheveux tirés, une chemisette blanche l'engonçant jusqu'au menton.

Mme Dubourg n'était pas arrivée sans peine à donner un aspect modeste à sa table : un verre seulement par personne, une carafe d'eau, une de vin, des sardines dans un ravier, on se serait cru dans une pension de famille.

— Ça va, avait déclaré M. Dubourg, jetant le dernier coup d'œil.

Quand le saint parut, les deux jeunes gens se raidirent, et pendant qu'il récitait le *Benedicite*, ils se tinrent comme les paysans de l'*Angelus*, la tête baissée.

Le début du repas fut morne. Personne n'osait commencer à parler. Tout ce qui leur venait à l'esprit leur semblait aussitôt futile, insignifiant; il

leur paraissait inconvenant d'entretenir le saint de si pauvres histoires.

Ils restaient muets, boudant aux plats, l'estomac serré. Magloire, par contre, mangeait de bon appétit, coupant son pain par petits carrés ainsi que font les paysans. Il ne buvait que de l'eau.

Les Dubourg ne le quittaient pas des yeux, s'attendant, sans l'avouer, à quelque transsubstantiation, à une apparition miraculeuse; mais il ne se passait rien. Marie-Louise avait remarqué que son beau-frère ne portait pas de manchettes et que les boutons de sa veste de velours n'étaient pas tous pareils.

Gérard aurait voulu crier son enthousiasme, son bonheur.

— Si je lui disais que je veux me faire religieuse, pensait de son côté Yvonne, dont le petit cœur exalté battait trop fort.

Mais aussitôt elle pensait à Georges Aubernon, et elle devenait toute rouge, convaincue que le saint, d'un seul coup d'œil, pouvait lire la vérité sur son visage.

Adèle servait tout de travers, les jambes coupées par l'émotion; elle aussi, malgré les regards courroucés de Mme Dubourg, ne parvenait pas à quitter le saint des yeux.

Mais le voyageur ne remarquait rien; l'air absent, il mangeait sans se presser. Le silence se prolongeait, devenait gênant. Alors, pour montrer aux siens qu'il n'était pas troublé, le feuilletoniste entama la conversation. Il questionna son frère sur la traversée.

— Huit jours seulement, répondit le saint. Je les ai d'ailleurs passés dans ma cabine, car la seule fois que je me suis montré, on m'a entouré, harcelé

de questions, photographié comme si j'avais été un grand personnage.

— Mais vous en êtes un, interrompit maladroitement Mme Dubourg.

Le saint, sans répondre, fit « non » en secouant la tête.

Puis, après un instant de silence, ayant suivi seul ses réflexions, il reprit, la voix très douce :

— Tout m'étonne, ici. Il me semble que je retrouve exactement pareille ma vie d'autrefois. Tout m'est familier : les mots que j'entends, les visages que je rencontre, les arbres, les choses... C'est si bon que je m'en veux, que j'en éprouve un remords.

— Des remords! se récria M. Dubourg. Après quarante ans de randonnées, il me semble que tu as bien gagné le droit de te reposer un peu.

La tête blanche faisait encore « non ».

— On n'a rien fait tant qu'on n'a pas tout donné, dit-il. Pour se vouer à une mission, il faut n'être attaché à rien. Aimer sa mère, tenir à sa maison, c'est un plus grand danger que d'être dans les chaînes, car personne ne peut vous en délivrer... Mon premier sacrifice, ce fut notre chère maman. Il m'a coûté, crois-moi... Je l'ai suivie, bien souvent en pensée, la route bordée d'ormes qui conduit au cimetière où elle repose.

Mme Dubourg et son mari se regardèrent. Tous deux, en même temps, avaient pensé au mystérieux corbeau d'Ambérieu. Mais aucun n'osa faire une allusion.

L'Évangéliste retombait bien vite dans son silence méditatif. Pourtant, on sentait qu'il faisait un effort pour s'y arracher. Il relevait parfois la tête et leur souriait, puis il parlait d'un ton enjoué pour les mettre à l'aise. Il racontait des anecdotes sur ses noirs crédules, sur la colonie agricole de Libreville,

qu'il avait fondée avec les Pères. Gérard l'imaginait alors dans un paysage à la Gauguin, des négresses aux pagnes de couleur accroupies à ses pieds.

— Enfin, comptes-tu rester en France? demanda M. Dubourg s'enhardissant.

— Un certain temps, oui, répondit l'Évangéliste, son visage soudainement redevenu très grave.

Mais il ne leur dit rien de ce qu'il y venait faire.

Pendant le repas, la foule avait grossi devant la grille. Tout Barlincourt était là; on était même venu des environs. Le long du mur, un buisson de bicyclettes entremêlait ses rameaux polis.

De temps en temps, un ami des Dubourg, un voisin, franchissait la porte, reçu par Étienne méfiant, et les badauds massés lançaient des quolibets.

— C'est ça, va prier le saint qu'il te redresse, cria un loustic lorsque entra le père Moucron.

Quand les Dubourg sortirent de table, il y avait déjà une vingtaine de personnes dans le jardin. Le saint en parut contrarié.

— Tu as du monde à recevoir, je vous laisse, dit-il à son frère.

Mais le romancier l'avait retenu, presque suppliant. Il y avait là des gens qu'il devait se garder de froisser. Il les nommait tout bas à l'Africain, les désignant l'un après l'autre d'un petit signe de tête.

— L'institutrice. Très gentille... Le gros chauve en jaquette noire, c'est Aubernon, le plus grand usinier de la région. Très riche... Un ancien ouvrier. Il est probable qu'un jour il va me demander la main d'Yvonne pour son fils, le grand jeune homme blond qui est derrière... Ce sont des enrichis de la guerre, tu comprends, cela les sortirait de leur milieu... Tiens, voilà le directeur du *Français* qui

arrive, le journal qui publie mon roman; il faut absolument que je te le présente. Quand tu as eu besoin d'argent pour tes gens de la Lobaye, l'année de la famine, il a envoyé cinq mille francs...

Magloire Dubourg descendit enfin sur la terrasse et passa au milieu des invités, qui, ne sachant quelle contenance prendre, s'inclinèrent sur son passage comme devant une procession. Ces marques exagérées de respect augmentaient encore son mécontentement et sa confusion. Gêné, il alla s'asseoir sur la margelle du puits, les mains dans les poches de sa veste de velours. On l'eût pris, à le voir, pour un chasseur campagnard.

— Original, jugea du premier regard le directeur du *Français*.

Yvonne, épanouie, courait de droite à gauche, portant des poignées de mains et des sourires. En disant bonjour à Georges Aubernon, elle détourna les yeux et rougit, comme honteuse.

Tout le printemps emplissait le jardin. Le feuillage des arbres était d'un vert naissant, et les pinsons chantaient des airs nouveaux. Avec ces robes claires, on se fût cru à un garden party. L'Évangéliste, immobile, observait tristement tout cela. On le dévisageait tant qu'on pouvait, heureux d'être admis à l'approcher de si près. Les plus hardis commençaient à le questionner.

— Nous avons souvent parlé de vous dans mon journal, lui dit le directeur. Vous avez dû lire...

Il s'attendait presque à ce que le vieillard le remerciât... L'institutrice, habituée à se représenter la terre sous l'aspect d'une mappemonde, demanda d'une voix timide combien de fois il en avait fait le tour. Elle avait amené avec elle ses deux meilleures élèves, pour les récompenser, et n'osant pas bouger dans leurs robes empesées, les deux gosses

regardaient le saint avec des yeux écarquillés. M. Aubernon, à son tour, se faufila au premier rang.

Il avait un visage épais, mou et grisâtre, comme s'il avait été pétri par des doigts sales. Il entretint le saint du patronage catholique qu'il venait de fonder à Barlincourt, du dispensaire que dirigeait sa femme, de tout le bien que son argent lui permettait de faire. Il semblait à la fois s'excuser de sa fortune et s'en enorgueillir. Le père Moucron, grand paysan cassé, que son fils maltraitait comme lui-même avait maltraité son père, faisait une révérence chaque fois que les yeux de l'Évangéliste se posaient sur lui, et en se redressant, il portait la main à ses reins en s'écriant : « Aïe ! Aïe ! » comme s'il espérait que le saint, pris de pitié, allait le guérir sur place. Assise, très entourée, Mme Dubourg racontait des histoires à des dames penchées.

M. François Dubourg trouvait que son frère ne se dépensait pas assez. Il aurait voulu qu'il lui fît honneur autrement que par sa présence, qu'il racontât des histoires, des anecdotes inédites sur Samory ou sur les derniers troubles du pays de Kong. Mais, à mesure que le nombre des invités augmentait, le saint devenait plus sombre.

Soudain, son visage se détendit ; il venait d'apercevoir l'abbé Choisy qui s'avançait, tout gauche, ne sachant comment se présenter. L'Évangéliste alla au-devant de lui, et il trouva pour l'accueillir des paroles si affectueuses que le prêtre, troublé, en oublia son compliment. M. Choisy se serait volontiers retiré, son devoir accompli et sa curiosité satisfaite, mais Magloire Dubourg l'entraîna vers le potager.



À peine eurent-ils franchi la porte que les invités s'animèrent. La conversation reprit, tout le monde

parlant ensemble; des petits rires éclataient. Chacun donnait son impression, on entourait M. et Mme Dubourg pour les complimenter.

— Décidément, ils connaissent des gens très bien, dit Mme Aubernon à son fils. Tu vois, Mme de Choiseul qui vient d'arriver avec sa dame de compagnie. Elle est comtesse, tu sais... Il paraît qu'il va venir aussi un académicien...

Mme Pelé était arrivée avec l'abbé Choisy : le pauvre homme ne pouvait pas s'en défaire. Comme elle donnait des sommes importantes pour le denier du culte, qu'elle présidait toutes les associations religieuses de la paroisse, qu'elle remplaçait les vitraux cassés, les surplis hors d'usage, les prie-Dieu dépaillés, et qu'enfin, lors de sa tournée pastorale, l'évêque, du haut de la chaire, l'avait appelée « notre chère bienfaitrice », il était impossible de ne pas la traiter avec les plus grands égards, mais elle faisait payer cher au prêtre ses bienfaits. C'était elle qui régnait sur l'église, régentant les dévotes et les clergeons. Méfiante comme personne, elle avait fait coudre les poches des soutanes, pour empêcher les enfants de chœur de chaparder les sous des quêtes ; elle mesurait le vin et comptait les charbons d'encensoir. Pendant la messe, elle chantait à tue-tête, faisant détonner tout le monde, et, après l'office, chaque dimanche, elle donnait des leçons de maintien aux jeunes filles du catéchisme de persévérance, les yeux baissés, les coudes au corps, le sourire compassé, avec un air de marcher sur des œufs.

Il n'y avait rien de plus orgueilleux que la modestie de cette femme-là. Elle se tenait au milieu d'un groupe d'invités, les mains croisées sur le ventre, la mine doucereuse, et elle parlait d'une voix chuchotante, comme à confesse. Parfois, elle

riait, mais d'un petit rire hypocrite qu'elle cachait derrière ses lèvres serrées et dont elle corrigeait l'inconvenance en baissant pudiquement les yeux.

— Oui, expliquait-elle en faisant des mines, j'ai convoqué à six heures les dames de la Congrégation du Saint-Rosaire, pour rendre grâce au Seigneur de nous avoir envoyé ce saint homme. Les jeunes filles de la Congrégation de la Sainte Vierge doivent venir aussi...

Tournant la tête, mielleuse, elle s'adressa à Mme Dubourg :

— Vous qui avez l'honneur d'être sa parente, comment ne faites-vous pas partie de nos associations ? C'est très avantageux, vous savez. Pensez donc qu'à l'Association de la Propagation de la Foi, nous avons eu trois cents jours d'indulgences simplement pour avoir assisté au *Triduo* d'il y a quinze jours. Et une plénière pour communier le jour de la Saint-François-Xavier. C'est affreux ce qui se perd d'indulgences... Ne pas profiter de tant de grâces, c'est vraiment dommage !

L'un après l'autre, les invités s'écartaient d'elle. Bientôt elle n'eut plus pour l'écouter que Mme Aubernon, qui n'osait pas se lever.

— Avec toutes ces œuvres, expliquait-elle en soupirant, on n'est pas chez soi autant qu'on voudrait ; mais du moment qu'on a assez de temps pour surveiller la bonne et prier le Bon Dieu, c'est l'essentiel. Ma nouvelle me donne pourtant bien du tintouin ; c'est une fille de rien, une enfant de l'Assistance...

S'assurant d'un coup d'œil que personne n'était trop près, elle ajouta, plus bas :

— Comme leur Louis, le neveu d'Adèle, qu'ils ont pris ici. Est-ce raisonnable ? Eh bien, pour en revenir à ma bonne, je me suis mis dans l'idée de

la ramener au Bon Dieu. Je l'oblige à dire sa prière matin et soir, et je lui fais dire en plus une dizaine de chapelet dans l'après-midi. Elle a fait tout le Carême avec nous, et je lui ai interdit le cinéma...

Les voisins prenaient congé. Le père Moucron et l'ouvrier Mathieu s'en étaient retournés en se disputant ; l'institutrice avait reconduit ses élèves. Lorsqu'il ne resta plus que les amis, Yvonne servit le thé, puis elle revint s'asseoir près de M. Georges, qu'elle contemplait avec une joie candide.

Pourtant le temps passait, et le saint ne reparaissait pas. On questionna Étienne qui revenait du potager, et il répondit :

— Ils sont toujours ensemble à causer, M. le curé a l'air épaté...

Sur l'avenue, c'était toujours la même affluence, car les badauds, eux, n'avaient encore rien vu. Une bande suivit Mathieu et Moucron au café Dumarchey, pour avoir des détails.

— Ils boiront encore plus aujourd'hui qu'ils ne travailleront, grognait la patronne qui n'aimait pas les ouvriers.

Comme Milot franchissait la porte, une grande auto grise freina devant le débit.

— Hep ! appela un des occupants, la villa de M. Dubourg, s'il vous plaît ?

— La maison du saint, compléta un autre.

Le mutilé les regarda de travers, et d'un vague signe de tête leur indiqua le chemin.

— Plus loin...

La voiture repartit d'un bond souple, et le bedeau haussa les épaules :

— Ça y est, le pèlerinage qui commence. Comptez vos sous... Lâchez-les, valse lente...

C'étaient les journalistes qui arrivaient. D'autres, à la même heure, débarquaient à la gare.

M. François Dubourg, qui les attendait, les reçut à bras ouverts. Les meilleurs reporters de Paris s'étaient déplacés, même les enquêteurs qui ne se dérangent que dans les grandes occasions, et parmi eux Jacques de Nointel, sorte de géant ventru, grand spécialiste des questions religieuses, qui venait huit jours plus tôt d'interviewer le pape. Le feuilletoniste, qui le connaissait, fut avec lui particulièrement aimable.

— Je vais prévenir mon frère... Il n'aime guère la société, vous savez, il est assez taciturne.

Les invités des Dubourg dévisageaient curieusement ces messieurs, dont ils lisaient chaque matin la signature dans leur journal.

Il y avait là le petit Pedro, qui avait été de toutes les guerres, de toutes les révolutions, de toutes les catastrophes, et que les bolcheviks avaient failli fusiller à Moscou ; Hardy, ancien photographe devenu journaliste, qui n'avait l'air de rien savoir et qui comprenait tout ; Princet, qui dépensait dans ses articles bâclés en chemin de fer et dans les chambres d'hôtel plus d'émotion, d'imagination et d'esprit qu'un romancier dans dix volumes ; le vieux Bellières, dont toute la notoriété venait de ce qu'il avait assisté à quatre-vingt-onze exécutions capitales, dont un garottage et trois pendaisons ; Bernheim, le rédacteur du *Boulevard*, d'une correction un peu affectée, qui ne pouvait interviewer les gens qu'une fois, s'amusant à les déchirer en petites phrases mordantes, ses yeux impitoyables ayant tout de suite saisi ce qu'on cachait le mieux ; Cassini, sourd comme un pot, myope comme une taupe, bavard et hurluberlu, qui, par miracle, s'y retrouvait tout de même dans ses notes ; des hommes qui devaient parler un jour de métallurgie, le lendemain de politique étrangère, s'émouvoir aujourd'hui sur

les victimes d'un coup de grisou, s'attaquer le lendemain à un banqueroutier, et traiter tout cela au débotté, sans une seconde pour se recueillir, sans documents, ponctuant leur texte de « stop » télégraphiques, pour être jugés, quelques heures après, par cinq cent mille lecteurs, dont beaucoup devaient connaître ces questions-là mieux qu'eux.

Derrière, presque à l'écart, se tenaient deux débutants, dont l'un n'était pas très soigné. Les photographes, sur le perron, montaient leurs appareils.

— Né à Ambérieu en 1866, n'est-ce pas? questionnait Pedro sans attendre.

Les stylos et les crayons étaient sortis. On écrivait. Chacun avait son opinion faite en arrivant à Barlincourt, les uns prêts à l'admiration, les autres à la réserve. Jacques de Nointel, que sa réputation obligeait à faire mieux que les autres, avait préparé rigoureusement son interview, comme s'il était chargé d'introduire la canonisation du saint. Au Vatican, il avait rencontré un Père des missions africaines de Lyon, grand admirateur de Magloire Dubourg, et il tenait de lui des anecdotes saisissantes qu'il comptait bien être le seul à publier. Les yeux en éveil, Bernheim avait observé dès l'abord que M. François Dubourg, ordinairement bruyant et jovial, se frottait à présent les mains comme les prélats de comédie. Puis le journaliste avait suivi Adèle à la cuisine pour se faire raconter la scène de l'arrivée. Les photographes, maintenant, visitaient le salon, se demandant s'ils pourraient prendre un intérieur sans magnésium et, tout de suite à leur aise, ils commençaient à déménager les plantes qui interceptaient le jour, tandis qu'un autre cassait le cordon des doubles rideaux, à force de tirer dessus.

— Voici mon frère, dit le feuilletoniste, revenant du jardin en courant.

Les journalistes se rangèrent sur le perron. Le saint s'approchait lentement, tête nue, une cape de prêtre sur les épaules (un lazariste, à Marseille, lui en avait fait don, son manteau ayant disparu avec ses bagages), et il regardait ces nouveaux venus d'un air surpris et fâché. Un opérateur de cinéma, adossé au puits, tournait sa manivelle.

— Un peu moins vite, je vous en prie, cria-t-il à l'Évangéliste... Arrêtez un instant... La tête par ici...

Les photographes, leurs lourdes boîtes sur l'estomac, prenaient des clichés, et les déclics répondaient aux déclics.

— Il soigne son entrée, railla Bernheim à mi-voix.

En effet, l'apparition de ce vieillard étrangement vêtu, au milieu d'invités formant la haie et le grand chien grognant sur ses talons, avait quelque chose de théâtral et de truqué.

M. François Dubourg poussait son frère devant lui.

— Dis-leur au moins quelques mots, lui murmurait-il à l'oreille. Fais cela pour moi...

Une fois dans le salon, les journalistes l'encerclèrent. Leurs yeux braqués le photographiaient encore. Plus personne ne souriait : on n'aurait pas osé devant ce regard-là. Les yeux du saint étaient d'un gris bleuté, étonnamment pâles, et dans ce visage émacié que la barbe encadrait d'un rude fouillis, on ne voyait que leur flamme sereine, leur double lueur d'extase. Le soleil, ou les fièvres, ou les larmes en avaient rongé les paupières. Le petit Pedro se souvint des yeux illuminés de ses nihilistes russes. Nointel se rappelait Léon XIII. Quant

au débutant mal vêtu qui se tenait derrière, pour cacher ses chaussures, il se dit simplement :

— Il doit boire.

Sans préambule, usant de son procédé favori qu'il appelait « faire les gens à l'estomac », Hardy, le reporter photographe, demanda :

— Pourquoi vous a-t-on surnommé le saint ?

Le voyageur le dévisagea, peut-être choqué. Curieux, les autres attendaient :

— Pourquoi ? Je n'en sais rien, monsieur. Peut-être par dérision, répondit-il de sa voix profonde, au timbre assourdi. Je n'ai jamais souhaité un tel titre, et je souffre lorsqu'on me le décerne. Je ne suis qu'un homme dévoué à sa foi et rien de plus..;

Pedro intervint :

— Nous nous excusons de venir ainsi vous troubler dans votre retraite, quand vous avez un tel besoin de repos, mais le public vous aime, il veut qu'on lui parle de vous, et c'est ce qui excuse notre indiscrétion. Alors, pourriez-vous nous dire quel est le but de votre retour en France, s'il est définitif ? Avez-vous renoncé à votre apostolat en Afrique ?

L'Évangéliste secouait la tête, contrarié. Il gardait le silence.

— Je vous en prie, répondit-il au bout d'un instant, ne m'interrogez pas. Plus tard, j'aurai probablement besoin de vous, mais pas maintenant. Qu'on ne s'occupe pas de moi. D'autres sont plus dignes de votre attention. Tenez, je suis rentré d'Afrique avec le Révérend Père Meunier, des Lazaristes. Adressez-vous plutôt à lui, c'est un homme très instruit, qui saura vous dire des choses beaucoup plus intéressantes que moi.

— Non, protesta adroitement le gros Nointel, habitué à faire parler les gens d'Église. Dans l'in-

térêt même de la religion, vous devez rester en contact avec le public. Vous êtes, à juste titre, populaire et, venant de vous, certaines paroles seront écoutées alors que, dites par d'autres, elles seraient perdues.

Mais saint Magloire ne cédait pas :

— Non, vraiment, votre insistance me met au supplice. Pas maintenant. Plus tard...

Le petit reporter mal vêtu, qui n'avait encore rien dit, prit soudain de l'aplomb :

— Pourtant, insista-t-il d'une voix grasseyante, vous feriez une rudement bonne action si vous vouliez nous dire quelque chose sur vos projets, qu'on ne s'en revienne pas sans rien... Demandez aux confrères si ça ne nous rendrait pas service. Je ne dis pas trop ça pour ceux qui sont au mois, mais, nous autres, qui sommes à la ligne.

Nointel avait mis son monocle et toisait hautainement cet humble camarade. Tous les autres paraissaient un peu honteux. Cependant, cet argument naïf avait touché le saint.

— Ah ! vraiment, murmura-t-il, cela pourrait vous rendre service...

Il s'absorba quelques minutes dans ses réflexions, semblant hésiter encore, puis il se décida. Il releva la tête, et très posément il demanda :

— Pourquoi ne parlez-vous jamais de Dieu, dans vos articles ?

Cette question saugrenue les laissa tous interloqués. Ils le regardaient et se regardaient ahuris.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il dit ? demandait précipitamment Cassini, qui n'en croyait pas ses oreilles de sourd.

Bernheim mordillait sa lèvre mince.

— Oui, plaisantait-il tout bas, un gentil petit sujet de chronique pour le *Boulevard*.



Le saint remarquait leur surprise.

— Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas, continua-t-il d'une voix âpre. Mais, dites-moi, pourquoi supposez-vous que je sois venu en Europe, sinon pour parler de Lui ? Avez-vous cru qu'après quarante ans passés en Afrique, brûlé par les fièvres, les membres couturés de plaies, ayant racheté des milliers d'âmes au prix de mes efforts et parfois de mon sang, j'aurais brusquement tout laissé, abandonné la source de mes joies les plus pures, fui ma tâche, déserté, en un mot, pour venir ici finir des jours tranquilles, comme un boutiquier quand est venue l'heure de la retraite... Vous me méprisiez bien, tout en me couvrant d'éloges que je ne méritais pas. Ma tâche n'est pas finie : elle commence. Vous me demandiez tout à l'heure le but de mon voyage, le voici : sauver le monde.

Cette apostrophe subite les avait surpris. Puis, s'étant ressaisis, ils avaient rattrapé la phrase, jetant des mots sur le bloc, comme des points de repère.

— Alors, précisa Princet relevant le premier son stylo, vous voulez poursuivre votre mission en France. Faire de la propagande catholique ?

Le saint secoua la tête :

— Non, je viens dicter aux hommes la loi de Dieu. Cette société, construite sur l'égoïsme et sur la haine, a trop vécu. Dieu veut rentrer dans son royaume. On m'a dit de venir prêcher la bonté, je suis venu.

Les journalistes l'interrogeaient des yeux, ne comprenant pas encore.

— Mais qui vous a dit cela ? demanda timidement Pedro.

Magloire Dubourg le regarda fixement et ne répondit pas.

Ils se sentirent troublés. Pas un n'osait reprendre la question. Tous avaient deviné quel Maître suprême avait donné cet ordre, et une angoisse soudaine leur interdisait d'en sourire. Subjugués, ils attendaient.

— Vous étiez étonnés, n'est-ce pas, quand je vous demandais pourquoi vous ne parliez jamais de Dieu, mais vous n'avez donc pas pensé que lui seul pouvait sauver ce monde qui s'est roulé dans le sang pendant cinq ans de guerre et s'est relevé titubant...

Il parlait avec une ardeur qui faisait pénétrer les mots ; son regard volontaire semblait les clouer dans l'esprit..

— Il faut la crier à perdre haleine, la parole sublime de Jésus : « Aimez-vous ! » C'est elle qui empêchera la catastrophe finale où tout va s'écrouler. Regardez, ouvrez les yeux, ouvrez vos cœurs, peut-elle vivre plus longtemps cette société stupide et cruelle qui oppose perpétuellement le sourd égoïsme des uns à la basse envie des autres ? Peut-il se prolonger encore ce duel abject des appétits et des désirs ?... Sur quoi reposent-elles, dites-moi, vos lois humaines ? Sur la peur ! C'est elle qui régente votre monde civilisé. La peur ! Vous condamnez l'assassin parce que vous avez peur pour votre vie ; vous condamnez le voleur parce que vous avez peur pour votre bien ; vous ne faites pas à autrui ce que vous avez peur qu'il ne vous fasse un jour... Mais de vraie justice, mais de bonté, on n'en trouve pas trace... C'est toujours l'horrible loi de la vengeance qui règne sur les hommes comme sur les peuples, elle qui n'a fait que des misères, des cadavres, des vainqueurs exsangues et des vaincus meurtris...



Fiévreusement, les journalistes prenaient des

notes, comme ils l'auraient fait pour le discours d'un ministre ou une plaidoirie retentissante ; s'enflammant, le saint parlait plus vite, et ils saisissaient ses mots au vol, affairés, sans même avoir le temps de toujours comprendre.

— Il ne faut pas qu'une vague barbare emporte ce que le génie des hommes a mis tant de siècles à édifier, que l'humanité retombe dans sa fange originelle et reprenne, lourde de boue, sa lente ascension vers le bonheur jamais atteint. Jésus est là, tout près : tendons les bras. C'est en son nom que je suis venu répéter : « Aimez-vous! » et je révélerai des vérités cachées qui dessilleront les yeux des plus aveugles et feront enfin régner sur terre l'universel amour.

Ils relevèrent la tête, l'interrogeant des yeux. Ces derniers mots les avaient tous frappés. Quelles vérités secrètes allait-il leur apprendre ? Le voyageur se prenait-il vraiment pour un envoyé de Dieu ? Quelques-uns, les moins endurcis, se sentaient bouleversés ; le cœur étreint, ils attendaient la révélation. Mais l'Évangéliste s'était tu.

— Ce sont, bien entendu, des vérités... d'ordre religieux, des vérités... divines que vous comptez apporter ? se hasarda à demander Pedro.

L'Évangéliste ne répondit pas. Jacques de Nointel insista :

— La presse seule peut les faire connaître d'un coup au monde entier... Nous sommes venus ici pour cela et nous comprenons toute l'importance de notre rôle...

Les autres approuvaient, impatients de savoir. Bernheim, seul, avait déjà repris son sourire sceptique. L'Africain secoua la tête.

— Non, je ne peux rien dire à présent. C'était même pour ne pas me laisser aller à des déclarations

Ils se sentirent troublés. Pas un n'osait reprendre la question. Tous avaient deviné quel Maître suprême avait donné cet ordre, et une angoisse soudaine leur interdisait d'en sourire. Subjugués, ils attendaient.

— Vous étiez étonnés, n'est-ce pas, quand je vous demandais pourquoi vous ne parliez jamais de Dieu, mais vous n'avez donc pas pensé que lui seul pouvait sauver ce monde qui s'est roulé dans le sang pendant cinq ans de guerre et s'est relevé titubant...

Il parlait avec une ardeur qui faisait pénétrer les mots ; son regard volontaire semblait les clouer dans l'esprit..

— Il faut la crier à perdre haleine, la parole sublime de Jésus : « Aimez-vous ! » C'est elle qui empêchera la catastrophe finale où tout va s'écrouler. Regardez, ouvrez les yeux, ouvrez vos cœurs, peut-elle vivre plus longtemps cette société stupide et cruelle qui oppose perpétuellement le sourd égoïsme des uns à la basse envie des autres? Peut-il se prolonger encore ce duel abject des appétits et des désirs ?... Sur quoi reposent-elles, dites-moi, vos lois humaines? Sur la peur ! C'est elle qui régente votre monde civilisé. La peur ! Vous condamnez l'assassin parce que vous avez peur pour votre vie; vous condamnez le voleur parce que vous avez peur pour votre bien ; vous ne faites pas à autrui ce que vous avez peur qu'il ne vous fasse un jour... Mais de vraie justice, mais de bonté, on n'en trouve pas trace... C'est toujours l'horrible loi de la vengeance qui règne sur les hommes comme sur les peuples, elle qui n'a fait que des misères, des cadavres, des vainqueurs exsangues et des vaincus meurtris...



Fiévreusement, les journalistes prenaient des

notes, comme ils l'auraient fait pour le discours d'un ministre ou une plaidoirie retentissante ; s'enflammant, le saint parlait plus vite, et ils saisissaient ses mots au vol, affairés, sans même avoir le temps de toujours comprendre.

— Il ne faut pas qu'une vague barbare emporte ce que le génie des hommes a mis tant de siècles à édifier, que l'humanité retombe dans sa fange originelle et reprenne, lourde de boue, sa lente ascension vers le bonheur jamais atteint. Jésus est là, tout près : tendons les bras. C'est en son nom que je suis venu répéter : « Aimez-vous! » et je révélerai des vérités cachées qui dessilleront les yeux des plus aveugles et feront enfin régner sur terre l'universel amour.

Ils relevèrent la tête, l'interrogeant des yeux. Ces derniers mots les avaient tous frappés. Quelles vérités secrètes allait-il leur apprendre? Le voyageur se prenait-il vraiment pour un envoyé de Dieu? Quelques-uns, les moins endurcis, se sentaient bouleversés ; le cœur étreint, ils attendaient la révélation. Mais l'Évangéliste s'était tu.

— Ce sont, bien entendu, des vérités... d'ordre religieux, des vérités... divines que vous comptez apporter? se hasarda à demander Pedro.

L'Évangéliste ne répondit pas. Jacques de Nointel insista :

— La presse seule peut les faire connaître d'un coup au monde entier... Nous sommes venus ici pour cela et nous comprenons toute l'importance de notre rôle...

Les autres approuvaient, impatients de savoir. Bernheim, seul, avait déjà repris son sourire sceptique. L'Africain secoua la tête.

— Non, je ne peux rien dire à présent. C'était même pour ne pas me laisser aller à des déclarations

sociale était tout aussi grande lorsque la France se disait la fille aînée de l'Église.

— Il ne suffit pas d'avoir le Christ sur le mur des prétoires, c'est dans son cœur qu'il faut le porter, répliqua l'Africain.

Le débutant mal vêtu, découragé, s'était assis sur un canapé.

— Tant pis, je ne suis plus, dit-il en rentrant son crayon. Je n'y comprends rien...

Et s'adressant à son camarade :

— Tu me prêteras le laïus, que je copie, hein?

Le saint, en leur parlant, avait un regard lumineux et pénétrant qui blessait.

— L'esprit a tué l'âme, continuait-il. Ils sont comme deux scorpions dont l'un doit manger l'autre... Vous ne croyez plus en Dieu, mais vous croyez à cette chose pire : le néant. Esprits forts, vous souriez à la pensée d'un Créateur qui dure depuis toujours pour ne finir jamais, mais vous croyez au monde sans limites, où s'étagent à l'infini des milliers de ciels, sans qu'aucune borne arrête dans l'espace ce vertigineux édifice sans base et sans sommet... Vous pouvez imaginer des systèmes savants, remonter dans l'histoire des hommes en les faisant toujours descendre d'êtres plus grossiers, jusqu'à les engendrer d'une bête, d'une molécule, d'un embryon, chaque hypothèse vous conduit devant une énigme nouvelle, et il vient toujours un moment où plus rien ne s'explique, où tout est noir, où tout est doute... C'est Dieu qui est là, c'est Dieu qui vous attend, c'est lui que vous rencontrez toujours au bout de vos spéculations. Si vous refusez de croire en lui, vous vivez entourés d'une ombre impénétrable, au cœur d'un monde énigmatique que rien n'explique et dont votre science ne connaît que les aspects changeants...

Hardy, à son tour, s'était arrêté de prendre des notes, avec un haussement d'épaules impatienté.

— Bon, le voilà lancé dans la philosophie, maintenant, grommela-t-il... Ce n'est tout de même pas sur l'existence de Dieu que je vais faire mon papier.

Le vieux Bellières approuva à mi-voix :

— Il ferait mieux de nous raconter sa crucifixion... Je n'en ai jamais vu, ma foi...

L'Évangéliste se sentait pénétré de compassion devant ces aveugles.

— Pourquoi faut-il que votre tête soit si pleine et votre cœur si vide, reprit-il. Écoutez... J'ai connu un chef noir, dans le Bénoué, dont les fils étaient tous morts dans des combats, et qui en avait éprouvé un grand chagrin. Le souvenir de ses enfants disparus ne le quittait plus, le torturant depuis des années. Alors, pour n'y plus penser, il avait attaché à sa suite deux esclaves qui, depuis son réveil jusqu'à la nuit, étaient chargés de jouer du tambour, d'agiter leurs paniers remplis de coquillages, de pousser des cris, dès qu'ils voyaient leur maître songeur. Le bruit, croyait-il, chassait l'esprit du mal... Eh bien, vous êtes tous pareils à ce noir crédule. Pour éloigner de votre pensée la terrible énigme des causes et de la fin, pour ne pas songer à l'au-delà, vous vous étourdissez avec des mots, vous édifiez des théories, vous bourrez de phrases et de formules toutes les fissures par où pourrait s'infiltrer le doute... Vous faites sonner vos pauvres conceptions comme des hochets, afin de ne plus entendre la voix peureuse de vos âmes qui vous rappelle que Dieu attend ; mais les deux esclaves peuvent claquer des mains et taper sur leur tambourin, le deuil est toujours dans le cœur du roi, comme la crainte dans vos âmes. Le bruit peut étourdir, il ne rassure pas...

Un silence absolu régnait. La voix passionnée du saint s'enfonçant plus loin que leur esprit, avait cette fois atteint leur cœur.

— Le bruit peut étourdir, il ne rassure pas, répéta Pedro notant les mots en abrégé... Très bon, ça...

Les autres se dépêchaient, de deux phrases en retard. Seul Bernheim, qui sténographiait, avait déjà relevé la tête.

— Certes, le peuple est de moins en moins pieux, dit-il en hochant la tête comme si cette constatation l'eût vraiment désolé. A mesure que la science progresse, la religion perd de son autorité!

— Quelle religion? ronchonna Nointel qui n'aimait pas l'israélite. Pas la sienne, en tout cas...

— Dans les églises, continuait Bernheim, on ne rencontre plus guère que de vieilles femmes. Les enfants d'à présent sont élevés en dehors de toute croyance... Alors — il dévoilait brusquement sa question perfide — ces petits malheureux seront-ils tenus responsables de leur irréligion? Dieu les condamnera-t-il?

L'Évangéliste regarda le fourbe.

— Allez poser cette question aux prêtres, répondit-il; ce sont eux qui me conseillent pour toutes les choses que je ne comprends pas.

Cette esquive dépista Bernheim, mais l'esprit prompt, il riposta :

— A ce propos, comment se fait-il, avec votre foi, vos goûts, que vous ne vous soyez pas fait prêtre?

— Je l'ignore, répondit encore Magloire Dubourg, sans se livrer. Si Dieu m'avait trouvé digne d'en faire un, il m'en aurait donné l'inspiration...

L'Évangéliste, son extase tombée, leur répondait à présent d'une voix lasse. Sur une dernière question, il se tut.

— Non, vraiment, messieurs, je n'ai plus rien à vous dire...

Les journalistes espéraient encore qu'il reviendrait sur ces mystérieuses révélations qu'il avait annoncées, mais l'Évangéliste, décidément, ne voulait plus parler. Il était épuisé.

Derrière lui, la fenêtre flamboyait au soleil couchant et sa haute silhouette s'y détachait, à contre-jour, comme sur un vitrail. Au milieu de ses mains ouvertes, la cicatrice des clous apparaissait, deux taches roses.

— Notre cher confrère François Dubourg doit être bien heureux de vous avoir enfin revu, dit cordialement Jacques de Nointel en prenant congé. C'est le bonheur que vous apportez.

— Le bonheur, répéta le saint d'une voix absente. Sait-on... Il me semble, tant je me sens triste, que la mort est entrée ici avec moi...

Et arrêté sur la dernière marche du perron, il les regarda s'éloigner.

III

— Où c'est-y, Barlincourt?

— A deux heures de chemin de fer, qu'on dit dans le *Français*. Il y est arrivé l'autre nuit.

— Faites voir sa photo...

Et penchées sur le journal déployé, les ménagères qui emplissaient la crémerie regardaient le portrait avec une curiosité émue. La marchande même s'était arrêtée de servir, sa mesure posée sur le marbre blanc. Toutes écoutaient la liseuse.

— « Cette seule phrase : « Je viens sauver le monde » indique clairement que le populaire voyageur compte reprendre en France son apostolat, et l'on attendra avec curiosité les révélations qu'il a mystérieusement annoncées. Il est certain que Magloire Dubourg n'a pas quitté l'Afrique pour la France sans raisons graves. »

— D'après moi, interrompit une femme, il est venu pour demander aux députés de laisser entrer les Petites Sœurs en France.

— Mais non, fit la crémière avec assurance, c'est pour des affaires politiques avec les Anglais.

Les autres s'impatientèrent.

— Écoutez. Laissez-la lire...

Le rédacteur rapportait à peu près fidèlement les paroles du saint, mais son journal étant gouver-

nemental, il avait d'abord passé sous silence les attaques de l'Evangéliste contre notre administration coloniale, et les 1.500.000 lecteurs étant pour la plupart des gens simples, il avait supprimé tout ce qui pouvait ressembler à une idée et glissé adroitement sur les déclarations religieuses, afin de ne choquer les convictions de personne.

La première page de tous les quotidiens était presque entièrement consacrée au saint avec de grands clichés le représentant entouré de sa famille ou sur la terrasse, cheveux au vent, sa cape de prêtre sur les épaules.

« *Magloire Dubourg, se dit envoyé par Dieu pour réformer le monde* », lisait-on en sous-titre sur *la Tribune.*

Sur *l'Echo de France* s'étalait cette manchette :

« *Saint Magloire va faire des révélations capitales.* »

« *Apôtre ou illuminé ?* », demandait *le Cri public*, organe de gauche. Enfin *l'Illustré*, au-dessus de ses dix photographies, écrivait : « *Le Prophète est menaçant* », et, au-dessous, en guise de légende, ces paroles de Magloire Dubourg : « Une tempête comme il n'en a jamais soufflé menace le monde. »

Les articles, pour la plupart, étaient favorables, et l'admiration des journalistes s'y reflétait. Jacques de Nointel, dans *le Quotidien*, évoquait les miracles passés et assurait que l'Evangéliste nous réservait encore d'autres surprises, *ses mains percées ne pouvant s'étendre que pour des gestes prodigieux.*

— Il va guérir les malades, fit dans la boutique une voix cassée de vieille.

La crémière s'était remise à l'ouvrage, remplissant de petits bols de chocolat que des hommes buvaient debout. Moins haut, la femme au journal continuait sa lecture, ânonnant les mots difficiles,



et les ménagères émerveillées écoutaient ces noms inconnus de pays où le saint avait accompli ses miracles, dans un décor fabuleux d'arbres géants, d'inextricables lianes, sur les bords des grands fleuves où les palétuviers aux racines à nu paraissent couver des serpents. A Goré, peu avant son départ, rapportait Nointel, mieux informé que les autres, Magloire Dubourg avait sauvé le pays d'un désastre, en éloignant par ses prières un vol de sauterelles qui allait s'abattre sur les champs de mil.

— Est-ce encore en Afrique, ce pays-là? demanda la marchande qui écoutait tout en servant.

Et elle s'adressa à un client qui soufflait dans sa tasse brûlante :

— Vous devez savoir ça, monsieur Van den Kris, vous qui avez tant voyagé.

Le monsieur leva la tête, et tout le monde le regarda. Il n'était pas très grand, un peu bedonnant, tout rasé, et portant un complet gris verdâtre, comme en ont les touristes. Il avait un visage réjoui, avec des joues gourmandes, et c'était peut-être pour corriger cet air Roger Bontemps qu'il prenait en parlant une mine préoccupée, les sourcils en triangle, et se tripotant l'oreille, comme si chaque mot l'eût rendu perplexe.

— Goré, répondit-il, c'est sur le Logone, à l'ancienne frontière du Cameroun.

— Mais est-ce en Afrique? insista la crémière.

— Naturellement, voyons, le Cameroun.

La commerçante hocha la tête d'un air de considération :

— Oh! vous, d'abord, vous savez tout... Vous y êtes allé, dans ces endroits-là?

— Oui, en 1906, acheter de l'ivoire... J'aurais pu rencontrer Magloire Dubourg; j'ai remonté l'Oubangui moins d'un mois après lui. Cela m'au-

rait fait plaisir, car son frère est un de mes grands amis. Je dois aller leur rendre visite aujourd'hui, à Barlincourt... Au revoir, madame.

Et ayant posé ses dix sous sur le bord de la table, il sortit vite, content de son effet, sans vouloir écouter la crémière qui le rappelait.

Dans les rues populeuses que descendaient les employés, aux entrées du Métro, partout, on ne parlait que du saint. Des ouvrières qui, ordinairement, n'achetaient jamais le journal se bousculaient autour des kiosques, ne laissant pas à la marchande le temps de plier ses feuilles, et elles lisaient, arrêtées au bord du trottoir. Des camarades s'appelaient :

— Hé ! tu viens avec moi ? Je prends la journée et je vais à Barlincourt.

Les propos étranges du saint remuaient profondément la foule. On s'attendait à des choses surnaturelles, sans savoir quoi. Ce n'était plus un jour comme les autres.

— On va peut-être avoir congé, supposait un gosse qui allait à l'école en suivant un bouchon lancé sur le ruisseau.

A la porte d'un grand magasin, les employés attroupés discutaient avant d'entrer. Des hommes lisaient les nouvelles à haute voix dans un bourdonnement de disputes, et les vendeuses écoutaient avec des rires énervés. Quelqu'un ayant lu, dans un groupe, l'article railleur de Bernheim, une brusque huée s'éleva.

— Hou ! hou !

— Tout de même, protesta une seule voix, il a raison, ça n'est jamais qu'un faux curé, votre Dubourg.

Leur colère à tous se reporta sur le contradicteur.

— Pourquoi curé? Il est habillé comme tout le monde.

— Et qu'est-ce qui te dit que le pape ne va pas l'excommunier, rien que par jalousie?

Une petite en noir cria d'une voix perçante :

— Laissez-le donc. Abruti par le cinéma !

Toute la bande éclata de rire. D'autres se disputaient les numéros de *la Dernière heure* : c'était le seul à annoncer que Magloire Dubourg serait peut-être prochainement canonisé, régulièrement déclaré Saint par la Cour de Rome. Le journaliste rappelait qu'autrefois les saints étaient directement nommés par le peuple, l'autorité ecclésiastique ne faisant que sanctionner l'élection, et qu'en raison des services exceptionnels rendus par l'Africain au catholicisme le Saint-Siège était décidé à revenir à l'ancienne coutume et à canoniser Magloire Dubourg sans passer par la procédure ordinaire, telle qu'elle fut établie par Alexandre III. L'Évangéliste répondait d'ailleurs à toutes les exigences du Droit Canon : son renom de sainteté était notoire, il n'avait jamais été honoré d'un culte public, il avait pratiqué héroïquement les vertus humaines de justice, de prudence, de force et de tempérance, et les vertus divines de foi, d'espérance et de charité; enfin il avait accompli bien plus de trois miracles; les auditeurs de Rote, consultés, avaient donné un avis favorable, prétendait *la Dernière Heure*, et le seul point restant en discussion était de savoir si le Pape réunirait un concile ou s'il rendrait directement le décret inscrivant Magloire Dubourg au Catalogue des Saints.

M. Van den Kris avait lu tout cela par-dessus l'épaule d'un garçon livreur...

— Ils sont forts, allez, ces gens-là, lui dit le travailleur en passant la feuille à un camarade;

pour qu'il ne leur échappe plus, ils le font monter en grade, ils l'enferment dans leurs sacristies.

Le monsieur au complet de touriste s'éloigna tout songeur. Cela lui faisait quelque chose de se dire qu'il allait approcher ce personnage extraordinaire. D'un côté, il était donc heureux, mais, par contre, il se sentait inquiet à la pensée que Magloire Dubourg allait lui parler de l'Afrique.

Quelque vingt ans auparavant, M. Van den Kris s'était enthousiasmé pour l'Évangéliste, alors à l'aube de sa gloire, et un dimanche matin il s'était présenté chez le feuilletoniste, qu'il ne connaissait pas, pour lui proposer de remettre une lettre à son frère qu'il rencontrerait certainement au cours de son expédition dans l'Oubangui, M. Van den Kris était d'une entière bonne foi, convaincu qu'il allait partir, sans d'ailleurs s'être demandé pour le compte de qui, ni comment, et les cartes s'entassaient sur sa table avec les vocabulaires nègres de Galloch et du Père Lejeune, mais, au dernier moment il était resté. « L'affaire ne s'était pas faite... » Alors, quelques mois plus tard, juste l'absence convenable, il était retourné chez les Dubourg et leur avait raconté que, n'ayant pu rejoindre saint Magloire, il avait confié la lettre à un chef lakka de ses amis qui la lui remettrait certainement à la cueillette des arachides. C'est ainsi que M. Van den Kris était devenu l'ami des Dubourg, alors tout jeunes mariés.

Il était d'ailleurs le plus amusant des convives et l'explorateur le plus imprévu. On ne pouvait pas l'accuser de se vanter, car il était très rare qu'il parlât directement de lui. Il ne racontait pas ses voyages : il les suggérait. Ainsi il ne disait jamais : « Quand j'étais au Congo », mais « quand

j'étais là-bas », ce qui prêtait à toutes les suppositions et pouvait même cacher la vérité.

Il vous communiquait sa nostalgie lorsqu'il parlait de l'Afrique, et, à force d'entendre ses récits, trois de ses camarades de bureau, pris d'un cafard soudain, s'étaient un beau jour embarqués pour Porto-Novo, d'où ils ne devaient plus revenir.

Il offrait à tout venant, comme d'autres offrent une cigarette, des noix de kola dont il faisait une consommation stupéfiante. Il en avait toujours sur lui, dans une blague en fibres de palmier, et le fils de sa concierge en avait tellement croqué qu'il en était tombé malade, les nerfs à fleur de peau et l'intestin en feu. Les mauvaises langues racontaient même que le pauvre petit en était mort.

Quels avaient été au juste les voyages de M. Van den Kris, il fallait le deviner, le déduire, en raccordant certains sous-entendus et en faisant des recoupements avec des propos vagues.

Tout était mystérieux en lui, jusqu'à son nom. Il ne s'appelait en effet que Joseph Christian, nom plutôt commun, et la légende voulait qu'il eût reçu son pseudonyme des Hollandais de Bloemfontein, qui l'avaient fait citoyen de leur cité, au retour d'une chasse au zébu.

Ce matin-là, le pseudo-Hollandais ne fit qu'une courte apparition à la Compagnie coloniale d'importation, dont il était le plus ancien représentant et ayant promis au directeur de lui rapporter une photographie du saint dédicacée, il s'en alla prendre le train.

Aux alentours de la gare du Nord, M. Van den Kris, pourtant distrait, remarqua une animation insolite. Le trottoir était encombré de pauvres gens emmitouflés qui marchaient péniblement et de mamans qui poussaient des voitures d'enfants. Les

autobus arrivaient pleins. A l'intérieur de la gare, c'était la bousculade des veilles de fêtes. Des queues tortueuses de voyageurs se chamaillaient devant les guichets, et beaucoup partaient sans billets, les employés n'arrivant plus à les maintenir à l'entrée des quais..

— Pour Barlincourt! Pour Barlincourt! entendait-on crier de tous côtés...

Et la cohue désorientée allait par remous, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'engouffrant par tous les passages, malgré les chaînes tendues. Tous ces curieux, tous ces impotents, voulaient voir saint Magloire. L'homme aux miracles les attirait.

Dans les salles d'attente, on apercevait des malades, étendus sur les banquettes ou couchés sur des lits roulants. Deux hommes portant le brassard d'ambulancier arrivaient au pas de course, conduits par une fillette en larmes.

— Maman est en train de mourir, criait-elle d'une voix terrorisée.

— Pour Barlincourt!... Pour Barlincourt!... demandaient toujours d'autres voyageurs qui passaient en courant, sans même tourner la tête.

— Il y a un autre train dans une heure. Celui-ci n'en prend plus.

M. Van den Kris s'enfonçait dans la foule comme un coin de bois, les coudes en pointe, et, pour donner le change, il criait d'un ton irrité :

— Ne poussez pas, voyons, il y a des enfants!

Il trouva une place dans le fourgon de queue. Les compartiments débordaient; des hommes s'accrochaient par grappes aux portières, et il y avait des gamins qui s'étaient hissés sur le toit sale des wagons, au risque d'être tués au premier tunnel. Tout cela criait, vociférait, des visages écarlates sortant de partout. Leurs clameurs emplissaient le grand

vaisseau de verre où fumaient les machines. Là-haut sur les vitres, le soleil du matin cassait sa lumière en petits reflets aveuglants. On chantait en chœur :

C'est Magloire, Magloire, Magloire,
C'est Magloire qu'il nous faut,
Oh! Oh! Oh! Oh!

La locomotive lança un coup de sifflet, puis le train trop chargé s'ébranla brutalement, d'un coup de collier. De tous les quais s'éleva une ovation, répondant au cri de triomphe de ceux qui partaient. Puis, peu à peu, la clameur s'apaisa, et alors, venant des wagons de tête, on entendit les premiers mots d'un cantique.

C'étaient les malades qui chantaient.

***

Barlincourt aussi était agité. A l'usine Aubernon, le chômage était presque complet. Les premiers trains avaient déjà amené de Paris des centaines de curieux, et ils défilaient par bandes dans les rues étonnées de la petite ville.

Au café Dumarchey, le plus rapproché du Logis du Roy, on entendait brailler par la porte ouverte. Régnant sur la buvette dans un cadre de bois noir, un coq de chromo battait des ailes : « Quand ce coq chantera, crédit ici on fera. » C'était l'unique ornement du débit, avec une étagère chargée de bouteilles. Cela sentait le tabac froid et le mauvais marc.

Ses méchants yeux gris faits à l'ombre comme ceux des chats, la fille Dumarchey cousait sans y

voir, accroupie sur son tabouret de paille. Quand un des braillards commandait quelque chose, elle posait son ouvrage en bougonnant et servait d'un brusque coup de coude, comme pour s'en débarrasser. Elle ne se radoucissait que pour parler à Milot, le seul à qui l'on fît crédit.

Le mutilé, qui finissait toujours par avoir raison tant il criait fort, tenait tête pour l'instant au père Moucron. Autour de la table, des paysans écoutaient sans rien dire, mâchonnant leurs idées. Les ouvriers restaient debout devant le comptoir.

— C'est tout de même point un homme ordinaire, répétait le cultivateur têtu. Je l'ai vu, hein, et de près, eh ben il n'a pas eun' tête comme v'là tout le monde.

— Dans le *Français*, ils racontent qu'en Afrique il faisait pleuvoir quand il voulait, dit un maraîcher que la sécheresse tourmentait.

— Mais oui, railla le sacristain, assis sur un coin de table, le pilon allongé, ne vous en faites pas, le Dubourg va demander au Bon Dieu de sortir lâcher l'eau pour arroser vos pois.

Le père Moucron s'obstinait :

— Et dans cette espèce de livre avec des images, on disait bien que les bêtes n'osaient seulement pas y toucher, pas même les lions... Et qu'il a traversé une rivière à pied sans seulement se mouiller.

Milot, hors de lui, se mit debout :

— Alors, beugla-t-il, vous allez soutenir aussi que c'est un saint, qu'il fait des miracles !

— J'dis point ça, se défendit tortueusement le vieillard, mais j'prétends que c'est un homme qu'en sait plus long que nous et qu'a des pouvoirs...

— Qu'a des pouvoirs, goguenarda le sacristain. Il n'a pas plus de pouvoir que mes godasses, votre saint, seulement, c'est des vieux jetons comme vous

qui foutent tout le monde dedans avec leurs boniments à la graisse d'ombrelle... Si vous connaissiez l'Afrique, vous ne vous laisseriez pas bourrer le crâne comme cela. Il n'y a pas plus menteurs que les nègres. Et les coloniaux, hein, je les ai pratiqués, il y en a la moitié qui sont tapés, et ceux qui ne sont pas loufs, c'est des affranchis qui jureront tout ce qu'on veut pourvu qu'on lâche ses sous... C'est du tout cuit, de mettre en boîte des betteraves comme vous, vous n'avez jamais fait que biner vos champs...

— Saint ou pas saint, grommela le paysan, c'est toujours quelqu'un qui ne passe pas ses journées à boire comme il y en a...

L'unijambiste se sentit atteint.

— Vous ne savez plus ce que vous dites, père Moucron, répliqua-t-il, vous débloquez, vous êtes bon pour l'hospice.

— Ah! Milot, fit l'ancien d'un air qu'il voulut froid et digne, t'es point convenable...

— Non! c'est pas des raisons, approuva un des vieux.

Sentant que le portier de l'usine n'avait pas le meilleur, la débitante s'en mêla :

— Allons, ne vous disputez pas, ce n'est pas le jour. Tenez, voilà encore des Parisiens qui arrivent. C'est un vrai pèlerinage.

Milot s'était rapproché du zinc, remontant à deux mains son pantalon de velours.

— Je ne discute pas avec les pèquenots, dit-il aux ouvriers, je les méprise...

A travers les vitres barbouillées de poussière, en soulevant le rideau, on voyait défiler des groupes de promeneurs. Quelqu'un aperçut un gendarme qui passait à bicyclette.

— Hé! hé! fit le père Moucron, v'là du nouveau.

voir, accroupie sur son tabouret de paille. Quand un des braillards commandait quelque chose, elle posait son ouvrage en bougonnant et servait d'un brusque coup de coude, comme pour s'en débarrasser. Elle ne se radoucissait que pour parler à Milot, le seul à qui l'on fît crédit.

Le mutilé, qui finissait toujours par avoir raison tant il criait fort, tenait tête pour l'instant au père Moucron. Autour de la table, des paysans écoutaient sans rien dire, mâchonnant leurs idées. Les ouvriers restaient debout devant le comptoir.

— C'est tout de même point un homme ordinaire, répétait le cultivateur têtu. Je l'ai vu, hein, et de près, eh ben il n'a pas eun' tête comme v'là tout le monde.

— Dans le *Français*, ils racontent qu'en Afrique il faisait pleuvoir quand il voulait, dit un maraîcher que la sécheresse tourmentait.

— Mais oui, railla le sacristain, assis sur un coin de table, le pilon allongé, ne vous en faites pas, le Dubourg va demander au Bon Dieu de sortir lâcher l'eau pour arroser vos pois.

Le père Moucron s'obstinait :

— Et dans cette espèce de livre avec des images, on disait bien que les bêtes n'osaient seulement pas y toucher, pas même les lions... Et qu'il a traversé une rivière à pied sans seulement se mouiller.

Milot, hors de lui, se mit debout :

— Alors, beugla-t-il, vous allez soutenir aussi que c'est un saint, qu'il fait des miracles !

— J'dis point ça, se défendit tortueusement le vieillard, mais j'prétends que c'est un homme qu'en sait plus long que nous et qu'a des pouvoirs...

— Qu'a des pouvoirs, goguenarda le sacristain. Il n'a pas plus de pouvoir que mes godasses, votre saint, seulement, c'est des vieux jetons comme vous

qui foutent tout le monde dedans avec leurs boniments à la graisse d'ombrelle... Si vous connaissiez l'Afrique, vous ne vous laisseriez pas bourrer le crâne comme cela. Il n'y a pas plus menteurs que les nègres. Et les coloniaux, hein, je les ai pratiqués, il y en a la moitié qui sont tapés, et ceux qui ne sont pas loufs, c'est des affranchis qui jureront tout ce qu'on veut pourvu qu'on lâche ses sous... C'est du tout cuit, de mettre en boîte des betteraves comme vous, vous n'avez jamais fait que biner vos champs...

— Saint ou pas saint, grommela le paysan, c'est toujours quelqu'un qui ne passe pas ses journées à boire comme il y en a...

L'unijambiste se sentit atteint.

— Vous ne savez plus ce que vous dites, père Moucron, répliqua-t-il, vous débloquez, vous êtes bon pour l'hospice.

— Ah! Milot, fit l'ancien d'un air qu'il voulut froid et digne, t'es point convenable...

— Non! c'est pas des raisons, approuva un des vieux.

Sentant que le portier de l'usine n'avait pas le meilleur, la débitante s'en mêla :

— Allons, ne vous disputez pas, ce n'est pas le jour. Tenez, voilà encore des Parisiens qui arrivent. C'est un vrai pèlerinage.

Milot s'était rapproché du zinc, remontant à deux mains son pantalon de velours.

— Je ne discute pas avec les pèquenots, dit-il aux ouvriers, je les méprise...

A travers les vitres barbouillées de poussière, en soulevant le rideau, on voyait défiler des groupes de promeneurs. Quelqu'un aperçut un gendarme qui passait à bicyclette.

— Hé! hé! fit le père Moucron, v'là du nouveau.

Sans ralentir, le cycliste cria à la patronne :

— Je vais chercher le maire.

Le gendarme, en effet, s'y rendit à toute allure. Il jeta sa machine contre la porte et, sans attendre la bonne qui venait de la cuisine en traînant ses savates, il cria au bas de l'escalier :

— M. Quatrepomme! M. Quatrepomme! descendez vite...

On entendit une porte s'ouvrir au premier étage, et les jambes de M. Quatrepomme parurent sur le palier. M. le maire était déjà chaussé. Il descendit précipitamment quelques marches, puis se penchant sur la rampe, il regarda qui l'appelait.

— Eh bien, demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe? Un incendie?

Le gendarme, qui ne tenait pas en place, avait rejoint le maire à mi-étage, en trois enjambées.

— Non, bafouilla-t-il... Il faut que vous veniez, c'est le saint...

M. Quatrepomme eut un sursaut.

— Allons bon, déjà les ennuis qui commencent!

— Oui, continuait le gendarme, embrouillant tout. Une manifestation... C'est le brigadier qui m'envoie... Ils ont envahi le pays, et ils causent du scandale rue de la République. Ils ont déjà brisé une devanture dans une bousculade.

— Mais qui ça? s'impatienta le maire.

— Des individus... Il en est arrivé des centaines par le train, une vraie Cour des Miracles; ils chantent des cantiques religieux sur la voie publique... Il faut intervenir, mais nous ne sommes que quatre, cinq avec le garde champêtre... N'oubliez pas votre écharpe, qu'a dit le brigadier... Et on pourrait peut-être passer prendre le tambour.

— Le père Rousseau? Il n'y a pas plus bête.

— Ça ne fait rien, c'est pour les attroupements...

M. Quatrepomme, le front plissé, était entré dans le salon pour chercher son écharpe tricolore accrochée au mur, sous sa photographie en redingote.

— Je vais d'abord téléphoner à la préfecture, marmonnait-il, je ne veux rien prendre sur moi... Et puis, en somme, s'il n'y a pas de déprédations, pas de cris séditieux...

— Les cris sont toujours séditieux, monsieur le Maire, fit observer le gendarme, sans ça les gens ne crieraient pas. Et puis, il y a la devanture du Comptoir français.

— Pfuh! la devanture, grommela M. Quatrepomme en mettant son chapeau. Au Comptoir français, d'abord, ils ne savent que faire pour ennuyer la municipalité... Je les aurai à l'œil, ceux-là...

Suivant à regret le gendarme qui poussait son vélo, le magistrat prit le chemin de la mairie.

— J'avais bien raison de me méfier au lieu de trépigner de joie comme tous ces imbéciles, songeait-il en marchant la tête basse. Ah! oui, c'est un joli cadeau pour la commune! Et puis, est-ce que je dois être pour, est-ce que je dois être contre?... Je crois qu'il vaut mieux être pour, du moins pour commencer...

Les rues avaient une agitation inaccoutumée. Des gosses passaient en galopade et se cognaient du coude pour se montrer M. le Maire.

— Où allez-vous comme ça, au lieu d'être à l'école, leur cria-t-il d'un ton courroucé.

Les garnements se sauvèrent à toutes jambes. Seule, une fillette s'arrêta, l'air stupide, bouche bée.

— On va voir les miracles, dit-elle en reniflant.

Des ménagères se dirigeaient à grands pas vers la villa des Dubourg. Pas peignées, un fichu sur la

tête, elles appelaient leurs voisines en passant et s'en allaient par bandes. Des ouvriers lâchaient l'ouvrage, avertis au casse-croûte, et les commerçants fermaient leurs boutiques. Toutes les maisons se vidaient.

Sur le seuil de son antre noir, le forgeron enfilait hâtivement sa veste.

— Eh bien, monsieur le Maire, dit-il familièrement, on y va tous. Est-ce que ça vaut le dérangement, au moins?

— Il faut voir, il faut se rendre compte, répondit évasivement M. Quatrepomme.

Passé le marché, on ne rencontrait plus personne : tout le monde avait suivi la dernière troupe de Parisiens, des rigolos qui marchaient au pas en chantant. La Grande-Rue paraissait triste et nue, sans étalage, avec ses volets mis. On entendait des cris qui venaient de loin, bien martelés dans l'air pesant. Des nuages passaient très bas, couleur de soufre. Tout cela sentait l'orage.

— C'est de la grêle, pronostiqua le gendarme en regardant le ciel.

— Tant mieux, ça les fera peut-être tenir tranquilles, répondit M. Quatrepomme encore rembruni.

A ce moment, — c'était un coin de la rue de Verdun, — il eut un haut-le-corps. Il venait d'apercevoir un homme qui s'avançait seul, tout seul, dans la rue vide. Un aveugle.

Il portait la tête renversée, ses yeux blancs offerts à la lumière, et sa canne à petits coups craintifs tâtait le bord du trottoir. Il sentait, autour de lui, le calme inquiétant de cette ville déserte, et il demandait au silence, d'une voix sans timbre :

— S'il vous plaît... Le saint, la maison du saint, s'il vous plaît...

*
* *

La villa s'éveillait à peine, et Magloire Dubourg seul se trouvait au jardin quand les premiers Parisiens étaient arrivés, des curieux qui s'étaient collé le nez à la grille dans l'espoir de voir quelque chose, mais qui n'osaient pas sonner. Puis quelques malades, venus aussi par le premier train, les avaient rejoints, et le groupe grossi s'était enhardi.

Ce fut une sorte de mendiant aux jambes tordues qui les entraîna. Il poussa la porte de fer et leur dit :

— Venez donc... Je suis sûr qu'il ne dira rien...

Ils l'avaient suivi, en muette bousculade, sans parler. Des gouttes de rosée tremblaient encore dans l'herbe, et les taillis mouillés sentaient le matin.

Parfois une branche dérangée secouait un peu d'eau, du bout des feuilles, comme une poudre fraîche. Les oiseaux s'ébrouaient en chantant.

Une gamine pâlotte qui marchait d'un pas d'infirme quitta le sentier et s'avança sous les arbres, pour cueillir des primevères et du muguet.

— Vas-tu venir, appela la mère d'une voix assourdie.

— Attends, je fais un bouquet...

Les pèlerins passèrent le portique de verdure, d'où le lierre tombait, en grappes luisantes, et s'arrêtèrent intimidés. Ils étaient devant la maison. Les volets étaient fermés aux deux étages, mais, de l'autre côté des communs, on entendait des coqs chanter et le chien qui aboyait en tirant sur sa chaîne.

— Si on allait voir par là? proposa le bancal.

Leur troupe hésitante gravit les trois marches de

la terrasse et s'avança sur le gravier qui criait. Sous le tilleul, des fauteuils d'osier rapprochés semblaient continuer une conversation, et les curieux gênés avaient l'impression d'avoir dérangé des personnes. Arrêtés au pied du perron, ils regardaient la porte fermée sans savoir ce qu'ils allaient faire, décontenancés...

— Pourquoi êtes-vous entrés ici? Que voulez-vous ?

Cette voix rude les fit sursauter, et ils se retournèrent brusquement, tous ensemble, saisis. Du premier regard, ils reconnurent le saint. Vêtu de sa longue cape de prêtre, tête nue, il se tenait immobile sous la porte de lierre. Contre lui, il serrait la fillette au bouquet.

— Vous êtes des curieux, n'est-ce pas, continuait Magloire Dubourg; vous vouliez me voir. Eh bien, vous m'avez vu, allez-vous-en...

Les hommes s'étaient découverts. Les femmes, troublées, baissaient la tête, et le regardaient en dessous, sans oser remuer. Le boiteux s'était courbé un peu plus sur ses cannes et prenait une mine pitoyable, la bouche tirée de travers, comme si la souffrance lui donnait ce rictus. Ce fut encore lui qui parla.

— Oui, bien entendu, dit-il d'une voix geignarde, on voulait vous voir... Mais ça ne nous suffit tout de même pas... Si vous pouviez venir à notre aide. On est des pauvres infirmes, n'est-ce pas. Regardez-moi, je suis comme paralysé des deux jambes... Alors, vous qui avez tant de puissance...

Le saint avait lâché l'épaule de l'enfant et s'avançait vers eux, laissant flotter les ailes sombres de son manteau. Il s'approcha de l'infirme et le regarda si fixement que l'autre, dominé, détourna les yeux.

— Je comprends, lui dit-il, tu viens me voir

comme un rebouteux... Ce qui te préoccupe, c'est ta jambe, hein? Et ton âme, y as-tu jamais pensé. Elle est plus tordue que tes membres pourtant, je la vois, moi, ton âme, et c'est elle que tu devrais chercher à guérir... Un jour viendra, où tu n'auras plus besoin que tes jambes te portent, mon garçon, mais ce jour-là tu auras encore ton âme à porter... Alors, un conseil : soigne-là...

Puis il tourna la tête vers les autres, et son air courroucé les surprit. Ils avaient cru que son visage leur apparaîtrait baigné d'une douceur céleste, comme les saints des images pieuses, et ils lui voyaient des traits durs, des yeux irrités sous ses sourcils en touffe grise.

— Vous aussi, sans doute, vous êtes des malades, leur dit-il âprement, de tout près. Vous aussi, vous voulez guérir, et c'est moi que vous venez prier. Vous n'implorez pas le Maître, mais vous suppliez le valet... On ne croit pas en Dieu, hein, c'est trop haut, et les plus pieux d'entre vous n'ont jamais pensé que le Ciel pouvait entendre leurs plaintes, mais moi, comme je suis vivant, comme je suis de chair et d'os, comme on peut me regarder, me toucher, on croit à mon pouvoir... Qu'attendez-vous de moi? Je ne peux rien, entendez-vous, rien... Je ne suis ni prêtre, ni médecin ; pas même sorcier...

Ayant refermé sur lui les pans de sa cape, il les dévisageait l'un après l'autre, sans bouger, toute sa vie flamboyant dans ses étranges yeux clairs.

— Pourquoi êtes-vous venus ici? Toi, tu es ouvrier, hein? Pourquoi as-tu quitté l'ouvrage? Vous, la mère, qui garde vos enfants? N'êtes-vous pas honteux de vos maisons désertes? Allons, rentrez chez vous. Ce n'est ici ni un hospice, ni une église. Allez-vous-en...

Une femme, prenant courage, osa répondre. Elle

avait de grosses joues couperosées, une capote de jais et portait des gants noirs :

— On voulait vous voir, et puis prier le Bon Dieu, bredouilla-t-elle avec un air de fausse humilité.

Le saint la toisa.

— Croyez-vous que Dieu ait besoin de tant d'oraisons, lui dit-il durement. Les meilleures prières sont muettes. Il y a de l'ouvrage chez vous ; eh bien, le bon travail plaît plus à Dieu que des *pater* qu'on répète du bout des lèvres sans que le cœur y pense. Vous honorez Dieu, entendez-vous, en soignant vos enfants, en surveillant votre maison... Tu honores Dieu, toi quand tu manies ta lime, et toi quand tu écris dans ton bureau. Le travail douloureux des hommes est un immense cantique qui monte jusqu'au ciel et ne s'arrête jamais, ni jour ni nuit ; une partie du monde lutte et peine tandis que l'autre dort, le travail éternel suit éternellement la marche claire du soleil, et, depuis que la terre tourne, la rumeur du labeur humain monte vers Dieu comme pour lui dire : « Nous t'avons obéi, Seigneur, nous gagnons notre pain à la sueur de notre front... » Alors, est-ce pour moi que vous allez désobéir ? D'autres le gagnent pour vous le pain quotidien, pendant que vous flânez ici. Allez-vous-en. Croyais-tu, boiteux, que tu allais rentrer chez toi en dansant ? Et vous, votre œil perdu, pensez-vous que j'allais le guérir. Mais vous outragez Dieu en vous l'imaginant pareil à ces mauvais docteurs qui ne soignent que les malades qui savent bien gémir ou ceux qu'on leur recommande... Je vous compte, vous êtes quinze, vingt ici ; eh bien, en est-il un seul qui ait pensé aux plaies de son cœur ?... Non, c'est votre peau, toujours à votre peau que vous songez. Il n'en est

pas un seul qu'effraie le cancer honteux qui lui ronge le cœur et dont il peut souffrir pendant l'éternité... Ta guenille n'est rien, tu m'entends, boiteux, et je ne te plains pas... La mort est un voyage qu'on fait tout nu, son âme pour seul bagage, et tu n'emporteras pas dans l'autre vie tes membres perclus, pas plus que le riche ses trésors...

Les pèlerins l'écoutaient tremblants et ne comprenaient pas. Les mots passaient au-dessus de leurs têtes... A mesure qu'il avançait vers eux, les yeux ardents, tordant sa cape entre ses doigts crispés, ils reculaient peureusement d'un pas glissé, sans le quitter du regard, en se rapprochant les uns des autres pour faire bloc. Sa foi passionnée les effrayait, comme un coup de folie.

— Vous me comprenez bien, fit le saint d'une voix plus rude,.. Tu me comprends, boiteux.

Et il avança brusquement d'un pas. D'un soubresaut la bande craintive s'écarta. Le bancal, qui était au premier rang, s'arc-boutait sur ses cannes, cherchant à s'enfoncer entre les autres, à se cacher.

Le saint dévisagea toutes ces têtes de muets, dont les yeux l'épiaient. Des yeux surpris, des yeux poltrons, des yeux qui suppliaient... Pas un regard d'amour, pas un regard de foi.

— Oui, reprit-il d'une voix amère, je parle à des souches sans oreilles... Qu'est-ce que cela vous fait l'au-delà, l'âme, la vie éternelle... Vous n'êtes pas venus ici pour cela, je le sais, vous êtes venus en badauds, ou bien comme des jobards à la recherche d'un charlatan... Vous parler du bonheur futur, quelle dérision, n'est-ce pas ? Vos corps ont dévoré vos âmes, vous ne croyez qu'à ce qui se mange, vous ne voyez pas plus loin que le fond de votre auge... Ce que vous attendiez, c'était un mage en robe blanche, un faiseur de miracles qui guérisse

les malades et réveille les morts, ne serait-ce que pour vous distraire... Maintenant vous êtes là, déçus, craintifs. Allons, hors d'ici, je ne peux rien, je ne veux rien pour vous, allez-vous-en...

Il avait lancé ces mots d'une voix tonnante, les bras au ciel, sans que ses poings fermés aient lâché son manteau et, on eût dit un énorme oiseau noir, avec ses ailes déployées. Interdits, les pèlerins refluèrent vers l'avenue, lentement d'abord, puis plus vite, en s'émiettant. La porte de lierre franchie, plusieurs se mirent à courir.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! criait toujours le saint, debout sur la dernière marche de la terrasse.

Seule, l'enfant pâlotte le regardait sans crainte, de ses grands yeux émerveillés. Quand elle vit sa mère s'enfuir avec les autres, elle fit d'abord mine de la suivre, puis, revenant soudainement de son petit pas boiteux, elle se rapprocha de Magloire Dubourg et lui tendit ses fleurs.

— M'sieur, lui dit-elle d'une voix menue. Est-ce que je peux les garder?

Le saint baissa la tête et, pour la première fois, un sourire éclaira ses traits. Il se courba, et, prenant la gamine dans ses longues mains noueuses, il la souleva de terre; elle ne pesait rien au bout de ses bras tendus, cette petite poupée vide, et il regardait avec pitié ce pauvre visage aux joues blêmes avec un nez comique, long et pointu.

— Elles sont à toi, petite, garde-les et pense à moi...

L'enfant, bien qu'elle n'eût pas peur, s'était mise à trembler nerveusement et ses beaux yeux fiévreux plongeaient dans ceux du saint.

— Pense aussi que le vieil Africain ne veut pas que tu sois malade, hein? Il ne veut pas... Aie de

bonnes joues et fais du bonheur... Maintenant, cours, va rejoindre ta maman.

Et l'ayant embrassée, — deux gros baisers campagnards qui claquèrent, — il la reposa par terre. La petite partit à toutes jambes, pour rejoindre la troupe. Sa mère, en la voyant courir, poussa un cri :

— Tu vas tomber !

Mais la fillette, sans ralentir sa course, vint se jeter dans ses bras. Une légère rougeur lui colorait les joues. Tout animée, elle répéta :

— Maman, il m'a dit comme ça de garder les fleurs et de ne plus être malade.

La mère, bouleversée, regardait son enfant, dont elle serrait les petites mains maigres.

— Mais t'as couru, ma Nénette, comment que t'as fait ? demandait-elle d'une voix qui tremblait. Et t'es pas tombée... Comment ça se fait que t'as pu courir ?

— Je ne sais pas, maman, je ne sais pas...

Et la petite souriait avec un visage heureux qu'elle n'avait jamais eu.

Elles franchirent la porte les dernières. La mère, comme étourdie, regardait la foule des curieux sans les voir. Ils étaient maintenant deux ou trois cents qui attendaient ceux qui étaient entrés.

— Comment est-il ?

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

A ce moment, la maman qui serrait toujours sa fillette contre elle, à deux mains, poussa un cri, un cri aigu, un long cri déchirant qui fit peur. Les voix se turent. Un tressaillement les secoua tous.

— Ma petite est guérie ! hurlait la mère d'une voix de folle, ma petite est guérie...

L'enfant blottie contre la jupe noire, partit à pleurer sans savoir pourquoi.

— Je suis guérie, je suis guérie, répétait-elle en sanglotant.

Un silence effaré pesa sur la foule. La mère criait toujours, inconsciente, et ce long cri de bête leur fouillait la poitrine. Ils écoutaient, le cœur battant, les jambes molles. Il passa d'être en être un fluide étrange. Puis, brusquement, une clameur insensée éclata, des hurlements, une ovation, on ne savait quoi de délirant, et on se rua sur la fillette, en bousculade, comme si un aimant avait subitement attiré vers elle cette limaille éparse.

— C'est un miracle! hurlaient-ils. C'est un miracle!...

La foule pressée, serrée, ne fut plus, en un clin d'œil, qu'une masse compacte qui tournoyait sur l'avenue. On devinait, au centre, la mère échevelée qu'on entourait. On voulait voir, on fendait les groupes, on s'écrasait, et la clameur étourdissante couvrait les cris d'une femme renversée. Puis quelque chose surgit de la cohue : vingt bras venaient de soulever l'enfant qu'on étouffait, et la foule avança hurlante, aveugle, sans maître, avec, au-dessus d'elle, cette mince poupée en robe de pauvresse.

— C'est un miracle!

De tous côtés, des gens accouraient, attirés par le bruit, habitants du pays ou Parisiens descendus du dernier train, et la bande grossie était comme une énorme bête aux mille mains tendues. Tous voulaient toucher l'enfant, sa robe, sa jambe maigre. On se bousculait autour d'elle, on luttait par sourdes poussées, et le porteur trébuchant se laissait entraîner, son petit fardeau sur l'épaule.

— Des fleurs... Donne-moi une fleur, criait-on dans le tumulte.

Et les mains fébriles s'arrachaient ces reliques



que la petite, abasourdie, leur partageait. D'autres mains tiraient la mère, lui harponnaient le bras, saisissaient sa jupe :

— Comment s'appelle la petite?... Malade de quoi?... Dites, depuis quand... Madame, hé! Madame...

La cohue rejetait sur le bord de la route des malades, des éclopés, des vieux, qui sortaient en vacillant de cette mêlée, les uns livides, les autres écarlates. Les derniers venus les entouraient, pensant qu'ils savaient peut-être quelque chose :

— Ça c'est passé quand? Vous y étiez?

Des gens, laissant aller la foule, s'en retournaient vers la villa. Une femme, dans une longue voiture, poussait un blême adolescent couché.

— Allons-y vite... Il va sûrement en guérir d'autres.

Certains rebroussaient chemin, puis, entendant une nouvelle clameur, changeaient d'idée et rejoignaient la troupe en courant. Un gros monsieur en gilet blanc qui suivait, essoufflé, répétait à tout le monde :

— Il faudrait faire constater par un docteur, tout de suite. Dites-leur donc...

Mais personne ne l'écoutait. Ils regardaient l'enfant sauvée et, se rejetant dans la mêlée pour se rapprocher d'elle, ils criaient avec les autres, à tue-tête :

— C'est un miracle!... c'est un miracle!...

***

La nouvelle s'était vite propagée dans Barlincourt.

— Le saint a guéri une petite boiteuse.

partiments trop pleins s'étaient vidés d'une contraction.

Cahotés depuis deux heures, étouffant, écœurés, ils criaient d'aise en quittant leurs étuves. C'était la foule débraillée des dimanches de courses. Dressé devant sa brèche, le brigadier clamait :

— Plus loin, la sortie !...

Mais le flot des voyageurs ne bougeait pas : ils voulaient voir les malades.

— Allons, pressons la sortie, criaient les employés.

On ne sait comment, à peine descendus, ils savaient déjà tous qu'une petite fille venait d'être guérie, et l'histoire s'enflait. Des petits vauriens, qui avaient fait le voyage cramponnés aux barreaux et grimpés sur les toits, voulurent escalader la barrière.

— Je vous le défends, lança le gendarme congestionné... Je vais appeler le maire !

Cette menace saugrenue les fit éclater de rire :

— Est-ce qu'il va venir avec ses sabots ? narguèrent les titis.

— Dis-lui de mettre sa belle blouse.

— Et qu'il n'oublie pas le canard.

Il descendait toujours des flots de gens ; le train n'arrivait pas à se vider. En se bousculant, ils couraient vers les wagons de tête, où l'on avait monté les infirmes. On était suffoqué par l'odeur de phénol et d'iodoforme qui s'échappait de ces compartiments. Pressés aux portières comme à des fenêtres d'hôpital, s'agitant sur les banquettes et sur leurs civières, les malades criaient : « Barlincourt ! Barlincourt ! » du ton d'extase que les croisés devaient avoir lorsqu'ils criaient « Jérusalem ! » sur les coteaux pierreux de Mar Elias.

Ils voulaient tous descendre les premiers, et les

moins débiles repoussaient les autres, le regard mauvais, comme si chacun eût espéré guérir rien qu'en foulant le sol du pays élu. Ils voulaient respirer, vite, se détendre, ne plus sentir ces planches leur meurtrir les reins. Plusieurs sautèrent du train en marche, malgré leurs jambes molles, et un dernier cahot fit rouler sur le quai une femme décharnée qui se tenait debout sur un marchepied.

Tous les bras se tendaient pour les aider à descendre. Il y avait des poitrinaires aux joues creuses et aux yeux luisants, des enfants coxalgiques les jambes dans des gouttières, des podagres, des cancéreux livides, des malades affreux dont des lupus avaient rongé la face, des vieillards qui toussaient, des hépatiques au teint bilieux, des convulsionnaires, tout un affreux cortège de souffrance, un déchet que la mort devait balayer.

— C'est loin, la villa? demandaient-ils sitôt le pied à terre. Conduisez-nous vite...

Mais la sortie se faisait pas à pas, étranglée par l'étroit portillon. Sous la marquise on s'écrasait; ceux qui venaient derrière poussaient quand même et la masse trop pressée finit par éclater, faisant sauter la porte du bureau, qui claqua violemment, dans un fracas de carreaux brisés. Le vacarme redoubla. Ecrasé contre le mur, le chef de gare criait des ordres ou des menaces qu'on ne comprenait pas. Des glapissements de femmes perçaient ce tumulte; on élevait à bout de bras des enfants effrayés et, par-dessus toutes ces clameurs, on entendait les coups de sifflet irrités du train qui réclamait la voie libre.

Alors on vit émerger de cette cohue une grande pancarte que deux hommes d'équipe soulevaient et, d'un effort, ils la mirent d'aplomb contre l'horloge.

partiments trop pleins s'étaient vidés d'une contraction.

Cahotés depuis deux heures, étouffant, écœurés, ils criaient d'aise en quittant leurs étuves. C'était la foule débraillée des dimanches de courses. Dressé devant sa brèche, le brigadier clamait :

— Plus loin, la sortie !...

Mais le flot des voyageurs ne bougeait pas : ils voulaient voir les malades.

— Allons, pressons la sortie, criaient les employés.

On ne sait comment, à peine descendus, ils savaient déjà tous qu'une petite fille venait d'être guérie, et l'histoire s'enflait. Des petits vauriens, qui avaient fait le voyage cramponnés aux barreaux et grimpés sur les toits, voulurent escalader la barrière.

— Je vous le défends, lança le gendarme congestionné... Je vais appeler le maire !

Cette menace saugrenue les fit éclater de rire :

— Est-ce qu'il va venir avec ses sabots ? narguèrent les titis.

— Dis-lui de mettre sa belle blouse.

— Et qu'il n'oublie pas le canard.

Il descendait toujours des flots de gens ; le train n'arrivait pas à se vider. En se bousculant, ils couraient vers les wagons de tête, où l'on avait monté les infirmes. On était suffoqué par l'odeur de phénol et d'iodoforme qui s'échappait de ces compartiments. Pressés aux portières comme à des fenêtres d'hôpital, s'agitant sur les banquettes et sur leurs civières, les malades criaient : « Barlincourt ! Barlincourt ! » du ton d'extase que les croisés devaient avoir lorsqu'ils criaient « Jérusalem ! » sur les coteaux pierreux de Mar Elias.

Ils voulaient tous descendre les premiers, et les

moins débiles repoussaient les autres, le regard mauvais, comme si chacun eût espéré guérir rien qu'en foulant le sol du pays élu. Ils voulaient respirer, vite, se détendre, ne plus sentir ces planches leur meurtrir les reins. Plusieurs sautèrent du train en marche, malgré leurs jambes molles, et un dernier cahot fit rouler sur le quai une femme décharnée qui se tenait debout sur un marchepied.

Tous les bras se tendaient pour les aider à descendre. Il y avait des poitrinaires aux joues creuses et aux yeux luisants, des enfants coxalgiques les jambes dans des gouttières, des podagres, des cancéreux livides, des malades affreux dont des lupus avaient rongé la face, des vieillards qui toussaient, des hépatiques au teint bilieux, des convulsionnaires, tout un affreux cortège de souffrance, un déchet que la mort devait balayer.

— C'est loin, la villa? demandaient-ils sitôt le pied à terre. Conduisez-nous vite...

Mais la sortie se faisait pas à pas, étranglée par l'étroit portillon. Sous la marquise on s'écrasait; ceux qui venaient derrière poussaient quand même et la masse trop pressée finit par éclater, faisant sauter la porte du bureau, qui claqua violemment, dans un fracas de carreaux brisés. Le vacarme redoubla. Ecrasé contre le mur, le chef de gare criait des ordres ou des menaces qu'on ne comprenait pas. Des glapissements de femmes perçaient ce tumulte; on élevait à bout de bras des enfants effrayés et, par-dessus toutes ces clameurs, on entendait les coups de sifflet irrités du train qui réclamait la voie libre.

Alors on vit émerger de cette cohue une grande pancarte que deux hommes d'équipe soulevaient et, d'un effort, ils la mirent d'aplomb contre l'horloge.

C'était une idée de M. Quatrepomme. Tout le monde lut ensemble :

AVIS IMPORTANT

Il n'y a pas de miracles
sur le territoire de la commune.

La Municipalité.

Les voyageurs restèrent une seconde interloqués, ne comprenant pas tout de suite ; puis subitement une huée infernale s'éleva, un formidable éclat de rire, une bordée de sifflets... La foule, un instant immobile, relança son bélier, d'autres carreaux se brisèrent, la barrière s'abattit tout du long, la porte des bagages fut enfoncée d'un coup d'épaule, et la multitude déchaînée parut s'échapper de partout à la fois, comme une eau débordante qui emporte ses digues.

Le tumulte gagna la place, emplit l'avenue. Des chants s'élevèrent, au milieu d'un grondement de bagarre, et brusquement M. Quatrepomme, qui s'était blotti dans le télégraphe, entendit un roulement de tambour. Il crut que c'était une sommation, et son cœur faiblit.

— Bon Dieu, gémit-il, qu'est-ce qu'ils vont faire ?

Mais le tambour avait plutôt un air joyeux. Il semblait cadencer le pas, battre gaîment la diane, et l'on entendit s'éloigner la foule...

C'était le père Rousseau qui, n'ayant rien compris à tous les ordres contradictoires qu'on lui avait donnés, s'était mis résolument à la tête des manifestants, et, d'un pas alerte, comme il menait les pompiers le 14 juillet, il conduisait le cortège à la villa, en jouant des « ra » et des « fla ».

IV

Vers midi, la foule, jusqu'alors docile, avait brusquement envahi le Logis du Roy, piétinant les pelouses, saccageant le potager, et une grande mer humaine battait depuis de son remous les quatre murs de la villa. Une rumeur ininterrompue montait de cette multitude ; par instant, une clameur plus violente s'élevait, comme une lame, et venait déferler au pied de la maison. Mais la porte restait fermée, les fenêtres ne s'ouvraient pas. Le saint ne s'était encore montré qu'une fois et, seuls, ceux des premiers rangs avaient entendu ses paroles, au milieu du tumulte.

Des têtes émergeaient de la cohue, pour boire un peu d'air, jeter un regard, puis un ressac passait, et l'eau noire de la foule recouvrait tout, faisant surgir d'autres visages, le cou tendu.

Il faisait une chaleur accablante, un de ces temps d'orage où l'air paraît manquer. Le jour était blafard. Les coteaux bleus, à l'horizon, s'écrasaient, craintifs, sous le ciel bas. Au loin le tonnerre roulait.

Les arbres étaient chargés de gamins, en grappes sur les branches. Il y en avait également d'assis au rebord des fenêtres des communs, et l'on se demandait comment ils avaient pu grimper si haut. Par-

fois, on voyait l'échelle d'un opérateur de cinéma pencher dangereusement, et les femmes effrayées poussaient des cris aigus, voyant déjà l'homme et sa boîte tomber sur elles. Tous les corps en sueur ne faisaient plus qu'un bloc.

Las de piétiner, des curieux s'arrachaient à la bousculade et retournaient dans l'avenue, où ils pouvaient au moins respirer. Des camelots fendaient les groupes.

— *La Dernière heure!* Demandez *la Dernière heure*, édition de midi...

La foule ne parlait que des miracles, et ces milliers de voix avaient un ronron de prière. Cette atmosphère et cette attente donnaient la fièvre. Une seule guérison était encore certaine, celle de la fillette, mais on en inventait d'autres, cet « on » imprécis qui sait tout et qu'on croit. On parlait de paralytiques guéris, d'aveugles sauvés, du puits subitement comblé, et ces mensonges faisaient courir des frissons. Leurs âmes, leurs esprits, devaient se confondre comme leurs haleines ; un seul cœur anxieux battait pour eux tous.

La multitude avait des énervements, des crises d'impatience, et ceux qui s'entassaient sur la pelouse, où ils ne voyaient rien, se mettaient subitement à pousser en criant. La masse compacte en était à peine ébranlée. Elle haletait sans céder.

La foule ne s'écartait, d'une fissure étroite, que pour laisser se faufiler les infirmes, et comme la terrasse bondée n'en pouvait plus contenir, ils s'arrêtaient au bas du petit escalier, les plus fervents baisant la marche où Magloire Dubourg, élevant l'enfant entre ses bras, avait fait son premier miracle. Autour du puits, les malades, les impotents se pressaient, sorte d'hôpital en plein vent, les uns accroupis par terre, d'autres assis sur les sièges

d'osier, étendus dans leurs fauteuils roulants et leurs civières. Ceux qui pouvaient se traîner s'étaient groupés au pied du perron, épaule contre épaule, exténués, frissonnants, la tempe bleue d'un enfant tombée sur les genoux d'une maman de rencontre, un nerveux secoué de tics repoussant du coude avec dégoût une poitrinaire qui toussait. Ils avaient tous d'affreux visages aux os saillants ou aux chairs bouffies. Des béquilles où se crispaient des doigts maigres dominaient ces corps épuisés, plantées déjà sur eux comme des croix.

Caché derrière les rideaux du salon, le saint regardait ces misérables, le cœur serré. Derrière lui, Yvonne, apitoyée, chuchotait :

— S'il se met à pleuvoir, on n'aura pas le temps de les emporter, il y en a qui vont mourir...

— C'est vrai, dit l'Evangéliste; à l'église, ils seraient à l'abri.

En les regardant il demandait pardon au Ciel de ce culte idolâtre que les hommes lui rendaient. Il avait appris l'un des derniers la guérison de la fillette et s'en était à peine étonné. C'est que Dieu l'avait voulu... Peut-être leur confiance insensée permettrait-elle aux vérités qu'il apportait de mieux germer... Ses yeux ardents cherchaient la foi dans ces yeux angoissés.

Les scènes qui se déroulaient dehors étaient tour à tour burlesques et saisissantes. Sèche, dans sa robe de serge noire, la veuve Pelé se tenait debout au milieu des malades. A force de criailler, en jouant de ses coudes osseux, elle avait pu se glisser jusque devant la maison, et elle s'était instituée surveillante des malades. Elle guidait leurs prières de sa voix hargneuse; quand tous ensemble se mettaient à geindre, elle poussait le cri de Lourdes :

« Seigneur, guérissez nos malades! » et son glapissement perçait les oreilles.

— Seigneur, guérissez nos malades, répétait sourdement la foule.

Dès que la rumeur décroissait, la bigote entonnait un cantique, battant la mesure avec son psautier noir.

Conseillés par des gens du pays, des curieux avaient fait le tour de la propriété et étaient entrés par les champs; mais ils avaient été tout de suite des centaines écrasés contre la muraille tapissée d'espaliers, et personne ne franchissait plus la porte étroite de la terrasse. Condamnés à ne rien voir, ils se contentaient du bruit de la foule, attendant qu'il se passât quelque chose pour se déranger. Les plus fatigués s'étaient assis sur les bordures d'oseille. Pour s'amuser, ils s'exerçaient à imiter la voix pointue de Mme Pelé, qui ne cessait de s'égosiller. Dès qu'elle commençait à chanter, ils lui criaient :

— Tais-toi, tu vas lui faire peur... T'as pas fini de pondre ?

Tandis qu'un gosse à califourchon sur le mur piaillait en la singeant :

— Seigneur! guérissez nos malades!

Dans le parc, il y avait un peu moins de monde; on pouvait s'étendre. Des familles s'étaient installées sur l'herbe avec leurs filets à provisions; on se serait cru au bois de Vincennes. Des enfants se balançaient, une corde entre deux arbres. Les hommes en bras de chemise allaient chez Dumarchey acheter du vin.

Ils ne revenaient pas tout de suite, car la petite miraculée était précisément dans la salle de bal, où les docteurs l'examinaient, et la cour était pleine de monde. Tout le long de la cloison vitrée, des

curieux regardaient, le nez collé aux carreaux. Des ambulanciers bénévoles, chargés de trousses et de brancards, avaient installé là leur poste de secours.

— C'est pour soigner ceux que le saint loupera, avait raillé Milot, demeuré seul narquois, au milieu de cet enthousiasme.

La fillette, toute lasse et les joues fiévreuses, était assise juste au pied de l'estrade. Cela lui faisait un autel de serpentins tressés. Fatiguée d'avoir fait vingt fois le même récit, elle se taisait, son petit front brûlant. Les deux médecins, pendant une heure, ne l'avaient pas lâchée, l'auscultant, la questionnant, la tâtant à tour de rôle, et le vieux haussait les épaules d'un air impatienté quand le jeune lui arrachait un cri.

Le père Rouquette, un brave homme aux façons paternelles qui droguait le canton depuis trente ans, admettait très bien une sorte de guérison surnaturelle, peut-être aidée par l'auto-suggestion, mais le docteur Blum, un long jeune homme à lunettes d'écaille, établi depuis peu à Barlincourt où il avait introduit les dernières modes thérapeutiques de Paris, demeurait intraitable et niait le miracle.

— Enfin, le plus clair de tout, bougonnait le vieux praticien, c'est que maintenant elle marche et qu'elle ne souffre plus.

— Cela ne suffit pas à me convaincre, répliquait l'autre du bout des lèvres.

Et n'arrêtant pas de prendre des notes, il poursuivait son interrogatoire. Il demandait à la mère des renseignements sur ses couches, si le père buvait, dans quel hôpital la petite avait été soignée et jusqu'à des détails gênants sur l'hérédité de l'enfant, s'il n'y avait pas eu de maladies honteuses, ni d'aliénés dans la famille. Puis il repre-

nait la fillette, et il lui tâtait les jambes avec méfiance, comme s'il avait hésité à l'acheter. Penché derrière lui, les binocles sur le nez, M. Rouquette regardait aussi.

— C'est bien net, diagnostiquait-il, nécrose scrofuleuse, parbleu, ça crève les yeux.

Important, le docteur Blum ne répondait rien, se contentant de gribouiller des notes. Enfin il déclara :

— J'en sais assez. Je vais rédiger mon procès-verbal.

— Eh bien, moi aussi, monsieur, s'emporta le père Rouquette comme s'il relevait un défi. Et nous ne serons sans doute pas d'accord.

Ils s'assirent à la même table, face à face, s'épiant sournoisement du coin de l'œil, et ils se mirent en effet à écrire deux rapports qui se contredisaient de bout en bout. Le docteur Blum murmurait des lambeaux de phrase : « coxalgie nerveuse... état névropathique généralisé... douleurs vives sur le côté gauche du rachis sans signes objectifs... » et il pensait :

— Si ce vieux rebouteur soutient le miracle, je le coule dans tout le canton...

Pendant ce temps, le père Rouquette, en secouant son stylographe, ronchonnait dans sa barbe :

— Pas même fichu de reconnaître une enfant malade d'une qui se porte bien... Tu ne l'auras pas, ma clientèle, sauteur...

Il ne restait plus à la fillette que quelques fleurs fanées du bouquet qu'elle avait cueilli. Elle en avait jeté à la foule, donné à toutes les mains qui se tendaient, puis tout d'un coup elle avait décidé :

— Je garde le reste pour moi.

Alors on lui avait offert de l'argent, on avait supplié la mère et une sorte de tarif s'était établi. Le brin de muguet atteignit dix francs. C'est ce

qui avait donné l'idée à Petit Louis de vendre lui aussi des reliques et, en se cachant, l'aide-jardinier des Dubourg avait raflé toutes les fleurs du jardin, jusqu'aux Maréchal Joffre de la grande corbeille, jusqu'aux plantes en boutons qu'on soignait dans la serre, pour les vendre aux badauds.

— Qui n'a pas son joli souvenir! braillait-il devant le café. Des fleurs cueillies par saint Magloire. Qui n'a pas son porte-bonheur!...

On avait photographié la fillette au moins dix fois pour tous les journaux, et il flottait dans la salle, une âcre fumée de magnésium. Morte de fatigue, la maman ne pensait plus qu'à rentrer à Paris; la lassitude avait vaincu sa joie fiévreuse, et les membres moulus, sans quitter sa chaise, elle répondait aux reporters d'un air excédé. C'était le docteur Rouquette qui devait les renseigner, loquace comme un montreur de phénomène.

— Un cas vraiment prodigieux, messieurs. Une enfant qu'on soignait pour nécrose depuis des années. La maladie avait commencé par une ankylose des deux cous-de-pied... Baisse ton bas, ma chérie...

Les curieux, dans la cour, lassés de ne rien voir, s'en retournaient au Logis du Roy, attirés par le bruit. La foule avait encore augmenté et l'orage la surexcitait. De brusques coups de vent soufflaient; le parc rafalé craquait de tous ses arbres. Il était à peine trois heures, et déjà il faisait noir, comme à la nuit tombante.

— Un vrai temps de Vendredi saint, disaient les femmes.

Le jour livide donnait aux visages un air défait; la même angoisse oppressait tous les cœurs. Ils se sentaient au bout de leur attente, il fallait qu'il se passât quelque chose, ils n'en pouvaient plus...

Le tonnerre se rapprochait d'un grondement continu, et chaque charge de vent arrachait du ciel bas quelques gouttes d'eau, larges et chaudes. Des mains tendues interrogeaient :

— Ça y est... Il va pleuvoir...

Les malades secoués par la fièvre commençaient à pleurer, à se plaindre. Ils regardaient la porte de la villa avec des yeux suppliants. S'il avait voulu !...

— Ayez pitié de nous, criait un impotent adossé contre le puits.

Ce ciel cuivré pesait sur eux, ce roulement d'orage leur faisait mal. La voix déchirante de Mme Pelé ne trouvait plus d'écho ; seules quelques voix épuisées reprenaient avec elle :

Nous voulons Dieu, c'est notre père,
Nous voulons Dieu, c'est notre roi...

Le brouhaha de la multitude étouffait le cantique. Ils s'écrasaient au point d'en geindre, le front ruisselant. Enfin une suprême clameur s'échappa sous un tour de pressoir :

— Seigneur, guérissez nos malades!

Alors brusquement la porte du perron s'ouvrit et saint Magloire leur apparut...

Une acclamation s'éleva, un cri d'extase jaillit de dix mille poitrines, puis aussitôt le silence, un vide tel qu'on pouvait entendre, du bout de la pelouse, les sanglots convulsifs des infirmes dressés sur leurs civières.

Debout dans l'embrasure, le saint dominait la foule, immobile, taillé, eût-on dit, dans le velours marron de son habit ainsi qu'une statue d'église dans du vieux bois. Avidement, ils le contem-

plaient. On n'entendait plus rien qu'un long « ah » soulagé...

Puis un premier malade hurla, brandissant sa béquille.

— Saint ! guérissez-moi...

Les autres, tout de suite, poussèrent des cris suppliants ; tout l'affreux hôpital que balayait le vent d'orage se mit à gémir.

— Pitié ! guérissez-nous !...

Magloire Dubourg baissa la tête, les yeux brouillés de larmes, et humblement il se signa. Sans comprendre, tous les assistants firent après lui le signe de croix.

Les supplications se joignaient en un chœur douloureux. Tordu sur son brancard, un martyr hurlait :

— La santé ou la mort! La mort!...

La nouvelle passait comme une onde sur la foule, traversait le jardin, franchissait la grille, gagnait l'avenue :

— Il est sorti !

On se cognait pour tenter de l'apercevoir, on s'agrippait les uns aux autres ; des enfants, des femmes émergeaient de la cohue, portés à bout de bras ; grimpé sur son échelle, l'opérateur de cinéma tournait sa manivelle.

Sur la terrasse, c'était une vision d'épouvante. Les malades, pris de folie, se dévêtaient, les doigts tremblants, pour exhiber leur mal; les plaies apparaissaient, brutalement mises à nu; sous les pansements arrachés et les vêtements en loques se découvraient les membres décharnés, les poitrines crevées d'ulcères, toute la source putride des douleurs. Chacun voulait montrer des infirmités plus affreuses pour retenir le regard du saint, lui faire pitié, et ils vociféraient, le visage crispé, espé-

rant attirer avant les autres son regard tout-puissant.

— Guérissez-moi ! Guérissez-moi !

— J'ai trois petits enfants... Pitié pour mes petits enfants !

Leurs voix confondues ne formaient plus qu'une plainte atroce. Des combats s'engageaient, de brancard à brancard. Les moins débiles saisissaient les autres d'une main féroce et les recouchaient sauvagement pour se montrer d'abord. Les paralytiques impuissants sanglotaient, suppliant qu'on les soulevât. S'accrochant les uns aux autres, hagards, défigurés, ils s'arrachaient comme des morts à la terre où ils étaient couchés. Certains déchiraient leurs plaies, pour les faire plus horribles. Ils pleuraient, tendant des mains d'enfants. C'était comme un affreux concours dont le miracle était le prix.

Le cœur transpercé, Magloire Dubourg aurait voulu leur dire qu'il ne pouvait rien, pleurer avec eux, mais il se sentait sans courage.

— La santé ou la mort ! criait toujours le cancéreux au teint gris.

Un grand être misérablement vêtu se tenait debout, au milieu de ces loques humaines, et il regardait dans le noir, ses yeux vitreux ne voyant rien.

— Il est là ? Il est là ? haletait la voix rauque. Il va me guérir, hein?... Il me regarde, dites, il me regarde ?

Comme il tendait le cou, dans un désir farouche de voir, le tonnerre éclata, et l'éclair qui déchira l'ombre illumina subitement le saint d'un jour éblouissant. Vision fugace : Magloire Dubourg les bénissant, les mains hautes. Le bruit fracassé de la foudre les assourdit.

— Je voir clair ! hurla l'aveugle.

Il avait bondi au milieu des moribonds qui l'entouraient, écrasant des corps, et il agitait les bras dans un grand geste fou. Blême, grimaçant un sourire insensé qui lui fendait les joues, il se frappait la tête à coups de poing.

— Je vois clair ! Je suis guéri !

Sa voix démente, née dans le tonnerre, passa par-dessus ces milliers de têtes, proclamant le miracle, et un frisson secoua la multitude, comme une décharge électrique qui les traversait tous.

Ils écoutaient, encore étourdis par la foudre, le cœur arrêté, ne respirant plus... Puis la stupeur dissipée, une clameur d'allégresse jaillit, la vague irrésistible de la foule lança ses premiers rangs vers la villa, et ce fut, dans le tumulte, un tournoiement d'êtres déchaînés qui vociféraient. Des infirmes, hors d'eux, gagnés par ce délire, se redressaient sur leur civière pour la première fois. Une impotente se leva, soulevée par une force inconnue. Une femme accroupie qui geignait, torturée par son mal, sentit au milieu de ce vacarme sa souffrance s'arrêter net, comme on retire un fer rouge d'une plaie. Elle aussi poussa le cri du miracle d'une voix déchirante :

— Je suis guérie ! Miracle !... Miracle !...

Et se jetant à son tour dans la bousculade, les sanglots l'étranglant, elle se rua vers le saint et s'écrasa à ses pieds, vaincue par le bonheur, tordant le bas de son manteau dans ses doigts maigres et le baisant, le mordant jusqu'à s'étouffer.

La foule bouillonnait. Un autre orage, sous le ciel orageux, des cris pour éclairs... Badauds électrisés et malades dévêtus étaient mêlés, gesticulant, hurlant, dans une effroyable cohue où se perdaient les plaintes de femmes écrasées et les

cris suppliants des infirmes. Des éclats de cantique s'élevaient parfois, d'un coup d'aile, puis retombaient dans les clameurs. Pourtant la voie puissante du saint domina le tumulte. Il cherchait des yeux, perdus dans cette houle, les grands infirmes piétinés, et il criait désespérément :

— A l'église ! Emmenez les malades à l'église...

Le cortège naquit instantanément du désordre, on ne sait comment. Par une trouée creusée dans la foule passèrent les civières d'où retombaient de longues mains découragées : ceux qui n'étaient pas guéris ; les béquillards, les malades qu'on soutenait sous les bras venaient derrière, puis, dans un remous d'hommes braillant, les miraculés qu'on portait en triomphe. Cette troupe se déroulait dans la cohue, comme une chenille de têtes ; elle progressait d'un bloc, sur des pieds invisibles, presque sans remuer, poussée par son propre poids.

Sur l'avenue, un peu d'ordre s'établit. Le brancard inutile d'une femme guérie conduisait le cortège, en guise de drapeau. En tête marchait le saint, et l'aveugle gambadait devant lui, grotesque et terrifiant, agitant ses longs bras et criant toujours de son air égaré :

— Je vois clair ! Je vois clair !

Par toutes les portes à la fois, par la sacristie, les bas côtés, les fanatiques envahirent l'église. Fébrilement on transporta les infirmes, et le tonnerre grondant pressait les brancardiers. L'orage rapprochait son mur noir, crevassé d'éclairs, et les premières gouttes, en rafale, crépitèrent sur les platanes desséchés de la place.

— Tous les malades sont rentrés, cria quelqu'un.

Alors, comme s'il n'avait attendu que ce signal, le ciel creva, en cataracte. La foule restée dehors se sauvait en piaillant, se réfugiant dans les mai-

sons et sous les arbres. L'église était si pleine qu'on ne pouvait y remuer. Des gens étaient montés sur les bancs, les prie-Dieu, la chaire. Un gamin, grimpé sur le piédestal de l'Immmaculée-Conception, se cramponnait à la robe bleue pour ne pas tomber. Magloire Dubourg avait gravi les trois marches du chœur. Ceux qu'il avait guéris étaient agenouillés à ses pieds : trois femmes et l'aveugle.

— Si ceux-ci sont sauvés, c'est Dieu qui l'a voulu, proclama l'Évangéliste en élevant la main sur leurs fronts.

— Dieu le veut! Dieu le veut! répondit un homme à pleine poitrine.

De la nef, montait un encens de sanglots. Les infirmes, renaissant à l'espoir, suppliaient, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés de larmes. Les femmes chantaient éperdument. Au premier rang du transept, la veuve Pelé glapissait :

— Seigneur! faites mourir mon fils en état de grâce...

Et elle inclinait de force la tête de Joséphin, en lui tirant sur les oreilles. Dans la sacristie, l'abbé Choisy, perdant la tête, n'arrivait pas à endosser sa chasuble. Il tremblait de tous ses membres.

— On va chanter les actions de grâces, disait-il d'une voix étranglée... Une telle merveille dans ma paroisse... Et je n'ai personne pour tenir l'orgue... Mon Dieu, c'est mon plus beau jour.

Une clameur plus violente fit trembler les vitraux.

— Miracle! Miracle! hurlait la multitude.

Une nouvelle guérison venait de se produire. Le mendiant de l'église, l'épileptique qui grelottait sous le porche, avait été entraîné par la foule qui entrait, porté jusqu'au chœur, jeté devant la Sainte Table. Une peur affreuse s'était emparé de lui.

— Il va me guérir... Je ne pourrai plus mendier...

Il était dans un tel état que ses membres inertes s'étaient mis à frémir. Bousculé, il avait trébuché, et ses mains, en tombant, avaient touché la cape du saint. Il reçut comme une commotion, et il se redressa, d'un bond effaré. Il se tenait droit, maintenant, il ne tremblait plus, il ne claquait plus des dents... Épouvanté, il regardait le saint.

— Laissez-moi, laissez-moi, bredouillait-il, sans parvenir à arracher ses yeux des yeux de l'Évangéliste.

— C'est le Grelotteux... le Grelotteux qui est guéri!

Le mendiant affolé cherchait à s'échapper, voulait s'enfoncer dans la cohue, disparaître, mais il ne pouvait pas, on le saisissait, on le portait... Alors sa tête tourna et, poussant un cri effrayant, il se laissa tomber sur les marches du chœur, entre la cancéreuse en pleurs et l'aveugle qui riait d'extase en voyant le soleil renaître sur les vitraux rouges et bleus.

* * *

C'était la fête dans Barlincourt. Des lampions s'étaient allumés dans le feuillage des jardins, on se serait cru un soir de 14 juillet.

Vers la fin de la journée, les malades et les curieux étaient repartis pour Paris, par trains bondés. Les autorités avaient fait répandre le bruit que Magloire Dubourg venait de quitter Barlincourt, appelé à Rome par le pape.

Les rues cependant étaient restées animées, pleines d'un bruit grouillant. On avait dîné chez tous les marchands de vins; des tables étaient ser-

vies dehors et les débits regorgeaient de clients débraillés qui parlaient médecine et religion pendant que d'autres chantaient *les Montagnards*. Chez Dumarchey on avait organisé un bal, et l'on dansait aux sons d'un graphophone dont Milot choisissait les disques. Après cette journée de fièvre, c'était une brusque détente, un besoin de rire, de s'amuser.

A la mairie, le préfet faisait son enquête. On racontait qu'interrogés au sujet de l'aveugle, le docteur Blum et le père Rouquette, à bout d'arguments, en étaient venus aux mains et qu'il avait fallu les séparer.

— J'attends les journalistes chez moi, avaient-ils clamé tous les deux en quittant la mairie, la cravate défaite. Je leur donnerai des preuves!

Mais les journalistes n'étaient pas venus : ils n'avaient pas le temps. Réunis au Café de la Gare, ils s'étaient fait une opinion moyenne sans l'aide de personne, et, encore agités, ils commençaient hâtivement leurs articles tout en mangeant de la charcuterie. Au téléphone resté exceptionnellement ouvert, on les entendait dicter le détail des miracles. Ils s'étaient mis d'accord pour appeler l'aveugle Barnabé, car les reporters lancés à sa poursuite n'avaient pu le rejoindre et personne ne connaissait son nom : on en serait quitte pour le débaptiser le lendemain. Et en attendant d'avoir son portrait, Hardy avait photographié un camionneur qui, de loin, avait l'air de lui ressembler.

M. Quatrepomme triomphait. Il s'était promené tout l'après-midi dans l'automobile du préfet, pour subjuguer ses électeurs, et il était très fier de sa journée, maintenant qu'elle était finie.

— J'ai montré que j'avais de la poigne, déclarait-il.

— Il va me guérir... Je ne pourrai plus mendier...

Il était dans un tel état que ses membres inertes s'étaient mis à frémir. Bousculé, il avait trébuché, et ses mains, en tombant, avaient touché la cape du saint. Il reçut comme une commotion, et il se redressa, d'un bond effaré. Il se tenait droit, maintenant, il ne tremblait plus, il ne claquait plus des dents... Épouvanté, il regardait le saint.

— Laissez-moi, laissez-moi, bredouillait-il, sans parvenir à arracher ses yeux des yeux de l'Évangéliste.

— C'est le Grelotteux... le Grelotteux qui est guéri!

Le mendiant affolé cherchait à s'échapper, voulait s'enfoncer dans la cohue, disparaître, mais il ne pouvait pas, on le saisissait, on le portait... Alors sa tête tourna et, poussant un cri effrayant, il se laissa tomber sur les marches du chœur, entre la cancéreuse en pleurs et l'aveugle qui riait d'extase en voyant le soleil renaître sur les vitraux rouges et bleus.

*
* *

C'était la fête dans Barlincourt. Des lampions s'étaient allumés dans le feuillage des jardins, on se serait cru un soir de 14 juillet.

Vers la fin de la journée, les malades et les curieux étaient repartis pour Paris, par trains bondés. Les autorités avaient fait répandre le bruit que Magloire Dubourg venait de quitter Barlincourt, appelé à Rome par le pape.

Les rues cependant étaient restées animées, pleines d'un bruit grouillant. On avait dîné chez tous les marchands de vins; des tables étaient ser-

vies dehors et les débits regorgeaient de clients débraillés qui parlaient médecine et religion pendant que d'autres chantaient *les Montagnards*. Chez Dumarchey on avait organisé un bal, et l'on dansait aux sons d'un graphophone dont Milot choisissait les disques. Après cette journée de fièvre, c'était une brusque détente, un besoin de rire, de s'amuser.

A la mairie, le préfet faisait son enquête. On racontait qu'interrogés au sujet de l'aveugle, le docteur Blum et le père Rouquette, à bout d'arguments, en étaient venus aux mains et qu'il avait fallu les séparer.

— J'attends les journalistes chez moi, avaient-ils clamé tous les deux en quittant la mairie, la cravate défaite. Je leur donnerai des preuves!

Mais les journalistes n'étaient pas venus : ils n'avaient pas le temps. Réunis au Café de la Gare, ils s'étaient fait une opinion moyenne sans l'aide de personne, et, encore agités, ils commençaient hâtivement leurs articles tout en mangeant de la charcuterie. Au téléphone resté exceptionnellement ouvert, on les entendait dicter le détail des miracles. Ils s'étaient mis d'accord pour appeler l'aveugle Barnabé, car les reporters lancés à sa poursuite n'avaient pu le rejoindre et personne ne connaissait son nom : on en serait quitte pour le débaptiser le lendemain. Et en attendant d'avoir son portrait, Hardy avait photographié un camionneur qui, de loin, avait l'air de lui ressembler.

M. Quatrepomme triomphait. Il s'était promené tout l'après-midi dans l'automobile du préfet, pour subjuguer ses électeurs, et il était très fier de sa journée, maintenant qu'elle était finie.

— J'ai montré que j'avais de la poigne, déclarait-il.

Et pour maintenir cette réputation, il venait de signer la révocation du père Rousseau, le tambour de ville, reconnu insuffisant. C'était, en somme, la seule victime de la journée, avec un vieux bonhomme qui était mort chez Dumarchey de soins énergiques que lui avaient donnés des infirmiers imberbes.

L'abbé Choisy exultait. Il avait célébré à huit heures du soir un office spécial, et, sur l'ordre de sa mère, Joséphin Pelé n'arrêtait pas de sonner la cloche, relayé par Milot, à qui M. Aubernon avait donné vingt francs.

Après le salut, le vicaire général de l'évêché était arrivé, demandant au curé de le conduire auprès de Magloire Dubourg. M. Choisy, chemin faisant, lui avait raconté les miracles, encore tout bouleversé, puis il l'avait entretenu des opinions bizarres que l'Évangéliste lui avait exposées la veille.

— Peut-être une force, peut-être un danger, murmura le grand vicaire soucieux.

Devant le Logis du Roy, un service d'ordre sévère était organisé, mais on laissa entrer les ecclésiastiques.

Ils traversèrent le jardin saccagé, longèrent le parc et entrèrent dans la maison. L'abbé Choisy, ébloui, cligna les yeux en pénétrant dans le salon très éclairé, et il ne reconnut pas du premier regard toutes les personnes qui étaient là : les Dubourg avaient invité beaucoup de monde. Il avançait tout souriant, en faisant des courbettes.

— Quelle splendide journée! disait-il... Quelle victoire pour la religion!...

Le grand vicaire l'interrompit :

— J'ai demandé à M. Choisy de me conduire chez vous, madame, dit-il en saluant Mme Dubourg.

J'étais impatient de connaître notre grand voyageur...

Les deux hommes se saluèrent, puis se prirent les mains, l'Africain penché dominant l'ecclésiastique.

— Sortons, voulez-vous? demanda l'envoyé du prélat.

La grande pelouse était unie, ainsi qu'une eau qui dort, et la lune montante y couchait des ombres craintives. Des bruits venaient de partout, dans l'air tranquille du soir, et le joyeux coup de scie de la sauterelle pesait autant dans le silence que le meuglement des bêtes qu'on rentrait. Au loin, sur la place des Fêtes, des jeunes gens chantaient, et autour de leur chœur sonore, une voix glapissante d'enfant semblait gambader, comme un jeune chien qui s'amuse. Il tombait du ciel clair des giboulées d'étoiles.

Le vicaire avait cueilli une touffe d'anis qu'il froissait entre ses doigts, et il en respirait l'odeur. Il hésitait à parler, plus ému qu'il ne voulait paraître.

— Monsieur, la religion vous doit énormément et vous devra plus encore, débuta-t-il enfin. Vous avez accompli aujourd'hui de véritables prodiges, et nous saluons en vous un des plus glorieux serviteurs de Dieu. Peut-être disposez-vous d'un surhumain pouvoir, en tout cas vous avez conquis sur la foule un ascendant magnifique, et c'est pour la foi un grand bonheur de compter un propagateur tel que vous... Si je vous rends cette visite, non pas officielle, mais que Monseigneur n'ignore pas, c'est donc, avant tout, pour vous souhaiter la bienvenue. Vous êtes un grand chrétien...

Ils s'étaient arrêtés au milieu de l'allée dont le gravier coulait, blanc de lune, entre deux berges de

gazon. Le vicaire général se recueillit un instant avant de continuer. Il lissait ses cheveux, de sa main parfumée d'anis.

— Mais, d'autre part, poursuivit-il en pesant ses mots, nous avons pensé que, dans l'intérêt même de la religion, que vous avez toujours si merveilleusement servie, vous deviez souhaiter donner à l'autorité ecclésiastique certains éclaircissements. Ainsi, au sujet des guérisons prodigieuses d'aujourd'hui... Vous vous rendez bien compte qu'elles peuvent servir notre cause, mais qu'elles pourraient aussi lui nuire si nous n'agissions pas avec la plus grande circonspection.

Le saint dévisagea le jeune prélat.

— Vous doutez de moi, n'est-ce-pas ? lui dit-il doucement.

Le grand vicaire redressa la tête.

— Oh ! non, se récria-t-il avec sincérité. Je vous admire. Mais pensez à la responsabilité que nous prenons en reconnaissant ces guérisons pour des miracles. A Lourdes même, où c'est pourtant la Vierge qui guérit, nous demandons aux médecins de constater.

— Eh bien ! dit l'Africain, c'est encore à eux qu'il faut vous adresser. Moi, je ne sais rien... J'ai vu ces pauvres gens, j'ai intercédé pour eux, mais si quelques-uns sont guéris, c'est à Dieu seul qu'ils le doivent, je n'ai rien fait, et je ne crois pas au pouvoir de mes pauvres mains blessées.

Magloire Dubourg se tenait face à la lumière nocturne, son visage était doux et grave, deux gouttes de clarté brillaient dans ses orbites creuses. Le grand vicaire se sentit profondément troublé, et, prenant les mains du saint, il les porta dévotement à ses lèvres, pour en baiser la cicatrice. L'Évangéliste y prit à peine garde.



— Avez-vous exposé aux journalistes le projet que vous avez confié aux Pères blancs durant votre traversée? lui demanda le prêtre au bout d'un instant.

— Non, dit l'Évangéliste, je voulais d'abord m'entretenir avec les chefs de l'Église.

Puis, s'arrêtant, il regarda fixement le vicaire :

— Mais, sachez-le, monseigneur, continua-t-il, rien ne m'empêchera de répandre les vérités qui m'ont été révélées. L'heure est venue de faire régner sur terre la loi de Dieu, et nul n'a le droit d'imposer silence à Celui qui m'envoie.

Le prêtre frémit.

— Ainsi vous prétendez parler au nom de Dieu, articula-t-il, mais voyez dans quelle redoutable alternative va se trouver l'Église... Nous ne pouvons pas, sans nous nuire, désavouer un homme magnifique qui a tant fait pour la Foi, un thaumaturge, presque un martyr, mais d'autre part, comment laisser agir un homme qui prétend tenir de Dieu une doctrine que les Conciles et la raison s'accordent à condamner...

— J'ignore les Conciles et ma raison est trop fragile pour que je m'appuie sur elle, répliqua le saint.

Posant la main sur l'épaule de l'émissaire, il le fit s'asseoir sur le banc de pierre et prit place près de lui. Un rossignol invisible chantait. Le feuillage dentelé des sapins jetait sur la nuit nue sa mantille. Au fond du jardin, la fenêtre éclairée du salon faisait une tache dorée, couleur de bonheur. Le front baissé, Magloire Dubourg se souvenait :

— Je revois ce coin de forêt gabonaise, murmura-t-il. Une chaude vapeur montait du sol humide; en travers de la piste, une araignée au ventre blanc avait tissé sa toile, des lianes au parfum de jasmin

et des branches poisseuses descendaient en nappes vertes de la cime des grands arbres aux troncs rouges... Des fruits tombaient sur la terre molle, avec un bruit sourd... J'étais seul, et cependant j'ai entendu... La voix était en moi...

Il se tut ; puis, après un silence :

— Je le sais, maintenant, on ne meurt pas. C'est sur terre que l'âme vit et revivra sans cesse en attendant le Jugement dernier... La mort nous libère un instant, puis la vie nous reprend, et nous renaissons, ayant tout oublié, avec une pureté nouvelle et des espoirs nouveaux, aujourd'hui dans le corps d'un riche, demain dans la dépouille d'un pauvre. Nous retournons chaque fois à la source commune des âmes puis nous redescendons, comme la goutte d'eau s'évapore et remonte au nuage pour retomber en pluie. Il ne peut pas naître pour un seul jour, le souffle divin qui nous anime ; le Maître l'a dit à Moïse dans le buisson : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. » La vie est éternelle ; nous ne mourons pas plus que les rosiers que l'hiver dessèche, comme eux nous changeons seulement de corolle, et les âges du monde sont les saisons de Dieu...

Accablé, le grand vicaire avait joint les mains :

— Mais comment pouvez-vous prétendre ?... adjura-t-il.

— Je ne prétends pas, interrompit impérieusement le saint : j'affirme. Cette vérité doit sauver le monde. On ne meurt pas ! Nous sommes liés pour toujours à la terre que Dieu nous a donnée, et la tâche des hommes est de refaire le Paradis terrestre qu'ils ont saccagé. Alors Jésus tombera de lui-même de tous les crucifix, car ce n'est plus pour rien qu'il sera mort en croix. Une seule vie n'est rien, c'est sur toutes nos vies que nous serons jugés.



Supposer que Dieu place l'homme pour quelques jours au milieu des voluptés terrestres, simplement pour le tenter, le pousser à la faute, puis le juger sans appel et lui faire payer d'une éternité de souffrance une seconde d'égarement, c'est un sacrilège, celui qui croit cela est un blasphémateur.

Le vicaire général se ressaisit. Son âme était prête à s'abandonner, mais son esprit discipliné luttait.

— Mais vous savez que cette croyance est hérétique, s'écria-t-il d'une voix tremblante. Les textes sont formels...

— Que m'importe! s'écria l'Africain semblant balayer ces objections d'un geste. Il n'y a de vrai que l'Évangile. On a durant des siècles ajouté des paroles humaines aux paroles de Dieu et l'on ne retrouve plus la vérité sous ce fatras où le pire et le mieux s'enchevêtrent. Il faut gratter le mur du temple où tous les passants ont inscrit leurs hypothèses. Dieu a besoin de cœurs fervents, non de docteurs.

Le grand vicaire se défendait désespérément. Des larmes lui montaient aux yeux. Il avait pris les mains brunies du saint entre ses mains pâles, et il espérait encore le convaincre.

— Mais enfin, suppliait-il, pensez au péché monstrueux que vous allez commettre. Vous qui êtes toute la foi et toute la bonté, vous allez peut-être désunir l'Église, ou pour le moins grouper derrière vous des pauvres égarés qui paieront vos visions d'une éternité de souffrances, vous allez les jeter à l'Enfer.

Le saint le regarda avec une sorte d'amertume.

— Pourquoi faut-il que ces mots reviennent constamment sur vos lèvres? lui dit-il tristement. Toujours la promesse du ciel, toujours la menace du

feu... Moi, voyez-vous, je voudrais pouvoir détruire le Ciel et l'Enfer, afin que Dieu fût aimé pour lui-même... Vous aimez Dieu, mais pas comme il faudrait. Jésus n'a parlé que de bonté et vous voulez le faire régner par la terreur... Vous qui m'accusez d'hérésie, vous avez créé la plus monstrueuse de toutes en opposant dans les cœurs le Fils qu'on aime au Père qu'on redoute. Chaque fois qu'un fidèle adresse sa prière au Jésus clément plutôt qu'au Dieu grondant du Sinaï dont vous avez fait un épouvantail, il se commet contre le Créateur unique un crime dont vous êtes coupables.

Le vicaire penchait la tête. Ses sourcils rapprochés creusaient deux plis au milieu de son front blanc. Le saint fut alors secoué d'un frisson et sa voix changea.

— Pardonnez-moi, fit-il en s'inclinant humblement devant le prêtre dont il saisit à son tour les mains jointes. Je m'emporte, je menace, mon pauvre cœur bouillonne d'une telle ardeur que je n'en suis plus maître. Je m'en repens, pardonnez-moi...

Le grand vicaire, sans répondre, dégagea sa main droite. Elle ébaucha un signe, dans l'ombre, et se posa sur le front fiévreux du saint.

— Je m'engage à vous obéir, dit encore l'Évangéliste. Tout ce que je puis faire sans trahir ma mission, je l'accomplirai. Que m'ordonnez-vous ?

— Nous ne pouvons rien vous ordonner, répondit le vicaire dont le cœur battait. Je voulais seulement vous conseiller d'éviter toute agitation et aussi toute déclaration prématurée. Pour cela, les autorités ecclésiastiques seraient heureuses de vous voir faire une courte retraite dans une maison religieuse des environs de Paris, où vous serez à même d'avoir d'utiles entrevues avec certaines personnalités, seules qualifiées pour vous entendre.

— C'est bien, fit le saint en se redressant... Je partirai au jour...

Le silence retomba. Le prêtre maintenant n'osait plus questionner. Il subissait le prestige inexplicable du grand vieillard, et, quand il le regardait, une faiblesse inconnue pénétrait en lui. Il ne doutait plus. Contre sa raison même il songeait :

— C'est un saint...

Magloire Dubourg se penchait en lui-même comme sur un miroir et cherchait à lire l'avenir.

— En voulant faire régner la justice, peut-être déchaînerai-je l'iniquité, murmura-t-il en élargissant ses grands yeux de visionnaire. Il est juste qu'il en soit ainsi. Tout bonheur humain s'édifie sur des peines : il y a un homme en croix à l'entrée de la cité de Dieu... Après les épreuves, la joie naîtra. Les hommes égoïstes ont fait un enfer de ce monde, on reviendra par la bonté au Paradis perdu... L'Éden est toujours là. Dieu n'a repris ni ses bêtes soumises, ni ses fruits abondants, ni toutes ses richesses : c'est à nous d'en rouvrir le chemin.

Il semblait que dans la nuit limpide les étoiles s'éveillaient. Lasses de leur immobilité, elles s'arrachaient du ciel et, à tout instant, on en voyait passer, d'un rapide trait d'or. Des vœux perdus...

— Voyez-vous ces étoiles qui tombent, fit le saint, notre regard ne les aperçoit qu'un instant, et cependant elles vont pendant des jours, des nuits, des siècles poursuivre leur sombre voyage... Pareillement l'homme ne découvre de sa vie éternelle que son existence présente, l'instant fugitif où l'étoile brille...

La lune, glissant entre les branches des tilleuls où son rayon se parfumait, éclairait les mains croisées du saint et son visage transfiguré. Lentement, un sourire naissait dans sa barbe en broussaille.

— Je vois, murmura-t-il, je vois... Je tomberai comme Lui sous le poids de ma croix et ne me relèverai pas, mais d'autres la porteront après moi, et un jour viendra où le monde sauvé rira sous le regard de Dieu... Les êtres s'aimeront, se sachant éternellement frères, et le faible n'enviera plus le fort, sachant que la défroque humaine s'endosse et se retire comme un habit... Jésus nous l'a promis et personne n'a voulu l'entendre : « Heureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre. » C'est la terre qu'il nous a donnée, la terre, mère féconde, premier frisson, dernier sommeil, compagne éternelle des morts...

Puis il courba le dos et, la tête penchée, il semblait regarder l'eau claire de la lune s'écouler à ses pieds.

— Je vois, continuait-il, plus bas encore, dans une sorte de ravissement... Mon âme envolée flottera dans l'air, au gré des vents, attendant que la mémoire des hommes l'ait enfin libérée et qu'oubliée elle puisse revivre... Puis je renaîtrai... La vérité lancée par moi aura germé. Le monde sera meilleur et je ne saurai pas que c'est grâce à moi-même ; humble serviteur, je serai sans orgueil... Pourtant, il me viendra parfois, du fond obscur des vies passées, d'étranges souvenirs... Je m'arrêterai, l'esprit absent, appuyé sur ma pioche ou mon bureau, suivant l'état que le destin m'aura donné, et je ferai des rêves. Je croirai parcourir des régions chimériques, imaginer des aventures, peindre des paysages inconnus, et, sans le savoir, je serai revenu en songe, la machette au côté et coiffé de mon casque, sur les rives du Tchad où nagent les sirènes...

V

Magloire Dubourg était arrivé à Source Joséphine le lendemain des événements de Barlincourt, discrètement conduit par un chanoine de Beauvais. C'est, sur les pentes de Saint-Cucufa, une maison de retraite où des prêtres déplacés attendent leur nouvelle résidence, où des missionnaires fatigués viennent se rétablir. L'Évangéliste avait donc retrouvé là plusieurs Pères qu'il avait connus en Afrique.

Assis au bord du bassin rose tout murmurant d'eau fraîche, il passait des heures entières à bavarder avec le Père Labry, dont le corps cassé flottait dans une soutane aux coutures blanchies.

De sa voix chevrotante, le vieux missionnaire lui rappelait leurs souvenirs du pays noir ; il lui chantait en claquant des mains :

Ia, ia, Kakindé
Allah! Toubabou Kakindé.

Magloire Dubourg l'interrompait de son rire sonore :

— Oui, oui, je me rappelle, c'était le soir de mon arrivée à Fort Roussel. Je vois encore les femmes qui se tortillaient et les trois musiciens qui

sait, encore vêtu de sa friperie; dans les grands restaurants; on le faisait boire, et, quand il était reconnu par la foule, des manifestations éclataient d'où il sortait abasourdi, hagard, et de nouveaux accrocs à son veston miteux. Mais, même à ces moments-là, on ne parvenait pas à lui arracher la moindre contradiction, rien ne permettait de croire à une supercherie, et il était absolument certain que jamais avant le miracle il n'avait approché le saint, ni même entendu parler de lui.

Un journal du matin avait publié ses « Impressions » payées cinq francs la ligne; aussitôt, un organe concurrent avait acheté les « Mémoires » de l'épileptique de Barlincourt, d'ailleurs incapable d'écrire un mot ou même d'articuler une phrase, car depuis sa guérison, Milot s'étant fait son impresario, les deux hommes ne dessoulaient plus, abreuvés par les badauds que les trains amenaient à Barlincourt par pleines wagonnées.

Dans le public, on ne s'arrêtait pas à toutes ces controverses. On ne voyait qu'une chose: des malades avaient été subitement guéris, et si tous les médecins cherchaient à le nier, c'est qu'ils étaient incapables d'en faire autant. Dans les cinémas, quand la silhouette du saint apparaissait sur l'écran, toute la salle acclamait. L'autorité ecclésiastique s'inquiétait de cette popularité croissante, car cela faisait prévoir une agitation dangereuse lorsque le saint se mettrait à prêcher sa doctrine.

Déjà, adroitement, l'*Osservatore Romano*, porte-parole du Saint-Siège, avait démenti qu'on dût réunir un concile chargé d'examiner les hauts faits de Magloire Dubourg et de préparer sa canonisation. Le journal pontifical couvrait d'éloges l'illustre voyageur et rappelait simplement, en terminant, que l'article 2101 du Droit Canon spécifiait qu'une

cause de béatification ne pouvait être introduite que cinquante ans après la mort du serviteur de Dieu.

La Croix, encore plus circonspecte, se contentait d'une note ambiguë disant que la ville de Dol célébrerait le 24 octobre la fête de saint Magloire, qui prêcha l'Évangile au v[e] siècle. C'était une façon détournée d'indiquer que, dans le Catalogue des saints, la place était déjà occupée. L'organe religieux employait, pour désigner Magloire Dubourg, les métaphores les plus inattendues, voulant éviter de l'appeler sèchement monsieur, mais encore plus de le nommer saint. Les autres journaux commentaient généralement avec aigreur cette singulière attitude, et M. François Dubourg avait fait passer dans le *Français* un filet où l'on mettait en parallèle les actes du saint abbé de Dol et ceux de l'Africain. La comparaison n'était pas à l'avantage de l'ermite breton.

Le feuilletoniste, depuis les miracles, n'était plus le même homme. Il débordait d'orgueil ; sa photographie avait paru partout, et il n'était plus personne en France qui ignorât la villa de Barlincourt. Tout était fait d'ailleurs pour le griser : l'empressement des journaux qui lui commandaient des feuilletons à des prix doublés, le respect de ses confrères, la curiosité des barlincourtois qui s'arrêtaient maintenant pour le regarder passer, et la correspondance formidable qu'il recevait. Cette fois, vraiment, il connaissait la gloire.

Le Logis du Roy ne désemplissait plus. On était fier d'être invité dans la maison du saint. Les Aubernon s'étaient faits encore plus assidus, et M. Dubourg, qui attendait naguère avec un peu d'impatience que l'usinier se décidât à lui demander la main d'Yvonne pour son fils, ne faisait plus la moindre avance. Il se réservait.

Bouleversée par les événements, la petite ville ne retrouvait plus son équilibre. A l'usine, pour un rien, les ouvriers prenaient la journée, les gamins désertaient l'école, les ménagères jacassaient au lieu de faire la soupe, et l'on discutait jusque dans les champs, pendant que les chevaux soufflaient. Jamais les rues du pays n'avaient vu tant de monde. Le maire n'en dormait plus, redoutant de nouveaux troubles, mais espérant de nouveaux miracles, et, la gloriole l'emportant sur la crainte, il avait, de son propre chef, demandé à la Compagnie du Nord d'organiser des trains de plaisir.

Plusieurs fois les gendarmes avaient dû intervenir pour dégager le Logis du Roy, dont la foule envahissait le parc, pensant apercevoir le saint, et le dimanche, jour d'affluence, les Dubourg vivaient assiégés chez eux, flattés et tremblants. Par M. Van den Kris, qui se rendait fréquemment à Source Joséphine, on avait des nouvelles de l'Évangéliste. On sut ainsi que Magloire Dubourg avait reçu la visite d'un émissaire de l'archevêché, avec qui il était resté enfermé deux longs après-midi.

Ce prêtre l'avait interrogé minutieusement sur des points de doctrine, semblant suivre un questionnaire préparé à l'avance. Dès le début, il s'était étonné que les missionnaires, parmi lesquels l'Évangéliste avait vécu tant d'années, ne se fussent jamais alarmés de ses croyances dangereuses.

— Nous adorions Dieu et nous aimions les hommes, lui avait répondu saint Magloire, et nos discussions n'allaient pas plus loin.

Les idées de l'Africain, qui tout d'abord le faisaient sourire, l'avaient bientôt troublé.

Le second jour, il écoutait le saint sans discuter, frémissant, conquis. Alors on ne l'avait plus revu...

Sans prévenir, sans explication, il n'était pas revenu.

Deux jours après, se présenta un autre ecclésiastique, un monsignor gras, aux façons hautaines, qui parlait avec un fort accent romain. Celui-là ne subit pas le pouvoir de l'Évangéliste; il ne le regardait jamais en face et l'écoutait à peine, seulement préoccupé de ce qu'il allait lui répondre. Ce fut une discussion spécieuse, à quoi Magloire Dubourg ne comprit souvent rien. La tête inclinée, ses mains potelées glissées dans sa ceinture, le monsignor répliquait à tout par des textes, des décisions de Conciles, des citations de Pères de l'Église.

— Non, disait-il d'une voix melliflue, ces idées sont insensées... Elles vous rendraient *ridicoule* et *nouiraient* à la religion... Un chrétien de votre rang ne peut pas défendre la doctrine des pharisiens.

Quand le vieil Africain lui criait sa foi, cherchant à le convaincre, il l'interrompait tout de suite, battant l'air de ses bras courts.

— Ne discutons pas, de grâce, zézayait-il. L'esprit de recherche est un esprit impie. Le dogme est là : Carpocrates et Basilide ont été déclarés hérétiques pour avoir soutenu les mêmes théories... Vous voyez que vous n'avez rien découvert.

Puis, souriant, il ajoutait sur un ton d'indulgence :

— Croyez-moi, il faut y renoncer.

Magloire Dubourg pourtant ne désarmait pas, et ses ripostes chaque fois atteignaient le prélat. Celui-ci devint nerveux et se prêta sans le vouloir à la controverse.

— Vos suppositions ne reposent sur rien, fit-il irrité. C'est l'hérésie à chaque pas. Ainsi, si vous admettez cette réincarnation perpétuelle, quand les âmes seront-elles jugées?

Bouleversée par les événements, la petite ville ne retrouvait plus son équilibre. A l'usine, pour un rien, les ouvriers prenaient la journée, les gamins désertaient l'école, les ménagères jacassaient au lieu de faire la soupe, et l'on discutait jusque dans les champs, pendant que les chevaux soufflaient. Jamais les rues du pays n'avaient vu tant de monde. Le maire n'en dormait plus, redoutant de nouveaux troubles, mais espérant de nouveaux miracles, et, la gloriole l'emportant sur la crainte, il avait, de son propre chef, demandé à la Compagnie du Nord d'organiser des trains de plaisir.

Plusieurs fois les gendarmes avaient dû intervenir pour dégager le Logis du Roy, dont la foule envahissait le parc, pensant apercevoir le saint, et le dimanche, jour d'affluence, les Dubourg vivaient assiégés chez eux, flattés et tremblants. Par M. Van den Kris, qui se rendait fréquemment à Source Joséphine, on avait des nouvelles de l'Évangéliste. On sut ainsi que Magloire Dubourg avait reçu la visite d'un émissaire de l'archevêché, avec qui il était resté enfermé deux longs après-midi.

Ce prêtre l'avait interrogé minutieusement sur des points de doctrine, semblant suivre un questionnaire préparé à l'avance. Dès le début, il s'était étonné que les missionnaires, parmi lesquels l'Évangéliste avait vécu tant d'années, ne se fussent jamais alarmés de ses croyances dangereuses.

— Nous adorions Dieu et nous aimions les hommes, lui avait répondu saint Magloire, et nos discussions n'allaient pas plus loin.

Les idées de l'Africain, qui tout d'abord le faisaient sourire, l'avaient bientôt troublé.

Le second jour, il écoutait le saint sans discuter, frémissant, conquis. Alors on ne l'avait plus revu...

Sans prévenir, sans explication, il n'était pas revenu.

Deux jours après, se présenta un autre ecclésiastique, un monsignor gras, aux façons hautaines, qui parlait avec un fort accent romain. Celui-là ne subit pas le pouvoir de l'Évangéliste; il ne le regardait jamais en face et l'écoutait à peine, seulement préoccupé de ce qu'il allait lui répondre. Ce fut une discussion spécieuse, à quoi Magloire Dubourg ne comprit souvent rien. La tête inclinée, ses mains potelées glissées dans sa ceinture, le monsignor répliquait à tout par des textes, des décisions de Conciles, des citations de Pères de l'Église.

— Non, disait-il d'une voix melliflue, ces idées sont insensées... Elles vous rendraient *ridicoule* et *nouiraient* à la religion... Un chrétien de votre rang ne peut pas défendre la doctrine des pharisiens.

Quand le vieil Africain lui criait sa foi, cherchant à le convaincre, il l'interrompait tout de suite, battant l'air de ses bras courts.

— Ne discutons pas, de grâce, zézayait-il. L'esprit de recherche est un esprit impie. Le dogme est là : Carpocrates et Basilide ont été déclarés hérétiques pour avoir soutenu les mêmes théories... Vous voyez que vous n'avez rien découvert.

Puis, souriant, il ajoutait sur un ton d'indulgence :

— Croyez-moi, il faut y renoncer.

Magloire Dubourg pourtant ne désarmait pas, et ses ripostes chaque fois atteignaient le prélat. Celui-ci devint nerveux et se prêta sans le vouloir à la controverse.

— Vos suppositions ne reposent sur rien, fit-il irrité. C'est l'hérésie à chaque pas. Ainsi, si vous admettez cette réincarnation perpétuelle, quand les âmes seront-elles jugées?

— Au Jugement dernier, le seul dont ait parlé Jésus.

Le monsignor esquiva :

— Pardon, vous ne pouvez pas ignorer que le dogme admet deux Jugements : le Jugement particulier, immédiatement après la mort, et le Jugement universel, qui ne sera que la promulgation solennelle du précédent... J'invoquerai les deux méditations de saint Ignace dans ses Exercices et...

Ce fut alors à l'Africain d'interrompre.

— Vous savez trop de choses, monseigneur, dit-il de sa voix au timbre assourdi. Quiconque ne conçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas.

Un tic rageur secoua la joue de l'Italien.

— Et moi, fit-il avec emportement, je vous réponds : Malheur à celui par qui le scandale arrive !... De quel droit vous prétendez-vous catholique, puisque vous vous insurgez contre les principes essentiels de la religion ? De quel droit passez-vous au crible de votre jugement tous les textes sacrés, les décisions de vingt conciles. La seule Église, c'est l'Église codifiée, raisonnée, et non la doctrine pure du Christ où tout est symboles impénétrables aux esprits simples... Je vous admire, monsieur, et pourtant je vous plains, car pour ruiner vos sublimes qualités, l'esprit du mal a introduit en vous le doute et la curiosité. Vous avez oublié la grande parole qui doit nous guider tous : Hors de l'Église, pas de salut !

Le saint demeurait impassible, le visage fermé, et le prélat sentit soudain l'inquiétude le gagner. Il regretta de s'être laissé emporter. Une rupture avec Magloire Dubourg aurait un retentissement mondial et c'était précisément pour éviter ce scandale qu'il était venu. Il changea donc subitement

de ton et s'inclina devant le grand vieillard avec un respect qui n'était pas totalement feint.

— Vous reviendrez tôt ou tard de ces errements coupables, lui dit-il; mais promettez-moi, promettez à l'autorité ecclésiastique que je représente de ne faire aucun éclat, de ne rien tenter dont puissent se servir les ennemis de la religion.

Le saint le regarda, cherchant à lire la vérité dans ces yeux sans franchise. Puis il répondit :

— Je vous promets de toujours combattre les ennemis de Dieu.

En sortant, l'Italien s'entretint un instant avec le directeur de l'établissement et un jeune prêtre de l'Institut catholique, qui l'accompagnèrent jusqu'à son automobile.

— Quel dommage! murmurait-il. Un si mauvais esprit pour un si grand cœur!...

Et il était remonté dans sa voiture sur une bénédiction discrète que le directeur et le jeune prêtre avaient reçue religieusement inclinés, mais en pensant à autre chose, car on les avait bénis souvent.

Cette entrevue avait été immédiatement connue dans tout l'établissement, et le trouble que l'arrivée du saint avait causé ne fit que s'accroître.

A l'exception des coloniaux, qui le connaissaient déjà, les pensionnaires se sentaient gênés près de Magloire Dubourg. Ils étaient pris entre la fascination qu'il exerçait sur tous et une crainte inexpliquée. Dès qu'on lui tenait tête, l'Évangéliste prenait un ton autoritaire qui brisait toutes les résistances. Il aurait voulu imposer à tous ses croyances, ses sentiments, et jusqu'à son inégalable bonté. La moindre injustice le choquait. Ainsi, dès le premier jour, il avait été fâché de voir que les domestiques ne prenaient pas leur repas à la table commune.

— Ne devons-nous pas donner l'exemple de la simplicité, avait-il dit au directeur. Pourquoi deux tables? Nous n'avons pas à mépriser ceux qui nous servent, s'ils font des besognes dégradantes, nous nous dégradons encore plus en les leur commandant.

Cette algarade inutile n'avait rien changé aux habitudes de la maison, mais tous les pensionnaires en avaient été ennuyés, et les serviteurs encore plus.

— Ah! bien non, s'était récrié le jardinier, qui se sentait toujours épié des fenêtres lorsqu'il ratissait mollement les allées. Qu'on nous laisse au moins tranquilles pour manger notre soupe.

Le vieil Africain menait au milieu des Pères une existence à part. Toute ostentation lui faisant horreur, il se cachait même pour prier, et il lui arrivait de manquer un office pour aller méditer dans le jardin touffu, devant le Neptune de marbre dont le lierre emprisonnait les jambes.

Aidé par le Père Labry, il avait construit une ruche au fond du potager, et tout le monde était surpris de le voir jouer avec les abeilles, les faire rouler inertes dans ses mains, sans jamais être piqué. Le jardinier seul n'était pas étonné, car il en faisait autant, mais, chez lui, cela n'émerveillait personne.

Nul n'osait donc résister au saint. Pourtant, le jour de la visite du monsignor, le jeune prêtre de l'Institut catholique, que la maladie rendait irrritable, refusa d'aller faire des excuses au portier qu'il venait de rudoyer. Les yeux de l'Africain s'enflammèrent.

— Je vous l'ordonne au nom de la sainte obéissance, cria-t-il.

Sans le savoir, il avait employé les mêmes mots

que François d'Assise parlant à ses saints compagnons. Comme il s'était levé, des abeilles endormies dans les plis de sa cape s'étaient envolées, d'un *pizzicato*, et bourdonnaient autour de lui ; un rayon de soleil argentait ses cheveux blancs, les cicatrices, à ses mains, marquaient leurs deux stigmates, et le prêtre subjugué avait cru soudainement voir le prêcheur des oiseaux commandant au frère Masseo, dans les jardins de Spolète... Alors il baissa la tête et, soumis, il s'éloigna...

* * *

Ce matin-là, M. Van den Kris montait d'un pas alerte l'avenue Ducis, qui mène à Source Joséphine, et il sifflait pour s'entraîner le refrain de la *Sidi-Brahim*, car la musique militaire était la seule qu'il admît, et encore, limitée à la clique.

En venant, dans le tramway, il avait lu tous les journaux où l'on parlait du soulèvement de la Côte d'Ivoire, qui prenait les proportions d'une véritable guerre sainte, et en suivant l'avenue, son chapeau de paille à la main, il imaginait qu'il commandait une colonne de réprésailles chargée de dégager Singrobo. Il faisait toujours de ces rêves hardis, en se promenant. Il marchait alors plus ou moins vite, selon la nature de ses pensées. S'il tenait une palabre à l'entrée d'un village ou s'il veillait sur le campement endormi, il marchait tout doucettement avec un air de rentier flâneur, puis brusquement on le voyait presser le pas, partir à toute allure : c'est que sa colonne venait de tomber dans une embuscade ou qu'on sonnait la charge sous une palmeraie. Il avait dû charger plusieurs fois depuis la halte du tramway, car il transpirait

énormément en franchissant la porte de la maison de retraite. Entré dans le jardin, il arrêta son rêve comme on ferme un livre, la page cornée.

— Je vous apporte les journaux de Paris, dit-il aux missionnaires. Cela se gâte, en Afrique.

— Oui, nous avons vu, bougonna le Père Labry, qui avait pour les noirs le même amour que saint Magloire. C'est du joli...

— Les Sénégalais ont raison, allez, dit un autre, assis au bord du bassin rose. « Blancs y a tout pareil sauterelles. »

— Pauvres diables, continuait le Père Labry... Je n'aurais pas dû partir. On aurait peut-être pu faire quelque chose... On va envoyer des colonnes, c'est entendu, tuer encore des hommes, incendier des villages, mais on sera bien avancé après... Ils nous détesteront un peu plus, c'est tout... Ah! je plains les Pères qui seront expédiés là-bas maintenant.

— Allons, fit malicieusement un autre missionnaire, un grand garçon barbu qui boitait, voilà notre baba (1) qui va encore défendre ses sauvages.

— Sauvages! s'emporta le vieux père. Moins que nous... Tenez, comparez donc les marchands de vin d'ici à ceux de là-bas...

Tout le groupe se mit bruyamment à rire.

— Ah! il avoue qu'il va au café... Vous verrez qu'on nous le ramènera pompette...

— Mais parfaitement, j'y vais et je bavarde, et je trinque, c'est ma manière de faire des conversions. Eh bien! supposez qu'un patron d'ici ne soit jamais à son comptoir et laisse les clients se servir eux-mêmes, croyez-vous qu'il y en a beaucoup qui paieront? Pas un, j'en suis certain. Je les connais,

(1) Grand-père.

les gaillards. Et le dernier emportera peut-être la caisse... Tandis qu'en Baoulé j'ai toujours vu les cases où l'on vend la samba, sans personne pour les garder. L'homme est à sa récolte, dans les palmiers, et quand les porteurs ont bien bu, il n'y en a pas un qui partirait sans mettre son écot dans le sac suspendu à la porte. Et c'est des gens comme ça que vous voulez civiliser à coups de fusil... Mais ils valent mieux que vous...

M. Van den Kris, qui méprisait les nègres, resta la bouche cousue. Magloire Dubourg non plus ne se mêlait pas à la discussion. Il semblait plus soucieux que d'ordinaire. Assis à l'écart, il lisait les journaux. On y parlait moins de lui, ce matin; la révolte noire emplissait toutes les premières pages et une colonne de dernière heure.

Les troubles avaient commencé dans le pays de Kong, l'un des plus tranquilles pourtant de la Haute Côte d'Ivoire. Depuis plusieurs mois, on signalait une agitation inquiétante sur les bords de la Comoë, cette mystérieuse rivière qui serpente dans la Grande Forêt et dont on ne peut saisir les rives. Les indigènes se plaignaient d'avoir été razziés à plusieurs reprises sans que les troupes des postes aient rien fait pour les protéger, et depuis, découragés, ils n'avaient pas repris le travail. Quand les adjoints des affaires indigènes s'étaient présentés dans les villages pour percevoir l'impôt, on les avait acueillis à coups de pierres.

On avait alors envoyé des colonnes chargées moins de châtier les rebelles que de les effrayer, mais, au lieu de rétablir le calme, c'est elles, au contraire, qui avaient déchaîné la révolte. En effet, comme les chefs de groupes ne disposaient pas d'effectifs suffisants, ils avaient recruté au passage des partisans choisis parmi les races les

plus guerrières, les bambaras à trois balafres et les baoulés aux longs fusils à pierre si bien que les villages pillés avaient cru voir revenir les mêmes bandes qui les avaient razziés, mais marchant cette fois sous les ordres des blancs.

Devant cette injustice, les noirs se soulevèrent. En quelques jours, tout le pays de Kong était révolté. A mesure que les colonnes avançaient, l'insurrection grandissait devant elles, mystérieusement ordonnée. Les pertes devinrent rapidement si lourdes qu'on dut se replier sur les postes. Cette retraite avait enhardi les noirs; ceux qui hésitaient encore s'étaient joints au mouvement, et le gouvernement avait dû enfin se résoudre à avouer la vérité : toute la colonie était soulevée, du golfe de Guinée jusqu'au Soudan.

C'était la plus grave révolte que la colonie eût jamais connue. Tous avaient pris les armes, sans distinction de races, des Mandingues fétichistes aux Peuhls musulmans; les auxiliaires indigènes lâchaient nos colonnes et rejoignaient leurs tribus, avec cartouches et fusils; on n'osait plus aventurer de troupes dans la forêt équatoriale, tous les villages des clairières soulevés, et l'on attaquait nos soldats jusqu'aux portes de Bingerville.

Pour faire mieux comprendre à leurs lecteurs la gravité de cette révolte, les journaux présentaient en regard la carte de France et celles des régions soulevées, de l'Achanti au Niger : elles étaient d'égale grandeur. Pour vaincre la révolte, il fallait maintenant que nos troupes marchent des mois entiers, venant de la Guinée ou du Sénégal, ou bien que, débarquant à Grand-Bassam, elles franchissent trois cents kilomètres de forêt vierge, la grande forêt humide et ténébreuse, dont les frondaisons éternellement vertes viennent mourir aux lagunes de la côte.

La plupart des journaux parlaient de saint Magloire à propos du soulèvement noir et regrettaient de ne pouvoir faire connaître son opinion, car il connaissait mieux que personne les peuplades révoltées. *Le Cri public* allait plus loin :

« On ne manquera pas de faire un rapprochement, disait-il, entre cette insurrection soudaine, visiblement préparée, et le voyage inopiné de Magloire Dubourg en France. D'aucuns se demandèrent même si le fameux voyageur n'est pas venu ici comme envoyé des noirs, en prévision de ce qui allait se produire, et pour traiter avec le gouvernement français. »

Le Père Labry, à qui le saint avait fait lire ce passage, se mit à rire en se tirant la barbe.

— Elle est bien bonne ! Vous voilà passé ambassadeur des nègres...

***

Paris était agité. Tant que les troubles d'Afrique s'étaient bornés à des soulèvements de villages, le public n'y avait pas pris garde. On lisait distraitement la liste des premiers tués, presque tous des tirailleurs : Diara, Foutabé, Ibrahim N'Daye, Moussa : des sauvages, en somme... Les hommes étaient tranquilles, sachant bien qu'on ne les rappellerait pas pour cette guerre-là. Les femmes ne regardaient même pas les dépêches, ne lisant que les articles sur le saint. Cela se passait trop loin, le danger ne pourrait jamais franchir les mers...

Mais brusquement, après les nouvelles du matin, on s'était ému. Chaque journal publiait sur deux colonnes un petit filet en italique, sous le titre « Communiqué », et il avait suffi de ce mot-là pour

que la foule comprit. On s'était souvenu... « Encore ! » On avait cru flairer la mort... On imaginait, jalonnant les pistes, les petites croix perdues, on pensait aux longues agonies dans la brousse où rôdent les bêtes, aux gamins qui partiraient et ne reviendraient plus. La guerre, on savait ce que c'était, depuis 1914...

En manchette, *le Peuple* résumait l'opinion des milieux ouvriers. « Pas un homme ! Pas un sou ! » Mais les grands journaux demandaient une répression terrible. *Le Jour*, qui aimait les formules laconiques et les idées mises en image, avait publié sous ce titre « le grenier noir » une sorte de schéma où l'on voyait une pyramide de ballots plus ou moins gros : café, céréales, épices, sucre, riz, et *le Jour* comptait bien que, pour n'être pas privée de toutes ces denrées, la France généreuse sacrifierait encore quelques soldats. Le même quotidien faisait d'ailleurs observer qu'il s'agissait de troupes spéciales, des soldats de métier, des légionnaires, des indigènes, quelques bataillons de coloniaux composés de têtes brûlées, et qu'en somme la seule destinée de ces militaires-là, c'était de faire la guerre et au besoin d'y mourir. On avait interviewé plusieurs gouverneurs en congé, la femme d'un explorateur, deux généraux coloniaux, et tous jugeaient les représailles nécessaires. Restait bien l'avis des soldats, mais personne n'y avait songé. A celui des nègres non plus.

Sur les boulevards, où les journaux affichaient leurs dernières dépêches, la foule stationnait, houleuse, mais à l'exception d'une bande d'étudiants, vite dispersée par la police, l'ordre n'avait pas été troublé.

L'après-midi, devant la Chambre des Députés, les quelques badauds qui guettaient à la grille

étaient tous de la Sûreté. Les promeneurs passaient, indifférents. Mais à l'intérieur du Palais, dans les couloirs, dans la salle des Pas Perdus, à la buvette, c'était le brouhaha des grands débats. Pour trouver le calme, il fallait se retirer dans la Salle des Séances.

Quelques vieux appliqués, dont on ne voyait des tribunes que les crânes luisants, faisaient leur correspondance, n'écoutant rien. Certains lisaient. D'autres bavardaient par petits groupes.

Tout seul au banc du gouvernement, un gros homme dodelinait de la tête et jouait machinalement avec un coupe-papier. De temps en temps, interrompant son marmonnement, une voix tombait de la tribune et disait : « Adopté », puis reprenait sa lecture. Personne n'aurait pu dire de quoi il s'agissait.

Des députés entraient, sortaient. Des huissiers, aux airs de bedeaux, avec leur chaîne d'argent, apportaient les nouvelles du dehors. Un politicien fameux arrivait en coup de vent, comme un chanteur vient regarder la salle, avant le rideau, serrait quelques mains et repartait, après un coup d'œil aux tribunes. Les vieux écrivaient toujours. Cela sentait l'agence d'affaires, le collège et la Cour d'Assises.

Les galeries du public étaient déjà bondées quand la salle commença à se remplir. Les députés arrivaient par trois ou quatre et rejoignaient leur place. On vit alors quelqu'un traverser l'hémicycle, un dossier sous le bras, et monter lestement l'escalier de la tribune. Un éclat de rire gagna tous les bancs. De plusieurs côtés on cria :

— Bouicard ! Bravo Bouicard !...

Les huissiers, eux aussi, avaient levé le nez, regardant l'orateur avec des visages égayés. Ce

Bouicard, qui ne méritait peut-être pas cette célébrité plus qu'un autre, était une des têtes de Turc du Palais-Bourbon et, si grave que fût la discussion, il suffisait qu'il ouvrît la bouche pour que l'assemblée se détendît. On l'estimait beaucoup, tout en le trouvant stupide, et au lieu de le desservir, les aventures burlesques et les mots saugrenus que lui prêtaient les journaux avaient fini par lui faire une réputation. Il était également dévoué à tous les gouvernements, tant qu'ils étaient solides, et ne votait jamais qu'avec la majorité. Cette fois encore, il devait prendre la parole par ordre, simplement pour occuper la tribune en attendant l'arrivée des ministres.

Dans le brouhaha, on l'entendit commencer sa lecture. C'était son éternel projet sur le canal des Deux Mers. Déjà nerveux, quelques députés se fâchèrent.

— A la suite ! criaient-ils. C'est une dérision.

Mais d'autres l'encourageaient pour s'amuser.

— Très bien, Bouicard. Continuez...

Des lazzis s'entre-croisaient. Le président, sans conviction, agitait sa sonnette. Et, insensible à ce brouhaha, l'autre continuait son discours, d'une voix nasillarde, le nez dans ses papiers. On entendit qu'il parlait des travaux à effectuer dans l'étang de Thau, sur la côte méditerranéenne.

— Et sur la Côte d'Ivoire? cria quelqu'un à droite.

Toute la Chambre se mit à rire, et la suite du discours se perdit dans le bruit, haché d'interruptions qui se voulaient drôles. Les pupitres commençaient à claquer, le président criait : « Messieurs ! messieurs ! » et les mots se croisaient, venant de tous les bancs :

— Bravo, Riquet-à-la-Houppe !... Chez les nègres !... Ferme ton écluse...

Puis, d'un seul coup, le silence se fit. Un groupe de députés entra, comme un flot noir, et se répandit dans les travées. Le banc des ministres se remplit en un clin d'œil et, sans que personne y eût pris garde, M. Bouicard avait ramassé ses papiers et quitté la tribune. L'atmosphère avait soudainement changé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandaient les curieux intrigués se penchant vers l'hémicycle.

Les garçons à gilet rouge n'eurent pas le temps de leur répondre. Une longue ovation s'élevait de la salle, quatre cents députés, debout, acclamaient le président du Conseil qui venait d'arriver. On le reconnaissait marchant un peu voûté, l'air bourru. Il remercia d'un signe de tête et alla s'asseoir, serrant des mains tendues.

— Attendez de savoir, avant d'applaudir, cria un socialiste dans le tumulte qui s'apaisait.

Stimulée, l'ovation reprit, plus violente. Le public des tribunes applaudissait aussi, malgré les huissiers. On entendit à peine le vacarme, vite étouffé, d'un protestataire qu'on faisait sortir.

Quand le calme fut rétabli, l'interpellateur, qui tout à l'heure était venu juger sa salle, escalada la tribune.

— Il est ému, dirent les habitués.

Ils devinaient cela, rien qu'à sa façon de brouiller ses papiers devant lui, le front baissé. Puis il releva lentement la tête, et son regard se posa devant lui, sur le banc du gouvernement. Les deux poings sur son pupitre, le premier ministre attendait l'attaque.

— Messieurs,.. A l'heure où sur des terres lointaines déjà payées de notre sang de jeunes vies françaises vont s'offrir...

Il parlait d'une voix souple et chaude qui cares-

Ces quelques paroles les arrêtèrent net. Un court silence, effaré... Était-ce une boutade, était-ce un aveu ?

— Ce n'est plus l'heure de faire des mots, cria quelqu'un.

Les voix bourdonnaient. On n'osait plus crier. Plus posément, ayant choisi des notes dans les pièces éparses de son dossier, l'interpellateur apportait ses preuves. D'après un rapport récent du gouverneur de l'Afrique Occidentale, on avait pu supposer que les peuplades soulevées étaient ravitaillées en armes par les comptoirs de la Sierra Leone et de la République noire de Libéria. Il n'en avait pas fallu plus au Conseil des ministres pour se lancer, sans en avoir référé aux Chambres, « seul porte-parole du pays », dans la plus périlleuse des équipées. Une note « dont le ton rogue décelait bien son origine », — une acclamation ponctua l'allusion, — venait d'être adressée à l'Angleterre, la mettant en demeure d'avoir à surveiller les opérations de ses comptoirs. Enfin, au risque de soulever aux États-Unis une émotion d'une portée incalculable, on avait décidé de procéder à une démonstration navale devant Monrovia, capitale de l'État libérien, créé, on le sait, par l'initiative de sociétés philanthropiques américaines, tandis qu'une forte colonne venue de Guinée franchirait la frontière. Il ne s'agissait donc plus de « justes représailles », mais bien d'une nouvelle expédition coloniale, « dont on n'osait envisager les conséquences ». A la Chambre de dire si elle voulait suivre le gouvernement, ou lui demander des comptes.

Quand l'orateur se tut, les applaudissements éclatèrent, mais une inquiétude trop lourde pesait sur les poitrines pour qu'on songeât à lui faire un

triomphe. Tous les regards étaient tournés vers le président du Conseil qui s'était levé.

— A la tribune ! lui cria-t-on.

Il parut hésiter, puis il monta. Pas le moindre papier à la main : tous les yeux le remarquèrent. Et aussitôt, sans préparation, sans tergiverser, il répliqua. Pour la répression des troubles, toute discussion était superflue ; elle était nécessaire. Une seule voix cria : « Non ! », des bancs socialistes, vite couverte par les huées.

Restait la question des interventions voisines. Un silence émouvant semblait élargir la salle devant sa parole. On la regardait naître. Rien n'existait plus que ce vieillard à la tête enfoncée, les mains derrière le dos. Des tribunes, on ne voyait que son crâne nu, les deux trous noirs des yeux et la grosse moustache blanche, bougeant à peine. Quels projets avaient pu se nouer derrière ce front têtu ?

D'un mot, il balayait l'interprétation malveillante de sa note à l'Angleterre. Le gouvernement, — sa voix ici se fit plus forte, — était pleinement d'accord avec notre alliée au sujet des opérations dans l'Afrique occidentale, et c'était également avec l'approbation formelle des États-Unis que la France allait châtier « les agresseurs sournois de Libéria qui croyaient pouvoir fournir impunément des armes aux meurtriers de nos soldats, comme ils l'avaient déjà fait en 1905. »

Sans l'attaque non désintéressée de son prédécesseur, — « mon successeur peut-être », dit-il d'un air d'indifférence bougonne qui fit sourire, — le président du Conseil aurait, dès le début de la séance, mis le Parlement au courant de ses négociations. Des engagements avaient été pris de part et d'autre...

Ces quelques paroles les arrêtèrent net. Un court silence, effaré... Était-ce une boutade, était-ce un aveu ?

— Ce n'est plus l'heure de faire des mots, cria quelqu'un.

Les voix bourdonnaient. On n'osait plus crier. Plus posément, ayant choisi des notes dans les pièces éparses de son dossier, l'interpellateur apportait ses preuves. D'après un rapport récent du gouverneur de l'Afrique Occidentale, on avait pu supposer que les peuplades soulevées étaient ravitaillées en armes par les comptoirs de la Sierra Leone et de la République noire de Libéria. Il n'en avait pas fallu plus au Conseil des ministres pour se lancer, sans en avoir référé aux Chambres, « seul porte-parole du pays », dans la plus périlleuse des équipées. Une note « dont le ton rogue décelait bien son origine », — une acclamation ponctua l'allusion, — venait d'être adressée à l'Angleterre, la mettant en demeure d'avoir à surveiller les opérations de ses comptoirs. Enfin, au risque de soulever aux États-Unis une émotion d'une portée incalculable, on avait décidé de procéder à une démonstration navale devant Monrovia, capitale de l'État libérien, créé, on le sait, par l'initiative de sociétés philanthropiques américaines, tandis qu'une forte colonne venue de Guinée franchirait la frontière. Il ne s'agissait donc plus de « justes représailles », mais bien d'une nouvelle expédition coloniale, « dont on n'osait envisager les conséquences ». A la Chambre de dire si elle voulait suivre le gouvernement, ou lui demander des comptes.

Quand l'orateur se tut, les applaudissements éclatèrent, mais une inquiétude trop lourde pesait sur les poitrines pour qu'on songeât à lui faire un

triomphe. Tous les regards étaient tournés vers le président du Conseil qui s'était levé.

— A la tribune ! lui cria-t-on.

Il parut hésiter, puis il monta. Pas le moindre papier à la main : tous les yeux le remarquèrent. Et aussitôt, sans préparation, sans tergiverser, il répliqua. Pour la répression des troubles, toute discussion était superflue ; elle était nécessaire. Une seule voix cria : « Non ! », des bancs socialistes, vite couverte par les huées.

Restait la question des interventions voisines. Un silence émouvant semblait élargir la salle devant sa parole. On la regardait naître. Rien n'existait plus que ce vieillard à la tête enfoncée, les mains derrière le dos. Des tribunes, on ne voyait que son crâne nu, les deux trous noirs des yeux et la grosse moustache blanche, bougeant à peine. Quels projets avaient pu se nouer derrière ce front têtu ?

D'un mot, il balayait l'interprétation malveillante de sa note à l'Angleterre. Le gouvernement, — sa voix ici se fit plus forte, — était pleinement d'accord avec notre alliée au sujet des opérations dans l'Afrique occidentale, et c'était également avec l'approbation formelle des États-Unis que la France allait châtier « les agresseurs sournois de Libéria qui croyaient pouvoir fournir impunément des armes aux meurtriers de nos soldats, comme ils l'avaient déjà fait en 1905. »

Sans l'attaque non désintéressée de son prédécesseur, — « mon successeur peut-être », dit-il d'un air d'indifférence bougonne qui fit sourire, — le président du Conseil aurait, dès le début de la séance, mis le Parlement au courant de ses négociations. Des engagements avaient été pris de part et d'autre...

— Encore la diplomatie secrète! cria-t-on des bancs de gauche...

— Elle ne le sera plus longtemps, puisque je vais tout vous dire, répliqua le premier ministre.

La France avait obtenu toute liberté d'agir à Libéria. A titre de compensation, nous laissions les mains libres à l'Angleterre pour poursuivre ses opérations de police en Éthiopie, et nous donnions carte blanche aux États-Unis, au cas où ils jugeraient bon de « surveiller étroitement » les affaires intérieures du Mexique.

La majorité ressaisie applaudissait à tout rompre, mais des exclamations se mêlaient aux bravos. On entendait encore des lambeaux de phrases: « La plus grande France... Réservoir d'hommes... Richesses inexploitées... » Puis le vacarme couvrit la voix. Les socialistes descendaient en vociférant de leurs travées.

— Pas un homme!... criaient-ils.

De la droite, des députés s'élancèrent vers eux, le poing tendu, et ils les menaçaient par-dessus les huissiers accourus. Des « Vive la France! » et des « A bas la guerre! » se répondaient. Gesticulant au pied de la tribune, un communiste apostrophait le président, ses clameurs noyées dans le hourvari.

— Marchandage honteux! hurlait-il, les joues cramoisies.

— C'est ça votre République! s'égosillait à droite un petit homme aux cheveux longs.

Le président, penché, lançait des rappels à l'ordre qu'on n'entendait pas, et il agitait vainement sa sonnette. C'était un grouillement d'êtres furieux qui hurlaient.

Le président du Conseil n'avait pourtant pas quitté la tribune, et quand décrut le tapage, il



reprit son discours au même point, au même mot. On se tut, la fièvre tombée, les voies cassées. Et puis on voulait savoir... Ce fut l'exposé du plan de campagne. Le président du Conseil parlait maintenant au milieu d'un silence absolu ; c'était presque tragique, après cet orage. Une foule qui haletait. Tous les regards, toutes les pensées convergeaient sur lui, aspirant les mots. Mille rayons invisibles qui devaient le pénétrer.

— Qui donc oserait laisser sans sépultures les morts de la Haute-Côte, sans vengeurs les défenseurs de Séguéla ? Notre devoir...

A ce moment, imprévue, comme un coup de tonnerre, une voix retentissante éclata dans la salle, venant des tribunes :

— Taisez-vous !

Interloqué, le ministre leva la tête, bouche ouverte, très pâle.

— Je vous ordonne de vous taire...

D'un même élan, tous les députés s'étaient retournés stupéfaits. Tous les yeux cherchaient l'homme. On se bousculait dans les galeries, on se penchait pour voir. Le président dut crier quelque chose et des huissiers coururent. Brouhaha d'affolement...

— Le devoir des hommes n'est jamais de tuer. Vous allez, pour effacer du sang, faire couler du sang. Vous livrez des esclaves à des peuples de proie comme des bêtes au marchand...

Dans la salle, on criait. Autour de l'homme, c'était une bousculade, des bancs renversés.

— Ce que vous tripotez dans cette baraque de foire, c'est la sueur et le sang des autres... C'est la souffrance des noirs que vous mettez à la chaîne, c'est la vie des gamins que vous égorgez pour payer vos conquêtes... Du sang ! Toujours du sang !

Alors on le vit... Son grand bras tendu maudissait l'assemblée. Tous reconnurent Magloire Dubourg, d'instinct. Ce teint bronzé, ces yeux ardents, tout ce masque lumineux, les plates photographies des journaux n'avaient pu en donner l'idée, mais on comprenait tout de suite que c'était lui. Ce ne pouvait être que lui...

Un murmure montait de l'amphithéâtre où tous les députés s'étaient levés, mais personne encore n'osait interrompre. Une crainte surhumaine les serrait à la gorge. Des femmes, aux tribunes, le dévisageaient, hagardes, leurs poings crispés aux lèvres. Un garçon s'était jeté sur le saint, mais, au moment de le toucher, il s'était arrêté; il reculait, il n'osait pas... Le Père Labry, hébété, regardait son grand ami sans faire un geste. Et lui parlait, lançant l'anathème, clamant son horreur:

— Vous avez payé des territoires de tant de morts qu'ils pourraient les couvrir jusqu'au dernier arpent de leur moisson funèbre... Dieu vous a fait vivre pour aimer, et vous ne parlez que de haine; il vous a voués au bonheur et vous avez instauré la misère; il vous a donné le paradis terrestre, et vous vous le disputez à coups de crocs comme de mauvais chiens se disputent un os... Honte sur vos têtes, si vous faites couler le sang des noirs! C'est ici que sont les barbares... Mes sauvages d'Afrique, en des siècles de guerre, n'auraient pas pu dresser cette pyramide de dix millions de cadavres qui répand encore sur l'Europe son témoignage putréfié...

Le murmure hostile d'en bas s'enflait. Chaque mot les cinglait de son coup de cravache. Ce fut une huée... Des tribunes, on ne voyait plus qu'une foule de visages mauvais, de poings crispés. Des menaces montaient de partout.

— A la porte!... Assez!... C'est un fou!...



Le Père Labry avait saisi Magloire Dubourg par le bras et il le suppliait, les lèvres tremblotantes. Mais le saint le repoussant parlait toujours, et sa voix puissante bousculait les clameurs, comme un sanglier coiffé secoue les chiens.

— Pas un Christ sur vos murs! tonnait la bouche prophétique... Il vous jugeait du haut de sa croix, trafiquants bavards!... Combien d'entre vous partiront à la conquête de ces pays que vous mettez aux fers? Je le jure, tout le sang qui coulera, vous le payerez en larmes... Le jour viendra où vous serez aussi des faibles, le jour viendra où vous serez aussi des pauvres, le jour viendra où vous ne serez plus la botte qui écrase, mais la chose pantelante qui gémit... Priez pour vous, beaux parleurs sans conscience, demain sera la rançon d'aujourd'hui...

Dans les couloirs, c'était une ruée: huissiers, députés, badauds, journalistes,

— Où est-il?... Où est-il?...

Leur trombe en criant grimpait les escaliers, s'engouffrait. Dans la salle, les parlementaires s'étaient massés, en troupeau. Coude à coude, ils retrouvaient du courage. Ils criaient tous ensemble, pour ne plus l'entendre. Plus de partis, plus de rivaux: leurs cous gonflés beuglaient tous les mêmes injures. Comme le saint, d'un souffle profond, reprenait haleine, le président du conseil voulut riposter. Sa voix chevrotait:

— Je supplie mes collègues de ne pas prêter attention aux divaga...

Saint Magloire l'arrêta encore, impérieux.

— Taisez-vous !

Et l'autre se tut, dompté, les joues blêmes.

— Ne sens-tu pas que la mort te tient déjà, vieillard ambitieux. Ton dernier sarcasme te tuera, comme la dernière piqûre du frelon... Que faites-

vous tous, parasites, à ces places volées par des promesses...

La porte de la tribune claqua, violemment, et dix hommes en bousculade se jetèrent sur le saint. On les aperçut d'en bas et, d'une clameur spontanée, la Chambre acclama. Ce fut un cri de triomphe, un grand rire soulagé. Ouf! on l'entraînait... Les galeries du public se vidaient dans un affreux tapage. Les députés aussi s'élancèrent vers la porte; un coup de sonnette les retint.

— Messieurs, cria théâtralement le président, la séance continue.

Les portes-fenêtres du salon des Quatre-Colonnes étaient ouvertes sur le jardin. Assis dans un fauteuil rouge aux accoudoirs dorés, le président du Conseil, encore défait, remerciait des amis, la main molle. En quittant la tribune, il s'était trouvé mal.

— Il faisait si chaud, n'est-ce pas, expliquait-il avec gêne. Et puis, j'avais veillé tard...

— Vous vous surmenez, monsieur le Président...

L'interpellateur était venu le congratuler parmi les premiers, et ils étaient restés un bon moment se secouant les mains avec effusion, sans rien se dire, tout émus. Dans les coins, par petits groupes animés, on bavardait.

— On l'a reconduit à Rueil aussitôt après son interrogatoire...

— C'est ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Un toqué.

— En l'arrêtant, on risquait de le rendre sympathique.

— Vous connaissez cela, Source Joséphine?

Interrogé, un député en soutane répondait, la mine contristée:

— Oui, un établissement très convenable. Les

pauvres gens vont être désolés... Le mieux pour eux serait de s'en débarrasser au plus vite.

Ailleurs, un socialiste se démenait :

— Certes, nous sommes hostiles à toute expédition coloniale, nous sommes à ce sujet en désaccord absolu avec le pouvoir, mais j'espère que personne n'a pu supposer que nous approuvions cette grossière diatribe.

Ses adversaires, courtoisement, le rassuraient.

— Cher ami, comment pouvez-vous croire...

Fatigué, le président fermait les yeux. Des mots bourdonnaient autour de lui.

— Grandeur économique... Empire colonial... Drapeau offensé...

Et, s'endormant, il semblait les chasser, du bout des doigts, comme on éloigne les mouches de septembre...

***

En suivant la Seine, de sa voiture, saint Magloire aperçut un régiment qui faisait la pause. D'une main qui tremblait encore, il se signa.

Les soldats avaient formé les faisceaux tout le long du trottoir. Tenue de guerre, casqués. Les passants accouraient pour les voir de près.

— Ce sont des coloniaux qui partent pour l'Afrique.

Les fantassins venaient du fort de Vanves et allaient s'embarquer à la gare de Lyon. On eût dit, turbulente, une cour d'école à l'heure de la récréation. Ils jouaient, à grosses tapes fraternelles, ils riaient, s'appelaient. Cela les soûlait ce grand voyage; ils se sentaient déjà différents des autres, grandis par l'aventure. Ils regardaient les gens d'un air railleur, un peu de mépris. Ceux qui cette

nuit pleuraient sur leur paillasse blaguaient comme les copains.

— Au revoir, les poules! On s'en va au pays des singes.

Les badauds pénétraient dans leurs rangs, distribuant des cigarettes, leur donnant de l'argent. Pour ce jour-là, les officiers laissaient tout faire. Assis, jambes pendantes, sur le parapet, des anciens tannés et médaillés vidaient leurs bidons.

A l'écart, un petit imberbe, avec des joues pâlottes, parlait tout bas à une femme.

— Maman, maman!

Timidement, il la tenait par le coude, n'osant pas la serrer dans ses bras devant tout le monde. S'étouffant avec son mouchoir, elle pleurait; une plainte continue lui montait à la gorge, et entre les larmes qui lui brouillaient les yeux, elle le regardait, sauvagement, de tout son être, comme si elle avait cru pouvoir le prendre, l'absorber, le garder vivant dans son cœur.

Ses bottines et sa jupe étaient blanches de poussière. Depuis Vanves, elle suivait les soldats à pied, ne sentant pas sa fatigue. Elle eût voulu que ce calvaire durât toujours, pour avoir au moins son petit près de ses yeux, être là pour le défendre. Elle le suivrait jusqu'au bout, jusqu'au dernier regard, jusqu'au suprême écho du train. Si c'était la dernière fois...

Son dos maigre frissonnait de sanglots.

— Ne pleure pas, maman!...

Son mouchoir aux lèvres, elle le dévorait des yeux. Une vision horrible la poursuivait. Elle croyait voir, sous cette peau blanche de fille, l'affreuse armature des os qui troue la chair, le rictus effrayant des dents sans lèvres, le double trou des yeux, ce même masque qu'elle avait déjà

vu, quand on avait retrouvé l'autre, l'aîné, dans un champ ravagé d'Artois.

— Mon chéri, mon chéri! haletait-elle, comme si ces pauvres mots d'amour avaient pu fléchir le destin.

Le petit sentait les pleurs lui monter aux yeux, de son pauvre cœur battant. Pour qu'elle oublie, il se forçait à plaisanter, la gorge sèche, avec un sourire triste qui lui tirait la bouche.

— On reviendra, va... Tiens, dis-moi ce que tu veux que je te rapporte de là-bas...

Farouche, elle lui prit la tête à deux mains. Et, gémissante :

— Rapporte seulement ta petite figure, mon chéri!...

VI

En savates, débraillé, la chemise de nuit ouverte sur le cou, M. François Dubourg se relisait. Par la fenêtre entrait un bruit frais de feuillage, et l'on voyait, sur un mur blanc, l'ombre des arbres battre de l'aile.

Le tapis du cabinet de travail disparaissait sous les journaux. Il y en avait sur les fauteuils, sur tous les meubles, encore dépliés, et rien qu'en détournant les yeux le romancier pouvait lire les titres, en lettres grasses, sur trois colonnes : *Saint Magloire soulève un scandale à la Chambre.* Chaque fois, cela lui donnait un coup au cœur, et il laissait retomber sa plume, découragé.

— Après cette trouvaille-là, songeait-il en tirant sa barbiche, ma rosette rouge est bien dans le seau... Juste à la veille de la promotion, quand on me l'avait promise, ça n'est tout de même pas de chance.

Puis poussant un soupir :

— Et pour dire quoi, je vous le demande... Ah ! oui, il aurait mieux fait de se tenir tranquille !...

Il essuyait son binocle avec un coin de mouchoir, puis se remettait au travail, appliqué comme un comptable. Son éditeur, en lui retournant les épreuves de son roman *Monsieur de Cambrelus*,

qui devait paraître en livraisons, tous les samedis, lui avait demandé d'ajouter deux lignes par feuillet. La composition des premiers numéros terminée, on s'était aperçu que les pages étaient un peu blanches, et il fallait absolument allonger le texte sans toutefois remanier la mise en pages, afin d'éviter des frais. Le feuilletoniste, depuis qu'il était dans le métier, en avait vu bien d'autres, et cette exigence saugrenue ne l'avait pas tellement surpris. Tout en pensant à l'incartade de son frère et à sa croix d'officier perdue, il ajoutait machinalement ce qu'on lui demandait.

Si son gentilhomme courait dans la campagne, M. Dubourg faisait se lever la lune ou luire le soleil, au petit bonheur, pourvu que la description tînt en deux lignes. Lorsque M. de Cambrelus rencontrait un quidam au bas d'une page, il s'exclamait : « Pâques Dieu, le plaisant visage de drôle ! » ou lui criait : « Holà ! maraud !... » Et s'il apercevait l'équipage de la Belle Piémontaise, « un trouble inexprimable s'emparait soudainement de son esprit », ce qui faisait juste le compte, en caractères de neuf. A l'avant-dernière page, il intercala même une pensée qui venait là vraiment comme un sabre dans un bénitier. « En voulant faire le bien, déclarait M. de Cambrelus, un saint fait parfois plus de mal qu'un parpaillot. » Et les lecteurs ne durent jamais comprendre pourquoi le mousquetaire gascon avait fait cette remarque intempestive à une fille d'auberge qui lui servait du godiveau.

Sa tâche terminée, M. François Dubourg n'eut pas le courage de se remettre à son feuilleton du *Français*. Il se sentait la tête vide, sans goût à rien. Il regardait distraitement les deux états épinglés au mur ; celui de *Prince ne daigne* tout re-



couvert de croix, un véritable cimetière, et celui de *Mademoiselle Flamberge* encore à peu près vierge, avec ses cases vides. Comme il faisait, dans ses romans, une grosse consommation de vies humaines et que ses personnages ne tenaient pas en place, battant continuellement le royaume, de Gascogne en Flandre, le romancier devait dresser, afin de s'y retrouver, de grands tableaux en deux couleurs, où chaque personnage avait sa case, avec son nom et son signalement (car il ne fallait pas qu'un blond devînt brun en cours de route), et il y inscrivait les mutations au fur et à mesure : blessé à Coutras, soigné au château de Vineuse, enlèvement de la fille du marquis... Puis, quand un coup d'épée ou une balle d'arquebuse avait enfin couché le jeune homme en terre, il barrait tout bonnement sa case d'une croix au crayon bleu.

En temps ordinaire, le feuilletoniste n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur cette comptabilité et compter les concessions vides pour se donner du courage, mais aujourd'hui, rien ne pouvait le stimuler.

— Il était célèbre, on l'admirait, nous avions la cote, et voilà qu'il gâche tout d'un coup de tête, songeait-il, accablé. Quand ça marchait si bien!...

Désœuvré, M. Dubourg descendit au jardin.

— Tiens, fit-il en arrivant sur le perron, tu étais là?

— Mais oui, répondit M. Van den Kris, renversé dans un fauteuil d'osier, les pieds sur la margelle du vieux puits. Arrivé par le premier train.

— Tu sais du nouveau?

— Rien. Ce qu'il y a dans les journaux... J'étais avec lui hier matin, mais il ne m'a rien dit... Et toi, qu'en penses-tu?

— Très embêtant, soupira simplement le romancier. C'est bien une de ses inventions.

M. Van den Kris désigna Gérard d'un mouvement de tête.

— Eh bien! ton fils trouve cela épatant, lui. Il est fier de son oncle, il regrette de n'avoir pas été là.

M. Dubourg haussa les épaules, indulgent :

— C'est de son âge. A vingt ans, si on n'est pas anarchiste, c'est qu'on n'a pas de cœur. Seulement, si on le reste passé cet âge-là, c'est qu'on est idiot. Ça lui passera.

Puis, après un regard au revers de son veston, il soupira :

— Ça n'est pas encore cela qui me fera aimer les nègres.

Pour chasser leurs soucis, le pseudo Hollandais proposa une partie de cochonnet, en attendant le déjeuner.

— Que dit-on de ça dans Barlincourt ? demanda M. Dubourg entre deux boules.

Gérard s'enflamma :

— Ah! si tu avais vu à la rentrée de l'usine, tous les ouvriers étaient après moi... Il y en avait un qui avait mis à sa casquette la manchette du *Peuple*. « Vive saint Magloire! » Ils étaient comme fous. Tous m'ont demandé quand il allait revenir; ils veulent lui faire une grande réception.

— C'est cela, le camarade Burtin prononcera un discours, vin d'honneur, et partie de concert par la jeunesse révolutionnaire. Pour un saint, c'est un programme tout indiqué.

— Comment, tu ne serais pas content de voir mon oncle fêté.

— Comme cela, non... Et puis, ajouta le romancier sceptique, on commence toujours par porter les gens en triomphe, mais c'est pour les laisser tomber de plus haut.

Au bout du terrain, surveillant les boules, M. Van den Kris en bras de chemise s'impatientait.

— Hé, là-bas ! Vous jouez, oui ou non...

Gérard n'écoutait pas.

— Enfin, c'est épatant ce qu'il a fait là. En pleine Chambre, leur crier en face ce que tout le monde pense.

— Tout le monde, fit M. Dubourg en haussant les épaules. Qui ça tout le monde? Toujours la même poignée de braillards qui cherchent n'importe où une occasion de chambard.

— Mais toi le premier...

Le feuilletoniste esquiva.

— Moi, d'abord, je ne suis pas tout le monde... Allons, joue, Livingstone va se fâcher...

M. Van den Kris était le seul dans la maison à n'avoir rien perdu de son calme. De son appétit non plus. A déjeuner il dévora.

Quand les Dubourg et lui étaient à table, on se sentait faim rien qu'à les voir manger. Le feuilletoniste n'était jamais de mauvaise humeur, aux repas. Il lui était arrivé de refuser quelque chose à ses enfants aux hors-d'œuvre, jamais au café.

Lorsque la bonne apporta le pâté de canard, un pâté fait à la maison, doré, croustillant, dont les ailes et les pilons gardaient leur peau grenue, M. Dubourg et son invité se regardèrent avec un sourire muet, hochant la tête.

— Quand on pense qu'on connaît l'auteur du sonnet d'Arvers et qu'on ignore le nom de l'inventeur du pâté en croûte, on a une fichue idée de la reconnaissance humaine, fit sentencieusement l'écrivain.

Mme Dubourg était fière de son déjeuner.

— Il y a au moins huit jours qu'on n'en avait pas fait un si bon, hein?

— Oui, reconnut le mari, depuis l'arrivée de mon frère... Il nous a fait rendre des points à la veuve Pelé, sous le rapport de la frugalité. Je n'ai jamais vu quelqu'un se moquer autant de ce qu'il mange; il était vraiment bâti pour faire un ermite, celui-là. Moi, j'estime qu'en mangeant bien je rends à ma façon hommage à Dieu. S'il avait voulu que l'homme se nourrît sans plaisir, il n'aurait pas mis la poularde au monde ni donné de fond aux artichauts; il aurait tout bonnement créé des mines de veau froid.

Au café, il dit à sa femme qui servait le cognac :

— Tu peux remplir, va, je ne suis pas sujet aux vertiges...

Il avait repris ses façons joviales d'avant les événements et, pour la première fois, ses enfants l'entendirent parler de son frère sur un ton presque badin.

En sortant de table, M. Dubourg, plus calme, prit une décision :

— J'ai tout de même bien envie d'aller à Rueil voir ce qui se passe.

Gérard bondit :

— Tu m'emmènes, hein?

M. Van den Kris s'offrit à les accompagner, mais il changea d'idée en route et, quand ils furent à Paris, il se contenta de les mener jusqu'au tramway de la Porte-Maillot, prétextant qu'il était trop tard.

Les Dubourg descendirent à la Malmaison, comme Jos Van den Kris le leur avait dit, et n'eurent pas la peine de demander leur chemin : une double file de gens montant ou s'en revenant leur traçait la route. Dès qu'on avait connu, par les journaux, la retraite du saint, les curieux étaient accourus. L'accès de Source Joséphine leur était

interdit, un service d'ordre devant la grille, mais ils stationnaient autour de l'établissement, le nez au vent, pleins de constance, déjà satisfaits de pouvoir dévisager les rares privilégiés qu'on laissait entrer.

Devant le feuilletoniste et son fils, ils firent la haie, tout de suite intrigués. Les plus rapprochés tendirent l'oreille quand M. Dubourg donna son nom au brigadier.

— C'est son frère !

Aussitôt, les badauds les entourèrent. Gérard en rougit d'orgueil. Ne pouvant y résister, il dit tout bas à un jeune homme :

— Et ça n'est pas fini...

C'est peut-être cet avertissement, grossi de bouche en bouche, qui donna l'idée au commissaire de doubler le nombre de ses agents et de demander du renfort à Paris.

La maison était en émoi, mais sans qu'il y parût. Perturbation silencieuse, trouble qui se cachait. Les pensionnaires gardaient la chambre, le personnel ne savait rien. Entre les vêpres et le salut, le vide s'était fait, le jardin restait désert. A la porte du parloir, un civil tout rasé, dont la longue redingote avait de faux airs de soutane, éconduisait un journaliste.

— Personne, monsieur, absolument personne. Nous avons des ordres très sévères.

— Des ordres de qui ? insistait le reporter.

Un geste évasif le laissait incertain : cela pouvait être aussi bien le pape que le préfet de police.

Magloire Dubourg reçut sa famille dans sa chambre ; elle frappait par sa nudité ; rien aux murs qu'un crucifix à corps d'ivoire, une branche de buis jauni entre le bras et la croix. Le Père Labry était assis, soucieux. Adossé à l'appui de la fenêtre, un autre missionnaire lisait

Le saint ne semblait ni plus agité, ni plus grave que de coutume. Il croyait vraiment n'avoir vécu qu'un jour de plus, et tout ce bruit fait autour de lui l'étonnait sans l'atteindre. Il n'avait même pas voulu regarder les journaux du soir, que le missionnaire parcourait pour lui, et il écoutait distraitement les passages qu'on lui lisait. Chaque trait, au contraire, frappait au vif le Père Labry, qui soupirait à fendre l'âme et secouait tristement sa vieille tête blanche.

Gérard s'indigna d'un article de Bernheim :

— C'est infect !

L'Évangéliste lui sourit et haussa les épaules d'un air d'indifférence.

Une note perfide, d'allure officieuse, insinuait que les troubles de l'Afrique occidentale pouvaient avoir été déterminés par les quarante années de propagande du saint, et, d'autre part, une personne « de l'entourage immédiat de l'archevêque de Paris », — on sait ce que cela veut dire, — avait déclaré au *National* que l'Église désapprouvait absolument la conduite du célèbre voyageur, qui n'appartenait d'ailleurs à aucun ordre religieux et n'avait droit, à *aucun titre :* ces deux mots étaient en italique dans l'entrefilet.

Assis sur sa chaise de paille, Magloire Dubourg regardait le Christ, et une douceur infinie était répandue sur son visage.

— Enfin, vous n'allez pas vous laisser traiter de la sorte sans vous défendre, s'emporta pour la vingtième fois le Père Labry.

Sans détourner les yeux, les lèvres frissonnant à peine, le saint lui répondit :

— Laissez... C'est une croix bien légère à porter qu'une croix d'outrages.

— Mais enfin, c'est un tissu de calomnies...

— Qu'importe. Nous appelons parfois calomnies les vérités qui nous font honte. Et puis, si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Dieu.

Gérard baissait le front, rageur. Il aurait voulu que son oncle tînt tête, combattît, enflammât les faubourgs, et il ne voyait plus, entre ces deux prêtres, qu'un juste résigné offert à tous les coups.

— Pourquoi leur en voudrais-je de ne pas savoir la vérité? continuait le vieillard. S'ils la connaissaient, celui qui m'envoie m'aurait-il arraché à mes forêts pour venir les prêcher?

Les mains maigres du Père Labry nouaient et dénouaient nerveusement sa ceinture, roulée autour de sa taille comme une corde.

— Moi, vous savez, Magloire, je suis un vieux dur à cuire. Tendre la joue droite après la joue gauche, je veux bien, mais tout de même pas trop longtemps... Je suis de l'avis du bon saint Antoine : « Contentez-vous de ne pas frapper plus qu'on ne vous aura frappés. » Eh bien, vous avez des coups de reste...

Fougueusement, Gérard intervint :

— Je suis sûr que si mon oncle faisait quelque chose, il aurait tout le monde derrière lui.

Le second missionnaire ayant replié ses journaux, était sorti, appelé par la cloche du salut. Un long moment, les quatre hommes restèrent silencieux.

— Est-ce que maintenant tu ne pourrais pas revenir à Barlincourt? demanda M. François Dubourg. Tu serais mieux qu'ici, plus libre...

Le saint réfléchit un instant.

— Non, pas encore... Peut-être vais-je aller passer quelques jours à Paris. Après, je verrai.

Le feuilletoniste parut ennuyé.

— À Paris, diable... Mais cela va faire du potin.

Tu vas encore soulever des incidents, tu vas finir par te rendre impopulaire.

Gérard se releva, poussé par un ressort :

— Mais non, au contraire...

— Je t'en prie, je parle sérieusement, interrompit sèchement son père.

Et se rapprochant du saint :

— Voyons, raisonne un peu, reprit-il d'un air persuasif. Si tu vas haranguer les Parisiens, ne crois pas que tu vas faire accourir les fidèles de toutes les paroisses. Ces gens-là ont horreur du tumulte... Tu n'attireras que la pire racaille, et il est certain que cela finira par faire du vilain.

Magloire Dubourg dévisagea le romancier.

— Crois-tu que ce soit pour convertir les honnêtes gens que je suis venu ? Je n'attirerai que les coquins, me dis-tu, eh bien ! tant mieux, c'est ceux-là surtout que je veux convaincre. Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, ce sont les autres...

Le vieillard demeura un long moment songeur, puis il se remit à parler, mais d'une voix lointaine, les yeux dans le vague, comme si une pensée étrangère lui avait dicté ses paroles. Les trois hommes l'écoutaient distraitement, convaincus d'avance, comme à l'église la dévote entend le prêtre déverser ses imprécations sur des libertins toujours absents. Peu à peu, leur attention s'éloignait. Gérard pensait à Jaurès ; M. Dubourg à sa rosette, et le Père Labry se rappelant sa première rencontre avec saint Magloire, sur le Logone, à l'entrée d'un village, baya aux cases de natte tressée.

Des phrases succédaient aux phrases, sévères comme des versets.

— Non, le Temps n'est pas notre maître... Nous durerons ce qu'il durera lui-même et nous périrons

seulement avec lui, lorsque s'ouvriront les portes de l'Éternité où ses mesures et nos formes ne seront plus rien...

Cela coulait dans leur tête avec un ronron de patenôtres. M. Dubourg s'engourdissait. Par instant, le menton du Père Labry s'abattait lourdement sur sa poitrine, et il sursautait, rappelé à lui, le regard trouble. La bouche pâteuse, il mâchonnait à sec et se forçait à écouter, les yeux fixés sur son ami, dont le visage, peu à peu, disparaissait dans l'ombre.

Tout ce que le saint portait dans son cœur inspiré, il le livrait. Il parla longuement. Il révélait la marche éternelle du monde, la vie sans cesse renaissante. Dépouillées de leur mystère, les vérités évangéliques apparaissaient, lumineuses. L'échafaudage des suppositions et des faux dogmes s'abattait.

— Ils n'ont pas vu, ils n'ont pas compris, disait sourdement le saint. Où sont les âmes de nos morts, dites-moi, où sont les âmes?... Vous le savez, Seigneur, elles sont toujours dans l'Éden dévasté, vivant et revivant; l'haleine que vous avez soufflée dans la bouche d'Adam ne pouvait pas s'envoler... Votre vérité m'aveugle : nul ne mourra avant la Fin que proclameront vos trompettes. Nous sommes et Abel, et Caïn, et tous les hommes qui furent, c'était déjà nous qui vivions...

Une respiration profonde arracha le saint à son extase. Ses yeux et sa pensée retombèrent sur terre; il regarda autour de lui, dans la pièce obscure.

Personne ne l'écoutait.

La tête renversée sur l'épaule, la bouche déclose, le Père Labry dormait. M. Dubourg aussi semblait s'être assoupi, accoudé sur le pied du lit. Gérard,

sans bruit, s'était rapproché de la fenêtre, et, la tête penchée, il regardait rêveusement, par delà les arbres noirs, la route balayée par le phare des autos.

Le silence soudain du saint ne les avertit pas. Aucun d'eux n'avait bougé. Les appeler? A quoi bon...

La fenêtre faisait une tache crépusculaire et quand on l'avait regardée, la chambre paraissait plus sombre, comme si un peu de nuit était entrée d'un bond. Tout était noir. Deux respirations reposées mesuraient le silence.

Saint Magloire regardait le Christ d'ivoire sur le mur noir. Peu à peu le Corps semblait sortir de l'ombre, une aube se levait...

Et la tête tendue, les mains tremblantes, le saint regardait le torse au flanc percé qui, lentement, se mettait à revivre. Les côtes maigres se soulevaient d'un souffle hoquetant; la tête couronnée d'épines roulait sur les épaules, les longs bras douloureux se tordaient sur le bois... Après vingt siècles, Il souffrait encore sur sa croix.



Pendant une longue semaine, Source Joséphine fut assiégée par les curieux et les infirmes. Ceux-ci venaient par centaines: il en arrivait de provinces, même de l'étranger, des incurables qui n'espéraient plus qu'un miracle, et l'avenue Ducis était pareille à une rue de Lourdes, encombrée de voitures où l'on traînait des enfants, de béquillards accroupis, d'aveugles, de malades aux joues caves qui grelottaient malgré leurs couvertures, de mendiants repoussants qui harcelaient le monde en tendant



leurs moignons. Les cafés du voisinage ne désemplissaient pas, et la foule débordait jusque dans le parc de la Malmaison, dont les pelouses se couvraient de papiers gras et de bouteilles vides. Des camelots vendaient la photographie du saint et d'autres le portrait de l'aveugle, avec la véritable prière de saint Magloire au verso :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de madame sainte Anne qui enfanta la Vierge Marie, qui enfanta Jésus-Christ, Dieu te bénisse et te guérisse, pauvre créature humaine, en l'honneur de Dieu, de saint Michel-Archange et de saint Magloire. Amen! »

Comme l'Évangéliste ne se montrait pas, la foule s'irritait vite. Parfois, un flux impatient, sur une fausse nouvelle, bousculait le barrage d'agents et roulait jusqu'aux grilles. Mais on ne voyait toujours rien, et de la multitude qu'on refoulait montait une rumeur de plaintes, de protestations, de lazzis. On le réclamait sur l'air des *Lampions* ou l'on chantait en chœur le refrain de sa complainte, que vendaient des ambulants :

Il vient du pays des bananes.

Les malades suppliaient, des mères en larmes tendaient les bras, mais la maison aux contrevents clos restait sourde. Rien n'y semblait vivre, que la cloche des offices.

Alors, de jour en jour, la foule devint houleuse, mauvaise. Puis elle se clairsema. Les infirmes seuls venaient toujours aussi nombreux; ils se réunissaient par groupes, toujours les mêmes, et se racontaient leurs misères. Ils se répétaient infatigablement les miracles de Magloire Dubourg pour se redonner de l'espoir.

Un soir, après une écrasante journée passée à piétiner sous le soleil, un incident secoua la cohue. Au pied d'un gros arbre, penchée sur une longue voiture d'infirme, une femme hurlait.

— Mon enfant! Vite! Vite! Elle va mourir, au secours!

La fillette ne bougeait plus, cireuse, les yeux creux. Ses lèvres décolorées, entr'ouvertes par un affreux sourire, découvraient ses dents serrées. Les badauds s'ameutaient.

— Il faut prévenir le saint, se disait-on. Allez sonner...

Il y eut un va-et-vient confus, des gens coururent; l'officier de paix dépêcha des cyclistes, quelqu'un sortit de Source Joséphine avec de l'éther et des linges. L'enfant ne respirait plus, et la mère écrasée sanglotait contre l'arbre. C'était fini...

Le lendemain, certains journaux imprimaient en titre gras : « Saint Magloire laisse mourir une enfant à sa porte. »

Par contre, d'autres le félicitaient de conserver cette attitude et de ne pas se prêter à de nouvelles manifestations.

Après cet incident, l'exaltation de la foule tomba. Bientôt on ne laissa plus que deux agents de service. Les quelques curieux qui montaient encore l'avenue Ducis jetaient juste un regard et passaient.

Dans l'établissement, les pensionnaires s'étaient rangés en deux camps : quelques-uns, tous des missionnaires, restaient fidèles à saint Magloire, mais les autres observaient une réserve hostile. Les propos hétérodoxes de l'Évangéliste, ses dissentiments avec l'archevêché et enfin son intervention scandaleuse à la Chambre les avaient effrayés. Soucieux, ils commentaient avec le directeur les



articles des journaux où l'on discutait la doctrine du saint, chaque rédaction ayant trouvé son théologien.

— « Toute sa doctrine repose sur une supposition admise comme un fait et sur une espérance présentée comme une certitude, lisait-on dans le *National*. Magloire Dubourg s'est formé lui-même un système où se retrouvent des principes bouddhiques, des dogmes chrétiens et des suppositions spirites, le tout présenté avec un humanitarisme désuet qui paraît dater de Fourier et de Saint-Simon. »

L'Illustré était encore plus acerbe.

— « Il faut une forte dose d'ingénuité, disait son rédacteur, pour croire qu'on peut transformer le monde avec cette demi-douzaine d'idées rebattues. »

Beaucoup considéraient déjà Magloire Dubourg comme un schismatique, à la veille de fonder une religion nouvelle, et ils citaient des précédents décourageants : Vintras, le faux prophète lyonnais qui fonda la religion des miséricordes, Auguste Comte et même l'abbé Châtel, qui finit épicier.

Bernheim, qui pour l'occasion se découvrait chrétien, déchiquetait de son mieux la doctrine de l'Africain.

— « Je ne vois pas grande différence, écrivait-il, entre cette transmigration sans terme d'âmes sans mémoire et le simple matérialisme. Ce n'est pas l'immortalité de la substance qui importe, c'est celle de la personnalité, or celle-ci n'existe pas si l'on n'en a pas notion. »

Les scientifiques raillaient la réincarnation et les croyants s'en indignaient. Jacques de Nointel était parmi les rares à défendre ces théories, ou tout au moins à les présenter avec bonne foi.

— « Il ne faudrait pas, comme certains l'ont

front dégarni; mais, dès qu'il ouvrait la bouche, il commençait à bégayer, et il s'acharnait sur les mots avec une obstination comique. Le troisième délégué, un long vieillard aux jambes raides et au cou déplumé, venait alors à son secours et terminait la phrase sans hésiter, car tous les trois pensaient ensemble, et jamais pour longtemps.

Les trois hommes parlant à tour de rôle exposèrent leur doctrine : le monde œuvre du Diable, la vie terrestre règne de Satan.

— L'homme doit ai... tai... tai... s'obstinait le coadjuteur empourpré.

— Aider Dieu à vaincre le Maître du mal, achevait mécaniquement l'initié aux jambes raides.

Dans le jardin, le directeur soupirait :

— Quel malheur! Voilà maintenant qu'il reçoit des hérétiques... Condamnés par le Saint-Siège, vous entendez. Je me souviens que dans sa lettre apostolique Sa Sainteté Léon XIII les traitait même d'Albigeois...

Et quand les trois hommes repartirent, éconduits par l'Évangéliste, le directeur suivit soupçonneusement Jean III des yeux, trouvant un air satanique à ce Lyonnais au poil roussi.

La médecine également s'intéressait au « cas » du guérisseur et Magloire Dubourg fut minutieusement interrogé par un neurologiste en renom qui voulait expliquer les miracles par le pouvoir magnétique de l'Africain.

— Pourquoi accordez-vous tant d'importance à si peu de chose? finit par lui demander le saint irrité. Dans ce monde où tout n'est qu'un continuel miracle, comment pouvez-vous être étonné par ces pauvres guérisons? Tout ce qui nous entoure n'est-il pas plus mystérieux encore? Expliquez-moi comment les astres tournent, comment naît la



pensée, et je vous dirai peut-être comment mon aveugle a vu clair...

Enfin l'établissement n'étant plus assiégé par la foule, saint Magloire s'était mis à sortir : le temps était venu de commencer sa propagande.

Dès les premiers jours, ces prêches en plein vent causèrent dans Paris une effervescence extraordinaire. Le vieillard parlait où il se trouvait, au hasard : à la sortie des usines, sur le seuil des églises, dans les cafés des quartiers ouvriers, et on l'avait vu presque à la même heure dans le parc Monceau, au milieu des enfants riches, et sur le talus râpé du boulevard Bessières entouré d'arsouilles et de filles.

Stupéfaits de sa brusque apparition, les gens l'écoutaient d'abord avec curiosité, surtout occupés à le dévisager. Puis son pouvoir agissait. Sa parole ardente les remuait jusqu'aux entrailles; il apportait des promesses nouvelles, et l'âme populaire vibre toujours quand on lui parle d'espoir.

Cela devint une fièvre dans les faubourgs. On l'attendait, on le guettait, et, lorsqu'il était signalé, les maisons ouvrières se vidaient en un clin d'œil, les ouvriers quittaient le travail, c'était une ruée d'hommes en cotte et de ménagères en caraco. On le pressait, chacun cherchait à toucher sa main nue et les mères lui apportaient leurs enfants à bénir.

— Je ne peux pas, je ne suis pas prêtre, disait-il.

Mais il élevait les marmots tout barbouillés dans ses bras et les embrassait, acclamé par la multitude.

Quelquefois, on l'interrompait. Quand c'était un ivrogne, un voyou, les autres le faisaient taire, on le chassait à coups de pied, mais parfois c'était un auditeur irrésolu, ou bien quelque militant de réunion publique, et le saint discutait avec lui, debout sur sa chaise de café ou sa marche d'église.

Le gouvernement finit par s'inquiéter de cette agitation, et l'on tenta de prendre Magloire Dubourg en faute. On vit s'introduire dans la foule des individus aux façons louches, qui cherchaient à arracher à l'Évangéliste des paroles dangereuses, des appels à l'émeute, mais, sans le savoir, le saint déjouait innocemment leurs ruses.

Aux policiers qui le provoquaient comme aux indigents aigris, il ne prêchait que la bonté.

Ces paroles d'apaisement irritèrent un marinier, un matin que le saint prêchait sur la berge du canal Saint-Martin, monté sur un rouleau de cordages. Cela sentait l'eau verte et les remorqueurs aux cris rauques enfumaient l'air.

— Alors, interrompit l'homme en maillot bleu, il faut se laisser posséder par les gros et ne rien dire? Vous êtes un endormeur comme les autres.

Le saint ne se fâcha pas.

— Je ne vous dis pas de vous courber, riposta-t-il, je dis, au contraire : redressez-vous, l'heure va venir... Mais si les opprimés n'ont d'autre désir dans le cœur que se faire tyrans à leur tour, je ne les exècre pas moins que leurs bourreaux.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il faut faire? insista l'homme, à qui ces phrases d'église ne disaient rien.

— Croire en Dieu d'abord, tonna l'Africain. Tant que la foi ne purifiera pas les cœurs, on parlera bien de justice, mais ce sera pour dépouiller les autres en son nom. Regardez autour de vous, le monde est-il juste?

Une clameur répondit :

— Non! non!

— Mais regardez dans vos cœurs, continua le saint, qu'y règne-t-il, sinon l'envie? Crois-moi, marinier, ce n'est pas en détroussant les riches qu'on diminue l'armée des pauvres : on fait d'autres

pauvres, et c'est tout... Ce qu'il faut faire? me demandais-tu. Je te réponds : Croire! croire!... Quand les hommes sauront la vérité, qu'ils comprendront que nous devons vivre sur terre jusqu'à la fin des temps, puissants aujourd'hui, infortunés demain, au hasard du grand vent qui emporte les âmes, il n'y aura plus de haine, et chacun travaillera au bonheur de tous, puisque ainsi il travaillera au sien... Ne cherchez pas bien loin les ennemis qu'il faut vaincre pour que règne le bonheur : le pire ennemi est en vous. Tant qu'un homme convoitera la femme ou le bien de son voisin, tant que le fort se croira des droits sur le faible, tant qu'il faudra que la justice porte un glaive, le monde ne retrouvera pas son Paradis perdu...

Penchés sur le parapet, les badauds s'amassaient, longue file de têtes tendues. L'escalier était noir de monde. Des gens étaient grimpés sur les chalands à quai, menaçant de tomber à chaque bousculade, et d'autres, leurs habits blancs de plâtre, se hissaient sur des piles de sacs.

Les derniers arrivés poussaient la foule, des mains crispées s'écorchaient au mur, et il en venait toujours, qu'on voyait défiler en courant, sur le pont. On se taisait. Au loin, des grincements de voitures, un fracas de ferraille qu'on décharge, des trompes d'autos, toute la rumeur des rues...

— J'ai couru le monde, vécu dans les forêts où Dieu donne à ses créatures le pain, le lait, le beurre, le vin, avec les fruits et la sève des arbres, j'ai peiné dans les mines où chaque coup de pic met à nu un trésor, moissonné de grands champs toujours reverdissants, et je sais, à présent, que la Terre est assez riche pour donner à chacun bien plus que ses besoins... Travaillez, votre effort vous sera payé au centuple. Mais si l'un vous dit : « Je

ne travaille pas parce que je suis le maître, » chassez-le sans pitié, car il a blasphémé : il n'y a d'autre maître que Dieu. Malédiction sur les mauvais qui veulent manger le pain gagné par la sueur des autres! Criez-leur comme saint Paul : « Que celui qui ne veut pas travailler ne mange point! »

Il avait lancé ces mots à pleine poitrine, les ponctuant de son poing fermé, et l'anathème remplit le grand silence. Jusqu'à ses derniers rangs, la foule d'ouvriers frissonnna. Puis, ce fut une acclamation frénétique, une clameur de délire.

— Vive saint Magloire!

Des bras tannés, des mains durcies se tendaient vers lui, pour le saisir, le porter en triomphe, mais l'Évangéliste les repoussait, parlant encore dans le tumulte.

Des remous agitaient la cohue. Des emballés ou des mouchards gesticulaient, cherchant à entraîner les autres.

— Dans Paris! dans Paris!

Sur le pont, on vit accourir des agents. Des camions de la Préfecture en débarquaient d'autres sur le quai, et les officiers de paix disposaient leurs barrages.

— Isolez le saint... Pas de violences, commandait un homme en redingote, que le contraste d'une écharpe tricolore et d'un parapluie rendait ridicule.

La multitude hurlait, mais de loin, n'osant plus avancer. Des femmes voulaient se dégager, soulevant leurs enfants. Autour de saint Magloire, les plus résolus se massaient, formant un bloc.

— On ne vous quitte pas! N'ayez pas peur.

Des cris étouffés se mêlaient aux huées et aux coups de sifflet. Marchant vite, brutalement, les agents abordaient la foule.



L'Africain parut alors au-dessus d'eux tous, monté sur un camion qu'on déchargeait.

— Dispersez-vous, ordonna-t-il... Que chacun rentre chez soi... Je vous promets que nous nous reverrons.

De nouvelle acclamations lui répondirent, mais il se rejeta dans la cohue. Il dut entrer dans le couloir d'une des maisons et sortir par une autre issue, car on ne le revit plus, et, quand les agents eurent déblayé la rue, ils ne retrouvèrent pas sa trace.

Le soir même, Magloire Dubourg recevait à Source Joséphine la visite du Préfet de police, qui venait lui communiquer les instructions du Gouvernement.

— Ces troubles continuels ne peuvent pas se prolonger, lui dit le préfet d'un air gêné... Louez une salle si vous voulez, on ne songe pas à interdire votre propagande, bien entendu, seulement, nous ne pouvons plus tolérer ces manifestations sur la voie publique. Mes ordres à ce sujet sont formels... Pensez donc, avec tous ces énergumènes, qui infestent Paris...

Le saint le dévisageait, deux traits gris glissant entre les paupières.

— Si l'on vous disait de m'arrêter, que feriez-vous?

Le préfet releva la tête, comme si on l'eût défié.

— Mais je vous arrêterais, répliqua-t-il sèchement.

Magloire fit doucement « non ».

— Un jour, lui dit-il, on vous l'ordonnera, et vous n'oserez pas.

VII

Le dimanche, le graphophone du café Dumarchey jouait toute la journée, son grand pavillon braqué sur la salle bondée, et, pour arriver à s'entendre, les buveurs attablés devaient brailler encore plus fort qu'en semaine, si bien que c'était un tohu-bohu de cris, de rires et de disputes, entremêlé de Toscas nasillardes et de la-laïtou de tyrolienne.

Milot faisait marcher l'appareil et choisissait les disques : c'était son plaisir du dimanche. Quand il se sentait tendre, que le passage d'une jolie fille l'avait laissé rêveur, il tournait jusqu'à midi des valses lentes, des romances langoureuses qu'il reprenait au refrain ; lorsqu'on avait remué, entre copains les souvenirs de guerre (Milot disait : la grande vacherie), c'était des *Sidi-Brahim* et des *Paris-Belfort* qui résonnaient à pleins cuivres, et enfin quand sonnait le deuxième coup de la messe, signalant le passage des dévotes, c'était le tour des chansonnettes grivoises. Le nez à la porte, le bedeau guettait Baptistine Pelé et, dès qu'il apercevait son manteau noir au tournant de l'avenue, il se précipitait sur l'appareil et mettait vite en place le meilleur disque du lot : *Mon serpent à sonnettes*, ou *Ote donc ta main de là*. Pour Barlincourt, c'était

devenu une tradition : Baptistine se rendant à l'église devait être saluée par les pires ordurettes du répertoire moderne. Les yeux baissés, les mains croisées sur son paroissien, elle passait en se dépêchant, mais, malgré tous ses efforts, elle entendait quand même, et ce qui la rendait honteuse, c'est qu'à la longue elle avait fini par retenir l'air. Se balançant sur sa bonne jambe, Milot la regardait se sauver, goûtant chaque fois une jubilation toute neuve, puis, quand elle avait disparu, il rentrait le disque, vidait son verre de vin blanc, disait « à tout à l'heure » et s'en allait figurer à l'office. Il ne restait pas longtemps parti. Sitôt la messe finie, sa chaîne, sa canne et son habit rentrés dans le placard, il revenait au café, et en attendant le client qui lui paierait l'apéritif, il jouait encore un air ou deux.

L'après-midi, on transportait le graphophone dans la salle de bal, et la musique de la garde républicaine faisait danser la jeunesse du pays. Les filles arrivaient par brochettes, bras dessus, bras dessous, rouges de teint, le corsage empesé, et les jeunes gens faisaient les lurons, le chapeau de travers, d'énormes roses à leur veston, ce qui leur donnait l'air de reposoirs. Tous les dimanches Petit Louis, le neveu de la cuisinière des Dubourg, venait faire danser en cachette la petite bonne de Mme Pelé, pendant que la veuve était à l'église.

Pris une demi-heure à peine pour les vêpres, Milot ne quittait plus le café de la journée. Seulement, quand il était dans le bal, il aurait voulu être dans le débit à palabrer avec les hommes, et quand il était au café, s'égosillant à convaincre son monde, il écoutait tout de même la musique d'une oreille, jaloux qu'un autre fît fonctionner le graphophone.



— Ils vont me le déglinguer, ces betteraves-là.

Et quittant ses contradicteurs, il s'en retournait au bal, où les couples en sueur se trémoussaient, dansant valses, scottish et quadrilles comme un même rigodon.

Ce dimanche-ci, exceptionnellement, on n'avait pas vu le mutilé dans la grande salle. Depuis le matin, il se disputait avec tous les clients, changeant d'opinion à mesure pour ne pas perdre une occasion de brailler. Une seule idée ne variait pas, et il ne se lassait pas de l'exprimer :

— Le Magloire a bien fait de choisir Barlincourt : il ne trouvera jamais un patelin où qu'il y ait plus de c... dans si peu de maisons.

Tous les cafés du pays regorgaient de monde, et cela discutaillait encore à la porte des débits, par groupes acharnés. Depuis trois jours que le saint était revenu, on vivait dans l'effervesvence.

Le jour de son retour, Barlincourt lui avait fait un accueil magnifique ; on l'avait acclamé, embrassé, on lui avait offert des fleurs, un cortège l'avait suivi jusqu'à la villa, et le maire, voulant faire quelque chose sans se compromettre, avait délégué son adjoint pour présenter les vœux de la municipalité. L'abbé Choisy, lui, était venu franchement, tendant cordialement les bras, car il n'avait rien compris aux insinuations trop subtiles de *la Croix*, le seul journal qu'il lût jamais.

La bourgade était fière de la célébrité soudaine qu'elle tenait du saint. L'intervention de Magloire à la Chambre et ses prêches des faubourgs, s'ils lui avaient acquis les ouvriers de l'usine Aubernon, avaient bien rendu méfiants les rentiers, les commerçants, les gros cultivateurs, mais comme cela les flattait d'avoir pour concitoyen cet homme dont le monde entier parlait, ils l'admiraient tout de

même et taisaient leur ressentiment. Le petit pays était devenu la capitale de la curiosité universelle.

Aux fêtes des alentours, il n'y en avait plus que pour les gars de Barlincourt, qui commençaient à se croire d'une autre pâte que les autres. Il avait suffi de la présence d'un homme pour les grandir tous.

Les Parisiens étaient venus assez nombreux, ce beau dimanche, espérant voir quelque chose ; mais, quand l'un d'eux entrait dans un café, on le regardait de travers, et la discussion baissait d'un ton, comme si on avait été gêné de débattre des histoires de famille devant des étrangers.

Échauffés par le vin blanc et les petits marcs, les hommes devenaient querelleurs. Rencognée derrière son comptoir, laissant la bonne courir ses bouteilles sous le bras, la fille Dumarchey jetait de mauvais yeux sur ces braillards. La peau fripée, les cheveux ternes, elle rêvait d'un monde élégant et riche, où l'on compterait par louis, et elle cachait le *Roman d'un jeune homme pauvre* dans son tiroir-caisse.

— Enfin, s'écria quelqu'un dans le tumulte des voix, ce qu'il y a de certain, c'est que depuis qu'il est là il n'y a pas eu un mort dans le pays.

Ils se turent tous, interloqués. On cherchait... C'était vrai, tout de même... Depuis des semaines on n'avait enterré personne, pas même un tout petit, et pourtant les bébés passent vite, à la campagne, pendant les mauvaises fièvres de l'été. Il leur apparut soudain qu'une force surnaturelle régnait sur eux.

— Dites-donc, demanda-t-on à un ancien, un paysan rasé, vêtu d'un gilet à manches, est-ce que ça s'est jamais vu?

Le vieux secoua la tête :

— Jamais... C'est de la magie.

Ils restaient bouche bée, ne pensant même pas à se réjouir. Milot, d'un coup de poing sur la table, fit sauter les verres.

— Il faut tout de même que vous en teniez une cinglée ! éclata-t-il. Sans blague, si les c... nageaient, vous ne risqueriez pas de vous noyer... Alors quoi, vous croyez qu'il vous empêchera de cramser s'il vous passe un camion sur le ventre ?

Il s'adressa aux ouvriers :

— Tenez, vous n'êtes pas plus dessalés que les terreux.

— Si tu gueules comme ça, t'auras toujours raison, répliqua l'un d'eux... On n'est pas plus bille que toi, et on ne croit pas à des miracles. Mais il y a tout de même des choses qui existent. Regarde le Grelotteux, est-ce qu'il ne l'a pas guéri ? Il n'y a pas à dire le contraire.

Le Grelotteux, ayant un peu bu, se tenait assis au bout du banc. Contre le mur, il avait déposé sa pancarte, où étaient collés les articles parus sur lui, son interview et ses portraits, et sous la table, il avait poussé sa caisse à bretelle, pleine de bonnes aventures multicolores qu'il vendait aux Parisiens.

— Ça ne prouve rien, braillait le bedeau... T'as qu'à lire ce qu'ont dit les savants... C'étaient les nerfs qui le travaillaient.

Et le vacarme reprit, assourdissant, entrecoupé de jurons et de coups de poing sur les tables. Rien que des trognes rouges, des yeux luisants. Dans la fumée des cigarettes, si épaisse qu'elle brûlait les yeux, on voyait des buveurs debout hurler leurs commandes, les mains en porte-voix, et la bonne hébétée tournoyait, ne sachant qui servir. Des verres roulaient, sautaient en éclats.

— Faites chauffer la colle !

Chacun parlait sans écouter les autres, cherchant

— Mais il n'y pas de conçlusion, répliqua-t-il un peu agacé... Je n'ai pas à défendre d'idées dans un roman. Ce n'est pas un manuel de philosophie. J'écris pour distraire.

Le saint hochait la tête :

— Ah! oui, fit-il à mi-voix, pour distraire...

Il resta un instant silencieux. Puis il reprit :

— Tu sais que je t'aime beaucoup, François... Eh bien, j'ai lu les livres que tu as laissés dans ma chambre. Cela ne m'a pas intéressé... Non... Tu n'es pas ennuyé, au moins, que je te dise cela?

Le romancier fit bonne figure.

— Mais non, pas du tout... Tu n'as pas l'habitude de lire des romans, tu ne saisis peut-être pas bien...

— Oui, ça doit être cela, approuva le saint avec empressement, je ne dois pas comprendre, j'ai une vieille tête où les histoires n'entrent plus. Mais, vois-tu, j'ai le cœur serré quand je vois les hommes se passionner pour des récits futiles et ne pas accorder, dans toute une existence, une heure de réflexion, rien qu'une heure, au mystère d'où ils sortent, au mystère où ils vont... Leur inconscience m'effraie... Je crois voir des enfants s'amuser à construire des châteaux de cartes dans une maison qui brûle. Ainsi, Dieu leur a donné l'esprit, et pas une fois ils ne le tournent vers lui... Toi qui as l'intelligence et le savoir, François, pourquoi ne les guides-tu pas vers la vérité ? Crois-moi, toute parole est vaine, qui ne tend pas à rendre la vie meilleure. Vous trompez les hommes en leur parlant toujours d'eux-mêmes, en vantant leurs pauvres passions, en grandissant leurs gestes mesquins... L'homme, aveuglé d'orgueil, en est arrivé à ne plus croire qu'en lui, et pour que le monde oublie sa misère, vous ne faites rien qu'agiter des grelots.

Ennuyé, rayant du bout du pied le gravier de l'allée pour se donner une contenance, François Dubourg subissait la semonce. Les mots glissaient inutilement sur lui, comme les reproches d'un proviseur sur un dos résigné de potache. Enfin, quand son frère eut fini, il s'échappa, et, en remontant dans son cabinet de travail, il marmonnait, vexé :

— Ah ! non, quelle averse !... Je n'ai pas besoin d'être évangélisé, moi !... Il me prend pour un nègre !

Puis, poussant les volets qui gardaient la pièce fraîche pendant l'heure du déjeuner, il vit le saint qui se dirigeait vers le potager.

— Bon, le voilà retourné à ses abeilles, maintenant, fit-il en haussant les épaules... Déjà Adèle ne veut plus aller rien cueillir de peur de se faire piquer, et le jardinier se plaint. Ah ! la maison devient drôle !...

Tout au bout du potager, Magloire Dubourg avait en effet disposé trois ruches qu'il avait faites avec un peu de paille, une corbeille d'osier et quelques tuiles plates. Autour, il avait planté du thym, de la mélisse, du réséda, pour que les abeilles y vinssent butiner, et tandis qu'il bêchait, elles bourdonnaient autour de lui.

Il passait là une partie de ses journées, moins en vue que dans le parc, où à tout moment des gens venaient le harceler. Certains jours, on ne le voyait pas avant le dîner, et sa place à midi restait vide. Il était parti droit devant lui, où le conduisait la route. On le signalait prêchant en plein champ, à l'heure où les hommes, accroupis, cassent la croûte autour de la batteuse, ou bien endoctrinant les ouvriers à la porte des usines.

Aux forges de Montataire, monté sur un tas de briquettes il avait parlé aux chauffeurs d'une équipe

descendante qui s'en retournaient, soûls de fatigue, leurs durs visages ravinés de rides noires, et cela avait dégénéré en bagarre, les bouteilles vides sorties des musettes et brandies comme des massues.

Il rentrait toujours sans argent, ayant donné jusqu'à son dernier sou ; un soir, assis sur le bord de la route, il avait même donné ses chaussures à un trimardeur dont les pieds nus saignaient. Il lui arrivait de revenir avec des guenilleux qu'il fallait nourrir pendant deux ou trois jours et rhabiller avec de vieux effets ; il prenait ses repas avec eux, sur la terrasse, et le chien grognait, crocs à nu, en tirant sur sa chaîne.

Une autre fois, il avait ramené un manouvrier de Barlincourt qu'on employait naguère à la villa pour de grosses besognes et qu'il avait fallu congédier, parce qu'un jour qu'il avait bu il avait injurié ses patrons et planté là l'ouvrage.

Mme Dubourg ne laissa rien paraître de son mécontentement en le voyant revenir, mais, l'homme parti, elle exposa ses griefs au saint.

— Assurément, avait-il reconnu, c'est une manière de vaurien, mais vous verrez que nous arriverons à en faire un brave garçon.

En attendant, le brave garçon ne faisait rien de bon, il avait mis en miettes les cloches à melon d'Étienne en l'aidant à les ranger, on n'avait jamais pu lui faire nettoyer la grange à fond et, quand quelqu'un de la maison passait, il restait la tête baissée, sournois, sa casquette enfoncée sur la nuque et sifflotant entre ses dents.



Seul, Magloire Dubourg pouvait faire obéir cet arsouille ; positivement le manouvrier en avait peur. A tout bout de champ, l'Africain l'abordait et, les yeux dans les yeux :

— Pourquoi veux-tu voler ces œufs ? lui demandait-il.

Ou bien :

— Si tu renverses les ruches, les abeilles te poursuivront et te piqueront jusqu'à ce que tu tombes.

Et chaque fois, sans se tromper, il mettait à nu une mauvaise pensée de l'autre. Le manouvrier en était venu à le fuir, effrayé. Puis on ne l'avait plus revu, et il était allé raconter dans le pays qu'il ne voulait plus travailler au Logis du Roy parce que Magloire Dubourg lui faisait des tours de sorcier.

Les habitants ne s'étaient pas détournés de l'Africain pour cela, au contraire ; ils n'avaient vu dans les racontars du manouvrier qu'une preuve nouvelle de la puissance de leur saint. La plupart des électeurs de M. Quatrepomme, — pas bigots pour un sou, ni plus jobards que d'autres, — étaient maintenant persuadés que Barlincourt se trouvait sous la protection de saint Magloire Dubourg et qu'ils n'avaient plus rien à redouter du destin.

D'ailleurs, une chose était indiscutable, et les femmes à force de le clabauder avaient troublé tout le monde : on ne mourait plus à Barlincourt. Il n'y avait même pas un malade dont l'état fût inquiétant, et le vieux docteur Rouquette célébrait cela comme un triomphe personnel.

— Ce n'est pas ce grand astèque de Blum qui en ferait autant, avec son stéthoscope et son pulsomètre boche, répétait-il en faisant sa tournée.

Dès qu'on apprit à Paris ce qui se passait, les pèlerinages recommencèrent. On vit arriver des gens malades qui voulaient habiter le pays élu et, au bout de quelques jours, il ne restait plus rien de vacant dans la commune. Chez Dumarchey on avait pris des pensionnaires et M. Quatrepomme avait loué 3000 francs à une impotente une sorte de

bâtiment carrelé pauvrement meublé, où il mettait ses pommes de terre à germer et faisait parer ses poires.

C'est juste à ce moment, en pleine fièvre, que le père Moucron, ayant pris froid sous la pluie, rentra un soir tout grelottant et s'alita. Son fils l'aurait bien laissé passer sans rien faire, mais, dès qu'on sut que l'ancien était malade, ce fut un événement dans le pays et, épié par tout le monde ; l'héritier fut obligé d'appeler le médecin. Il fit venir le docteur Blum, qu'il croyait le moins habile.

Le jeune praticien sortit de la ferme transfiguré, ne cherchant même pas à dissimuler sa satisfaction.

— Il est perdu, déclara-t-il aux curieux qui attendaient dehors. Le poumon gauche est complètement hépatisé... Très mauvaise expectoration... Il n'ira pas huit jours.

Une heure après, tout Barlincourt savait la chose ; on se chamaillait dans les rues et le parti du saint était consterné. Le docteur Rouquette, averti, courut chez les Moucron.

— Laisse-moi examiner ton père, dit-il au fils qui l'accueillait du mauvais gré, c'est un vieux camarade, je veux le tirer d'affaire. Tu ne me paieras rien, et je m'occupe des médicaments par-dessus le marché.

Il ausculta le vieux pendant près d'un quart d'heure, le fit compter à haute voix, tousser, prit son pouls, sa température, lui regarda les gencives, se fit montrer ses mouchoirs et, sans attendre, il commença par lui poser des ventouses scarifiées dans le dos et sur la poitrine. Sous les verres, on les voyait se gonfler, lourdes de sang noir, et le père Rouquette disait en se frottant les mains :

— C'est le mal qui s'en va...

Il rédigea une longue ordonnance, après avoir regardé celle de son confrère et en ayant bien soin de ne pas prescrire un seul de ses médicaments, puis, pour remercier le fils qu'il savait gourmand, il ajouta une bouteille de sirop.

A la sortie, on l'entoura.

— Eh bien, fit-il avec un large sourire, on va le tirer de là, le papa Moucron... Une bonne petite fluxion de poitrine, ça n'est pas une affaire...

Et il ajouta en clignant de l'œil :

— Surtout à Barlincourt, le pays où l'on ne meurt pas.

Les partisans du saint reprirent confiance.

— Il ne mourra pas! proclamaient les uns.

— Il est fichu, répliquaient les autres.

Dans les rues, les gens s'abordaient en se demandant des nouvelles du malade. On commentait les propos des deux médecins : Blum, pour qui tous les symptômes étaient alarmants, et Rouquette, résolument optimiste, qui se félicitait aussi bien quand le malade crachait plus que quand il crachait moins. Dès le matin, des garçons couraient à la ferme.

— Les volets de sa chambre sont ouverts, rapportaient-ils au galop.

Et l'on savait ainsi que le père Moucron vivait toujours. Chez les Dubourg, on attendait, le cœur serré. Mme Dubourg était nerveuse, son mari soucieux, Gérard encore plus agité que d'ordinaire et, lorsqu'on sonnait à la grille, Yvonne devenait toute pâle. Seul, saint Magloire restait étranger à cette agitation.

A différentes reprises, sachant le fermier malade, il avait demandé s'il allait mieux, mais il n'en avait jamais parlé plus longuement. Dès qu'il quittait la villa, des gamins, de loin, lui faisaient escorte

dans l'espoir d'assister à un miracle, mais ils en étaient chaque jour pour leur course.

L'Africain se promenait comme par le passé, sans but, arrêtant les gens au passage pour leur parler. D'abord les habitants se laissaient accoster avec une sorte de satisfaction émue et l'écoutaient respectueusement, mais ceux qu'il avait catéchisés plusieurs fois s'écartaient, par la suite, quand ils le voyaient venir. Ainsi, Étienne, le jardinier s'enfuyait maintenant à l'autre bout du potager dès qu'il apercevait l'Évangéliste.

— On passerait ses journées à ne rien faire, si on le laissait causer, ronchonnait-il.

Mme veuve Pelé, bien qu'elle trouvât étranges les idées et les façons du saint, l'avait plus que personne poursuivi de ses prévenances, estimant peut-être que la dévotion devait les rapprocher. Elle le questionnait impudemment sur sa vie passée, et elle gloussait de satisfaction quand elle constatait que l'Évangéliste pratiquait moins ponctuellement qu'elle.

Son fils aussi harcelait Magloire Dubourg, tremblant comme une feuille à la seule pensée qu'il parlait à un saint. Fasciné, il ne pensait plus qu'à devenir missionnaire pour se faire découper vif chez les sauvages. Cette simplicité d'esprit apitoyait le vieillard.

— Il ne faut pas pécher par excès de vertu, mon garçon, lui disait-il; c'est manquer d'humilité que de convoiter les vertus que tout le monde admire. Contente-toi d'être un brave homme.

Le grand bénêt l'écoutait tout tremblant sans oser le regarder en face, car il avait toujours peur de commettre un péché sans le savoir.

Il n'avait pas cinq ans que déjà on le menaçait de l'enfer à propos de tout et de rien. Mme Baptis-

tine Pelé, qui était l'onction même, ne battait pas son garçon, ou du moins rarement, et jamais en public, mais, dès qu'il commettait la moindre peccadille, — un plat trop vite saucé, une commission faite de travers, un accroc à sa culotte, moins encore — elle entrait dans une colère épouvantable qui la faisait blêmir.

— Va-t'en ! articulait-elle d'une voix étranglée. Sans cœur !... Maudit !... Tu veux donc me faire damner... Va sonner la messe !

Et Joséphin allait sonner...

Si la veuve lui ordonnait cela, c'est qu'à l'origine les scènes avaient lieu au réveil. Joséphin, paresseux, tardait à se lever, et sa mère, pour le punir, l'envoyait sonner la messe sans manger. Mais avec le temps, abasourdi par ces algarades continuelles, toujours tremblant, voyant des péchés partout, houspillé, puni, l'adolescent n'avait fait qu'abêtir. Au collège, il n'était pas plus niais qu'un autre, mais sitôt rentré chez lui, la peur de sa mère lui faisait perdre son peu de raison, et il n'arrivait plus à rien de bon...

— Va sonner la messe ! Va sonner !...

La veuve lui avait bientôt crié cela à toute heure du jour et l'enfant de chœur, terrorisé, allait sonner sans discuter, que ce fût au beau milieu du repas, ou passé l'Angélus du soir.

Les premiers temps, le voisinage en était ébaubi, et l'abbé Choisy avait protesté contre cet emploi abusif des cloches, mais rien ne pouvait tenir tête à la bigote, et, se trouvant provoquée, elle avait fait sonner Joséphin de plus belle. A la longue, la paroisse s'y était faite et, maintenant, quand on entendait tinter la cloche, on se disait simplement que Joséphin avait fait une sottise de plus.

Quand on lui eut appris ce que signifiaient ces son-

dans l'espoir d'assister à un miracle, mais ils en étaient chaque jour pour leur course.

L'Africain se promenait comme par le passé, sans but, arrêtant les gens au passage pour leur parler. D'abord les habitants se laissaient accoster avec une sorte de satisfaction émue et l'écoutaient respectueusement, mais ceux qu'il avait catéchisés plusieurs fois s'écartaient, par la suite, quand ils le voyaient venir. Ainsi, Étienne, le jardinier s'enfuyait maintenant à l'autre bout du potager dès qu'il apercevait l'Évangéliste.

— On passerait ses journées à ne rien faire, si on le laissait causer, ronchonnait-il.

Mme veuve Pelé, bien qu'elle trouvât étranges les idées et les façons du saint, l'avait plus que personne poursuivi de ses prévenances, estimant peut-être que la dévotion devait les rapprocher. Elle le questionnait impudemment sur sa vie passée, et elle gloussait de satisfaction quand elle constatait que l'Évangéliste pratiquait moins ponctuellement qu'elle.

Son fils aussi harcelait Magloire Dubourg, tremblant comme une feuille à la seule pensée qu'il parlait à un saint. Fasciné, il ne pensait plus qu'à devenir missionnaire pour se faire découper vif chez les sauvages. Cette simplicité d'esprit apitoyait le vieillard.

— Il ne faut pas pécher par excès de vertu, mon garçon, lui disait-il; c'est manquer d'humilité que de convoiter les vertus que tout le monde admire. Contente-toi d'être un brave homme.

Le grand bénêt l'écoutait tout tremblant sans oser le regarder en face, car il avait toujours peur de commettre un péché sans le savoir.

Il n'avait pas cinq ans que déjà on le menaçait de l'enfer à propos de tout et de rien. Mme Baptis-

tine Pelé, qui était l'onction même, ne battait pas son garçon, ou du moins rarement, et jamais en public, mais, dès qu'il commettait la moindre peccadille, — un plat trop vite saucé, une commission faite de travers, un accroc à sa culotte, moins encore — elle entrait dans une colère épouvantable qui la faisait blêmir.

— Va-t'en ! articulait-elle d'une voix étranglée. Sans cœur !... Maudit !... Tu veux donc me faire damner... Va sonner la messe !

Et Joséphin allait sonner...

Si la veuve lui ordonnait cela, c'est qu'à l'origine les scènes avaient lieu au réveil. Joséphin, paresseux, tardait à se lever, et sa mère, pour le punir, l'envoyait sonner la messe sans manger. Mais avec le temps, abasourdi par ces algarades continuelles, toujours tremblant, voyant des péchés partout, houspillé, puni, l'adolescent n'avait fait qu'abêtir. Au collège, il n'était pas plus niais qu'un autre, mais sitôt rentré chez lui, la peur de sa mère lui faisait perdre son peu de raison, et il n'arrivait plus à rien de bon...

— Va sonner la messe ! Va sonner !...

La veuve lui avait bientôt crié cela à toute heure du jour et l'enfant de chœur, terrorisé, allait sonner sans discuter, que ce fût au beau milieu du repas, ou passé l'Angélus du soir.

Les premiers temps, le voisinage en était ébaubi, et l'abbé Choisy avait protesté contre cet emploi abusif des cloches, mais rien ne pouvait tenir tête à la bigote, et, se trouvant provoquée, elle avait fait sonner Joséphin de plus belle. A la longue, la paroisse s'y était faite et, maintenant, quand on entendait tinter la cloche, on se disait simplement que Joséphin avait fait une sottise de plus.

Quand on lui eut appris ce que signifiaient ces son-

neries malencontreuses, saint Magloire était intervenu avec sa rudesse coutumière, et ç'avait été le commencement de la brouille entre la veuve et lui.

Maintenant, la bigote se contentait d'une moitié de révérence quand elle le rencontrait, et elle avait fait lire aux dames de la Bonne Mort une pieuse brochure, le *Propagateur des trois Ave Maria*, où un chanoine qui signait de trois étoiles flétrissait la transmigration des âmes comme la pire monstruosité.

Avec Georges Aubernon, l'oncle d'Yvonne n'avait pas été plus accommodant qu'avec la veuve. Ce jeune oisif, trop occupé de sa toilette, lui avait tout de suite déplu.

— Alors, vous ne travaillez jamais? lui avait-il demandé un après-midi à brûle-pourpoint. Vous avez tort, il n'a pas gagné sa part de ciel celui qui arrive au bout du voyage sans que ses bras soient las.

Le jeune homme avait été vexé, les Dubourg ennuyés, mais comme on s'était fait aux singularités du vieillard, M. Georges n'avait pas déserté la villa pour si peu. Cependant, lorsqu'il se balançait sur son rocking, sa chemise échancrée découvrant son cou hâlé, et pinçant du bout des doigts les cordes bien tendues de sa raquette, cela le gênait de sentir sur lui le regard austère du saint.

Plusieurs fois encore Magloire Dubourg le prit à partie. M. Georges menait la vie inutile et compliquée de ses amis — « les gens de mon monde », disait-il avec une aisance qui éblouissait sa mère — et il croyait comme eux tenir une place d'élite dans la société parce qu'il n'y faisait rien. Toujours pressé, les journées trop courtes pour ses obligations, on le rencontrait sur toutes les routes au volant de son auto, brûlant les bornes, frôlant les

virages, cornant d'impatience aux passages à niveau, et le cœur d'Yvonne se mettait à battre quand elle reconnaissait, au loin, le son de sa trompe.

— Comment pouvez-vous vous contenter d'une existence pareille, s'étonnait naïvement le saint. Cela ne vous humilie pas de penser que d'autres payent votre luxe, gagnent votre pain ?

Ces réflexions continuelles finirent par agacer Georges Aubernon, qui n'osait rien répondre, et il espaça ses visites.

— Franchement, dit le feuilletoniste à son frère, tu devrais bien laisser ce garçon-là tranquille. Il peut se permettre de profiter de la vie, son père a assez travaillé.

Cette mauvaise raison avait encore irrité le vieillard.

— Le fils, devant Dieu, n'acquittera pas la dette du père, avait-il répliqué, mais il ne pourra pas non plus payer de son argent.

A la première occasion il avait fait de nouveaux reproches au jeune homme et, dès lors, le fils Aubernon, humilié, ne se montra plus au Logis du Roy qu'avec ses parents. Ceux-ci, qui ne se doutaient de rien, continuaient d'entourer l'Evangéliste des plus grandes prévenances ; ils étaient très fiers de le faire connaître à des amis qui venaient à Barlincourt exprès pour cela et sans cette attraction, ils n'auraient guère reçu de visites.

Depuis la maladie du père Moucron, cette curiosité s'était encore accrue et, tous les jours, on téléphonait de Paris aux usiniers pour avoir les dernières nouvelles.

Celles-ci n'étaient pas bonnes. Le fils Moucron pour ne pas laisser perdre des drogues qui coûtent si cher, faisait prendre indifféremment à son père

les médicaments de M. Blum ou ceux de M. Rouquette, et bourré d'iodure, de tartre stibié, de calomel, d'opium, le vieux ne sortait plus de son pesant sommeil que pour cracher et délirer.

Barlincourt suivait anxieusement l'état du malade, comme si ç'avait été un personnage ; le vieux tenait, dans son souffle haletant, toute la popularité du saint.

De temps en temps, à la tombée du jour, on voyait arriver à bicyclette un correspondant régional du *National* ou du *Français*, qui venait voir à la ferme si « ça y était » ; mais le père Moucron, sec et dur comme un vieux cep, ne voulait pas se laisser mourir.

Les paysans, quand ils étaient entre eux, se parlaient à mots couverts.

— Le fils Moucron n'doit plus tenir en place.

— Si le saint ne s'en mêle point, il est foutu de les avoir, ses trois hectares de terre.

— Et ce coup-ci, il ne sera point forcé de triquer le vieux pour qu'il lui cède son bien.

Alors, ils riaient tous, étalant leur joie rustique, tannée comme leurs mains.

Quand le père Moucron cessa brusquement de cracher, le docteur Blum pronostiqua la fin.

— Sécrétion intérieure, colporta-t-il chez ses malades, c'est très grave. Tout cela s'accumule dans les bronches, le pauvre bonhomme va mourir étouffé. Je vais commencer les piqûres.

Le docteur Rouquette remarqua bien, lui aussi, que le malade toussait moins et n'expectorait plus, mais comme, d'autre part, l'état général n'empirait pas, il ne fut pas inquiet, ou du moins il n'en laissa rien paraître.

Le lendemain, pourtant, le père Moucron brûlant de fièvre braillait si fort qu'on l'entendait

de la rue. Il voulait se lever, refusait de rien prendre, et débitait d'une voix geignarde des mots sans suite. Pour ne pas donner raison à son rival, le docteur Rouquette, têtu comme ses paysans, soutint que c'était plutôt bon signe.

— C'est tout ce qu'il y a de normal, expliquait-il aux gens groupés autour de son cabriolet. C'est une conséquence de la fièvre péri-pneumonique ; nous appelons ça un délire sympathique. Les professeurs de M. Blum ont peut-être changé le nom, mais ils n'ont pas pu changer le mal... Allons, au revoir, mes amis...

Mais, en réalité, le docteur redoutait un transport au cerveau. Il se fiait à son instinct de vieux praticien beaucoup plus qu'à sa science et quand, en pénétrant dans la chambre du fermier, il avait renifié cette odeur d'acétone et de pomme de reinette qu'il avait sentie tant de fois, il avait fait la grimace, ne s'y trompant pas.

— Ça sent la mort. Il est foutu.

Un seul être à présent pouvait peut-être sauver le père Moucron : saint Magloire. Le médecin n'hésita pas ; s'il avait fallu, il serait allé chercher l'évêque, le pape, le grand lama, pour que le vieux guérît et que le docteur Blum fût déconsidéré. Un instant après, il était au Logis du Roy, et, ne reculant pas devant un mensonge, il dit au saint que le père Moucron, au plus mal, le demandait.

— A-t-il reçu les Sacrements? s'inquiéta l'Évangéliste.

— Non... il ne veut pas se croire perdu, n'est-ce pas. Il espère, nous espérons que si vous vouliez... votre présence...

Puis, sentant qu'il ne s'en tirerait pas, le docteur Rouquette conclut brusquement :

— Enfin, la médecine vous l'abandonne...

*
* *

Tant qu'on voyait clair dans sa chambre, le père Moucron vivait dans un engourdissement sans souffrance. Entre deux accès de fièvre, sa pensée suivait l'activité tranquille de la rue, le passage des fourragères dont les gerbes caressaient sa maison, le sifflet de la fabrique, le trottinement pressé des moutons, le travail des batteuses qui ronflaient dans les granges. Le dernier bruit familier, c'était le retour des bœufs rentrant de l'herbage. Puis, la nuit venait, et il commençait à s'agiter dans son lit. Il entrait en tremblant dans le royaume du délire.

Les malades le savent : la mort se cache dans les coins d'ombre. Certains la guettent, les yeux agrandis par l'effroi ; d'autres, plus lâches, restent les yeux fermés, pour ne pas la voir venir. L'âme anxieuse écoute et, au bout d'un moment, on entend... Pas même un bruit : du silence qui bouge. Une robe qui traîne, le parquet qui craque ; elle doit sortir de son coin noir et s'approcher du lit... On la sent là, tout près... Garde muette, elle penche son haleine glacée sur le mourant, qui se recroqueville. Son cœur bat à grands coups, mais il ne remue pas, il n'appelle pas, il s'oblige à respirer sans râle, pour ne pas la tenter. Il veut lui faire croire qu'il dort...

Un instant encore d'attente terrifiée, puis il ouvre les yeux, précautionneusement. Il regarde... Non, il n'y a rien, que du noir. La pièce est vide. D'un seul coup les nerfs se détendent, le corps retombe, anéanti, le râle maîtrisé reprend le malade à la gorge. C'est le long cauchemar de la nuit qui commence.

Jusqu'au dernier moment, le père Moucron

luttait. Les yeux inquiets, il regardait s'écouler le jour par la fenêtre aux rideaux de gros tulle. On eût dit que la vie le quittait avec la lumière. La peur de mourir le prenait enfin.

— Anatole, une bougie, demandait-il.

Mais le gars, qui savait que son père avait peur dans l'obscurité, n'apportait rien. La voix se faisait suppliante :

— Une bougie, Natole...

L'autre ne répondait pas. On entendait, dans la salle, le bruit de la cuiller à soupe, et le glouglou du vin versé.

Le vieux fermier se souvenait qu'autrefois, ç'avait été son tour de manger dans la salle, tandis que son père geignait dans ce même lit. Un brancard de fardier avait défoncé la poitrine du vieux, et il s'était défendu plus de quinze jours, avant de passer. Maintenant, dans son délire, c'était vers lui que le camion roulait, et c'était Anatole qui fouettait les chevaux. Il voulait se sauver, mais il ne pouvait pas. Alors, brusquement, tout changeait. La veuve Pelé portait une soutane et l'emmenait danser chez Dumarchey... Le sang battait si fort sous ses tempes qu'il croyait entendre les cloches. Il pensait :

— Si j'arrive à ne plus voir le camion, je serai sauvé...

Mais il avait beau faire, le camion revenait toujours; il défonçait la cloison toute rouge de son cauchemar, et saint Magloire n'osait pas approcher, parce qu'il avait peur des chevaux.

— Appeler le saint, appeler le saint, râlait-il d'une voix précipitée.

Dans la salle, le fils continuait de dîner, posément.

Quand le paysan, son coup de fièvre passé, se

retrouvait en sueur dans ses draps trempés, il regardait ce filet de lumière sous la porte, et cela le calmait. La pensée de la mort, à ces moments-là, ne l'effrayait plus. Il l'attendait...

Abattu, il songeait à des choses. Tout de même, comme la vie a passé vite! La jeunesse est encore si proche qu'on croirait pouvoir toucher ses souvenirs, rien qu'en tendant la main. Aux premiers camarades qu'il avait menés au cimetière, les hommes de son âge revenaient en bande, la redingote sur le bras, se racontant les histoires de celui qui ne rentrait pas. Puis, d'année en année, ils avaient été moins nombreux : plus que huit, plus que sept, plus que six... C'était peut-être son tour, alors... Et pourquoi pas Mathieu?

Une quinte de toux le secouait. Un genou meurtrier lui écrasait la poitrine, et il recommençait à délirer, la tête en feu.

— Natole! Euh!... Natole!...

Le fils Moucron finit par venir. Le vieux ne le regarda pas; il ne reconnaissait plus rien.

La bouche détendue, il râlait. Sur sa langue blanchâtre, on apercevait une drôle de tavelure, et cela intriguait Anatole. Penché sur le moribond, il tendit son gros doigt et chercha à effacer la tache, mais cela ne voulait pas partir.

Pour être tranquille, il avait mis une chemise propre à son père, parce qu'une fois mort le corps se raidit tout de suite et ne se prête plus. De ses mains terreuses le vieux grattait le drap.

— Il ramène, constata posément le gars. Il n'y a plus qu'à attendre.

Et il retourna dans la salle pour tout préparer. Il versa dans une soucoupe un peu d'eau bénite, — l'ancien en conservait toujours dans une bouteille pour asperger sa ferme les jours d'orage, — prit

derrière le calendrier le brin de buis desséché qu'on changeait chaque année, le dimanche des Rameaux, puis il se mit à choisir un drap pour l'ensevelissement. Il les sortit tous l'un après l'autre, ne trouvant pas ce qu'il voulait.

— Çui-là est encore bon... Çui-là aussi, avec une pièce... C'est tout toile.

A quatre pattes, il fouillait jusqu'au fond de l'armoire, et la bougie, posée sur le carreau rouge, éclairait en plein sa trogne aplatie, où piquait un poil rude. Il ramena enfin, soigneusement pliée, une toile jaunâtre, usée par les lessives et faite de morceaux. L'ayant dépliée, il la mesura, à la coudée. Sa bouche fit la grimace :

— Bon dieu! ça sera un peu juste...

Il restait là, indécis, quand le chien, dans la cour, se mit à aboyer. Il entendit un pas se rapprocher, puis une main fit cliquer le loquet. Grommelant, Anatole se releva et alla tirer le verrou, se demandant qui pouvait venir si tard.

— Quoi que vous voulez? s'écria-t-il, dès qu'il eut reconnu le visiteur.

Et tout de suite, sans réfléchir, il repoussa la porte à moitié, barrant l'entre-bâillement de son bras tendu. C'était le saint.

— Le père n'est pas bien, continua le paysan, faut pas qu'on le dérange, le docteur l'a dit.

L'Africain lui ayant pris le poignet, lui abaissa le bras sans effort.

— C'est M. Rouquette qui m'envoie, dit-il. Je veux voir ton père.

Et il entra. Son ombre se dessinait massive sur le demi-jour du courtil, comme sur ses vitraux saint Christophe le passeur. Le paysan s'était écarté et l'observait sournoisement.

— Si c'est à cause de l'extrême-onction que vous

venez, bafouilla-t-il, il n'y a pas de presse. Le père n'est pas encore près de lâcher la rampe, sûrement non...

La lumière blafarde du dehors tâtonnait le long des murs, touchant une casserole de cuivre, un coin ciré de vieux meuble, le grand calendrier. Dans un angle obscur, un morceau de miroir songeait, le regard terni. Au-dessus, dans le grenier, on entendait sautiller les pigeons. Et dans la pièce voisine, régulier, le râle du vieux...

— Vous entendez comme il dort bien, fit Anatole un peu plus bas.

Traînant ses galoches, il se dirigea vers la chambre pour fermer la porte.

— Laisse, dit impérieusement saint Magloire.

Le Moucron n'osa pas dire non, mais debout entre sa table et le bahut ouvert, il barrait le passage. Son cœur débuché s'était mis à battre.

— Le médecin a recommandé qu'on ne le fatigue pas..., grogna-t-il. Je viens juste d'y donner sa potion... Il faut l'laisser dormir.

L'Évangéliste, sans répondre, avait pris la bougie et s'approchait. Le fermier serra les poings, le mufle bas, buté.

— Quoi que vous y voulez, à la fin? s'emporta-t-il, la voix étranglée... C'est-y une heure pour venir voir les malades!...

Et faisant deux pas en arrière, il tira brusquement la porte sur lui. La bougie haute, Magloire Dubourg le regardait. Il lui dit simplement :

— Tu as peur, hein?

Anatole restait le front baissé, pour ne pas sentir le regard du saint. Un bœuf au repos.

— Je n'comprends pas ce que vous voulez dire, mais vous n'avez qu'à r'passer ; demain il fera jour.

Le vieillard l'observait sans répondre, et ce mutisme faisait peur au paysan. Les idées brouillées, il se tut. Par la porte restée ouverte, semblait entrer le grand silence des champs, hanté de bruits furtifs, de frissons d'arbres et d'abois lointains.

— Tu entends? lui dit le saint, rapprochant son visage.

Non, il n'entendait rien. Les pigeons, le râle, un meuble qui craquait...

— Ta maison qui te guette, toutes les choses qui t'épient, les entends-tu? Les vieux meubles qui t'ont vu naître, l'horloge où le père cochait ta taille, à mesure que tu poussais... Toi aussi, ton tour viendra d'y mourir dans la vieille maison... Écoute, elle craquera comme ce soir...

Le fils Moucron se secoua, la colère au cerveau.

— Je ne dois de compte à personne, fit-il en redressant la tête, et je vous dis une bonne fois que votre place n'est pas ici.

Tous deux se turent un moment. Le râle du vieux remplit la ferme obscure et le chien, dans la cour, se mit à gémir.

— Allons, laisse-moi passer, ordonna le saint.

Cette fois, le gars éclata.

— Quoi, dit-il d'une voix rauque, c'est-il que vous voulez le guérir? Eh bien, c'est l'affaire des médecins et pas la vôtre. Je vous dis que vous n'entrerez pas.

— J'entrerai.

Et Magloire Dubourg le repoussa. Alors, brusquement, Anatole saisit son gourdin et, menaçant, se planta devant la porte.

— J'suis chez moi et vous ne passerez pas, beugla-t-il. De quel droit que vous allez tracasser ce vieux-là?

Le saint, sans lui répondre, le prit par le bras et

le paysan pourtant robuste, se sentit glisser sans force le long de la porte fermée.

— Vous n'avez pas le droit, dit-il d'un ton geignard ; je me plaindrai, je dirai que vous m'avez maltraité...

Magloire Dubourg était déjà dans la chambre. Il avait déposé la bougie sur la table de nuit et pris entre ses mains la main glacée du moribond. Pardessus son épaule, le fils, anxieux, guignait, les yeux durs, broyant du vide de ses mains inutiles.

— Il va le guérir, pensait-il, bouleversé.

Mais le mourant râlait toujours, et sa main gauche, sur le drap, continuait sa funèbre caresse. Enfin le saint se redressa, et, malgré lui, Anatole poussa un soupir.

Sur le front humide et déjà froid, Magloire Dubourg traça un signe de croix, puis il repassa dans la salle, laissant la bougie près du lit. Le fils Moucron referma sans réfléchir la porte de la chambre éclairée, et ils se trouvèrent subitement dans l'obscurité.

Aussitôt Anatole eut un recul épouvanté. Devant lui, à hauteur de son visage, deux yeux luisaient, deux yeux fantomatiques, deux yeux terribles... Il leva les bras pour se protéger, comme un gosse. Alors, effrayé par ce geste, le chat juché sur le bahut sauta d'un bond, tomba sur la chaise et fila. C'étaient ses yeux...

Le gars tremblait encore sur ses jambes torses. Mais peu à peu, son cœur désordonné s'apaisa. Tout bas, d'une voix de confessionnal, le saint lui dit :

— Pourquoi l'aurais-je fait vivre plus que son terme, dis-moi. Pour le conserver à ta haine ? Pour qu'il souffre plus longtemps ?

Moucron le laissait dire, indifférent : maintenant,

il n'avait plus peur. Les mains dans les poches, il se dandinait.

— Vous vous faites de méchantes idées, dit-il tout de même. On s'estimait bien, le vieux et moi...

Sur le pas de la porte, l'Africain se retourna une dernière fois...

— Cœur de parricide... Dans une autre vie, le voile noir te brouillera les yeux, et ce sera la douleur qui te tranchera le cou. Adieu !...

Il s'éloigna, se dirigeant vers le presbytère, et Moucron regarda un moment son chien qui hurlait à la mort, assis au milieu de la cour.

— Ça serait-il fini? se demanda-t-il.

Il retourna dans la chambre. Le vieux ne râlait plus.

*
* *

Mme Baptistine Pelé suivait la rue de Verdun en se pressant ; elle portait sous le bras quelque chose de long, entortillé dans un journal. Les marchands qui ouvraient leurs boutiques la regardèrent, frappés.

— Ça y est, Baptistine porte le cierge à Moucron...

Et, dès le réveil, tout Barlincourt sut ainsi la nouvelle : le père Moucron avait rendu l'âme. On avait tellement l'habitude dans le pays, de voir accourir la veuve au chevet des trépassés, la mine faussement consternée et son long bâton de cire sous le bras, qu'au lieu de dire d'un malade qu'il allait plus mal, c'était devenu l'usage d'annoncer :

— Baptistine va bientôt lui porter son cierge.

Elle sentait les cadavres, avec un flair de vautour, et sans qu'on sût comment elle était toujours prévenue la première des agonies et des décès. Cela

faisait des semaines qu'on ne l'avait pas rencontrée avec son cierge, et quand on l'aperçut ce matin-là, ce fut un accablement général. La mort avait été plus forte que le saint...

La bigote poursuivait son chemin, indifférente, et plutôt satisfaite de l'échec de l'Africain. Elle voyait d'ailleurs du même œil sec les naissances et les deuils, tirant toutes ses joies de célestes supputations. Près de la poste, elle croisa la locataire de M. Quatrepomme, qui revenait de la messe de six heures. L'impotente marchait en s'aidant d'une canne, ayant attrapé d'autres douleurs dans la resserre humide que le maire lui louait comme pavillon.

— Où allez-vous, ma chère dame ?

— Dire la prière des morts chez le père Moucron, chuchota la veuve.

La femme vacilla, blêmie.

— Quoi... Il est mort ?...

Elle crut que son cœur, soudain plus lourd, allait s'arrêter, qu'elle allait tomber là et ne plus se relever.

— Mais le saint, alors... Les miracles ? balbutia-t-elle.

Mme Pelé eut un mauvais sourire.

— Le saint, le saint, fit-elle d'un drôle de ton. Il n'est pas saint, d'abord. On n'est pas saint comme ça de son vivant. Ça ne se peut pas...

— Mais nous autres, alors, les malades, geignait l'impotente.

— A votre place, conseilla la veuve, j'irais à Lourdes. Au moins, ça c'est sérieux, on a des preuves, notre Saint-Père a reconnu les miracles. Tandis que ce Magloire... Voulez-vous que je vous dise : je m'en suis toujours méfiée... Pensez donc, un homme dont le frère écrit des abominations dans des journaux de francs-maçons. Et puis,

dans le fond, c'est un hérétique, rien ne dit qu'il ne sera pas excommunié un jour...

La malade l'écoutait déblatérer sans rien dire, voûtée, les yeux éteints.

— Allons, il faut vous secouer, lui dit Mme Pelé. Tenez, venez avec moi dire les prières chez le père Moucron. Savez-vous ce que je vous fais gagner?

Et elle la regardait en dessous, l'air malicieux, comme quelqu'un qui vous ménage une bonne surprise.

— Trois ans d'indulgence, tout bonnement. Plus trois pour suivre l'enterrement en disant le chapelet, ça vous fera six... Et encore soixante jours pour les cinq sous qu'on donne au pauvre. Vous pouvez même remplacer les sous en disant un chapelet de sainte Brigitte, ça ne vous coûtera rien et vous y gagnerez encore quarante jours...

La malade se laissait entraîner, étourdie, heureuse de ne pas penser.

— Ça vous étonne, hein, que je connaisse tout cela? continuait Mme Pelé avec un sourire décent, la bouche en cul de poule et les yeux baissés. J'en remontre même à M. le curé, vous voyez... Et Mlle Burnier, vous savez, la grosse qui a un chapeau avec du raisin, celle qui a son prie-Dieu au pied de la chaire, eh bien, c'est moi qui lui ai tout appris. Elle m'est bien reconnaissante, par exemple... Surtout, quand mon fils va sonner le trépas, n'oubliez pas la prière des morts, c'est sept ans...

Elles trottinaient de conserve, et l'on eût dit, avec la canne qui tapotait, les robes noires et le long cierge entortillé, deux fées du guignon à la recherche d'un mauvais coup.

Les cultivateurs qui descendaient aux champs avec la herse sonnant la ferraille, les ménagères

réunies à la pompe, les ouvriers de chez Aubernon qui s'en allaient par bandes, tous se groupaient pour discuter la mauvaise nouvelle, et quand ils entendirent sonner le glas, cela leur fit quelque chose. Le père Moucron en rendant le dernier soupir, les remettait tous entre les mains du destin ; les habitants de Barlincourt allaient perdre du coup tout leur prestige. C'était un beau rêve qui prenait fin...

Personne ne pensait au vieux fermier dont l'âme libérée flottait encore dans les fumées bleues des maisons, ne pouvant s'arracher si vite aux toits familiers. Ce qui les préoccupait, c'était leur propre sort, le retour à la loi fatale. Des anciens, le front dur, comptaient qu'ils avaient déjà moins d'amis chez les vivants que chez les morts. Les jeunes, insouciants, se chamaillaient dans les paillers.

Seul, saint Magloire songeait au mort, faisant glisser entre ses doigts les gros grains du rosaire. Il croyait suivre sa suprême promenade...

Le vieux oublié rôdait tristement par les rues, collant son visage invisible aux fenêtres des fermes. Les bêtes le flairaient, les chiens gémissant dans les niches, les perdrix dispersées qui rappelaient dans les chaumes... C'était peut-être un regret, une larme qu'il attendait pour s'en aller... C'est si dur de partir pour toujours, de quitter son arpent de bonheur...

Il était déjà seul, dans l'inconnu du vaste monde, et sans pensée pour le garder, sans cœur fidèle où se blottir, il se sentait disparaître, s'évaporer, comme un brouillard d'étang. N'être plus rien, pas même un souvenir...

On ne peut résister... L'âme fond dans la lumière. Elle s'envole dans le vent... Un frisson dans les tilleuls, une porte qui claque, une girouette qui

grince. Puis, plus rien... Là-haut, dans le ciel clair, où les hirondelles nouent et dénouent leur mince ruban noir...

***

On raconte que ce fut un boulanger de Barlincourt, le jour de l'enterrement, qui lança le premier coup de sifflet en passant devant le Logis du Roy. La foule, instantanément, en fut électrisée. On se mit à crier, les uns pour, les autres contre, et le convoi entra dans le cimetière à la débandade. Quelques vieux paysans et des femmes en deuil restèrent seuls autour de la tombe à écouter les prières, tandis que le gros des assistants se disputait dans les allées. Voyant les choses se gâter, M. Quatrepomme s'éclipsa avant la fin et rentra vite chez lui, prêt à monter se cacher dans le grenier si on avait besoin de lui.

Devant la villa, des gens braillaient, toujours excités par le boulanger.

— S'il avait eu du cœur, il serait venu à l'enterrement, ce fameux saint, criait l'énergumène. N'était-ce pas sa place, lui qui a laissé mourir le pauvre vieux ?...

Ils furent bientôt plus de cinquante, des gars de culture pour la plupart, et quelques boutiquiers, à vociférer à la grille, et quand Milot repassa avec l'abbé Choisy, trimbalant sans respect le bénitier funéraire, il les encouragea sournoisement d'une grimace qui devait signifier : « Allez-y ! »

Cependant, ils se fatiguèrent vite. Et puis, sans se l'avouer, ils avaient peur que le saint ne les reconnût, et leur manifestation se termina chez le marchand de vins.

Quand les ouvriers d'Aubernon, à la sortie de la fabrique, apprirent ce qui s'était passé, ils s'attroupèrent et le tapage reprit de plus belle, mais cette fois on acclamait le saint. Pour commencer, les manifestants avaient défoncé la devanture du boulanger Bégin, le pire réactionnaire du canton, puis, formés en colonne, ils étaient allés crier sous les fenêtres du maire devenu introuvable, et ils se dirigeaient tumultueusement vers la demeure de M. Aubernon, qu'on appelait pompeusement le château, à cause d'une méchante poivrière, quand saint Magloire les avait rejoints.

Ils les avait harangués et, non sans peine, il les avait décidés à rentrer chez eux, en se mettant à la tête de leur colonne.

Presque tous habitaient la Cité, à la lisière de Barlincourt. Soixante maisonnettes de briques s'alignaient là dans le mâchefer, avec d'uniformes jardins gris où poussaient des soleils. Cette caserne, qui avait coûté cher à M. Aubernon, lui avait valu une réputation de philanthrope, du moins en dehors de son personnel. Il louait les maisons pas bien cher, mais seulement à la semaine, si bien qu'un ouvrier congédié le samedi devait quitter en même temps son domicile et l'atelier.

— Comme cela, disait l'usinier, je les ai en main...

Pas un rentier de Barlincourt n'eût osé s'aventurer dans la cité, même en plein midi. Avec ces disputes continuelles qu'on entendait de la route, toutes ces histoires de rixes, il s'était créé une légende représentant la cité Aubernon comme une sorte de repaire d'anarchistes et, pour maintenir cette réputation, une bande de mioches en robe jouaient toute la journée devant la barrière, barbouillés, morveux, injuriant les enfants bien mis en s'exerçant à leur lancer des pierres.



Saint Magloire y entrait pour la première fois.

Il parla d'abord sur l'emplacement d'une maisonnette en construction, toute la multitude autour de lui, puis, l'heure du dîner venue, il leur dit de se disperser, et il alla de maison en maison, prêchant avec simplicité sous chaque toit. Ces pauvres gens ne trouvaient rien à dire pour l'accueillir, tant ils étaient émus. Cela les troublait de voir cet homme célèbre s'accouder familièrement sous la lampe et parler pour eux seuls. Ils l'écoutaient, le cœur battant... Dehors, le long de la haie, les autres tendaient l'oreille.

— Pourquoi me reproche-t-on de n'avoir pas prolongé la vie de ce pauvre homme, disait l'Évangéliste. Celui qui accomplirait un tel miracle serait un monstre, ce serait l'Antéchrist... Serait-il juste, dites-moi, que jusqu'à la fin des temps le riche rendu immortel jouisse du même bonheur, alors que le malheureux resterait pour toujours rivé à sa misère... Bénissez la mort, au contraire, c'est la revanche des humbles, c'est la justice de Dieu qui passe...

Les femmes tendaient des visages émerveillés. Des yeux brillaient de larmes. Le saint s'approcha d'un ouvrier qui portait un brassard de crêpe à son veston et lui prit les mains :

— Ne pleure pas, lui dit-il, sois courageux... Elle n'est pas encore morte, puisqu'elle survit en toi. Les êtres qui se sont aimés se recherchent inconsciemment par le monde, pendant des siècles, et se retrouvent un jour. Aussi, soyez bons pour tous... Dites-vous qu'une âme se cache dans le corps de votre prochain, et que cette âme, jadis, a peut-être souffert pour vous...

Un militant, qui écoutait en mordillant les brins raides de sa moustache, fut le seul à oser

interrompre. Ces promesses de récompense lointaine ne le contentaient pas.

— Puisque Dieu nous a mis sur terre, fit-il amèrement, que n'y fait-il régner la justice?

Magloire Dubourg le regarda sans colère.

— Et croyez-vous que Dieu doive prendre aussi la peine de distribuer à chacun sa ration de bonheur, comme on partage le tourteau du bétail, lui répondit-il. Les abeilles ont-elles besoin de vous pour construire leur ruche et diriger leur royaume bruissant; les hirondelles pour faire leur nid, les fourmis leurs palais souterrains. Que diriez-vous si vous donniez à des pauvres un château où seraient réunis tous les biens de la terre et que, longtemps après, la demeure soit encore dans le désordre, que les hommes s'y battent, les uns repus dans les salons, tandis que d'autres râleraient de faim dans les combles? Eh bien, Dieu est ce donateur, et il vous regarde vous entr'égorger dans sa maison...

Les ouvriers écoutaient, conquis. Ils entraient éveillés dans son rêve.

— Alors, murmura une vieille dont les mains tremblaient, nous reverrons nos morts, je retrouverai mes garçons?

— Vous les retrouverez! promit l'Évangéliste avec force. Je vous l'affirme : la mort n'est rien... Quoi, tout serait fini parce qu'un cœur usé cesse de battre, qu'une poitrine ne se gonfle plus, elle s'anéantirait comme la chair l'âme impalpable et pourtant présente que nous sentons en nous... Non, le souffle divin survit, et rien n'est vraiment mort quand est tombée la pelletée de terre sur la boîte qui résonne. L'âme ne périt pas : elle quitte sa dépouille comme un nomade son gîte et va goûter le pur repos dans le royaume des esprits... Ciel, séjour éblouissant, béatitude des béatitudes, conso

lation de toutes les misères... Vous ne les verrez pas dans le royaume des élus tous les puissants d'ici, les riches, les mauvais maîtres, tous ces bourreaux du monde. Ils restent, humbles et désespérés, dans la brume des régions inférieures d'où ils regardent avec envie ceux qui ont bien vécu et savourent enfin leur récompense.

« C'est là-haut que l'âme se façonne, en faisant la somme des bienfaits et des fautes, car elle domine le temps et revoit, ainsi que d'un sommet, tout le chemin parcouru, toutes les vies passées... Alors, on grince des dents, pourtant sans flammes et sans tourments, rien qu'en contemplant les cimes bienheureuses où les justes sont parvenus. On se jure passionnément de tout sacrifier désormais pour s'élever d'un degré vers Dieu, et c'est le souvenir obscur de ces engagements qui nous guide sur terre. Quand une voix étouffée vous dit devant le mal : « Ne le fais pas ! » ne croyez pas que c'est la conscience, la conscience n'est qu'un vain mot : c'est votre être éternel qui vous parle, vous supplie, car lui seul se souvient des angoisses de là-haut.

A ce moment, le vieillard s'arrêtant les dévisagea tous, de son regard fascinateur. Puis son geste circulaire les resserra, haletants, autour de lui.

— Écoutez-moi... Au cimetière de Favreulles, près d'ici, vous connaissez la tombe de la marquise... Il y a plus de cent ans, elle s'est fait enterrer là avec tous ses bijoux, avec toutes ses pierreries, une fortune inutile devenue grise et terne sur ses vieux os... Eh bien, j'ai vu une pauvresse assise sur sa pierre, songeuse, et dont les doigts usés arrachaient l'herbe qui pousse entre les dalles... Écoutez-moi : si c'était la marquise qui revenait à son tombeau... Oui, n'est-ce pas elle?

Son âme réincarnée l'y attire, aveuglément, comme ces oiseaux migrateurs qui passent les mers, sitôt que leurs ailes les portent, et sans savoir pourquoi. Elle a faim, la misère la courbe, elle traîne les routes en rêvant d'hôpital, et là, tout près, sous la pierre qu'elle gratte, il y a sa fortune ; il y a du bonheur qu'elle a enterré, il y a du pain, il y a des habits, une maison chaude, tout ce qu'elle s'est volé en le volant aux autres, la folle... Eh bien, comprenez-moi : nous sommes tous semblables à la châtelaine de Favreulles. Quand nous sommes heureux dans une vie, nous voulons enterrer le bonheur avec nous...

Peu à peu, les ouvriers l'écoutaient avec plus de fièvre. Un monde nouveau leur apparaissait. L'un d'eux grogna, bouleversé :

— Ah ! si on avait le pouvoir rien qu'un moment, tout ça changerait, nom de Dieu !

Son juron les scandalisa tous.

— Fais attention, lui souffla sa femme, le saint va t'entendre.

Mais le vieillard ne remarquait rien, tout au bonheur de sentir s'éveiller ces cœurs de disciples. Il sortit et ceux qui l'avaient entendu lui faisaient un cortège fervent. L'ouvrier Mathieu, à moitié gris, comme à l'ordinaire, n'arrêtait pas de pleurer.

— Eh bien, puisqu'il faut mourir, j'veux bien, bredouillait-il, j'aurai peut-être plus de chance le prochain coup.

Et il distribuait des poignées de mains d'adieu autour de lui en disant d'un air héroïque :

— Au revoir, les amis !

Le saint, comme il longeait un jardinet, s'arrêta. Il avait arraché une feuille duvetée de jasmin et, l'ayant froissée entre ses doigts brunis, il en respirait le parfum.

— Sentez ceci, dit-il au militant qui l'avait interrompu en lui tendant la feuille molle qui embaumait. N'y verrez-vous pas une preuve de l'existence de Dieu, vous qui ne croyez pas? Pour moi, tout ce que je regarde me crie que Dieu existe. Sentez ce parfum frais qui imprègne les doigts. Qu'a-t-il fallu pour qu'il naisse? Une graine légère apportée par le vent. La graine tombe, et voici l'éclosion des parfums et des couleurs. Songez à ce qu'il aurait fallu aux hommes pour fabriquer cette odeur pénétrante et ce vert printanier. Imaginez ces usines aux machines compliquées, ces chimistes, ces ouvriers, ces pyramides de charbon ; et le parfum eût été moins grisant, la couleur moins vive. Eh bien, toute cette usine, toute cette science, Dieu la fait tenir dans une graine qu'emporte l'aile d'un oiseau...

Il parlait, et dans le soir tombant les disciples aux bras nus l'écoutaient, ravis. Il y avait du bonheur dans l'air. Les femmes heureuses se blottissaient contre leurs époux, abandonnant aux rudes mains leurs petites mains froides; les mères extasiées serraient contre elles leurs enfants, et tous sentaient s'épanouir dans leurs cœurs de fabuleux espoirs.

VIII

Le premier dimanche que l'abbé Choisy vit son église ordinairement vide s'emplir jusqu'au banc des pauvres, pour la grand'messe, et qu'il reconnut, agenouillées au pied de la chaire, les pires têtes brûlées de la cité Aubernon, ceux qui le saluaient en faisant : « Coin ! coin ! », et jusqu'à l'ouvrier Mathieu, qui prétendait baptiser les nouveau-nés au vin rouge, il connut la plus belle émotion de sa vie, et, à la fin de l'office, ayant juste pris le temps de retirer sa chasuble, il revint précipitamment dans la chapelle et embrassa Magloire Dubourg, en présence de tous les fidèles.

— Vous les avez convertis, bredouillait-il. C'est vous qui avez ramené au Bon Dieu toutes ces brebis égarées. On peut dire ce qu'on veut : vous êtes un saint...

Il avait instantanément oublié tous ses doutes et la méfiance qui le gagnait, à la lecture de certains journaux apportés par Mme Pelé. Il était fier d'avoir résisté quand même et d'avoir conservé à l'Évangéliste toute sa foi. Mais ce fut un enthousiasme qui ne dura pas longtemps.

Ces nouvelles ouailles, que les dévotes regardaient de travers, étaient animées d'une foi singulière et désordonnée. Dès le samedi suivant, il en

vint se confesser qui ne savaient même pas leur *Pater*, mais qui étaient capables de soutenir d'invraisemblables discussions sur des points de doctrine, épiloguant sur tout, faisant des réserves sur les commandements et n'hésitant pas à nier le Purgatoire. Bien entendu, tous admettaient comme principe essentiel la transmigration des âmes, hérésie qui épouvantait le curé, et ils parlaient avec tant d'abondance et de conviction, pleurant et se frappant la poitrine, que l'abbé Choisy, abasourdi, se sentait incapable de leur tenir tête et qu'il préférait leur donner tout de suite l'absolution pour en finir.

Les paroisiennes qui attendaient leur tour en priant, dans l'ombre des bas côtés, écoutaient effrayées ces gémissements et ces éclats de voix, et elles se demandaient, toutes frissonnantes, quels crimes impunis pouvaient bien motiver des confessions pareilles.

Un matin, en plein office, il éclata un vrai scandale. Une femme — une ouvrière — qui sanglotait sur son prie-Dieu se leva brusquement et, tournée vers l'assistance, se mit à se confesser à haute voix, publiquement, comme les chrétiens des premiers âges. Ses voisines affolées voulurent la faire asseoir, mais elle les repoussa brutalement et continua de plus belle, criant ses fautes avec horreur, et il fallut que Milot l'entraînât dehors pour la faire taire, ce qui valait mieux pour elle, pour son mari, et différentes personnes de la paroisse. Cet incident produisit sur les vrais fidèles, gens à la foi tranquille, le plus mauvais effet, et Baptistine Pelé, prenant de l'audace, entreprit une campagne sournoise contre les disciples du saint.

Elle n'osait pas prendre ouvertement parti contre l'Africain, mais elle voulait éloigner de « son »

église tous ces convertis turbulents qui ne reconnaissaient pas son autorité et avaient l'air de se croire chez eux. Sachant la messe par cœur, elle se levait, se rasseyait, s'agenouillait avant tout le monde, précédant même les répons, et son œil cruel de vieille poule toisait le troupeau soumis des autres, qui faisaient ce qu'elle faisait sans chercher à comprendre, se signant à la débandade dès qu'elle avait donné le signal. Elle chantait tous les hymnes et tous les cantiques à tue-tête, en affectant de ne jamais regarder son livre, pour faire honte aux nouveaux venus, et, lorsqu'on distribuait le pain bénit, elle ne quittait pas la corbeille des yeux, comme si elle les avait crus tous capables de faire leurs provisions de bouche. Elle cherchait tous les moyens de mortifier les prosélytes de la Cité, et elle s'y prenait si adroitement, avec des sourires hypocrites et des airs de vouloir rendre service, qu'on ne trouvait pas de prétexte à se fâcher.

Heureusement, si les parents n'osaient rien dire, les gamins étaient plus hardis, et quand ils rencontraient la veuve, à la sortie du catéchisme, entre chien et loup, ils l'escortaient jusque chez elle en lui criant des infamies.

Ces garnements-là, qui ne fréquentaient l'église que depuis la conversion de la Cité, étaient encore des recrues qui ne valaient pas cher. Ils ne servaient vraiment qu'à semer le désordre. Jaloux des fils de ruraux et des petits bourgeois, ils se « revengeaient » en leur répétant qu'ils étaient autant qu'eux et que ça serait leur tour *la prochaine fois* d'avoir des papas qui auraient de l'argent, et comme les bien vêtus ricanaient, ils leur donnaient de grands coups de pied par-dessous les bancs et leur volaient leurs images de première communion.

C'était Yvonne Dubourg qui, pour plaire à son

oncle, faisait répéter le catéchisme à tous ces marmots. Elle seule parvenait à les faire tenir en place. Ils la connaissaient tous, pour la voir souvent au dispensaire de la Cité, où elle secondait Mme Aubernon ; c'était elle qui soignait leurs petites mains malades quand ils avaient de ces bobos suppurants qu'on ne voit qu'aux enfants pauvres, et comme elle leur parlait doucement, faisant rire les plus jeunes et flattant les grands, ils ne la faisaient jamais enrager. Mais parfois elle ne venait pas, et c'était Joséphin Pelé qui les surveillait; alors le catéchisme tournait au tohu-bohu. Sentant ce grand nigaud tout tremblant, anciens et nouveaux se liguaient méchamment contre lui; ils se poussaient, piaillaient, répondaient de travers pour faire rire les autres et lui jetaient en se cachant des teignes dans le dos, excités par le sacristain unijambiste qui jubilait.

L'abbé Choisy finit par souffrir de cette perturbation, et il regretta bientôt en secret son église déserte d'autrefois, avec son troupeau clairsemé si facile à conduire. Ce n'était pas à lui que venaient tous ces fanatiques, pas même à Dieu : ils ne connaissaient que le saint. Poussé par la bigote, il décida enfin de mettre l'évêché au courant de tous ces incidents et de solliciter des instructions ; mais le vicaire général qui le reçut l'exhorta seulement à la patience et ne décida rien. L'Église, pour l'instant, préférait ignorer les agissements de Magloire Dubourg, à seule fin d'éviter le scandale.

Souvent, l'Évangéliste réunissait ses disciples. C'était dans la Cité, après la soupe du soir, à l'heure où le jour finissant donne aux maisons qui s'allument des visages rêveurs, ou bien dans les champs assombris, à la lisière du Bois Noisette. Les couples étendus sur l'herbe ou assis le long des haies ne

quittaient pas Magloire des yeux ; il parlait, et tous ces regards convergents, comme des fils tendus, semblaient puiser en lui une énergie nouvelle. Ils écoutaient attentivement, au début, tâchant de tout comprendre, puis, peu à peu, leur attention se relâchait, comme engourdie, le sens des phrases ne leur parvenait plus ; on eût dit que la Voix les ensorcelait ; étourdis, ils ne saisissaient plus que certains mots — bonheur... grâce... bonté... — qu'ils recueillaient des yeux sur les lèvres du saint, et leur songe sans trame flottait sur sa parole. Il émanait du vieillard en extase un pouvoir mystérieux qui traçait dans la nuit sa zone, aussi loin que la voix portait, et quand il s'était tu, ils ne se souvenaient plus de rien, ils ne sentaient en eux qu'un grand besoin d'aimer et de souffrir.

Souvent aussi, l'Africain leur expliquait l'Évangile, par petits groupes, dans les maisons, et si le dimanche suivant on commentait en chaire le même passage, le pauvre abbé voyait ses paroissiens à casquettes le dévisager avec une petite moue qui disait clairement : « Heu ! heu ! pas fameux... »

A mesure que la popularité du saint croissait à la Cité, elle diminuait par contre-coup dans le reste du pays. Tout ce que faisait le saint, — et pourtant il ne faisait que le bien, — indignait la majorité des habitants, et particulièrement les gros cultivateurs, les commerçants, les retraités. Tous ces braves gens préféraient l'ordre basé sur la misère des autres à tout le bonheur qui pourrait naître dans le bouleversement. Quand saint Magloire demanda au Conseil municipal de laisser le pré communal, qui ne rapportait rien, à la disposition des chemineaux, pour permettre aux meilleurs d'entre eux de se fixer, cela fit crier tout le monde. Les paysans se voyaient déjà pillés, « comme s'il n'y en avait pas

assez avec ces saligauds de l'usine! » — et les journaliers grognèrent qu'on voulait leur casser les bras. Plus tard, le vieillard proposa au curé, qui en demeura interloqué, d'habiller tous les enfants en soutane pour leur première communion, afin qu'ils soient tous pareils, riches et pauvres, à la table de Dieu, et la veuve Pelé colporta dans tout Barlincourt que « Magloire Dubourg était sûrement jaloux des honneurs qu'on rendait au Bon Dieu ».

Les paroles même du Nazaréen, dans la bouche de saint Magloire, effrayaient les plus pieux comme des appels à l'émeute, et l'Africain ayant lancé au cours d'une harangue le terrible avertissement de Jésus : « Je suis venu mettre le feu sur la terre », on se répéta peureusement la menace, en se demandant si, cette fois, les gendarmes n'allaient pas s'en mêler. L'Évangéliste se substituait parfois au juge de paix et arrangeait les différends, n'attendant pas toujours qu'on le lui demandât; il pénétrait dans les débits, le samedi, et forçait les hommes à s'en aller, ce qui motiva la plainte en règle d'un cafetier; enfin il se rendit un jour chez un riche paysan qui allait faire expulser un de ses fermiers, et il lui parla si durement que l'autre en tomba raide sur le carreau, frappé d'une attaque.

Dans Barlincourt, on avait maintenant peur du saint et de sa bande de disciples. Les femmes de la Cité pouvaient bien chanter des cantiques au lieu de romances, on n'osait plus, dès la tombée du jour, se hasarder de ce côté-là. Rien n'était plus saisissant, le soir, au retour des prêches, que d'entendre sur la route obscure s'approcher le murmure invisible de la foule en prières. Les gens prenaient le large et les chiens, dans les cours, se mettaient à hurler.

M. Quatrepomme, plus prudent que jamais, se gardait bien d'intervenir publiquement, mais, sans rien dire, il envoyait plainte sur plainte à la Préfecture. Les Aubernon aussi, malgré leurs bonnes relations avec les Dubourg, commençaient à se sentir inquiets. L'usinier trouvait ses ouvriers changés et « prêts à un coup de chien ». Sa femme ne rendait plus guère à leurs voisins que des visites de convenances, et encore, à cause de leurs amis de Paris, qui demandaient toujours qu'on les menât au Logis du Roy. Quant à M. Georges, blessé à vif par les rebuffades de l'Africain, il ne venait plus que le dimanche, avec le pèlerinage des invités.

Yvonne attendait ces après-midi-là avec une impatience fièvreuse, ne tenant plus en place dès le déjeuner. Elle courait au-devant de tous les visiteurs, afin de pouvoir faire la même chose lorsque arrivaient les Aubernon et parler un instant à Georges, marcher près de lui, entendre sa voix pour elle toute seule.

— Vous ne venez plus jamais, lui reprochait-elle tout bas, les yeux détournés.

— Est-ce ma faute ? répliquait-il d'un ton piqué. Votre oncle me fait une de ces têtes... Cela m'ennuie autant que vous, je vous l'assure.

Ces quelques phrases insignifiantes qu'ils échangeaient sans qu'elle osât le regarder, c'était son bonheur de toute une semaine. Les autres jours, en se rendant au Dispensaire ou à la gare, elle marchait à petits pas et faisait de longs détours dans l'espoir de rencontrer le jeune homme. Elle s'arrangeait toujours pour sortir à l'heure où il revenait du tennis, mais, dès qu'elle l'apercevait, au milieu de ses amis, tête nue, elle se sentait rougir, et elle tournait vite dans la première rue, ou bien elle passait à côté d'eux, presque courant, sans lever les yeux,

avec un petit bonjour effarouché. Elle s'était parfois promenée une heure, pour ce bonjour-là...

Les paysans, dont l'œil rusé observe tout ce qu'on cache, avaient bien vite remarqué le manège.

— Elle y court après, la nièce du saint, goguenardaient-ils. Le curé en entendra d'raides un de ces samedis.

La petite se souvenait avec une amère délectation des beaux après-midi d'été qu'ils passaient ensemble, avant que le saint ne fût là. Elle revoyait leurs jeux, les heures chaudes passées dans le salon où, penché sur elle, il tournait les pages des mélodies de Schumann, leurs courses folles dans le parc, d'où elle revenait ses cheveux blonds collés aux tempes, et, parfois, leurs mains mêlées en nouant un bouquet...

Le matin, comme Georges allait souvent chez leurs amis de la Châtaigneraie, elle le guettait à la grille. Elle lui parlait entre les lierres écartés. Elle avait préparé les reproches qu'elle lui ferait, mais ses yeux noirs, doux et craintifs, cachés dans le feuillage comme des yeux d'écureil, semblaient démentir tout ce qu'elle disait. M. Georges s'enflammait à ce jeu tendre. Maintenant qu'ils ne se voyaient plus qu'en cachette, il éprouvait des sentiments tout différents de ceux d'autrefois. Ces barreaux qui les séparaient lui donnaient le désir de l'étreindre. A travers les grilles, il lui prenait les mains, puis ses bras minces, et il les couvrait de baisers précipités, tandis qu'elle écartait peureusement la bouche, sa tête renversée et les paupières closes.

— Venez avec moi à la Châtaigneraie, lui disait-il, l'haleine chaude. Nous dirons que nous nous sommes rencontrés.

Elle refusait, honteuse.

— Oh ! non, je n'oserai jamais !

— Alors, insistait-il, venez cet après-midi au Bois Noisettes. J'y serai à quatre heures.

Elle faisait encore non, les jambes molles, les mains abandonnées. Ces rendez-vous que naguère elle eût acceptés, sans penser à mal, à présent lui faisaient peur.

— Eh bien, au revoir, disait sèchement le jeune homme.

Et ayant arraché une feuille de lierre bien amère qu'il mordillait, il s'en allait de son pas dansant, tandis que le front collé aux barreaux elle le regardait partir, avec deux grossés gouttes de chagrin dans les yeux.

Elle avait tant de peine qu'elle finit par céder : elle rejoignit un jour le jeune homme au Bois Noisettes. Elle y retourna quelques jours après, puis cela devint une habitude.

— Nous ne faisons pas de mal, lui disait M. Georges, la sentant nerveuse et tourmentée. Tant que votre oncle sera là, on ne pourra pas se voir chez vous.

Chaque soir, lorsqu'elle remontait dans sa chambre, après le dîner, encore remuée par les propos du saint, elle se jurait de ne plus retourner au Bois Noisettes; mais, dès qu'elle était couchée et que sa journée revivait dans l'apparition imprécise du semi-sommeil, elle n'éprouvait plus que du bonheur. Elle s'obligeait à rester un moment encore éveillée pour penser à Georges, le revoir, se répéter ses tendresses.

Ils étaient assis au milieu des fougères; des petits insectes, parfois, couraient sur ses bas blancs et la faisaient crier. Sur le front basané de Georges elle voyait perler la sueur, qu'elle essuyait du bout des doigts.

Il était étendu devant elle, à demi redressé sur les coudes, et la regardait. Il avait de beaux yeux roux, brillants comme la châtaigne, et quand ils rapprochaient leurs deux visages, elle y voyait sa propre image, la masse des arbres, le ciel immense : le monde entier tenait dans le cher médaillon.

Quand il la serrait plus fort, qu'il écartait ses mains peureuses, qu'il cherchait à prendre sa petite tête rétive, elle se défendait un moment, puis, lâchement, elle s'abandonnait... Elle avait senti la caresse de ses longs cils sur son cou, le frôlement de ses doigts sur ses bras nus, puis entre les boutons de son corsage... Il lui parlait tout bas, la serrant contre lui.

— Je voudrais vous sentir toute à moi, vous avoir... Non, ne vous retirez pas... Je vous adore, ma petite chérie... Je ne veux pas que vous ayez peur près de moi... Yvonne... Puisque vous serez ma femme... Tu voudras bien, Yvette, être ma petite femme. Oh ! tu verras comme je t'aimerai !... Ne t'en vas pas !... Reste comme cela !... Je t'aime tant, tant !...

Et les yeux fermés, recroquevillée dans son lit de fillette, elle croyait encore sentir le bras brutal qui la maintenait, la main qui penchait lentement sa tête, la bouche qui cherchait la sienne... Elle eût voulu s'endormir avec tous ces baisers...



Le matin, lorsque Yvonne traversait le jardin pour aller se poster à la grille et guetter le passage de Georges, elle rencontrait souvent Petit-Louis, occupé à tondre le gazon. L'aide jardinier ne paraissait pas la voir, pourtant il ne la quittait pas de



son regard oblique, et, dès qu'elle avait disparu derrière les lilas, il filait dans le parc, le dos courbé, écartant les branches. Ses espadrilles glissaient sans bruit sur les brindilles parfumées qui tombaient des sapins, et à genoux derrière un arbuste, immobile, le souffle suspendu, il l'épiait. L'après-midi, au Bois Noisettes, c'était le même manège.

Le voyou éprouvait une âcre volupté à voir la jeune fille faiblir de jour en jour, prête à céder. Il souhaitait fiévreusement des caresses plus chaudes, où il apercevrait un peu de sa chair nue, un peu de son linge riche. La première fois qu'il surprit dans une allée les jeunes gens échangeant un vrai baiser, leurs bustes s'écrasant, il lui sembla qu'il le donnait lui-même, ce baiser-là ; il croyait sentir dans son bras la taille pliée d'Yvonne, et, redressé sur ses paumes, haletant, il les poussait de toute sa volonté pour les voir culbuter devant lui, sur l'herbe. Mais le bras se relâcha ; la petite se sauva sans se retourner.

— Cavé ! murmura rageusement le voyou.

Quand il avait surpris une de ces scènes, il en restait troublé pour la journée, un fond d'envie au cœur. Vautré sur la mousse, un brin d'herbe aux dents, il construisait un rêve où il était vêtu comme l'autre, parlant avec aisance et employant des mots qu'il ne comprenait pas. Entre les branches il voyait repasser Yvonne, que le soleil casquait de lumière vaporeuse, et il n'avait plus le courage de travailler, la chair tourmentée, le cœur rancuneux.

— Que fais-tu là ? lui demanda un jour le saint qui venait de le découvrir couché dans les fougères.

Petit-Louis se releva, contrarié.

— J'fais rien de mal, grogna-t-il sans montrer ses yeux... On se repose un peu, on n'est pas des machines.

Il restait la tête basse, ses lèvres minces découvrant un peu les dents, comme un chien qui a peur.

— Je ne te reproche rien, mon garçon, lui dit le vieillard. Viens me faire un pas de conduite, veux-tu ? Je vais voir mes abeilles.

Ils avancèrent côte à côte jusqu'au potager.

— Es-tu heureux, ici? lui demanda brusquement Magloire Dubourg.

Secouant la tête, le neveu d'Adèle fit « non ».

— Pourquoi?

Petit-Louis eut un haussement d'épaules incertain.

— J'sais pas... J'ai été mal parti... Mes histoires de condamnation m'ont fait du tort...

Le saint observait tristement le mauvais garçon.

— Écoute-moi bien, petit, tu n'as pas le droit de t'aigrir et de désespérer. Il faut résister au mal, repousser les tentations, s'arracher s'il le faut le cœur de la poitrine, plutôt que de faillir. Tu entends — et le vieillard prit Petit-Louis par les épaules, pour l'obliger à le regarder en face, — rien ne t'oblige à mal faire, si un mauvais esprit est en toi, il faut l'étouffer.

A ce moment, l'Africain aperçut une sorte de marque sur le front étroit du voyou, et du bout du doigt il écarta ses cheveux broussailleux.

— Qu'est-ce que c'est ?... Un tatouage ?

— Oui, avoua Petit-Louis en détournant son regard.

— Qu'y a-t-il d'écrit ?

La voix du petit se fit plus rauque :

— « Pour Deibler », répondit-il.

Cela se lisait en effet au-dessus de ses sourcils,





en lettres bleues, et le saint passait doucement la main sur les mots, comme s'il avait cru pouvoir les effacer.

*
* *

Tous les jours, vers trois heures, Petit-Louis montait au Bois Noisettes avec une pleine brouettée d'herbes, et assis dans la molle bergère de verdure, il attendait Julie en fumant une cigarette. La bonne de Baptistine ne tardait pas à le rejoindre, coupant à travers champs ; il entassait aussitôt dans sa hotte les liserons et les pissenlits qu'il avait cueillis pour elle le matin, et il leur restait une bonne heure de liberté, qu'ils passaient allongés sous les arbres. C'était la fille qui avait eu l'idée de faire cueillir d'avance par Petit-Louis l'herbe des lapins, et, de cette façon, la veuve qui estimait à une heure près le travail de la servante, ne pouvait se douter de rien. C'est ce qui donnait du courage au garçon, et lui qui n'aimait pas le travail faisait tous les matins la cueillette de bon cœur, heureux à la pensée qu'il roulait la bigote.

Petit-Louis et Julie se fréquentaient depuis l'enfance ; on les avaient élevés dans deux fermes voisines, comme pupilles de l'Assistance publique, et ils s'étaient connus, hauts comme des bottes, sur les bancs de l'école et dans les champs où ils galvaudaient. Ils épelaient encore leurs lettres que déjà leur misère les avait rapprochés. Les autres enfants leur faisaient honte d'être de l'Assistance, et un jour ils avaient pleuré, cramponnés l'un à l'autre, tandis que les petits paysans dansaient une ronde autour d'eux en chantant :

Ah ! ils n'ont pas de père !
Ah ! ils n'ont pas de mère !

Ils parlaient peu aux autres : on disait qu'ils étaient sournois. Ils s'en allaient toujours ensemble : on disait que c'était « pour faire des saletés ». Le maître d'école ne les aimait pas et le curé avait chassé Petit-Louis du catéchisme.

Le garçon, à dix ans, savait déjà se battre : il fallait bien, et pendant les dernières années passées chez leurs nourriciers Julie et lui avaient été tranquilles ; capons, les « petits terreux » ne s'y frottaient plus.

— Nous deux, disait Petit-Louis à sa petite amie, on est de Paname. Quand on sera grands, on y retournera.

Lui seul y était retourné, s'étant sauvé à quinze ans de chez le batteur qui l'employait, et Julie n'avait plus eu de ses nouvelles pendant plusieurs années. Puis, il y avait de cela quelques mois, par hasard, ils s'étaient retrouvés à Barlincourt. Condamné quatre fois, interdit de séjour, relégable à sa première peine, Petit-Louis, dit la Volige, était maintenant un arsouille prêt à tout.

A sa dernière affaire, un cambriolage en banlieue, il avait eu pour avocat un ami des Dubourg, et c'est ainsi, par un étrange concours de circonstances, qu'Adèle avait retrouvé son neveu, un gamin que ses parents avaient mis à l'Assistance à deux ans et qu'elle recherchait en vain depuis la mort de sa sœur. Le poupard douillet qu'elle démaillotait avec des baisers était devenu ce voyou sournois, et le désespoir de la bonne avait été si grand que ses patrons avaient consenti à prendre le garçon chez eux, à sa sortie de prison, dans l'espoir qu'il se corrigerait. La vie régulière qu'il avait menée ne l'avait pourtant pas changé, et sa tante tremblait toujours à la pensée qu'il pourrait repartir soudainement pour Paris et recommencer ses mauvais coups.



Quand la pauvre femme lui faisait doucement des reproches, Petit-Louis répondait de sa voix traînarde :

— C'est pas ma faute... Je suis pas méchant, dans le fond, mais j'ai le caractère bandit.

Son allure crapuleuse, son argot, son surnom, et jusqu'à sa façon de fumer, le mégot collé à la lèvre, tout cela avait ébloui Julie, qui détestait les paysans et leurs façons lourdes. Elle avait écouté, bouche bée, ses souvenirs de Parisien, et elle, qui depuis l'enfance était rompue à toutes les servitudes, comprit enfin le bonheur : les grasses matinées dans la chambre de garni, les dimanches sous les tonnelles de Nogent où l'on mange des fritures, les petits bars du boulevard Ornano où les hommes jouent à la belotte, dans le carillonnement des orgues, les soirées au cinéma ou au café-concert, et les bals enfumés de La Chapelle, avec les couples qui tournoient au son de l'accordéon.

Plus tard, quand elle serait émancipée, ils mèneraient tous les deux cette vie-là : c'était juré. Petit-Louis lui parlait crûment du travail qu'il attendait d'elle, et de ce qu'il ferait de son côté.

— La lutte pour le bifteck, quoi, tu comprends, répétait-il à chaque phrase.

Il parlait maladroitement, cherchant ses mots, et faisant un effort qui lui plissait le front.

— Ce qui m'em... disait-il souvent, c'est qu'ici je perds mes relations...

Et il parlait d'aller « en douce » un de ces samedis faire un tour à Paris.

— Mais t'as pas le droit, tu es interdit, tremblait-elle. Si tu te faisais prendre.

— T'en fais pas, on sait y'f...

Et il ajoutait avec une cynique fierté :

— Ça ne fait rien, il n'y en a pas des tas de relégables, à mon âge!

Chaque soir, sa vaisselle faite, alors qu'on la croyait couchée, Julie courait rejoindre Petit-Louis. Sans colère, résignée, elle lui racontait ses misères de la journée :

— Maintenant, la patronne veut m'appeler avec un sifflet, comme un chien; elle dit que je fais exprès de ne pas entendre...

Ces confidences faisaient blêmir Petit-Louis.

— Et pourquoi qu'elle te force aussi à prendre une hotte pour aller à l'herbe? grognait-il. T'es pas une chiffonnière.

— Elle ne veut pas que je prenne un panier, répondait craintivement la fille. Elle dit comme ça que c'est l'esprit d'orgueil.

La Volige parlait souvent du saint. Ses conversations avec le vieillard le laissaient dans une sorte de malaise. Pour la première fois de sa vie, il passait des lueurs d'idées sous son crâne opaque.

— Je ne suis pas bête, hein? disait-il à Julie, mais je ne comprends pas bien les choses. Ça ne me rentre pas dans la tête. Ça fait comme si je dormirais pendant qu'on me cause...

Ce qui l'avait surtout frappé, c'était la voix du saint, lui disant : « Rien ne t'oblige à mal faire », et son regard volontaire, et sa poigne solide.

— C'est pas du pour, il m'a fait peur... D'après toi, pourquoi qu'il m'a dit ça?

Le voyou parlait aussi d'Yvonne et de Georges. Il forçait parfois Julie à se mettre à l'affût, avec lui, derrière les noisetiers, et ils guettaient ensemble l'arrivée des jeunes gens qui venaient par le chemin creux.

— Vise, les beaux cheveux, soufflait-il.

De loin, ils ne pouvaient pas entendre ce que se

disaient les amoureux, mais ils voyaient M. Georges entraîner la petite. Il paraissait se moquer d'elle et, honteuse de sa crainte, se décidant tout d'un coup, elle le suivait, escaladant le talus, dont les mûriers accrochaient sa jupe.

Lorsqu'ils avaient disparu sous bois, Petit-Louis rampait sur leurs traces, espérant voir encore. Au bout d'un moment, il revenait, dépité, et se rasseyait sur sa brouette. Il se taisait, l'œil luisant, il pensait peut-être...

— Tu serais mieux si t'étais blonde, dit-il un jour, de prime-saut, à sa maîtresse.

Julie avait haussé les épaules.

— Je ne peux pas me refaire, hein...

Mais quand une idée entrait une fois sous le front étroit du voyou, cela devenait comme une grosse pierre à laquelle il achoppait toujours. Il en reparla.

Jusqu'à présent, il n'avait jamais remarqué les cheveux châtains de la petite souillon, mais subitement il ne pensait plus qu'à cela.

— Je te jure que tu serais mieux... Ça et une belle robe à rayures, tu jetterais un jus.

Julie finit elle aussi, par y penser, et elle remarqua pour la première fois que ses cheveux étaient ternes et secs, sans souplesse, sans éclat. Elle regardait aussi sa robe de l'Assistance, en cotonnade bleue, et l'affreux chapeau d'uniforme en paille noire, que la patronne l'obligeait à porter le dimanche, pour l'humilier, et tout cela la rendait honteuse.

— Pourquoi que tu m'en causes, soupirait-elle, puisque c'est pas possible ?

Mais Petit-Louis s'obstinait. Pour la tenter, il lui parlait de la jalousie des autres filles et d'une entrée sensationnelle qu'ils feraient ensemble, au

bal de chez Dumarchey, elle toute blonde, « bien nippée », avec des hauts talons et des bas de soie, « comme les poules de Paris ». Il voulait absolument lui décolorer les cheveux.

— Dis oui et je te paye une belle robe, répétait-il.

Mais Julie n'osait pas. Comme elle le recevait, certains soirs, dans sa mansarde, juste au-dessus de la chambre de la veuve, ils se parlaient d'une voix étouffée, assis sur le lit-cage. Petit-Louis retirait ses souliers, pour ne pas faire de bruit, et ils s'aimaient et se querellaient à la muette, sans élever le ton.

Chaque fois, la dispute reprenait.

— Si tu ne marches pas, menaçait tout bas le neveu d'Adèle, je te plaque, et je fais un sale tour à la vieille pour qu'elle te renvoie.

Enfin, trop faible pour tenir tête, la petite domestique se décida.

— Tant pis, murmura-t-elle un soir, la patronne dira ce qu'elle voudra.

— Ah! quoi, elle ne bouffe pas le linge, avec son râtelier.

Un samedi, Petit-Louis s'embarqua donc pour Paris, en allant changer de train à Gisors, parce qu'il se croyait surveillé sur le Nord par la « spéciale », et il revint avec un gros paquet : de l'étoffe, des souliers, des bas, des rubans et une grosse bouteille d'eau oxygénée. Tout son argent y avait passé.

— J'suis raide comme les blés, raconta-t-il, seulement j'te jure que tu vas être bath.

En se faisant aider par une camarade qui prétendait avoir travaillé en atelier, Julie cousit elle-



même sa robe. Seulement, au lieu de disposer les rayures bleues en long, elles les mirent en large, si bien que la pupille, déjà courte sur jambes, avait l'air découpée en tranches, ainsi qu'une mortadelle.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, triomphait tout de même Petit-Louis qui assistait à l'essayage. Tu n'es déjà plus la même.

Le samedi suivant était le grand jour. Il y avait bal de nuit chez Dumarchey, pour la fête de Barlincourt, et les Pelé dînaient chez la dame de Paris, qui boitillait de plus en plus en attendant le miracle.

Lorsque Julie, qu'on était habitué à rencontrer l'allure minable, avec ses gros souliers et son chapeau de glaneuse, entra dans la salle de danse, blonde comme de la filasse, court vêtue, un ruban noir au cou, personne ne la reconnut. On crut tout d'abord que la Volige amenait une femme de Paris.

Le premier, Milot s'écria :

— Mais c'est la bonne à Baptistine!

Alors, tous les danseurs accoururent en braillant de joie, et les derniers grimpaient sur les chaises pour voir tout de même le phénomène. On criait, on riait : la musique dut s'arrêter de jouer. La petite domestique, brusquement honteuse de sa jupe courte et de sa perruque, restait hébétée au milieu du cercle, se serrant contre son amant. Malgré sa mise provocante, elle avait une pauvre allure de chienlit malade, et, devant ces vingt faces rouges, fendues d'un rire énorme, elle se sentait une grosse envie de pleurer. Petit-Louis ne se fâchait pas, au contraire : il souriait, flatté de ce succès.

Le bedeau unijambiste lui secouait les mains :

— Bien joué, fiston. Ça leur en bouche une surface aux mangeux de soupe. Tiens, je t'estime!

Les ouvriers de la corderie s'accordèrent tout

de suite à trouver que Julie était bien mieux comme cela, et les cultivateurs, les garçons de ferme, qui méprisaient la fille de l'Assistance parce qu'elle avait l'air pauvre, se mirent à la regarder avec un vague désir et une pointe de respect, maintenant qu'elle ressemblait à une pierreuse. Seules, les filles, jalouses, continuaient à ricaner.

— Non, de quoi qu'elle a l'air!...

C'est en surprenant leurs regards envieux que Julie prit soudainement conscience de ce qu'elle était. Elle s'aperçut dans la grande glace terne qui ornait le fond de la salle, et elle eut du mal à se reconnaître, tant elle se trouvait merveilleusement changée. D'instinct, comme si sa tenue lui avait donné une âme nouvelle, elle cambra la taille et prit un sourire canaille. Puis, le poing sur la hanche, se dandinant, elle suivit Petit-Louis à la buvette. Au lieu de grenadine et de limonade, elle se fit servir un vieux marc qu'elle but d'un trait, la gorge ravagée, et elle se mit ensuite à danser, se tordant les pieds avec ses hauts talons. De la salle du débit, les buveurs accouraient pour la voir et n'en croyaient pas leurs yeux.

A dix heures, elle était déjà grise; elle chantait en valsant, des mèches dans les yeux, et elle embrassait la Volige à pleine bouche en l'appelant « mon gosse ». Quand son amie la couturière lui conseilla de rentrer, elle regimba.

— Si la vieille a besoin de moi, elle n'a qu'à venir me demander, déclara-t-elle en se remettant du rouge devant la glace.

Tout le monde l'approuva, espérant bien que cela tournerait mal.

On attaquait un quadrille, et Julie prenait place, pinçant sa jupe pour la retrousser au-dessus du genou, lorsqu'une apparition paralysa les deux



musiciens : Baptistine Pelé venait d'entrer dans le bal. Les danseurs s'arrêtèrent, interloqués, dévisageant la bonne et la patronne. La veuve se tenait sur la porte, pâle, les yeux mauvais. La colère lui faisait trembler les joues.

Elle examinait les filles, cherchant Julie. Déjà des rires fusaient, les garçons se cognaient du coude.

— Ah! fit Mme Pelé. Ah! Satan!

Elle venait seulement de reconnaître sa bonne et elle la dévisageait, la bouche entr'ouverte, ahurie, presque effrayée. C'était à ses yeux, un sortilège, un tour du démon.

Julie restait les bras ballants, livide, malgré le maquillage, ses cheveux collés sur son front en sueur, et, sous la clarté brutale du gaz, elle avait une figure décomposée de fille de brasserie surprise par la rafle. Elle se passa la main sur le visage, et le noir de ses yeux s'étala. Sa lèvre frémissait.

— En v'la assez, dit à ce moment Petit-Louis en s'approchant. Quoi! Qu'est-ce que vous y voulez, à ma femme?

La vieille ne recula pas. Elle parlait en sifflant, sans desserrer les lèvres :

— En prison! jura-t-elle. Et elle aussi en prison! Fille de rien... Serpent... Une malheureuse née dans le ruisseau et que j'ai voulu sauver... Ici, Julie!

La bonne obéit en pleurnichant, hideuse, et les hommes, qu'elle émoustillait tout à l'heure avec son air crâneur, ricanaient bassement autour d'elle.

La Volige voulut la retenir :

— Tu ne vas pas sortir, non?

Mais la veuve avait déjà pris Julie par le bras, et Milot retenait le voyou avec des camarades.

— Ne fais pas de bêtises, hein... Tu sais ce que tu risques...

Content de se sentir retenu, le voyou se débattait en hurlant.

— J'veux pas qu'elle la touche, beuglait-il... Laissez-moi que j'aille la crever, j'y ouvre le ventre comme une paillasse...

La veuve n'entendait plus, se sauvant avec sa bonne qui sanglotait et, pour étouffer la dispute, le piston, les joues gonflées, reprit le quadrille des lanciers.

Tout Barlincourt, le lendemain, connaissait le scandale. Il y eut même des attroupements devant la maison des Pelé, les curieux espérant apercevoir « la Poupée », comme on venait de surnommer Julie.

Au Logis du Roy, ce fut le motif d'une dispute terrible. M. François Dubourg dit qu'il en avait assez, qu'il ne voulait plus de forçat chez lui, son frère indigné lui fit des reproches très durs, Mme Dubourg s'en mêla, suppliante, Yvonne pleura... Quant à Adèle, désespérée, les yeux rouges, elle fut même incapable de préparer le déjeuner. Le feuilletoniste en profita pour partir en claquant les portes.

On ne vit pas Julie de toute une semaine, si ce n'est par hasard, à travers les rideaux. La veuve la séquestrait, et Joséphin, le sourire niais, ne voulait rien dire. Petit-Louis, inquiet, rôdait autour de la maison, et de sa cuisine Julie le guettait, les yeux brouillés de larmes.

Enfin, un soir, risquant tout, elle entr'ouvrit la porte et courut jusqu'au coin de la rue pour l'embrasser. Le garçon reçut un coup en la voyant.

— Ah !... qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

La bonne répondit « oui », tout bas, et les bras au corps, le menton tombé, elle se mit à pleurer, avec une longue plainte d'enfant.

Elle n'avait plus ses cheveux blonds. Baptistine les lui avait coupés.

La tête rasée, blême, les yeux bouffis, elle sanglotait, devant son amant qui avait envie de rire.

— Ça t'en fait une bougie, lui dit-il.

La petite assistée gémit plus fort et se jeta douloureusement contre lui, blottissant sa tête grotesque sur son épaule.

— Non!... Ne te moque pas de moi!... J'ai trop de chagrin!

Il l'avait prise maladroitement entre ses bras, caressant son cou nu, et il ne pensait plus à se moquer, maintenant qu'il sentait, sur son cœur, naître et mourir tous ces sanglots. Il n'était pas attendri. Il n'éprouvait aucune pitié... Mais une rage sourde lui durcissait le cœur.

— La garce... la vieille garce! grognait-il.

Entre ses larmes, Julie lui racontait qu'elle avait été obligée de se laisser faire, que la veuve la menaçait de la renvoyer à l'Assistance, avec une plainte, et que maintenant elle l'insultait toute la journée.

Soudain, elle entendit ouvrir une fenêtre, et elle s'arracha des bras de son amant.

— C'est elle, balbutia-t-elle. Au revoir.

Et elle disparut en courant. L'aide-jardinier ne la revit que le dimanche suivant; Baptistine Pelé traîna sa bonne à la messe de dix heures, ce qu'elle n'avait jamais fait, pour montrer à tout le pays la fille châtiée et soumise. Sous le chapeau maintenant trop grand qui enfonçait jusqu'aux sourcils, on ne voyait pas grand'chose, mais par derrière, on découvrait la nuque à l'ordonnance, le cou déplumé, et les gens riaient aux éclats, les gamins criaient: « Hou! » Ce fut pour Julie un interminable supplice, cette promenade sous les risées, et

elle ne disait rien, ne pleurant même plus, courbant un pauvre dos honteux.

Petit-Louis la vit passer de chez le marchand de vins et il jeta furieusement son verre sur le carreau, pour passer sa colère. Il avait un tel visage que la fille Dumarchey détourna les yeux et balaya les morceaux sans rien oser lui dire.

La Volige, que M. Dubourg avait fini par renvoyer, quitta précisément le Logis du Roy ce soir-là. La vieille bonne était folle de chagrin.

— Que Monsieur t'ait mis à la porte, je n'y comprends rien, geignait-elle. Lui qui était si bon vivant, si brave homme... Il n'est plus le même depuis que son frère est ici. Il a dit qu'il en avait assez de ce scandale-là.

— Et lui... le saint. Qu'est-ce qu'il a dit?

— Oh! lui, c'est le Bon Dieu...

Elle sortit un billet de cent francs et le tendit à son neveu.

— Il m'a dit de te donner cela en attendant... Et qu'il voulait te voir, te parler, qu'il te trouverait de l'ouvrage, qu'il ne fallait pas que tu t'aigrisses.

Petit-Louis écoutait, le front baissé.

— Des mômes comme moi, vous voyez, fit-il d'une voix indistincte, au lieu de les foutre à l'Assistance, les parents feraient mieux de les noyer, ils seraient moins malheureux... Allons, au revoir, ma tante, je viendrai vous revoir dans la semaine.

La Volige alla habiter avec le Grelotteux dans une cambuse en carreaux de plâtre, et il se mit à chercher du travail, mais sans tenir à en trouver. Chez Aubernon, le surveillant des manœuvres ne voulut pas l'embaucher, disant qu'il avait reçu des ordres. Petit-Louis, taciturne, rôdait dans les rues, au hasard, ou bien allait se promener seul au Bois Noisettes. Le soir, il suivait les causeries du saint.

Magloire Dubourg le prenait souvent à part et le conseillait. C'était pour le voyou des instants de rare bien-être; les mots l'engourdissaient et il restait la tête vide, rassuré, confiant.

Le plus souvent, il ne comprenait pas les prêches du saint; ses paraboles les plus claires étaient encore trop savantes pour lui. Pourtant, il retint une discussion au sujet de Mme Pelé.

Une néophyte disait :

— Celle-là est bien croyante, et pourtant c'est une sale femme.

Magloire Dubourg avait répondu :

— N'est pas pieux qui prie, ne souffre pas qui crie. Dieu jugera sur les cœurs et non pas sur les mots. N'enviez pas le sort de cette mauvaise chrétienne, sa dette s'alourdit chaque jour, et pour son salut même, il vaudrait mieux qu'elle mourût.

Sans le savoir, saint Magloire venait de décider la mort de la dévote.

La Volige revoyait toujours Julie, en se cachant. Certaines nuits, comme autrefois, il montait dans sa chambre, en escaladant la fenêtre de la cuisine que la bonne laissait ouverte, et assis sur le petit lit, joignant leurs mains rugueuses, ils se parlaient tout bas, lui, murmurant sa rage, elle, étouffant ses pleurs.

— J'ai beau me tuer de travail, elle veut me renvoyer à l'Assistance avec une lettre où elle racontera tout. Elle dit qu'elle ne veut pas que je lui pourrisse son fils. Alors, on me mettra en surveillance dans une ferme, à gratter les étables.

L'interdit ne répondait pas. Le regard vague, il essayait de réfléchir.

— Dis, mon petit homme, qu'est-ce qu'on va faire? murmurait-elle, désemparée. Et toi qui n'as pas d'ouvrage!

elle ne disait rien, ne pleurant même plus, courbant un pauvre dos honteux.

Petit-Louis la vit passer de chez le marchand de vins et il jeta furieusement son verre sur le carreau, pour passer sa colère. Il avait un tel visage que la fille Dumarchey détourna les yeux et balaya les morceaux sans rien oser lui dire.

La Volige, que M. Dubourg avait fini par renvoyer, quitta précisément le Logis du Roy ce soir-là. La vieille bonne était folle de chagrin.

— Que Monsieur t'ait mis à la porte, je n'y comprends rien, geignait-elle. Lui qui était si bon vivant, si brave homme... Il n'est plus le même depuis que son frère est ici. Il a dit qu'il en avait assez de ce scandale-là.

— Et lui... le saint. Qu'est-ce qu'il a dit?

— Oh! lui, c'est le Bon Dieu...

Elle sortit un billet de cent francs et le tendit à son neveu.

— Il m'a dit de te donner cela en attendant... Et qu'il voulait te voir, te parler, qu'il te trouverait de l'ouvrage, qu'il ne fallait pas que tu t'aigrisses.

Petit-Louis écoutait, le front baissé.

— Des mômes comme moi, vous voyez, fit-il d'une voix indistincte, au lieu de les foutre à l'Assistance, les parents feraient mieux de les noyer, ils seraient moins malheureux... Allons, au revoir, ma tante, je viendrai vous revoir dans la semaine.

La Volige alla habiter avec le Grelotteux dans une cambuse en carreaux de plâtre, et il se mit à chercher du travail, mais sans tenir à en trouver. Chez Aubernon, le surveillant des manœuvres ne voulut pas l'embaucher, disant qu'il avait reçu des ordres. Petit-Louis, taciturne, rôdait dans les rues, au hasard, ou bien allait se promener seul au Bois Noisettes. Le soir, il suivait les causeries du saint.

Magloire Dubourg le prenait souvent à part et le conseillait. C'était pour le voyou des instants de rare bien-être ; les mots l'engourdissaient et il restait la tête vide, rassuré, confiant.

Le plus souvent, il ne comprenait pas les prêches du saint ; ses paraboles les plus claires étaient encore trop savantes pour lui. Pourtant, il retint une discussion au sujet de Mme Pelé.

Une néophyte disait :

— Celle-là est bien croyante, et pourtant c'est une sale femme.

Magloire Dubourg avait répondu :

— N'est pas pieux qui prie, ne souffre pas qui crie. Dieu jugera sur les cœurs et non pas sur les mots. N'enviez pas le sort de cette mauvaise chrétienne, sa dette s'alourdit chaque jour, et pour son salut même, il vaudrait mieux qu'elle mourût.

Sans le savoir, saint Magloire venait de décider la mort de la dévote.

La Volige revoyait toujours Julie, en se cachant. Certaines nuits, comme autrefois, il montait dans sa chambre, en escaladant la fenêtre de la cuisine que la bonne laissait ouverte, et assis sur le petit lit, joignant leurs mains rugueuses, ils se parlaient tout bas, lui, murmurant sa rage, elle, étouffant ses pleurs.

— J'ai beau me tuer de travail, elle veut me renvoyer à l'Assistance avec une lettre où elle racontera tout. Elle dit qu'elle ne veut pas que je lui pourrisse son fils. Alors, on me mettra en surveillance dans une ferme, à gratter les étables.

L'interdit ne répondait pas. Le regard vague, il essayait de réfléchir.

— Dis, mon petit homme, qu'est-ce qu'on va faire ? murmurait-elle, désemparée. Et toi qui n'as pas d'ouvrage !

Petit-Louis secoua la tête :

— Le saint parlait d'elle l'autre jour... Il disait comme ça qu'il vaudrait mieux qu'elle meure...

— Pfuh! marmotta la domestique. Ne compte pas là-dessus.

— Savoir...

De jour en jour, Petit-Louis devenait plus ombrageux, et sa tante était effrayée. Quand il venait la voir, elle l'observait d'un air inquiet, et elle lui donnait peu à peu tout son argent, pensant que cela pourrait l'empêcher de faire des bêtises. Julie aussi remarqua cet air toujours absorbé.

— Qu'est-ce que t'as? finit-elle par lui demander, un soir qu'il était plus sombre encore.

— J'ai que j'en ai marre, éclata-t-il. Si le saint repartait chez les nègres et qu'il n'y ait pas toi, j'en jouerais avec lui... Tu comprends, ça va être l'âge de mon service, je suis bon pour les Bat'd'Af. Eh bien! je ne m'en ressens pas. Je ne veux pas laisser mes os dans le Kef.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire? gémit Julie. Tu ne vas pas me laisser?

Il secoua la tête.

— Non, ce qu'il faudrait, c'est qu'on ait assez de pèze pour les mettre tous les deux. Aller loin, qu'on ne nous retrouve pas.

Elle répondait oui, sans volonté.

— T'as pas entendu le saint faire ses sermons, toi... Eh bien! il le dit qu'on n'a pas le droit de tout garder pour soi, et que l'bonheur est à tout le monde... Alors, pourquoi que la Baptistine elle pourrait dormir sur ses sous pendant que je crèverai à Bel-Abbès, et que tu marneras dans une culture? Dis-le, pourquoi ça?

— Ne parle pas si fort, elle va t'entendre, supplia la bonne, effrayée.

Petit-Louis s'était levé.

— Je m'en fous.

Il était livide. La lampe éclairait d'en bas son visage et sur son front buté, le tatouage effacé revivait. La fille le regardait, tremblante.

— Qu'est-ce que t'as là, dans ta poche?

— Rien, répondit-il en ramenant son veston. Puis il la dévisagea un instant.

— Prépare tes affaires, lui dit-il seulement.

Ces trois mots suffirent. Elle sentit comme un poids tomber sur ses épaules et l'écraser. Elle était sans forces. Il n'y avait plus une goutte de sang dans ses membres, et elle se mit à claquer des dents.

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Il ne répondit pas. Julie frémissait, hagarde :

— Petit-Louis... Petit-Louis ! appela-t-elle d'une voix étouffée.

Mais il était déjà sorti et elle entendit son pas descendre l'escalier. Anéantie, elle se laissa tomber à genoux devant son lit en murmurant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !...

Un haut-le-corps la secoua : au-dessous, elle venait d'entendre un craquement, une porte qu'on ouvrait... Serrant les dents, s'enfonçant les ongles dans la chair, elle étouffa un gémissement d'épouvante.

— Mon petit homme!

Frémissante, elle s'étendit, l'oreille collée au plancher. Elle se mordait les lèvres. Elle aurait voulu fermer les paupières pour mieux entendre; mais elle ne pouvait pas, elle ouvrait malgré elle de grands yeux épouvantés, et, dans le rond de clarté que découpait la lampe, elle voyait trembler sa main maigre. Tout son cœur, toute sa vie était aux écoutes...

Elle seule, dans le silence de
discerner ces bruits furtifs; à
imperceptibles elle suivait la m
vers le lit... Oh! son corps sursau
d'entendre un pas plus net, un bon
rauque, vite étranglé, et c'était
bruit étouffé de lutte, deux souffles
pied ou un poing qui cognait le m
convulsion suprême...

Le bruit diminua... Elle sentait alo
se détendre. Elle éprouvait comme un s
c'était fini...

Mais à ce moment, un cri effrayant
maison : la vieille appelait au secours.
dû se dégager, on entendit ses bond
chambre, le vacarme d'une tragique
puis aussitôt, des coups sourds, des gro
un bruit de chute...

— Au secours! A l'assassin!

Une autre voix éclatait, dans un claque
persiennes : Joséphin appelait par la fen
salon. Alors, ne sachant plus ce qu'elle
égarée, Julie descendit l'escalier en courant,
sa lampe. Elle entra d'un saut dans la cham
mais tout de suite elle vit le sang et recula.

La vieille remuait encore légèrement, la g
tranchée. A ce moment, Joséphin parut derrière
bonne, en chemise, les jambes maigres. Il avait
visage convulsé et, en apercevant le cadavre, il
remit à hurler :

— Maman!... Au secours!

Adossé à la fenêtre, Petit-Louis les regardait, ne pensant pas à se sauver, et il essuyait machinalement sa main d'où coulait du sang.

— Ben quoi, disait-il, qu'est-ce qui vous prend?

Des chiens aboyaient dans les fermes voisines,

c'est très joli,
rentrait exas-
le même pas
lence...
me pâle de

n ouvroir,

il faut

r tout

t la

IX

— Faire le bien, faire le bien, c'est très joli, bougonnait M. François Dubourg qui rentrait exaspéré de Paris, mais je ne suis tout de même pas chargé de payer les dettes de la Providence...

Du bout de sa canne, il fit tomber une pile de layettes qui encombrait un fauteuil.

— Ça n'est plus une maison, ici, c'est un ouvroir, c'est un hospice...

Il tourna les yeux vers son ami Jos.

— Pas drôle, Barlincourt, hein ?

— Heu, fit évasivement Van den Kris, il faut aimer ça.

— Tu as du dévoûment de venir nous voir tout de même.

Le feuilletoniste réfléchit un instant, hochant la tête.

— Il est terrible, murmura-t-il. Il veut tout réformer : les lois, la religion, la propriété, le gouvernement, le travail, l'éducation et jusqu'à notre façon de faire la soupe... Ma parole, sa bonté m'épouvante... Il mettrait le feu à la maison pour réchauffer un miséreux. Je me demande comment tout cela finira.

— Mais pourquoi ne rentrez-vous pas à Paris? Les autres années, vous ne restez pas si tard.

M. Dubourg haussa les épaules.

— Rentrer à Paris, tu en as de bonnes. Depuis l'assassinat, les journaux nous laissent à peu près tranquilles, souhaitons que cela dure... Il serait rentré depuis deux jours qu'il aurait déjà fait du scandale à la Bourse et présidé un meeting sur les marches de la Madeleine. J'aime encore mieux m'enterrer ici.

En réalité, l'auteur de *Mademoiselle Flamberge*, toujours pris par ses journaux, à ce qu'il prétendait, s'enterrait le moins possible au Logis du Roy; il se contentait d'y laisser sa famille, ce qui faisait dire à Mme Dubourg :

— Les maris adorent la campagne, mais ce sont les femmes qui y restent.

— Tu me connais, poursuivait M. Dubourg, je suis plutôt obligeant de ma nature, eh bien! mon frère finit par me dégoûter de la bonté. Depuis qu'il a installé dans le petit pavillon les expulsés de la Cité, j'ai pris les indigents en horreur. Enfin, pourquoi supposer que parce qu'on est pauvre, on vous doit quelque chose, c'est stupide... Est-ce que les pauvres doivent le respect aux riches?

— Tu parles d'or, approuva le Hollandais qui se tenait bien d'aplomb sur ses petites jambes écartées, une vieille habitude de marin, prétendait-il, à cause du roulis. D'abord, la charité ne sert à rien, c'est une duperie. Donner ici, puis donner là, c'est vouloir aveugler les millions de voie d'eau d'un navire en bouchant les fissures avec du papier... Ton frère peut donner cent fois, mille fois plus, il ne diminuera pas d'une larme la misère des hommes. Si Jésus n'avait été qu'un nigaud de philanthrope, il n'aurait songé qu'à secourir les pauvres bougres de Juifs qui l'entouraient et il aurait passé son temps à guérir les lépreux, à dessiller les

yeux des aveugles, à remplir les paniers vides des pêcheurs et les cruches de Cana au lieu de donner une morale au monde... Son passage sur terre n'aurait servi à rien, et il n'en resterait, dans l'Histoire, que le souvenir effacé d'une époque saugrenue où la Judée crevait de victuailles et suait d'avoir trop bu...

M. Dubourg eut le geste classique d'Hippocrate repoussant les présents d'Artaxerxès.

— Pas d'idées générales, je t'en supplie, intervint-il, pas de philosophie, pas de morale... Et surtout ne prononce pas le nom de Dieu devant moi. Je te jure que mon frère va me rendre franc-maçon...

Puis, en se levant, il ajouta :

— Je l'admirais tant lorsqu'il était en Afrique !

La vie, au Logis du Roy, était devenue plus triste encore, depuis l'assassinat de Mme Pelé. Adèle, qui avait dû s'aliter plusieurs jours, ne faisait plus aucun service, et c'était la femme de ménage, ordinairement chargée du gros ouvrage, qui s'occupait de la cuisine, servant des ragoûts impossibles et des rôtis desséchés. Mme Dubourg ne pouvait plus manger. Yvonne semblait inquiète, nerveuse, et pour un rien éclatait en sanglots. Gérard, appelé par ses cours, venait de rentrer à Paris.

La villa semblait maintenant appartenir beaucoup plus aux trois ménages expulsés de la Cité et recueillis par saint Magloire qu'à la famille Dubourg.

Dès le lendemain de leur installation dans le pavillon laissé libre par Petit-Louis, les réfugiés commençaient à se plaindre. Étienne ayant défendu aux gamins de courir sur les pelouses, les mères grommelaient qu'on les traitait « comme des pestiférés ». A tout propos, les hommes disaient :

— On se plaindra au saint...

Leur existence bruyante débordait de leur maisonnette et emplissait toute la propriété. Chaque soir, des disputes éclataient dans le logement du rez-de-chaussée : l'homme, un ivrogne, menaçait sa femme en hurlant, et les enfants effrayés poussaient des cris perçants. Dans l'autre ménage, le mari, un brave homme, celui-là, jouait de l'accordéon pour amuser ses mioches, et la dispute des voisins terminée, on entendait pendant une heure l'instrument poussif geindre des romances. Quant au troisième chef de famille, c'était un des fanatiques de Magloire Dubourg, un toqué qui, le soir, pour lire les Évangiles, endossait une sorte de tunique blanche qu'il avait fait coudre par sa compagne, ce qui lui donnait moins l'air d'un apôtre que d'un peintre en bâtiments.

Comme l'Évangéliste recevait encore des quatre coins de l'Europe des dons importants, de l'argent, des habits, des colis de nourriture et des médicaments, il avait transformé le salon en une sorte de réserve qu'il vidait à mesure. Il faisait des tournées qui duraient plusieurs jours, visitant les malades, secourant des vieux.

Ne pouvant faire seul autant de bien qu'il eût voulu, il avait demandé à sa belle-sœur de l'accompagner, une femme s'entendant mieux à certains soins. Marie-Louise avait eu peur de paraître indigne à cet homme dont chaque action était un exemple, chaque parole un trait de bonté, et elle avait accepté. Une vie exténuante avait alors commencé pour elle.

Tous les matins, le saint la réveillait au petit jour. Ils avalaient à la hâte un petit déjeuner tiède et ils partaient, chargés de paquets. Les yeux encore gros de sommeil, le cœur barbouillé, Mme Du-

bourg trottinait aux côtés de Magloire qui marchait à grands pas. Barlincourt était silencieux, les rues glissantes et grasses. Le menton mordillé par le froid, fouettée par la bruine d'octobre, Marie-Louise regardait avec envie les villas heureuses qui continuaient leur nuit. Les fermes s'éveillaient, un peu de lumière entre leurs volets mi-clos. Dans les champs détrempés, de vieilles meules dégradées par le vent dormaient encore d'un lourd sommeil, leurs cheveux blonds et sales rabattus sur le front.

Le plus souvent, c'était à Paris qu'ils allaient. Les compartiments avaient gardé l'odeur écœurante des nuits de voyage. Mme Dubourg ne pouvait pas supporter cet air empuanti, et blottie dans un coin, près de la portière ouverte, les joues bleuies de froid, elle respirait l'air brutal qui chassait ses nausées.

Dans les quartiers populeux, l'arrivée du saint était vite signalée. Des femmes en caraco se criaient la nouvelle par la fenêtre, les gosses s'appelaient sur les paliers, et c'était une dégringolade de petites galoches dans tous les escaliers.

Bien malgré lui, l'Évangéliste traînait souvent à sa suite une cohue de disciples singuliers qui faisaient rire les badauds. Il y avait notamment une vieille tireuse de cartes qui entrait en transes dès que le thaumaturge ouvrait la bouche et un éphèbe néo-grec en tunique de bal des Quat'-z'Arts, dont toute la doctrine personnelle consistait à se nourrir de salade cuite et à se promener pieds nus. La sorcière criait partout que saint Magloire était la réincarnation du prophète Daniel, et le faux Grec à cheveux longs racontait qu'il aiderait l'Africain à régénérer le monde en enseignant la gymnastique rythmique, l'antialcoolisme et le tissage du lin dans les familles.

De pauvres gens suivaient, des malades autrefois guéris, des indigents que l'Africain avait sauvés de la faim, et, pendant que l'Evangéliste était monté dans les logements, ils ameutaient la foule sur le trottoir.

Il flottait dans ces maisons ouvrières une odeur d'évier et de pâtée à chiens. Les murs étaient visqueux, les rampes grasses. A toute heure du jour, on y braillait, ces malheureux se détestant entre eux, et les querelles résonnaient de la rue au sixième, à travers les minces cloisons de briques et les planchers sonores.

On signalait à cette époque, dans les quartiers pauvres, les premiers cas d'un mal inconnu, une sorte de grippe qui enlevait les malades en quelques heures. Certains disaient que c'était la peste.

Le saint visitait avant les autres ces moribonds et, à leur chevet, Marie-Louise retenait son haleine, ayant peur de respirer leur fièvre.

A la vue de toutes ces laideurs, elle était prise d'un dégoût infini. Son cœur candide et doux n'était déjà plus le même ; on eût dit qu'il s'était terni. Elle avait des crises d'accablement, puis de brusques révoltes. Ce qu'elle se reprochait au milieu de ces misères, c'était seulement de n'avoir pas assez joui de son bonheur.

Bouleversée par les prophéties du saint, elle se disait parfois, dans la chambre d'une ouvrière misérable, que son tour viendrait d'être cette loque malsaine, et elle se penchait, effarée, sur le lit de la pauvresse, comme sur une glace qui lui renvoyait son portrait. Ces joues flétries, ces yeux aux cils rongés, ces gencives blanchâtres, gonflées de dents pourries, ce serait elle, un jour... Elle ne verrait pas d'autre ciel que celui d'une lucarne pareille, elle peinerait nuit et jour courbée sur son ouvrage,

et son bonheur tiendrait entre un mari qui la battrait et un bébé blafard, dont elle remplirait le biberon de mie de pain et d'eau sucrée, faute de lait.

Ces agonies résignées, au lieu de la faire songer au destin hasardeux de son âme éternelle, lui donnaient un farouche désir de vivre.

— Je veux en profiter, se disait-elle avec une sorte de rage, je veux être heureuse.

Et son tranquille bonheur de naguère ne lui semblait plus assez fort pour l'assouvir.

Au bout d'un mois Marie-Louise avait déjà beaucoup changé. Elle n'avait plus aux joues ces deux fossettes où des sourires étaient toujours blottis. Elle avait maigri. M. Van den Kris lui trouvait à présent un air amer et décidé.

— Parbleu, lui dit un jour le Hollandais, vous ne pouvez pas résister à cette existence-là, vous tomberez malade. C'est curieux les saints ont toujours été les mêmes. Lisez les bollandistes, c'est plein d'histoires édifiantes, où l'on voit des jeunes gens, touchés par la grâce, quitter leur vieille mère qui en mourra de chagrin, pour aller manger des sauterelles au fin fond de la Lybie. Et on canonise ces gens-là ! Vous le savez, personne n'admire plus que moi votre illustre parent, mais je me demande si la propagation de ses idées vaut bien qu'il cause tout ce remue-ménage... Dans la société moderne, un saint fait tout bonnement figure de phénomène... Il est déplacé, il n'est pas à l'échelle... Tenez, cela me fait l'effet d'un géant de deux cents pieds de haut, qui débarquerait un beau matin à Paris et irait s'accouder négligemment sur les tours de Notre-Dame... Pendant huit jours, ce serait du délire, mais au bout d'un mois, il encombrerait tout le monde, on ne saurait pas où le coucher, on

trouverait qu'il mange trop et on n'aurait plus qu'une idée : se débarrasser de lui au plus vite...

Ce qui semblait donner raison au Hollandais honoraire, c'était le trouble dans lequel vivait Barlincourt. Sans le vouloir l'Évangéliste avait bouleversé le petit pays. Les ouvriers de la fabrique, remués par sa propagande, souffraient encore plus qu'autrefois des inégalités du sort; tout ce qui appartenait aux autres, il leur semblait qu'on le leur avait volé, mais au lieu de s'en remettre aux vies futures pour réparer ces injustices, ils voulaient sans plus tarder prendre leur part. S'ils travaillaient aussi peu que possible, c'était moins pour le plaisir de ne rien faire que pour diminuer les bénéfices scandaleux du patron. Sans que le syndicat eût ordonné la grève perlée, le rendement baissait de jour en jour et M. Aubernon en perdait la tête. Maîtrisant sa fureur, pour ne pas voir triompher les meneurs, il passait en coup de vent de l'ajustage à la couture, de la confection au montage, mais il ne surprenait jamais rien. Tout le monde était à son poste, l'ajusteur penché sur l'étau, le voilier pinçant les brins de son épissure, seulement personne ne travaillait. La lime de l'ajusteur glissait sans mordre et le voilier ne terminait jamais sa boucle. Il aurait fallu un surveillant derrière chaque ouvrier.

Le syndicat des toiles et bâches avait enfin pensé qu'il fallait profiter de cette agitation pour faire aboutir certaines revendications, et une délégation était venue réclamer le contrôle des primes par le personnel et la semaine de quarante-quatre heures. M. Aubernon s'était écrié qu'il « aimerait mieux fermer la boutique », et depuis cetté entrevue la situation s'était encore aggravée.

Mme Aubernon ne détestait pas les ouvriers

moins que son mari, pourtant elle le poussa à la conciliation et comme elle pensait que saint Magloire seul pouvait ramener le calme, elle intrigua de toutes les façons jusqu'à ce qu'elle lui eût arraché la promesse de venir un soir au château Là, on lui parlerait et, chiffre en mains, on lui ferait entendre raison.

L'unique rencontre qui eut lieu suffit à décourager les usiniers. Une gêne pesait sur toute l'assistance. Les invités n'osaient pas parler. Ils dévisageaient curieusement le vieillard, qui se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre, un peu voûté, les poings en boule dans les poches de sa veste.

Malgré les regards impérieux de sa femme, M. Aubernon ne se décidait pas à engager la discussion.

— Allons, vas-y, lui soufflait-elle.

Mais lui toussotait, ouvrait la bouche et au dernier moment restait muet. On entendait, dehors, quelqu'un chanter.

Aimons-nous et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde
Buvons
A l'indépendance du monde!

C'était l'ouvrier Mathieu qui braillait au comptoir du Café de l'Usine. Les ouvriers, depuis quelque temps, avait pris l'habitude de soûler leur ancien et de lui faire chanter des refrains subversifs sous les fenêtres de son « bienfaiteur ».

— Un fainéant que je nourris à ne rien faire et qui est plein comme un œuf trois fois par semaine, s'emporta l'usinier, le sang aux joues. Et on me traite d'exploiteur.

Personne ne répondit. La conversation tomba.

Yvonne et M. Georges étaient à demi cachés derrière le piano. Un instant le jeune homme détourna la tête : il était livide. Penché sur la petite il demandait d'une voix blanche :

— Vous êtes sûre?... Vous vous trompez peut-être...

Heureusement personne ne les observait. Tous les regards épiaient le saint. Enfin, l'usinier s'enhardit.

— Vous savez sans doute que ça va très mal avec mes ouvriers, dit-il brusquement au vieillard.

Et tout de go, ne sachant pas trouver de circonlocutions :

— Vous devriez bien leur dire d'être raisonnables, cela me rendrait service...

Le saint l'observa un moment et répondit :

— Je ne leur ai jamais prêché que la bonté, peut-être ne m'ont-ils pas compris... Mais vous-même, on vous la prêche constamment à l'église, et cependant êtes-vous certain d'être juste?

M. Aubernon essaya bien de discuter, mais il perdait toute sa volonté lorsqu'il sentait sur lui le regard hypnotique de l'Africain. Il ne savait plus que bredouiller.

— Permettez... Permettez...

Sa femme étant venue à son secours pour se vanter de sa bienfaisance, le saint lui reprocha crûment de faire ses aumônes avec le montant des amendes qu'on infligeait aux ouvriers et l'on se sépara avec des paroles glacées.

Le retour fut morne, ce soir-là. Tout était éteint dans Barlincourt. La pluie, fatiguée, s'égouttait dans les flaques d'eau.

Yvonne marchait seule, derrière ses parents. Elle ne voyait rien. Tous les détails de cette soirée tournoyaient dans sa tête.

Comme la pluie redoublait, d'une bourrasque soudaine, elle écarta son parapluie, pour offrir aux rafales son petit dos transi, et elle posa exprès dans une mare son pied chaussé de petits souliers. Elle eût voulu prendre froid, tomber malade...

Quand ils furent rentrés à la villa, elle embrassa ses parents, des larmes plein la gorge, et elle monta vite dans sa chambre.

Elle resta assise un long moment sur son lit, laissant tomber ses bras découragés. Puis, pour la centième fois peut-être, elle alla se poser devant la glace, et, anxieuse, suivant des yeux la ligne de son corps, elle cherchait, à hauteur de la taille, si cela se voyait déjà...

***

Sans doute par Milot, les ouvriers connurent l'entrevue du saint et de leur patron, et ils en conclurent que l'Africain les soutenait. L'effervescence s'accrut, on tint réunion sur réunion et l'on finit, un samedi de tumulte, par voter la grève générale.

Pour corser le mouvement, le syndicat, à qui le saint ne suffisait pas, appela tout de suite à Barlincourt le camarade Loústeau, qu'une délégation alla recevoir à l'arrivée du train de Paris.

Le premier regard du camarade, en sortant de la gare, tomba sur un mur bariolé d'affiches, avec des « Vive la grève! » hauts comme la main, et cela le mit tout de suite de bonne humeur.

— Très bien, dit-il aux militants, très, très bien!

Les autres se rengorgèrent sous le compliment, car Lousteau était connaisseur. Révoqué des Postes et Télégraphes, ancien délégué de la C. G. T. et battu deux fois aux élections législatives, il était

maintenant à l'extrême-gauche du parti, et les syndicalistes les plus avancés passaient auprès de lui pour des tièdes. Comme profession, on aurait pu l'inscrire « orateur », car on ne lui connaissait pas d'autres occupations ni d'autres ressources non plus.

Si les mineurs d'Anzin se mettaient en grève, si les inscrits de Marseille quittaient leur bord, si les métayers des Landes s'agitaient, si on signalait une effervescence à l'arsenal de Brest ou chez les cheminots de Dijon, on voyait débarquer Lousteau, dont la barbe de rapin, le crâne dénudé et la lavallière nouée à la va-te-faire-fiche, étaient devenus populaires dans les milieux ouvriers. Il allait tout de suite au plus pressé : mettre les choses au pire.

C'était comme un général prenant le commandement d'une armée; il arrivait avec son plan : cessation immédiate du travail, meetings, soupes communistes, contrôle obligatoire des cartes de grève à la section, surveillance aux portes, arrêt forcé du trafic par tous les moyens et chasse aux « renards ». Ensuite, si cela ne suffisait pas, on avait recours aux cortèges sur la voie publique, et c'était le triomphe : les dragons arrivaient le lendemain. Le camarade Lousteau reprenait alors le train, car la place d'un général n'est pas aux avant-postes.

Il pouvait s'enorgueillir de belles victoires : il avait soulevé des paysans, des métallurgistes, des dockers, des vignerons, des cordonniers et jusqu'à des soldats qu'on avait changés de garnison. Il donnait la fièvre aux foules avec ses discours, car cet homme d'intelligence plutôt bornée, quand il parlait assis, éclatait d'une sorte de génie dès qu'il était debout. Il lui fallait la tribune, comme à la pythie son trépied. Le délire sacré le prenait alors,

et il criait n'importe quoi, le cœur gonflé, la tête en feu.

Se frappant la poitrine pour s'offrir aux juges infâmes et aux balles fratricides, il se vidait d'imprécations, de supplications, de plaintes et de défis, et soudain, dans une éclaircie, il lui venait des mots de poète pour parler de la cité future : cela tenait de la pastorale et du *Père Duchesne*. Oh! le bel avenir!... Les machines tournaient toutes seules enguirlandées de lierre par les jeunes filles, et les gardes rouges s'en allaient, avec des lilas blancs piqués à leurs fusils... Mais les bourgeois cupides se dressent pour interdire aux parias l'accès des champs heureux. Voyez-les ricaner, tandis que défile l'hâve troupeau des mères, pressant en vain les gouttes de leurs mamelles à sec...

Les femmes sanglotaient et les hommes serraient les poings.

Tombant dans des esprits surexcités, ces paroles germaient vite. On leur avait dit que l'heure était venue, — sans dire l'heure de quoi, — on avait clamé aux métayers : « Partagez-vous les terres! », aux ouvriers : « Occupez les usines! » et de vieux militants enflammés, des mères aigries, des gamins généreux et bouillants étaient passés aux actes sans attendre, si bien qu'aujourd'hui une vingtaine d'ouvriers expiaient en prison l'éloquence de Lousteau et que des bleus crédules se mouraient, oubliés, sous le soleil de Bel-Abbès.

Seuls, quelques syndicalistes à l'ancienne mode et des anarchistes soupçonneux regardaient Lousteau avec méfiance : ils en avaient tant vu de ces pétroleurs qui finissaient ministres. Mais tous les autres admiraient sans réserve ce théoricien de l'émeute,

Tout le long de la grande rue, les passants se

retournaient sur le petit cortège, et le camarade Lousteau était flatté, prenant toute cette curiosité pour lui. Les bourgeois ne connaissaient pas le nom de l'agitateur dont les journaux socialistes étaient seuls à parler, mais l'enthousiasme des grévistes suffit à les rendre inquiets.

— Si Lousteau s'en occupe, gare la casse! disaient les ouvriers d'Aubernon avec des sourires confiants.

L'orateur fut reçu dans l'arrière-boutique où le comité de grève avait installé la permanence, la fille Dumarchey ayant refusé de prêter sa salle. Tout de suite, on le mit au courant de la situation.

Il demanda maints renseignements sur le saint, dont il connaissait l'ascendant sur les grévistes et résolut de se servir de lui. A titre de curiosité, on lui présenta l'ouvrier Mathieu, gréviste honoraire, puisqu'il ne travaillait plus, et le retraité, un verre dans le nez, raconta drôlement les débuts d'Aubernon.

— Dans vos discours, ça pourrait vous servir, et ça ferait bien rire... Figurez-vous que c'est un homme qu'a pas pris le temps de vivre... Un mercenaire, quoi. Un homme sans dignité... Et avec ça, il ne connaissait pas les usages. Tant qu'il a travaillé avec nous à l'atelier, du temps que Krantz était patron, jamais je ne l'ai vu rendre une tournée. Tout à la caisse d'épargne, comme les domestiques.

Le soir, dans son discours, Lousteau se servit en effet de l'ouvrier Mathieu. Le désignant, assis au pied de la tribune, à la foule des grévistes, il cria, sur un ton d'outrageante pitié :

— Regardez ce malheureux ilote, jouet aveugle d'un patron orgueilleux... Voyez cette déchéance, voyez ce qu'il reste d'un travailleur après qua-

rante années de servage. Voilà tout ce que peuvent espérer les plus chanceux d'entre vous : une place de vieux bouffon à la cour de votre potentat.

Et Mathieu, l'œil trouble, puant l'eau-de-vie, approuvait en hochant la tête, très ému et très fier d'entendre parler de lui.

Le marché couvert où se tenait la réunion grouillait d'une foule tassée. Il flottait une buée faite d'haleine, de sueur et de fumée. Des hommes étaient grimpés dans le faîtage, à califourchon sur les poutres de fer. Deux grandes lampes à acétylène éclairaient l'estrade d'un jour brutal. La salle s'agitait dans l'ombre.

A chaque période de Lousteau, une ovation s'élevait. Habile, avec cette sorte de divination qui est le propre des meneurs d'hommes, il avait compris qu'il fallait surtout leur parler du saint, que son nom seul pouvait les empoigner. Penché sur eux, il semblait flairer leurs pensées, respirer leurs instances...

Ce n'était plus Lousteau, ce n'était plus le syndicat qui présidait ce meeting, c'était Magloire Dubourg. Ce n'était plus Barlincourt en grève qui se dressait devant le patron : c'était le saint. Il le mettait partout. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » devenait une maxime marxiste et « Ni Dieu, ni maître », paroles d'Évangile.

L'auditoire transporté ne cessait plus d'acclamer. Dans les trépignements, les « Vive saint Magloire! » et les « Vive la grève ! » se confondaient. Tous étaient certains de la victoire, puisqu'on leur promettait que le saint était avec eux. La voix puissante de Lousteau dominait le bruit.

— La société pourrie qui sent son pouvoir craquer ici, comme il craque partout, peut chercher à nous réduire par la famine; elle peut appeler ses troupes

pour nous tenir sous la menace des balles, nous continuerons la lutte. Qu'ils osent nous accuser de troubler la paix publique, ceux qui massent les baïonnettes quand nous n'y opposons que le bâton d'un Bon Pasteur !

Enfin Lousteau se rassit, épuisé. Une longue ovation l'obligea à revenir saluer, comme un artiste. Puis une partie de la salle se mit à chanter l'*Internationale* et *Révolution*, tandis que ceux de la Cité, massés au fond, entonnaient un cantique.

Ainsi engagée, la grève gagna rapidement deux petites usines des environs et Barlincourt fut bientôt comme en état de siège.

Des gendarmes à cheval parcouraient les rues. Tous les matins, à la rentrée des ateliers, des rixes éclataient.

A midi, au lieu du défilé bruyant des ouvriers allant à la soupe, c'étaient les ménagères qu'on voyait passer, leur potager ou une marmite à la main, se dirigeant vers la soupe communiste. Mais au bout d'une semaine de chômage, la caisse de grève était déjà vide et la cantine dut fermer.

La résistance devint pénible. On voyait les ouvriers, les joues creuses, revenir machinalement devant leur usine fermée, comme le chien retourne à son écuelle vide.

Magloire Dubourg connut cette détresse, et, faisant argent de tout, il vint en aide aux grévistes affamés. Il n'en fallut pas plus pour qu'il perdît dans Barlincourt ce qui lui restait de réputation.

— C'est un partageux, disaient de lui les campagnards.

Et dans les familles de pauvres gens qui ne possédaient rien, ce seul mot de partageux faisait passer des frissons comme si des bandes rouges

avaient dû tout leur prendre, la pendule en faux bronze et les souliers du petit.

La grève continuait, sans échauffourées graves. Les fanatiques de saint Magloire, logés à la Cité, suffisaient à ôter au mouvement tout caractère de violence : leur inertie paralysait les autres. Ils attendaient la capitulation du patron avec une résignation confiante, ils ne criaient pas dans les meetings et refusaient d'aller attendre les « jaunes » à la sortie de la fabrique pour les reconduire à coups de souliers.

Pour secouer cette apathie, Lousteau donnait réunion sur réunion, puis il organisa une démonstration sur la voie publique, sorte de procession laïque sans dais et sans fleurs, mais avec ses cantiques et ses bannières, et la première bagarre eut lieu.

— Nous entrons dans la période des réalisations, dit ce soir-là Lousteau satisfait. Qu'il y ait seulement en France cinquante villes comme celle-ci, et la société bourgeoise a cessé de vivre.

Barlincourt s'était dès le premier jour rangé en deux partis : pour ou contre la grève. Milot avait, sans hésiter, choisi le sien : il était contre son patron. Il était pour la grève, même avant qu'on ne l'eût votée, et le jour de l'arrivée de Lousteau, il s'était fait remarquer par son enthousiasme, acclamant l'agitateur à pleine poitrine et des fleurs rouges à son veston.

— Ah ! celui-là, s'il n'avait pas sa jambe en moins, avait fulminé M. Aubernon.

Ne pouvant pas se décider à rester simple spectateur au milieu de ce tumulte et ne pouvant pas non plus se mêler au conflit des bâcheurs-cordiers, puisqu'il n'était, en somme, que portier et bedeau, Milot organisa, de son côté, un petit meeting : une

réunion d'anciens combattants pour protester contre la campagne d'Afrique.

Ce fut pour le café Dumarchey une soirée ruineuse. Le bedeau, qui avait bu tout l'après-midi pour se mettre en train, proposa la constitution d'un groupe « Guerre à la guerre », ouvert à tous ceux qui réclamaient le désarmement général et la fraternité des peuples ; mais un camionneur, qui avait été mobilisé comme automobiliste, ayant voulu prendre la parole dans le même sens, le mutilé lui avait enjoint de se taire, le traitant d'embusqué, de fillette et d'inverti et, comme l'autre ne se rasseyait pas assez vite, il lui avait jeté une bouteille à la tête.

— V'là comment ça se lance une grenade, saloperie !

Cela s'était terminé par une bagarre épouvantable, les anciens combattants et les autres s'assommant aux cris de : « A bas la guerre ! »

Les ouvriers, les jours suivants, cassèrent à coups de pierres les vitres des ateliers et attaquèrent un contremaître qu'on ramassa, un bras cassé. Le préfet dut réclamer un détachement d'infanterie pour faire garder la fabrique. Cette fois, la grève était bien en branle, Lousteau pouvait partir tranquille, et, heureux de ce nouveau succès, il s'embarqua pour le Dauphiné, où les papetiers le réclamaient.

* * *

Magloire Dubourg était resté complètement étranger à la grève. Il ne s'en était occupé que pour donner des secours, et incidemment, une autre fois, lorsqu'il avait apostrophé quelques ouvriers qui poursuivaient un « jaune ». Des syndiqués avaient alors grogné que « le saint les lâchait ».

Lorsque l'Évangéliste ne s'absentait pas pour une tournée charitable, les convertis de la Cité venaient lui rendre visite au Logis du Roy, entraînant avec eux des incrédules, des athées, qui n'avaient jamais approché le vieillard et qui venaient le voir par désœuvrement. Ils le trouvaient enfumant un essaim d'abeilles, ou bien travaillant dans le potager, un tablier bleu noué à la taille.

Le lendemain de la bagarre, ils étaient venus plus nombreux, abattus et hargneux.

— Ah ! si nous étions les plus forts! murmura un ouvrier, un homme de cinquante ans, maigre et le teint plombé.

— Eh bien! que feriez-vous? demanda le saint qui taillait un arbuste.

Une lueur passa dans les yeux du militant :

— Ce qu'on ferait !... Ah ! chacun son tour, alors... La revanche! Ce serait à eux de trimer, de se crever... Ils ont vécu assez longtemps de notre misère.

— Et c'est tout? fit le saint en replaçant son sécateur dans la poche de son tablier bleu... La société dont tu rêves n'est donc pas plus juste que l'autre? Le monde sera-t-il meilleur, dis-moi, quand vous aurez remplacé cette société sans vertu par une société sans morale?... Entends-moi bien, il ne faut pas vaincre, mais convaincre... Si le bouleversement du vieux monde doit se borner à une lutte entre des riches qui veulent tout garder et des opprimés qui veulent tout prendre, que m'importe celle des haines qui triomphera! Je ne veux pas choisir entre la férocité des coffres pleins et la cupidité des mains vides.

— Tout de même, répliqua l'ouvrier, on ne peut pas les laisser s'engraisser sans rien dire... Sommes-nous tous égaux, oui ou non?

— Plus égaux que tu ne crois, mon garçon... Pas égaux dans le court trajet d'une vie, mais égaux dans l'éternité... Le malingre est-il l'égal de l'homme fort, le sot est-il l'égal de l'homme intelligent ? Non, n'est-ce pas... Mais ce pouvoir n'est que passager et le destin ne le leur donne qu'une fois. S'ils en abusent pour asservir leurs frères, ils commettent à la fois un crime et une sottise, car demain, ayant dominé, ils seront dominés à leur tour. L'intérêt même de celui qui possède est de proclamer : « Ni riche, ni pauvre », car il sera ce pauvre bientôt... En vérité, le bienfaiteur s'oblige lui-même. Tant que cette vérité n'aura pas pénétré le cœur des hommes, il n'y aura sur cette terre que des esclaves et des bourreaux...

A chaque prêche, il faisait de nouveaux adeptes, car c'est lorsqu'ils souffrent que les hommes cherchent partout des raisons d'espérer.

Il s'était constitué, dans la Cité, un groupe important de fanatiques entièrement acquis aux idées de l'Évangéliste. Il régnait, dans leur secte, une telle vertu qu'ils en étaient devenus la risée de tout le pays. Leur existence édifiante avait en effet quelque chose d'anormal et de scandaleux. Ils semblaient être sortis de l'humanité, vivre au rebours du sens commun. Les maisonnettes naguère animées du bruit de leurs joies et de leurs disputes, étaient maintenant muettes et tristes. Ils ne commettaient aucune mauvaise action, pas la moindre peccadille : c'était comme s'ils n'avaient plus vécu.

La grève les avait trouvés sans un sou d'économie, car ils méprisaient l'épargne et avaient foi en Dieu. « Ne soyez point en souci pour le lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. » Mais Celui qui nourrit les oiseaux de l'air et revêt

l'herbe des champs devait les avoir oubliés et, sans Magloire Dubourg, ils seraient morts de faim.

Sans orgueil, sans ambition, sachant bien, comme disent les Écritures, qu'ils ne pourraient ajouter une coudée à leur taille, ils vivaient dans l'état où la Providence les avait appelés et ne désiraient rien de plus. Humblement, ils se plaisaient dans leur médiocrité. Des parents qui avaient leurs fils dans des écoles professionnelles les en avaient retirés, pensant que c'était pécher par orgueil de vouloir changer de condition. Ils mangeaient sans gourmandise, les couples vivaient sans luxure, et, pour débarrasser leurs cœurs de vieux mensonges qui leur pesaient, les maris et les femmes s'étaient fait des aveux pénibles qui allaient gâter leur vie entière de méfiance réciproque et de regrets.

Leur douceur même était exaspérante. On pouvait leur dire n'importe quoi, les outrager, les malmener, ils acceptaient tout cela avec résignation et plaignaient qui les offensait. Que ces hommes violents, ces femmes irritables se fussent, en si peu de mois à ce point transformés, c'était peut-être le plus grand miracle du saint, et certainement le moins contestable.

— Ce n'est plus des hommes, c'est de la brebis, c'est des moules, clamait Milot, à qui cette longanimité mettait les nerfs en pelote.

Et quand on lui racontait que ces singuliers grévistes refusaient de faire la chasse aux faux frères qui travaillaient encore pour l'affameur (c'est ainsi qu'il appelait son patron), il grommelait indigné :

— C'est égal, à la grande distribution des coups de pied dans le c..., j'en connais qui pourront venir avec des paniers.

Il semblait qu'en retirant à cet embryon de société son armature de péchés on lui avait ôté les nerfs. Milot avait raison : ces corps sans désirs n'étaient plus des hommes.

L'hostilité contre saint Magloire augmentait dans Barlincourt. Tous ceux à qui la grève faisait peur accusaient l'Évangéliste de l'avoir déchaînée, et certains ouvriers, découragés, commençaient à lui tourner le dos. Les boutiquiers et les paysans se chuchotaient des infamies. On faisait des allusions aux fréquents déplacements de Mme Dubourg et de l'Africain, et l'on surprenait des sourires quand le feuilletoniste allait prendre son train.

— Il en porte plus lourd sur sa tête qu'un bœuf ed' concours, ricanaient sur la place les vieux sournois, au visage rasé.

Et les autres répondaient, philosophes :

— Baste ! Il n'y a jamais que deux cocus par ménage...

Le fils Moucron, plissant son front buté, racontait à sa manière la mort de son père.

— L'saint est venu faire des simagrées à son lit, comme il était au plus mal. Il a fallu que je l'chasse... C'est peut-être bien c'te scène qui l'a fait passer, le pauvre vieux !...

Quand Magloire Dubourg traversait le pays, on ne le saluait plus comme autrefois. Seules des vieilles femmes se signaient encore sur son passage. Des gars de culture criaient parfois « Hou ! Hou ! » de loin, en se cachant pour montrer aux filles qu'ils n'avaient pas peur. Et du plus loin qu'il l'apercevait, le Grelotteux prenait la fuite, craignant on ne sait quoi.

De tous les malades que le saint avait guéris, seul l'aveugle était revenu au Logis du Roy : ç'avait été pour demander de l'argent.

*
* *

L'affaire Pelé vint devant les Assises en novembre. La fille Julie avait obtenu un non-lieu; Louis seul devait répondre du meurtre, sans complice.

Le procès avait attiré un public nombreux, car on savait que saint Magloire serait au nombre des témoins. Il était même arrivé du monde de Paris. A l'ouverture des portes, une bande de grévistes, venus de Barlincourt, envahit l'enceinte du public, et l'on comprit tout de suite à ce vacarme que la journée serait chaude.

Un jour livide tombait des hautes baies et éclairait de face l'assassin entre ses deux gendarmes. On lui avait tondu les cheveux et, sur son front blême, le tatouage infamant se détachait. Les jurés lui faisaient vis-à-vis, confondus dans la pénombre.

Le président, pesamment accoudé sur la table, le dos rond, suivait les débats dans un demi-sommeil la tête penchée, si bien que de la salle on ne voyait que le bas de son visage lourd de graisse. A sa gauche, un assesseur chafouin, des binocles sur le nez, regardait alternativement les témoins et le meurtrier avec un sourire crispé, où il y avait du sadisme et de l'hébétement. L'autre avait l'air de dessiner.

Derrière le tribunal, au-dessus d'une République de plâtre, un œil-de-bœuf découpait sur le ciel sa lunette sinistre.

— Une vraie fenêtre à guillotine, avait plaisanté l'avocat général.

Celui-ci était un bel homme avantageux, qui faisait en parlant des effets de manche. Il était éloquent, âpre, hautain, et quand il interrogeait un témoin, même à décharge, il ne le lâchait qu'après

avoir tiré de lui tout ce qui pouvait accabler Petit Louis.

— Merci, monsieur le Président, c'est tout ce que je voulais savoir, disait-il en se rasseyant.

Et il avait, en regardant les jurés, un hochement de tête qui en disait long.

Ramassé sur son banc, les poings serrés, le regard fixe, l'assassin ne quittait pas des yeux cet homme rouge qui s'acharnait sur lui.

Par moment, sa rage l'emportant, il se levait, brusquement, et, penché la face mauvaise, les bras raidis, il se mettait à crier, il démentait le témoin, il tenait tête à l'accusateur, il repoussait son avocat qui se dressait devant sa barre; on eût dit qu'il se tordait pour échapper à des tenailles qui se fermaient sur lui.

— Allons, assez, taisez-vous, tempêtait le président en frappant sur son pupitre comme un pion qu'on dérange. Vous parlerez quand on vous interrogera.

— Tout de même, râlait Louis, la voix cassée, on ne va pas me couper le cou sans me laisser me défendre.

— Votre avocat est là pour cela.

L'avocat se relevait alors à demi, très touché, et remerciait, d'une inclination de tête. Il saluait aussi le procureur quand celui-ci l'avait violemment secoué, il saluait les témoins, il saluait les jurés: pour un peu, il eût salué les gendarmes. C'étaient ses débuts aux Assises, et il comptait sur cette affaire retentissante pour se lancer. Chaque fois qu'il se levait, remuant fébrilement ses dossiers, pour répliquer à l'accusation, l'émotion lui durcissait la gorge et, à plusieurs reprises, il dut s'arrêter perdu dans ses gradations, ses preuves, ses déductions, ne sachant plus d'où il venait et ne voyant pas

le bout de sa phrase. Derrière lui, le menton sur les bras, les yeux en long, le coupable écoutait sans comprendre. On avait l'impression d'un mouton livré à un boucher maladroit.

Les témoins défilèrent, peureux, ahuris de questions, l'esprit embrouillé et ne pensant qu'à s'en aller. Joséphin éclata en sanglots à la barre, et le président écourta charitablement sa déposition, dont on n'avait entendu que des bribes de mots hoquetés dans les pleurs.

— Ses larmes me suffisent, fit le procureur en agitant sa manche rouge.

Le premier patron de Louis, un batteur qui le maltraitait, vint ensuite raconter sa jeunesse de gamin vicieux. Il y avait une telle méchanceté dans sa voix oppressée d'emphysémateux, une telle rancune dans les ragots qu'il rapportait, que le public murmura. Mais le vieux ne se décontenança pas.

— Oui, insista-t-il en s'adressant à Louis, j'avais toujours dit que tu finirais sur l'échafaud.

La salle s'agita. Dans le brouhaha, on n'entendit pas le meurtrier grommeler une injure. Mais, tandis que le président, réveillé, réclamait le silence, l'avocat général lança de sa voix de théâtre :

— Vous ne vous trompiez pas, monsieur : son destin est inscrit sur son front.

Petit Louis assista sans broncher à ce long défilé; il eut l'air de sommeiller pendant la déposition du médecin légiste, et quand on fit entrer le Grelotteux, son premier témoin à décharge, il lui fit seulement un petit bonjour, que l'autre ne vit pas.

Parfois, il tournait la tête vers le public et s'emplissait les yeux de ces visages différents, lui qui ne voyait plus, depuis des mois, que les mêmes figures de juges et de gardiens. Ou bien il écoutait,

venant de la rue, des bruits de voiture et les cris des marchands. Libres...

Le soir bientôt allait venir. Collé contre la haute vitre, le jour regardait : on eût dit qu'il ne voulait pas partir sans savoir.

Lorsqu'on appela Adèle, qui s'avança tremblante, le visage décomposé, l'accusé la regarda avec une sorte de détresse. Elle était tout en noir, et il pensa, un froid au cœur, que c'était déjà son deuil qu'elle portait.

Détournant la tête, pour n'être pas vu, il se mit à pleurer, les traits immobiles.

— Tenez, chuchota-t-on dans le public... Il ne veut même pas la regarder. Ça n'a pas de cœur, ces monstres-là.

Il fut pitoyable, le récit de la bonne. Elle raconta comme elle put la vie de sa sœur, morte de misère, et qui avait dû mettre à l'Assistance le petit qu'elle ne pouvait plus nourrir. Elle ourlait des serviettes à six sous la douzaine, et elle fournissait le fil...

A ce détail, on entendit fuser un rire de femme dans l'auditoire.

Le père, un ivrogne, avait disparu. Et le gosse, abandonné, avait poussé tout seul à la campagne, puis chez ce batteur, puis n'importe où...

— Je respecte votre douleur, madame, intervint emphatiquement le président qui avait fini de digérer, mais c'est un honneur pour la France que les enfants de l'Assistance publique, élevés avec l'admirable dévouement qu'on sait, fournissent au pays un contingent de travailleurs honnêtes, et, quand il le faut, de soldats héroïques.

Précisément, par un déconcertant hasard, ils étaient deux pupilles sur le même banc : l'assassin et un gendarme. Ils se regardèrent puis, ensemble, détournèrent les yeux.

Après, ce fut Julie qui vint déposer. Quand elle entra, on poussa quelques « Hou! Hou! » derrière elle et la malheureuse s'arrêta, effarée. Elle était livide, les lèvres blanches et paraissait plus pâle encore sous le fichu noir qu'elle se nouait sur la tête, pour cacher ses cheveux de garçon. Tout de suite elle regarda son amant, pénétrée d'une émotion mystérieuse : elle avait toujours pensé qu'elle le verrait ainsi, un jour, devant des juges, entre deux gendarmes. C'était comme un songe qui se réalisait.

Le président s'impatientait.

— Tournez-vous, criait-il. C'est au jury que vous devez vous adresser.

Elle ne répéta rien de ce que Petit Louis lui avait dit dans sa mansarde, la nuit du crime, comprenant que cela pouvait lui nuire, et elle raconta seulement ce qu'elle avait vu dans la chambre bouleversée, le corps sanglant, l'assassin pétrifié.

— Elle remuait encore un peu et j'ai crié : « Au secours! »

Le public, révolté, s'était remis à murmurer.

— Je me demande si la place de cette fille est bien au banc des témoins, s'écria l'avocat général, quand Julie se retira.

Lorsqu'elle fut sortie, le président parut hésiter et s'entretint à voix basse avec ses assesseurs, leurs trois robes rouges rapprochées.

Petit Louis, qui regardait, les yeux vagues, la porte par où Julie était partie, se pencha vers son défenseur.

— Et Mlle Dubourg, demanda-t-il timidement, elle ne viendra pas?

— Mais non... Nous n'avons pas besoin de son témoignage, répondit l'avocat.

— Ah!...

Et Louis se rassit, sans rien ajouter. Il regardait devant lui.

Le président, à ce moment, se décida.

— Faites entrer M. Magloire Dubourg, ordonna-t-il...

Un frisson secoua l'auditoire; ce fut un brouhaha soudain de voix impatientes, des pieds remués, des bancs qu'on repoussait. Tous les yeux étaient braqués sur la salle des témoins. Au fond de la salle, derrière la balustrade, on se bousculait. Puis la porte s'écarta et un grand silence s'établit.

C'était lui seul qu'on attendait. En même temps, tous les yeux le saisirent.

Il ne portait plus sa cape légendaire d'autrefois, mais un ample manteau à pèlerine. Tête nue, ses cheveux blancs en auréole, il s'avança lentement jusqu'à la barre et, ayant aperçu Louis, il le regarda un long moment sans rien dire. Le président, pressé d'en finir, bredouillait la formule du serment :

— Dites je le jure.

Magloire Dubourg, alors, tourna les yeux vers lui.

— Le jurer sur quoi? demanda-t-il posément.

Le juge eut un mouvement d'humeur.

— On a retiré le crucifix des prétoires, dit-il, prévenant l'objection, et les serments faits ici n'en sont pas moins solennels. Les témoignages des athées valent les autres.

— Non, répliqua le saint avec force. Si le Christ régnait dans tous les cœurs, vous pourriez jeter bas vos tribunaux et vos prisons, vous ne seriez pas ici en robe rouge, ces badauds ne seraient pas venus flairer le sang, et il n'y aurait pas, entre deux gendarmes, un assassin de vingt ans...

Le président essayait de couvrir sa voix :

— Je vous en prie... Tout ceci n'a rien à faire

dans les débats. Vous devez rester dans les limites strictes d'un témoignage.

Le public écoutait, tout de suite pris, haletant. Des femmes, toutes pâles, s'étaient levées. Au fond de la salle, quelqu'un cria : « Vive saint Magloire! » et le tapage commença. Des gens se prenaient à partie.

— Assis! protestaient les derniers bancs. Assis!...

L'huissier, que personne n'entendait, clamait « silence », et le président, debout, faisait de grands gestes désemparés. La voix du saint domina le bruit.

— En vérité, j'entends les craquements de votre vieux monde qui va s'abattre...

— Taisez-vous, ordonna le président... Une intervention de ce genre est aussi ridicule que déplacée. Je vous rappelle au respect de la loi...

Le saint continuait au milieu du tumulte :

— Vous ne jugez qu'au nom de l'égoïsme et de la peur... Vous êtes les chiens de garde d'une maison condamnée...

— Assez, tempêtait le président qui cognait sur la table à coups de poing.... Je vais vous faire arrêter à la barre... Gendarmes!

— Ne jugez point, a dit le Maître, criait toujours la voix tonnante, afin que vous ne soyez pas jugé, car on vous mesurera de la même mesure que vous aurez mesuré les autres...

On vociférait. Une bousculade, au fond de la salle, ébranlait la balustrade. Des jurés inquiets s'étaient levés. Brusquement, une lueur jaune aveugla tout le monde, dans une explosion assourdie. Des femmes, effrayées, crièrent et se précipitèrent vers la sortie. C'était simplement un photographe qui venait d'opérer au magnésium. Enfin, deux gendarmes fendirent la cohue et s'approchèrent du saint. Les cris redoublèrent.

Et Louis se rassit, sans rien ajouter. Il regardait devant lui.

Le président, à ce moment, se décida.

— Faites entrer M. Magloire Dubourg, ordonna-t-il...

Un frisson secoua l'auditoire; ce fut un brouhaha soudain de voix impatientes, des pieds remués, des bancs qu'on repoussait. Tous les yeux étaient braqués sur la salle des témoins. Au fond de la salle, derrière la balustrade, on se bousculait. Puis la porte s'écarta et un grand silence s'établit.

C'était lui seul qu'on attendait. En même temps, tous les yeux le saisirent.

Il ne portait plus sa cape légendaire d'autrefois, mais un ample manteau à pèlerine. Tête nue, ses cheveux blancs en auréole, il s'avança lentement jusqu'à la barre et, ayant aperçu Louis, il le regarda un long moment sans rien dire. Le président, pressé d'en finir, bredouillait la formule du serment :

— Dites je le jure.

Magloire Dubourg, alors, tourna les yeux vers lui.

— Le jurer sur quoi? demanda-t-il posément.

Le juge eut un mouvement d'humeur.

— On a retiré le crucifix des prétoires, dit-il, prévenant l'objection, et les serments faits ici n'en sont pas moins solennels. Les témoignages des athées valent les autres.

— Non, répliqua le saint avec force. Si le Christ régnait dans tous les cœurs, vous pourriez jeter bas vos tribunaux et vos prisons, vous ne seriez pas ici en robe rouge, ces badauds ne seraient pas venus flairer le sang, et il n'y aurait pas, entre deux gendarmes, un assassin de vingt ans...

Le président essayait de couvrir sa voix :

— Je vous en prie... Tout ceci n'a rien à faire

dans les débats. Vous devez rester dans les limites strictes d'un témoignage.

Le public écoutait, tout de suite pris, haletant. Des femmes, toutes pâles, s'étaient levées. Au fond de la salle, quelqu'un cria : « Vive saint Magloire ! » et le tapage commença. Des gens se prenaient à partie.

— Assis ! protestaient les derniers bancs. Assis !...

L'huissier, que personne n'entendait, clamait « silence », et le président, debout, faisait de grands gestes désemparés. La voix du saint domina le bruit.

— En vérité, j'entends les craquements de votre vieux monde qui va s'abattre...

— Taisez-vous, ordonna le président... Une intervention de ce genre est aussi ridicule que déplacée. Je vous rappelle au respect de la loi...

Le saint continuait au milieu du tumulte :

— Vous ne jugez qu'au nom de l'égoïsme et de la peur... Vous êtes les chiens de garde d'une maison condamnée...

— Assez, tempêtait le président qui cognait sur la table à coups de poing.... Je vais vous faire arrêter à la barre... Gendarmes !

— Ne jugez point, a dit le Maître, criait toujours la voix tonnante, afin que vous ne soyez pas jugé, car on vous mesurera de la même mesure que vous aurez mesuré les autres...

On vociférait. Une bousculade, au fond de la salle, ébranlait la balustrade. Des jurés inquiets s'étaient levés. Brusquement, une lueur jaune aveugla tout le monde, dans une explosion assourdie. Des femmes, effrayées, crièrent et se précipitèrent vers la sortie. C'était simplement un photographe qui venait d'opérer au magnésium. Enfin, deux gendarmes fendirent la cohue et s'approchèrent du saint. Les cris redoublèrent.

Et Louis se rassit, sans rien ajouter. Il regardait devant lui.

Le président, à ce moment, se décida.

— Faites entrer M. Magloire Dubourg, ordonna-t-il...

Un frisson secoua l'auditoire ; ce fut un brouhaha soudain de voix impatientes, des pieds remués, des bancs qu'on repoussait. Tous les yeux étaient braqués sur la salle des témoins. Au fond de la salle, derrière la balustrade, on se bousculait. Puis la porte s'écarta et un grand silence s'établit.

C'était lui seul qu'on attendait. En même temps, tous les yeux le saisirent.

Il ne portait plus sa cape légendaire d'autrefois, mais un ample manteau à pèlerine. Tête nue, ses cheveux blancs en auréole, il s'avança lentement jusqu'à la barre et, ayant aperçu Louis, il le regarda un long moment sans rien dire. Le président, pressé d'en finir, bredouillait la formule du serment :

— Dites je le jure.

Magloire Dubourg, alors, tourna les yeux vers lui.

— Le jurer sur quoi? demanda-t-il posément.

Le juge eut un mouvement d'humeur.

— On a retiré le crucifix des prétoires, dit-il, prévenant l'objection, et les serments faits ici n'en sont pas moins solennels. Les témoignages des athées valent les autres.

— Non, répliqua le saint avec force. Si le Christ régnait dans tous les cœurs, vous pourriez jeter bas vos tribunaux et vos prisons, vous ne seriez pas ici en robe rouge, ces badauds ne seraient pas venus flairer le sang, et il n'y aurait pas, entre deux gendarmes, un assassin de vingt ans...

Le président essayait de couvrir sa voix :

— Je vous en prie... Tout ceci n'a rien à faire

dans les débats. Vous devez rester dans les limites strictes d'un témoignage.

Le public écoutait, tout de suite pris, haletant. Des femmes, toutes pâles, s'étaient levées. Au fond de la salle, quelqu'un cria : « Vive saint Magloire ! » et le tapage commença. Des gens se prenaient à partie.

— Assis ! protestaient les derniers bancs. Assis !...

L'huissier, que personne n'entendait, clamait « silence », et le président, debout, faisait de grands gestes désemparés. La voix du saint domina le bruit.

— En vérité, j'entends les craquements de votre vieux monde qui va s'abattre...

— Taisez-vous, ordonna le président... Une intervention de ce genre est aussi ridicule que déplacée. Je vous rappelle au respect de la loi...

Le saint continuait au milieu du tumulte :

— Vous ne jugez qu'au nom de l'égoïsme et de la peur... Vous êtes les chiens de garde d'une maison condamnée...

— Assez, tempêtait le président qui cognait sur la table à coups de poing.... Je vais vous faire arrêter à la barre... Gendarmes !

— Ne jugez point, a dit le Maître, criait toujours la voix tonnante, afin que vous ne soyez pas jugé, car on vous mesurera de la même mesure que vous aurez mesuré les autres...

On vociférait. Une bousculade, au fond de la salle, ébranlait la balustrade. Des jurés inquiets s'étaient levés. Brusquement, une lueur jaune aveugla tout le monde, dans une explosion assourdie. Des femmes, effrayées, crièrent et se précipitèrent vers la sortie. C'était simplement un photographe qui venait d'opérer au magnésium. Enfin, deux gendarmes fendirent la cohue et s'approchèrent du saint. Les cris redoublèrent.

Dans l'enceinte du fond, on criait : « Vive saint Magloire! » à pleine poitrine. Petit Louis, livide, suivait cette scène insensée. Personne ne prenait plus garde à lui.

Quand il sentit la main des gendarmes se poser brutalement sur son épaule, Magloire Dubourg tourna simplement la tête vers eux et les regarda. Ses yeux avaient l'éclat bizarre qu'ils prenaient certains jours, et les deux hommes éprouvèrent comme une secousse en les sentant se poser sur eux. Il les toisa l'un après l'autre, très calme, au milieu de ce hourvari.

— Gendarmes, emmenez l'accusé... Non, le témoin, bafouillait le président.

Les gendarmes firent bien le geste, mais ils se sentaient brusquement sans force, les doigts mous, les poignets brisés. Ils étaient comme des enfants voulant déplacer une statue de pierre.

— Vive saint Magloire!

— A bas les cognes!

Escaladant la balustrade, des ouvriers s'élançaient pour dégager l'Évangéliste; mais des soldats appelés du dehors se jetaient au-devant d'eux et les repoussaient, dans un vacarme de bancs renversés, un concert d'acclamations et de huées.

Des cris aigus de femmes perçaient les oreilles. On se battait. Entraîné par deux soldats, un homme débraillé rugissait. Debout sur leurs bancs, agités, les journalistes prenaient des notes.

— Et vous, lançait le saint à l'accusateur, vous serez fier, ce soir, d'emporter cette tête toute fraîche qui vous vaudra le succès... En vérité, je vous le dis, vous la porterez votre vie entière, cette tête de gamin, et elle sera chaque jour plus lourde...

Le jeune avocat suppliait, les bras tendus, réclamant du calme, mais Magloire Dubourg ne le

remarquait pas. Il criait aux jurés qui quittaient le prétoire :

— Cœurs de pierre ! Il n'y aura pas de pitié pour qui se sera montré impitoyable... Les bourreaux aussi trouveront leur juge...

Massés près de la sortie, les jurés affrontèrent sa colère, de loin. Un petit fonctionnaire au visage hargneux lui lança :

— Vous êtes pour l'assassin.

— Non. Celui-ci va payer son crime sur terre, mais le sang qu'il versera ne lavera que son âme et souillera la vôtre... Haceldama (1) ! Haceldama !

On évacuait la salle dans un vacarme assourdissant. Dehors, c'était la bagarre. Les manifestants, en hurlant, dégageaient ceux que des agents et des soldats entraînaient. Quand le saint parut sur les marches, une longue acclamation le salua, puis, tandis qu'un cortège tumultueux se formait derrière lui, les autres, revenant à la charge, cherchaient à envahir le prétoire en enfonçant les portes. Enfin, au bout d'une heure, le calme était rétabli, et, le président ayant reçu des ordres de Paris, on reprit l'audience, devant une salle aux trois quarts vide.

— Mon cher ami, je crois bien que votre client est perdu, dit l'avocat général au défenseur. Mon réquisitoire sera peut-être superflu.

— Pourtant, s'inquiéta le jeune homme, il y a les antécédents, l'examen mental... Vous-même disiez ce matin...

— Oui, ce matin, vous étiez sûr de vous en tirer avec les travaux forcés, mais maintenant, vous comprenez bien que les jurés vont vouloir se ven-

(1) *Haceldama* : champ du sang. Ainsi nomma-t-on le champ que Judas acheta avec ses trente deniers.

ger, et, comme ils ne peuvent pas condamner le saint, ils vont se rattraper sur votre client...

— Enfin, soupira le débutant, cela ne peut toujours pas me faire de mal...

— Mais non, au contraire. Et maintenant que tout est perdu, n'hésitez pas, allez-y rondement...

— Vous avez déjà obtenu beaucoup de peines capitales?

— Cela fera huit, répondit avec orgueil l'accusateur sur un ton négligent.

Et il ajouta, en rejetant sa manche :

— Ma femme va être bien contente...

* * *

Il était près de huit heures quand le jury eut fini de délibérer. La salle était obscure. Le petit fonctionnaire, pour lire le verdict, dut s'approcher d'un candélabre. Sur la place, on entendait encore crier.

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est « oui » sur toutes les questions...

Adèle, blottie au dernier banc, glacée, un brouillard devant les yeux, écoutait ce bourdonnement de mots.

— Qu'est-ce que ça veut dire... Qu'est-ce que c'est? interrogea-t-elle en claquant des dents.

Son voisin la regarda :

— La peine de mort.

X

Barlincourt grelottait. Un vent aigre rôdait par les rues désertes, les chantiers vides et les champs nus. Les grandes cheminées de la fabrique se dressaient, inutiles, et l'on n'entendait plus le pouls régulier des machines. Les surveillants erraient dans les ateliers silencieux. Les étaux immobiles restaient le bras pendant, des outils traînaient sur les établis; à la réparation, des toiles déroulées étaient encore sur les tréteaux, la grosse aiguille piquée à mi-couture. On entendait claquer la bâche des hangars, et ce bruit résonnait tristement dans le vide de l'usine.

M. Aubernon venait de décider que les grévistes domiciliés à la Cité devraient quitter leurs maisons le samedi suivant, faute de quoi il serait procédé à leur expulsion, et cette suprême manœuvre pour briser la grève avait donné aux ouvriers comme un coup de fouet. Les femmes, toujours prêtes aux larmes, se lamentaient, mais les hommes parlaient de se barricader.

Quant aux fanatiques, — ils étaient bien cinquante ménages, — ils s'étaient tout de suite résignés, et ils nouaient leurs paquets de hardes sans rien dire. Cela rendit les autres furieux, Des querelles éclatèrent. On entendit vociférer des hommes qui voulaient se battre :

— Va les lécher, les pieds du patron, vendu!

Les militants, aigris, sentant la partie perdue, s'en prenaient au saint.

— C'est sa faute! Pourquoi qu'il a parlé d'Aubernon aux Assises, ça n'avait rien à voir... C'est à cause de ça qu'il nous expulse... Si les foies bénits n'avaient pas soutenu le saint ce jour-là, ça ne serait pas arrivé.

Des ménagères enragées allaient glapir sous les fenêtres de leurs voisines.

— C'est-y votre saint qui logera mon gosse? C'est-y le curé? Il était de mèche avec le patron, votre Magloire, tas de renards...

Pourtant, bon nombre de grévistes soutenaient encore l'Africain. Le soir du procès, quand il était entré à Barlincourt, ils l'avaient escorté de la gare à la villa en l'acclamant et, au retour, ils étaient venus manifester sous les fenêtres de M. Aubernon en criant : « Assassin ».

Parmi les manifestants, M. Aubernon, trépignant, cramoisi, avait reconnu Milot et, cette fois, la mesure avait débordé. Le soir même, sans un mot d'explication, il avait donné son compte au portier-sacristain.

Le mutilé n'avait pas été démoralisé pour si peu. Il avait été, au contraire, très fier d'être promu au rang des martyrs de la classe ouvrière, et il s'était trouvé suffisamment récompensé quand, à la première réunion, on l'avait nommé président par acclamation. Ce soir-là, on avait hué les renégats qui déménageaient sans vouloir se défendre et décidé de résister, même à la force armée.

Saint Magloire, à qui ses fidèles étaient venus demander conseil, leur dit de rester à la Cité.

— Après, si l'on vous chasse, leur promit-il, on vous installera à l'église. La maison de Dieu, c'est la maison des pauvres, elle est à vous.

Le curé, quand on lui répéta la chose, en resta suffoqué : il voyait déjà sa chapelle envahie, la sacristie souillée, le presbytère mis à sac, et il alla tout droit à la mairie pour demander à M. Quatrepomme qu'on fît garder l'église le jour des expulsions.

Depuis la condamnation de Petit Louis, l'abbé Choisy avait lu dans *la Croix* et dans *le Nouvelliste*, qu'on lui prêtait, de tels articles sur l'Évangéliste que le vieillard ne lui en imposait plus. Il avait même eu l'audace de l'appeler sèchement « monsieur » devant tout le monde.

Sa requête présentée au maire, le curé se rendit à la gendarmerie et porta plainte contre Milot. Celui-ci, pris d'un zèle soudain depuis son renvoi, prétendait en effet rester bedeau envers et contre tous, et il avait fait le matin même du scandale pendant l'office, voulant servir la messe de force.

Ainsi, dans les rues, à la Cité, dans les cabarets et jusque dans l'église, on se querellait. Souvent même on en venait aux coups.

Des bruits inquiétants couraient dans Barlincourt; on disait que les ouvriers de la Cité se retranchaient et que la fabrique allait sauter. Les commerçants, peureux, ne faisaient plus qu'entr'ouvrir leurs boutiques et le trot des dragons donnait un air d'alarme à ces rues nues.

Le samedi, tout resta fermé. Sur la route de Flandre, un millier de curieux étaient massés, espérant voir quelque chose; mais un peloton de cavalerie empêchait de passer. On tremblait un peu, on s'attendait à des bagarres, et les badauds regardaient déjà par quel chemin ils prendraient la fuite. Lorsque le commissaire arriva, on poussa des cris, des coups de sifflets, mais il suffit de quelques gendarmes pour repousser les manifestants.

De loin, on entendait, dans la Cité, des cris déchirants de femmes; on les sentait qui s'accrochaient à leurs maisons de toutes leurs griffes. Les enfants, pris de peur, poussaient des cris aigus. On crochetait les portes, on arrachait les barricades de planches, et l'on jetait les ballots de nippes dans la boue.

Entre les croupes des chevaux, on apercevait ces groupes effarés d'expulsés qui regardaient leurs maisons avec de pauvres yeux. Sur les murs de briques, des ficelles couraient : c'est là que grimpaient les capucines, à la belle saison...

— Alors, on n'a plus de chez nous, maman, pleurnichaient les marmots.

De misérables bagages s'entassaient : des malles de bois noir, des paniers, des lits-cages, un berceau... On chargea cela sur des camions de la fabrique, et tout fut transporté dans une ancienne tuilerie, ouverte à tous les vents, que la préfecture avait fait mettre à la disposition des sans-logis.

Les expulsés restaient encore là, désemparés, les bras ballants. Les gendarmes, peu à peu, les refoulaient. C'était la fin... Il se forma une sorte de cortège pitoyable et burlesque : des hommes poussant des brouettes, des femmes avec leur bébé tout blanc sur les bras, des gens chargés d'objets hétéroclites qu'ils n'avaient pas voulu abandonner : des pendules, des calendriers, un gros édredon rouge. Ils défilèrent, honteux, entre deux rangs de curieux. Un peloton de gendarmes venait derrière, poussant le troupeau; on eût dit des bagnards qu'on menait à l'embarquement. Par bravade, ils parlaient fort, ils blaguaient, ils se forçaient à rire. Mais quand ils se trouvèrent seuls, à la sortie du pays, ils se turent subitement. La pluie s'était mise à tomber,

cinglante et froide et, harassés, sans rien dire, ils s'éloignèrent...

Barlincourt, soulagé, respirait; tout s'était bien passé... Les boutiquiers, rassérénés, décrochaient leurs volets. Rue de Verdun, les rentiers distribuaient des cigarettes aux soldats.

Un seul homme était indigné : c'était Milot. En prévision d'événements graves, et pour prendre une part honorable à l'occupation de l'église par le prolétariat chrétien, il s'était mis en habit noir et chaîne au cou. C'est dans cet équipage et la canne à la main qu'il avait attendu les manifestants tout l'après-midi sur la place de l'Église. Personne n'était venu.

Il avait vu repasser les cavaliers, puis les badauds marchant par deux sous les parapluies; alors il ne s'était plus contenu. Il avait interpellé les passants, ameuté les gosses, criant comme un sourd et brandissant sa canne. Il avait crié que les grévistes « se dégonflaient », qu'il n'y avait plus d'hommes, que c'était la fin de la République; il avait fait le geste d'arracher ses médailles pour les jeter dans la boue, puis, à bout d'éloquence, il avait crié : « Vive saint Magloire! » sentant que cela embêtait tout le monde.

Maintenant, têtu, la voix cassée, il restait tout seul devant le portail, braillant quand même, si bien qu'il avait l'air de faire la parade pour deux gosses transis et pour le vent mouillé.

*
* *

— Jusqu'aux poules qui s'en mêlent, ronchonnait le père Étienne, maintenant seul jardinier de la villa Dubourg.

Il avait beau faire, préparer des pâtées chaudes, nettoyer au coaltar le poulailler infesté de vermine, il en mourait une tous les jours. Il commençait à soupçonner les réfugiés, qui se promenaient maintenant librement dans le jardin, le saint les défendant contre tous.

S'il n'avait pas espéré que toute la famille rentrerait bientôt à Paris ou partirait pour le Midi, le laissant seul à Barlincourt, Étienne aurait déjà quitté la maison, car la place n'était plus possible.

A la cuisine, il mangeait seul avec Adèle, et cela lui coupait l'appétit d'avoir toujours en face de lui cette femme aux yeux hagards. La bonne ne se plaignait pas, ne pleurait plus; elle semblait poursuivre, éveillée, les mauvais songes de ses nuits blanches.

Il avait d'abord pensé qu'elle allait haïr le saint : tous les journaux avaient dit que, sans lui, le meurtrier aurait sans doute sauvé sa tête. Mais, au contraire, la première fois qu'elle l'avait revu, elle lui avait embrassé les mains en pleurant. Alors le père Étienne n'y comprenait plus rien, et, comme il s'ennuyait trop, il s'était mis à boire.

De temps en temps, on entendait hurler dehors : c'était l'illuminé du pavillon qui rentrait, escorté d'une bande de gosses qui chantaient :

Il est dingo
Pan pan, pan pan,
Il a tout du ballot...

Bégin, le boulanger, n'avait plus voulu fournir le Logis du Roy, disant que c'était de là que venaient tous les malheurs du pays, et, une fois son dernier mois payé, il avait beuglé des sottises à la grille, sa grosse face empourprée. Le jardinier ayant fait mine d'aller le corriger, le saint l'avait retenu.

— Laissez donc, avait-il dit doucement. Peut-être a-t-il raison, et j'ai encore beaucoup d'orgueil à vaincre, si je dois souffrir d'une insulte.

Encouragé par cette attitude, le boulanger avait continué; depuis, tous les matins, il arrêtait sa voiture devant la villa et, debout sur son siège, il faisait un bout de discours, flétrissant les démagogues, les empoisonneurs du peuple, tandis que le toqué en robe blanche, debout à sa fenêtre, lui criait *Vade retro* et le maudissait les bras tendus.

L'autre réfugié en était malade de rire et invitait des amis à venir voir ça.

— Je vous jure, on rigole mieux qu'au cinéma.

Entre grévistes, les rixes étaient devenues si violentes, « rouges » contre « foies-bénits », qu'il avait fallu déménager les néophytes de la Tuilerie pour les installer dans une autre bicoque.

M. François Dubourg, que tous ces événements ennuyaient, ne rentrait plus jamais à Barlincourt. On allait reprendre *le Bâtard rouge* à l'Ambigu, et il prétendait que ses répétitions le retenaient à Paris.

En réalité, il avait pris une maîtresse, — sa première liaison sérieuse, à cinquante ans passés, — et il préférait vivre avec elle, en bohème, à Montmartre, plutôt que de rentrer au Logis du Roy, dont l'atmosphère austère l'accablait.

Mme Dubourg aussi s'absentait fréquemment. Un jour qu'elle était plus nerveuse que d'ordinaire, elle s'était trouvée mal dans l'escalier d'une maison où elle accompagnait le saint, et elle était si désemparée, si lasse de tout, qu'au lieu de rentrer directement à Barlincourt, elle était montée chez M. Van den Kris, pour se reposer un instant. Elle lui avait dit son dégoût de cette existence sans joie, de ces jours uniformes; Jos s'était montré

affectueux, cherchant à la consoler avec des tendresses maladroites, et, depuis, elle revenait souvent le voir.

Là seulement, elle échappait à l'ennui qui l'emmurait. C'était un délassement de ne plus s'entendre exhorter à faire le bien, d'écouter en souriant les boutades du Hollandais. Et puis, il y avait maintenant en elle cette soif tardive de bonheur que le saint avait fait naître.

L'appartement de Jos aussi lui plaisait. C'était drôlement meublé, tout un bric-à-brac exotique, un vrai déballage de port de mer qui sentait la vanille, le cuir, les vieux livres et le santal. Devant les fenêtres tombaient de singuliers rideaux faits de lanières multicolores, comme on en imagine dans la case des chefs nègres, et le jour pouvait à peine s'y faufiler. Aux murs, des panoplies de flèches et de sagaies, un carquois, des cithares soudanaises, des cornes de zébu; sur les meubles, des corbeilles en fibre de palmier remplies de fruits séchés et de coquillages, une grande boussole et des itinéraires de compagnies maritimes

M. Van den Kris couchait sur un lit de camp en toile verte, avec son baldaquin de moustiquaire tout dressé. Pour s'éclairer, il avait un photophore, posé sur deux malles de cabine toujours prêtes.

Tout invitait à un perpétuel voyage: les affiches à grands paquebots rouges, — *Deutsche Ost Afrika Linie*, — qui tapissait l'entrée, une tente roulée, les cartes épinglées, et cette odeur, surtout, cette odeur pénétrante de sauvage que les choses avait gardée. Mme Dubourg, amusée, essayait, du bout du doigt, la pointe des lances et le tranchant des sabres touareg, à lame courte et à poignée en croix.

C'était là que M. Van den Kris voyageait depuis vingt ans... Couché sur ce divan, il épuisait, en une

soirée de rêve, tous les périls et toutes les joies d'un an de randonnées. Il lui suffisait d'un nom de port de mer lu sur un prospectus des Messageries pour s'en aller à l'autre bout du monde. Il avait goûté, dans cette cale immobile, les joies brutales des soirs d'alcool à Colombo, les longues rêveries sur le pont endormi des navires, quand passent dans l'air bleu, ainsi que des traits d'argent, les poissons volants de la mer de Chine. Il avait connu les débarquements à Grand-Lahou, lorsque les pagayeurs Kroumens franchissent en chantant la haute barre frangée d'écume; il avait parcouru le Laos aux forêts de tamariniers, les plateaux désertiques des Andes, la brousse incendiée où volent les vautours, Fidji au parfum de vanille; et cette croisière dans les îles indolentes du Pacifique, dont il parlait encore parfois, il l'avait faite en une nuit, devant la carte bleue des mers criblée de noms charmants, pour avoir trouvé, marquant une page, une vue jaunie de Samoa et le portrait d'une petite reine noire, aux cheveux couronnés d'hibiscus.

Marie-Louise à sa première visite avait été effrayée, dans le demi-jour du logement, par une carapace grisâtre.

— Oh! cette affreuse bête! C'est un crocodile?

— Non, c'est un iguane, une variété de lézard. Cela grimpe aux arbres comme un écureuil. Je l'ai rapporté de là-bas comme souvenir...

« Là-bas », c'était Bordeaux, où il l'avait acheté quinze francs, dans la boutique d'un marchand d'oiseaux.

Elle et lui n'avaient plus de ces élans qui vous jettent avidement l'un sur l'autre au premier rendez-vous; il atteignait la cinquantaine, elle venait de dépasser quarante ans. Leur tendresse valait mieux que cela.

Ils remuaient leurs souvenirs, cendre encore chaude... Il rappelait ses premières visites à Barlincourt; Gérard gambadant en culotte courte Yvonne trottinant en chaussons tricotés...

Au jour tombant, les rideaux écartés, ils regardaient, épaule contre épaule, le petit square où jouaient des enfants. C'était l'été de la Saint-Martin. Un soleil transparent mourait sur les toits et, trompés par ces quelques jours de lumière, des arbres se chargeaient de pousses vertes et les oiseaux chantaient.

— Ils se trompent comme nous, murmurait Marie-Louise, souriante et mélancolique. Eux aussi, ils croient le printemps revenu...

***

Son père et sa mère toujours absents, son frère rentré à Paris pour ses cours, Yvonne restait seule des journées entières, dans la villa silencieuse.

Un livre ou une broderie sur les genoux, elle restait des heures sans bouger, presque sans penser. Elle était comme une mouche paralysée que l'araignée guette. Elle attendait son destin, incapable de rien faire... Les lettres qu'elle avait écrites à Georges Aubernon étaient restées sans réponse; souvent elle l'avait attendu à la gare, mais il ne venait plus à Barlincourt. Et maintenant, elle était enceinte d'au moins trois mois.

Plusieurs fois, son cœur trop fragile pour tant de peine, elle fut sur le point de tout avouer à ses parents, mais le respect craintif que lui inspirait son oncle la retint. S'il n'avait pas été là, elle se serait déjà jetée dans les bras de sa mère et eût livré en pleurant son pauvre secret; mais, devant



lui, elle n'oserait jamais. Plutôt que de lui révéler cette honte, d'avoir à comparaître, impure, devant ses yeux clairs, elle aimerait mieux mourir.

Mourir... Ce mot à présent ne lui faisait plus peur : le saint leur parlait de la mort avec tant de douceur... Un court sommeil et, de l'autre côté, une vie toute neuve, sans tache... Elle regardait filer les beaux nuages blancs, dans le ciel glacé. C'est peut-être avec ces grosses éponges de clarté qu'on efface les souillures sur les âmes des morts...

Engourdie, toute sa vie ramassée en un reflet intérieur, elle imaginait de tristes petits romans. Elle se voyait toute blanche, dans son lit, mourant de la poitrine. On lui avait jeté un joli châle de soie sur les épaules, et sa mère pleurait...

Ou bien elle se mettait au piano, ayant choisi des mélodies plaintives, et elle croyait sentir se pencher sur elle les formes pâles de Schumann et de Chopin qui lui disaient :

— Viens... Viens...

Au dîner seulement, quand son oncle était là, Yvonne se détendait. Elle retrouvait une impression d'enfance, quand elle avait beaucoup joué, en été, et qu'elle entrait un instant à l'église, qu'elle se trouvait brusquement toute seule, si mince sur son prie-Dieu, dans ce grand vide froid et qui sentait l'encens. Elle éprouvait la même extase intérieure. Il régnait autour du saint une atmosphère de sérénité.

Lorsqu'elle était remontée dans sa chambre, elle entendait au-dessus d'elle son oncle aller et venir. Elle suivait son pas pesant, de sa fenêtre toujours ouverte à son prie-Dieu de chêne. Elle l'entendait tomber à genoux.

Dans la maison endormie, elle surprenait bientôt une voix étouffée. Mais ce n'était pas un ronronne-

ment de prière : on eût dit plutôt que le saint répondait à quelqu'un, devant son crucifix de bois noir.

Alors, toute glacée, le cœur dans la gorge, murmurant peureusement des *Ave*, la petite écoutait ce murmure qui, peut-être, parlait à Dieu.

***

Un matin qu'elle était seule, Yvonne se sentit brusquement malade. Elle avait le cœur barbouillé, les jambes molles. Elle se regarda dans la glace : son nez était pincé, ses yeux creux, et elle se souvint d'une petite bonne qu'on avait renvoyée, autrefois, parce qu'elle avait ce masque-là. A l'époque, elle n'avait pas compris ; mais maintenant, elle savait, et ce souvenir la fit éclater en sanglots.

Cette crise calmée, elle se trouva brusquement lucide, résolue. Il fallait absolument voir Georges, parler à ses parents, tout leur dire. Quand ils sauraient la vérité, ils seraient bien obligés de conclure le mariage ; ce n'était pas leur différend avec le saint qui pourrait les arrêter.

Ses hésitations de jeune fille avaient soudain fait place à une décision de femme, et elle se demanda même comment elle avait pu être si malheureuse, puisqu'il était si simple de tout arranger. Comme elle savait que Mme Aubernon était rentrée depuis plusieurs jours à Paris, par peur des grévistes, elle alla tout de suite prendre le train, ce qu'elle n'avait jamais fait seule.

Lorsque Mme Aubernon vit entrer la jeune fille, elle comprit tout de suite. Jamais rien n'avait pu lui faire supposer un pareil scandale, et pourtant, du premier regard, une sorte de divination l'éclaira.

Elle eut un recul involontaire, un plissement hargneux des lèvres, et elle fut sur le point de crier « Ce n'est pas vrai ». Mais elle se ressaisit dans la même seconde et, se forçant à sourire, accueillit Yvonne de son mieux.

— Quelle bonne surprise, vous passez la journée à Paris ? Et votre maman va bien ?

Les phrases tournoyaient dans la tête vide de la petite, comme des volées d'oiseaux. Elle avait le vertige, et, avant qu'elle eût parlé, elle sentait déjà sa voix s'étrangler. Pourtant elle ne songea pas à s'en aller.

Mme Aubernon sortit pour donner un ordre, et la jeune fille comprit que Georges était là, et qu'on était allé lui dire de ne pas se montrer. Ses mains étaient si glacées qu'en les posant sur le guéridon elle ne sentait pas le froid du marbre. Elle n'était pas émue, mais elle avait le sentiment qu'elle allait vivre un instant grave comme la mort. Quand Mme Aubernon revint, elle lui trouva l'air encore plus revêche. Pourtant, elle ne fléchit pas.

— Eh bien, ma petite Yvonne, interrogea la mère de sa voie coupante, vous avez une commission à me faire ?

La jeune fille n'osait pas la regarder, non par peur, mais par honte, plutôt, par pudeur.

— Madame, vous savez que j'aimais beaucoup Georges...

Tout de suite sur la défensive, Mme Aubernon l'interrompit.

— Il n'est pas là.

Yvonne secoua la tête, comme pour dire que ce n'était pas cela qu'elle voulait. Elle parlait sans lever les paupières, d'une voix un peu sourde. Ayant cherché un instant ses mots, elle continua :

— Georges et moi nous nous fréquentions libre-

ment ; vous étiez d'accord pour cela avec mes parents, et j'ai toujours pensé que, plus tard, nous nous marierions.

— Oh ! mais non, protesta Mme Aubernon. Il n'y a jamais rien eu de définitif... C'était une petite amitié d'enfants qui n'engageait à rien, et mon fils n'est pas du tout lié.

— Si, madame, fit simplement Yvonne.

Mme Aubernon s'arrêta de jouer avec son sautoir de pierres noires, le cœur serré.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire... Ce sont vos parents qui vous envoient faire cette démarche-là ? Cela ne m'étonne pas. Alors, où voulez-vous en venir ?

Yvonne ramassa son courage et, d'une petite voix qu'on eût dit blessée :

— Je viens demander à Georges de m'épouser, comme il me l'a promis, murmura-t-elle.

Cette fois, la mère s'était levée, le visage mauvais :

— Ah ! mais non, articula-t-elle, bridant encore sa colère ; nous ne nous laisserons pas prendre comme cela... Mon fils ne peut pas vous épouser, vous le savez bien. D'abord, il n'en a jamais été question. Et puis, après ce qui s'est passé à Barlincourt, nous n'avons plus rien de commun avec votre famille, vous êtes des ennemis pour nous. C'est à cause de votre oncle que tous nos ateliers sont en grève ; il a insulté mon mari, il a mis le pays en révolution... Oh ! jamais je ne reverrai vos parents, jamais, vous pouvez bien le leur répéter de ma part, puisque se sont eux qui vous ont conseillé de venir nous relancer ici...

Yvonne ne bougeait pas. La douceur qu'elle portait en elle était plus ferme et résolue que de la volonté. Rien ne pouvait l'arrêter.

— Madame, mes parents ne savent pas que je

suis ici, affirma-t-elle; je ne pouvais pas le leur dire.

Mme Aubernon eut un mauvais ricanement.

— Pour une jeune fille de la société, vous êtes vraiment bien élevée... Eh bien! si vos parents ne savent pas que vous êtes ici, ce n'était pas la peine de vous déranger.

— J'étais forcée, madame, dit la jeune fille, dont les mains fines s'étaient mises à trembler. Demandez à Georges, il vous le dira...

— Je ne vous crois pas, s'emporta enfin la femme. Mon fils ne sait rien du tout, il ne comprendrait rien à toutes vos manigances.

— Si, continua Yvonne, qui sentait ce tremblement nerveux gagner tout son être, ses genoux qui s'entre-choquaient, son menton frissonnant et jusqu'à ses mots dans sa gorge. Si, il sait...

Et, secouée d'un grand hoquet de peine, elle éclata en larmes, son visage convulsé caché dans ses deux mains.

Cette crise aurait suffi à éclairer Mme Aubernon, mais elle était décidée à ne rien comprendre, à rester aveugle. Haineusement elle regardait l'enfant pleurer; elle aurait voulu pouvoir la prendre à pleins bras et la jeter sur le palier, comme elle eût fait autrefois, quand elle était du peuple. C'était son fils qu'elle défendait, et, pour le tirer de ce danger, elle était prête à tout. Déjà elle se tenait devant la porte du salon, pour arrêter la petite si elle voulait passer.

Sans cesser de pleurer, Yvonne gémit :

— Il faut que Georges m'épouse; il ne peut plus faire autrement, il le sait bien...

Il semblait à Mme Aubernon que le plancher craquait dans la pièce voisine, et c'était seulement cela qu'elle écoutait. Furtivement, elle regardait,

prête à repousser la porte, si par hasard son fils voulait entrer.

— Je le lui ai dit, se confessa enfin Yvonne à bout de larmes ; c'est affreux, je vais avoir un petit enfant...

Et, couchée sur le guéridon, le visage sur le marbre, les bras tombants, on ne voyait plus d'elle qu'un dos mince secoué de sanglots.

Mme Aubernon s'était rapprochée, blême.

— Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, bégaya-t-elle. Vous voulez nous faire chanter.

La jeune fille se redressa, livrant son visage hagard :

— Vous me dites cela!... A moi!

Elle était effrayante avec cette chair tuméfiée, ces yeux rougis, ces cheveux défaits. Ses lèvres décolorées frissonnaient :

— Vous savez bien que je dis la vérité, fit sa voix suppliante. Demandez à Georges.

— Je ne demanderai rien, grommelait la maigre femme penchée vers elle. Je ne veux pas le mêler à des saletés pareilles. Vous avez beau mentir, ce sont vos parents qui vous ont envoyée... Il y a longtemps que j'avais vu votre manège ; j'aurais dû me méfier... Vous lui couriez après, vous le guettiez, vous l'attiriez chez vous...

— Ça n'est pas vrai!

— Si... il me l'a dit!

Yvonne s'était levée, abasourdie, comprenant à peine ces insultes.

— Mais je vous jure que si l'on croit nous faire chanter, on se trompe!...

Cette fois la petite se révolta :

— Vous mentez! cria-t-elle. Vous êtes une méchante femme...

Puis perdant la tête, elle appela :

— Georges! Georges!

Mme Aubernon s'élança sur elle et la prit par les poignets ; mais elle eut à peine besoin de la pousser, la jeune fille, livide, se laissa retomber sur le fauteuil et, sans larmes, se mit à claquer des dents.

— Il ne viendra pas, continuait haineusement la femme. Il sait trop ce que vous valez, toute votre famille de saltimbanques, et le mal que vous nous avez fait... Votre oncle est une espèce de fou qui finira en prison... Vous avez beau faire votre sainte Nitouche, vous connaissez la vie... Vous savez que votre père vit à Montmartre avec une sale fille, et que votre mère a un amant... On n'entre pas dans une famille pareille...

Yvonne écoutait, meurtrie. Sa mère ?... Elle pensa tout de suite à M. Van den Kris. Elle baissa la tête... Elle se sentait subitement honteuse d'elle-même, honteuse des siens. Tout s'effondrait autour d'elle, comme si elle n'avait plus de famille, ni rien. Il n'y avait plus qu'une petite épave qu'on repoussait du pied, et on en avait peut-être le droit... Elle s'abandonnait, elle ne se défendait plus. Elle dit, d'une voix rauque :

— Mais, qu'est-ce que je vais faire, moi ?...

Cet accablement soulagea la femme :

— Oh ! fit-elle, vous vous arrangerez bien. Ce sont des choses qui arrivent...

Yvonne repensait à la petite bonne que ses parents avaient chassée. Elle se sentait humble et désespérée comme l'autre devait l'être à la porte de la villa. Machinalement, elle se releva, s'arrangea devant la glace, et sortit.

Devant la femme de chambre, par dignité, elle fit un dernier effort et sourit à Mme Aubernon en lui disant : « Au revoir » d'une petite voix éraillée. Puis, quand la porte se fut refermée, elle resta un long

moment à la regarder, se demandant si c'était vraiment fini, si on n'allait pas avoir pitié et lui rouvrir.

Georges regardait sa mère d'un œil fuyant.

— Tu as écouté ?

Il fit « oui » de la tête.

— Je n'ai pas bien fait ?

Il ne répondit pas. Mais au bout d'un moment, il dit, d'un ton épouvanté :

— Si elle allait se tuer ?

— Se tuer ! Allons donc !...

Puis elle ajouta, les lèvres serrées :

— Et quand bien même...

*
* *

Un vent furieux soufflait dans les sapins, leur arrachant de longues plaintes. Il flairait sous les portes comme un chien hargneux et s'engouffrait dans les cheminées. Sur le mur de la villa, une persienne mal attachée claquait.

Adèle traversa la terrasse, abritant sa lanterne dans son tablier bleu. La nuit impénétrable cachait des bruits d'effroi, et les rafales se poursuivaient, secouant en se sauvant de larges gouttes. On ne distinguait rien à dix pas. Le parc dénudé craquait de tous ses mâts : le Vaisseau fantôme allait partir...

La bonne poussa la porte des communs, pour monter au grenier choisir des poires ; le vent, d'un coup brutal, la referma derrière elle et souffla la lumière. Adèle s'arrêta, n'y voyant plus ; mais, peu à peu, la fenêtre de la buanderie se détacha des ténèbres, d'un noir plus léger, et à ces reflets incertains des silhouettes de choses se devinèrent. La

bonne s'y reconnaissait et avançait, en tâtonnant. Elle monta ainsi l'escalier, ne voulant rallumer qu'en haut.

Son pas solitaire résonnait tristement dans la vieille maison. Elle marchait tout droit, connaissant les aîtres. Soudain, elle heurta quelque chose. Son cœur bondit et elle recula, saisie...

Qu'avait-on mis là ?... Quelque chose à sécher ? Un sac ? Arrêtée, les yeux dilatés, elle cherchait vainement à se rendre compte et sa main tremblante ne trouvait plus les allumettes. Enfin, la surprise passée, elle se rapprocha résolument et tendit le bras pour savoir...

Ce ne fut pas un cri qu'elle poussa, ce fut un hurlement, un appel déchirant, une clameur atroce qui troua la nuit. Comme électrisée, elle avait fait un saut, lâchant sa lanterne, et elle hurlait, les bras raidis, épouvantée. Ce qu'elle venait de toucher, c'était une main, une main froide au bout d'un bras inerte...

Une sueur de glace au front, elle se rua vers l'escalier et tomba. Étendue, elle se recroquevilla, tordue par l'horreur, comme si la main froide allait la happer. Puis, se relevant d'un bond, elle s'élança dans l'escalier en criant :

— Au secours ! Mademoiselle est morte ! Au secours !

Cela s'entendit jusqu'au pavillon de l'entrée. Les expulsés accouraient en s'appelant. Étienne arriva le premier. Il grimpa quatre à quatre, et sa lanterne éclaira le grenier.

Le corps se balançait, affreusement long... Yvonne était pendue.

Dénoués dans les soubresauts, ses cheveux retombés lui cachaient le visage. Un de ses bras était tordu, la main retournée.

Elle avait dit : « C'est fini... ma petite maman... » Et, d'un coup de pied, elle avait renversé l'escabeau...

Effarées, les ménagères s'étaient arrêtées sur les dernières marches, regardant leurs hommes qui détachaient la corde, tandis que le jardinier soulevait le petit pantin.

— La maison est maudite, bredouillait l'une d'elles.

*
* *

Tombée à genoux au pied du lit, Mme Dubourg suffoquait de larmes, hoquetant des tendresses égarées qu'elle disait pour la dernière fois. Le drap moulait exactement le long corps frêle, bombé au ventre et aux genoux, et l'on devinait, sous le crucifix, la paix éternelle des mains croisées.

— Ma chérie... Pourquoi as-tu fait cela? mon enfant chérie !...

Elle se releva brusquement, voulant soulever le voile, mais le saint l'en empêcha : il l'avait vu, lui, ce masque boursouflé. Il ne fallait pas...

— Mais pourquoi a-t-elle fait cela, sanglotait Mme Dubourg, retombée au chevet de sa morte. Mon Dieu, dites-moi pourquoi? C'est abominable !... Si c'était ma faute !... Ne me laissez pas ainsi, par pitié, dites-moi pourquoi ?...

Elle était agenouillée sur l'estrade du lit, et c'était saisissant cette morte couchée sur un divan au cadre de mousse, et cette mère qui se tordait sur un tapis vert orné de petits poissons d'argent. Non, ce n'était pas une chambre où pleurer... Le buis, le christ, la bougie funèbre, tout cela choquait dans ce décor bizarre de meubles sans usage, d'énormes coussins et de paravents criards. Les

rideaux, d'un tulle léger, gardaient leur air frivole ; sur le mur, où des arbres japonais étaient peints, les ombres passaient, honteuses... On ne prépare jamais rien pour la mort qui viendra...

Brusquement, Mme Dubourg se retourna et dévisagea saint Magloire avec des yeux agrandis.

— Eh bien, lui dit-elle, d'une voix étranglée, ça n'est pas fini, vous allez la sauver... Vous ne pouvez pas laisser ma fille morte...

Elle s'était levée, le visage durci.

— Vous êtes un saint, quoi... Vous avez fait des miracles : je les ai vus... Eh bien, il faut faire celui-là. Vous entendez, il faut, c'est ma petite enfant, elle était heureuse avant que vous veniez ici, elle riait toujours... Il faut que vous la réveilliez...

Sa voix fléchit d'un coup, noyée par les larmes.

— Réveillez-la, je vous en supplie, réveillez ma petite Yvonne...

Le saint, en la soutenant, la fit asseoir. On n'entendait plus rien que des sanglots, et la mèche de la bougie qui grésillait. Dans la nuit, le vent fou courait en hurlant, fonçant parfois, tête baissée, sur la maison dont les volets tremblaient.

Un long moment, le saint regarda la morte, puis il fit deux pas vers le lit et se pencha. Il écarta le voile...

Le visage, maintenant, était moins tourmenté. Les yeux fermés avaient pris leur grand calme, la bouche détendue ne grimaçait plus, et déjà les joues avaient perdu cette affreuse teinte violacée.

Petit corps vide, demeure abandonnée. Un souffle s'envole et voilà ce qui reste... Il suffisait d'un souffle pour que ces membres raidis aient des bondissements, pour que cette poitrine écrasée se soulève et chante, pour que ces yeux brillent, pour

qu'un rire anime ces petites lèvres serrées. Rien qu'un souffle...

Il se pencha encore, une prière aux lèvres, et ses larges mains brunes se posèrent sur les épaules de l'enfant endormie. Son visage aux yeux hallucinés frôlait de son haleine le visage immobile. Rien qu'un souffle...

Adèle, qui se tenait au pied du lit, se mit à trembler. Il lui semblait soudain, entre ses larmes, voir changer la figure de la morte, les traits se détendre, les paupières creuses se gonfler... Secouée de terreur, elle crut voir paraître, sur ce visage apaisé, comme un pli d'amertume, une ride qui tirait la bouche pour un sourire douloureux. Sortait-elle du néant, revoyait-elle sa vie ?... Adèle se porta la main aux lèvres et se mordit, tant elle avait peur de crier. Ses larmes s'étaient instantanément séchées, et, la vue nette, elle regardait de tout ses yeux, le cœur battant...

Mais non, elle avait dû se tromper, c'était l'émotion. Le visage d'Yvonne avait toujours son indifférence éternelle, et le saint, pieusement, remontait le drap.

Mme Dubourg se jeta aux pieds de son beau-frère.

— Magloire, je vous en supplie !... Ne la laissez pas. Rendez-la-moi...!

Mais lui secouait la tête, le regard lointain, un murmure aux lèvres :

— Pourquoi vouloir la retenir. Elle a souffert sa part...

M. François Dubourg arriva vers onze heures. Le rédacteur du *Français*, chargé de le prévenir, l'avait rejoint dans un restaurant de Montmartre, où il finissait de dîner avec sa maîtresse, un peu gris.

Pendant les deux heures de route, en auto, il s'était remis, mais les premières larmes versées, quand il fut depuis un moment dans la chambre mortuaire, où se mêlaient une odeur d'éther et le parfum des fleurs, il sentit sa tête tourner. Sa digestion arrêtée lui causait un affreux malaise, ses idées semblaient se délayer, et il fléchissait sur ses jambes, étourdi. Il se raidissait, il faisait un effort pour essayer de concevoir toute l'horreur de ce drame. Il voyait sa femme en larmes et sa fille morte à travers un brouillard, et ce même brouillard l'empêchait de penser. Dès qu'il fermait les yeux, son fauteuil s'inclinait, penchait, et il rouvrait vite les paupières, une sueur glacée au front. Il ne savait pas si c'était l'ivresse ou la honte qui lui mettait dans la bouche ce goût amer. S'il avait cru se dégriser, il se serait lacéré le visage à coups d'ongles.

Le pas incertain, il s'approcha de son frère.

— Nous étions si heureux, Magloire, si heureux, dit-il d'une voie empâtée...

Mme Dubourg, à bout de larmes, ne savait plus que répéter :

— Le Bon Dieu, lui pardonnera, n'est-ce pas, c'était une si bonne petite fille... Je veux croire, mon Dieu, je veux croire, pour la revoir un jour!...

Muet, Gérard se tenait debout dans le coin de la cheminée. Il était affreusement pâle, le front barré d'un pli dur. Il avait tout de suite compris, en apprenant le suicide.

En entrant dans la chambre, il avait eu quelques sanglots convulsifs, puis il s'était tu, et depuis il n'avait pas dit un mot. Il regardait. Ses yeux revenaient toujours au corps douloureux de la petite morte. Etait-ce seulement ses mains jointes qui gonflaient ainsi le drap?

Il lui semblait que subitement il venait de vieillir. Jamais il ne s'était senti si grave, si maître de soi. Il était fier de rester debout derrière ses parents agenouillés qui priaient. C'était lui, l'homme...

Et, regardant ce petit corps souillé, il sentait dans son cœur la haine qui enfonçait ses griffes.

XI

Le soir même des obsèques d'Yvonne, la famille Dubourg quitta Barlincourt et tout le monde se sentit soulagé lorsque le saint fut parti.

Seuls, les fanatiques de la Cité, réfugiés dans leur bicoque en ruine, le regrettèrent, mais il leur restait sa doctrine, et c'était le meilleur de lui-même. Brimés par le curé, mal vus par les fidèles, ils changèrent rapidement d'attitude quand le vieillard ne fut plus là pour les guider.

Ils commencèrent par renoncer à l'église, mais, comme ils étaient malgré tout croyants, ils voulurent continuer à louer Dieu, et, sans s'en être rendu compte, ils avaient créé un schisme. Chaque dimanche, quand la messe sonnait, ils se réunissaient dans une ancienne écurie qu'ils avaient décorée à leur guise; le doyen lisait l'office, puis un cordier que l'Africain aimait particulièrement expliquait l'Évangile du jour, et l'on chantait des cantiques, accompagnés par l'accordéon. Ils célébraient Magloire comme un saint du martyrologe; ils avaient ajouté son nom aux litanies, et ils récitaient régulièrement après le *Souvenez-vous* la prière, cependant désavouée par lui, que les camelots vendaient dans Paris avec sa photographie.

Malgré leur propagande, les schismatiques ne recrutèrent en tout qu'un adhérent: Milot, qui leur

arriva un dimanche en costume de bedeau, offrant de mettre à leur service ses connaissances liturgiques et sa pratique des usages.

Il ne croyait pas à cette religion plus qu'à l'autre, mais il voulait se venger de son patron et du curé qui l'avait congédié, et, d'autre part, comme il avait perdu sa situation à cause de saint Magloire, il tenait à ce que celui-ci fût le plus grand homme des temps modernes, afin qu'il devînt honorifique d'avoir souffert pour lui. C'est pour la même raison qu'il était fier d'avoir perdu sa jambe à Verdun plutôt qu'au château de Carleul, ou à la tranchée des Berlingots, aux noms moins héroïques.

Mais la présence de ce braillard dans la nouvelle église n'était pas faite pour attirer les gens sérieux, et le curé de Barlincourt ne perdit pas pour cela un seul de ses fidèles.

Les autres grévistes étaient irrités de voir cette poignée d'illuminés se contenter d'attendre l'avènement de la justice en disant des chapelets, et c'est sur eux qu'ils se vengeaient de leurs malheurs. Ils vinrent les attaquer jusque dans leur refuge, défonçant ce qui restait de clôtures. Ce furent les derniers sursauts de la grève.

La caisse de résistance complètement épuisée, les moins courageux parlèrent bientôt de reprendre les pourparlers, et, huit jours après le départ de l'Évangéliste, M. Aubernon vit revenir ses ouvriers humiliés, vaincus.

— On voit bien qu'il n'est plus là pour leur monter la tête, triompha-t-il.

Il ne comprenait pas que c'était seulement la faim qui travaillait pour lui.

A Paris, le retour de Magloire Dubourg avait causé une certaine agitation. Au lendemain de la

mort d'Yvonne, les journaux s'étaient mis à parler du saint et de sa famille, et, prenant fait d'un incident soulevé par Gérard le jour de l'enterrement (il avait ordonné à M. Aubernon de quitter le cortège, ce que l'autre avait fait sans répliquer) on avait insinué que la jeune fille s'était sans doute suicidée pour cacher une faute. Ces discussions passionnèrent un instant l'opinion ; cela faisait diversion à tous les soucis du moment : les échecs de nos troupes en Afrique et les ravages grandissants de la grippe noire. On fouilla dans la vie privée des Dubourg, on épilogua sur les sorties de la mère, on étala sans pudeur la liaison du père, puis, au bout de quelques jours, on parla d'autre chose. Seulement, il ne restait plus rien du bonheur de la famille : le scandale avait tout emporté.

A Paris aussi saint Magloire avait perdu de sa popularité, mais les très petites gens, les miséreux, se tournaient désespérément vers lui. Réduits par le chômage, décimés par la peste, ils pensaient que seul l'Homme aux miracles pouvait les sauver. Le vieillard avait donc repris ses tournées des faubourgs. Des bandes de femmes misérables l'escortaient parfois, chantant encore sous ses fenêtres lorsqu'il était rentré, et la maison des Dubourg, située en plein centre, fut bientôt assiégée toute la journée par des malheureux, des malades, des badauds, si bien qu'il fallut organiser un service d'ordre pour disperser les attroupements.

Prisonnière chez elle, Marie-Louise ne recevait plus que M. Van den Kris et de temps en temps le Père Labry. Quant à François Dubourg, à qui les extravagances de son frère faisaient perdre la tête, il couchait soi-disant à l'hôtel, mettant cette singularité sur le compte de son chagrin, et on ne le voyait plus qu'à l'heure du déjeuner. Il arrivait le front

soucieux, craignant les remontrances de son aîné et tremblant aussi à la pensée que Magloire pouvait rapporter les germes de l'épidémie dans les plis de son grand manteau.

— Il est là ? demandait-il tout de suite en entrant.

Et si Gérard répondait oui, il allait prendre un vaporisateur et se mettait à souffler dans tout l'appartement une spécialité pharmaceutique qui empestait.

Parfois, le saint lui parlait à peine ; d'autres jours, au contraire, il l'attirait dans le cabinet de travail et le réprimandait rudement. Le saint avait un tel ascendant sur son cadet que le romancier n'osait pas répliquer. Baissant les yeux, il écoutait sans aucun remords l'Évangéliste lui faire honte de sa conduite et, tandis qu'il parlait, il regardait attentivement le pantalon du saint et les manches salies de sa veste de velours, se demandant où il avait encore pu traîner pour s'arranger pareillement.

— Il finira par nous flanquer la peste à tous, pensait-il en retenant son haleine.

Dès que son frère s'arrêtait, François approuvait tout en bloc et prenait la porte au galop, sans même penser à dire au revoir.

— Ouf! soufflait-il dans l'escalier. J'aimerais mieux cinquante coups de pied dans le derrière que des discussions pareilles. Mais à quoi espère-t-il arriver, N... de D...! Je finirai par ne plus rentrer du tout...

Magloire Dubourg parlait très rarement d'Yvonne ; il semblait l'avoir déjà oubliée et Marie-Louise lui en voulait mortellement de cette cruauté.

Comme ses parents, Gérard s'était détaché de son oncle. Sans jamais en parler, il pensait toujours à la fin tragique de sa sœur, et cette douleur secrète, cette honte, ce désir de vengeance, avaient fait de lui

un être taciturne et violent. Son père retrouvait en lui les traits de Magloire enfant.

Il ne sortait que pour aller à l'atelier; ou bien il prenait sa boîte et allait peindre sur les bords de la Seine; c'était généralement les jours où M. Van den Kris devait venir.

Mais le suicide d'Yvonne devait avoir des conséquences plus graves. Les pauvres gens y virent comme un exemple. Troublés par les théories du saint, ils se dirent qu'il était facile de déposer le fardeau. Cette vie avait été cruelle, l'autre serait meilleure. Qui ne risquerait pas de gagner le bonheur à cette loterie hasardeuse... Ce devait être pour leur montrer la voie que le saint avait sacrifié sa nièce; on n'avait qu'à la suivre. Et les suicides commencèrent.

Cette étrange épidémie contre quoi on ne pouvait rien prit tout de suite des proportions effrayantes. En une seule semaine, on enregistra cent vingt suicides rien qu'à Paris. La population en était démoralisée. Des vieux se jetaient par la fenêtre, des réchauds s'allumaient dans les chambres de garnis, des mères se précipitaient sous le métro, leur bébé dans les bras, et chaque matin on découvrait de nouveaux pendus. A Barlincourt, la dame de Paris, qui logeait chez le maire, se tua l'une des premières, n'espérant plus un miracle.

Cette folie contagieuse gagna bientôt d'autres milieux; des commerçants qu'on croyait heureux en finirent d'un coup de revolver, et des femmes riches s'asphyxièrent par peur d'on ne sait quoi, de la peste ou de la révolution.

On tenait Magloire Dubourg pour seul responsable de tous ces drames, et la haine contre lui augmenta. En chaire, à la Madeleine, un prédicateur flétrit ces morts volontaires et anathématisa

« le possédé » qui les inspirait. L'Africain, pourtant, ne cessait de prêcher la résignation, le courage, et condamnait ceux qui fuyaient le monde sans y donner leur part d'effort. Il parvint même, dans le peuple, à enrayer ces folies tragiques.

Mais, s'il pouvait s'opposer aux suicides, il ne pouvait rien contre la peste, et celle-là fauchait, aveuglément. Tous les jours chacun apprenait dans son entourage un deuil nouveau ; les enterrements se suivaient à la porte des églises ; les hôpitaux regorgeaient de malades, et une véritable panique secoua Paris épouvanté. Pendant huit jours, on se battit dans les gares, les trains pour le Midi partaient bondés, et, malgré le mauvais temps, on vit défiler les autos par centaines à la porte d'Italie. Des rues entières semblaient se vider ; de la Concorde à Auteuil on ne voyait plus que des maisons endormies, tous leurs volets fermés.

Dans les quartiers populeux, la contagion grouillait ainsi qu'une vermine que rien ne peut écraser. Dès qu'on entendait, dans un logement, la petite toux sèche annonciatrice du mal affreux, on fuyait le condamné. Des gens expiraient ainsi tous les jours, seuls, sans soins. Quand on n'entendait plus, derrière la porte, de toux ni de râle, on prévenait la mairie. Les médecins des morts opéraient à la hâte, et l'on racontait déjà des histoires d'enterrés vivants.

Dans les rues, on s'attroupait devant les grandes affiches blanches de la Préfecture : « Mesures prophylactiques ». Les curieux les lisaient et haussaient les épaules. Des maîtres de la Faculté y enseignaient, avec l'insouciance sereine des savants, les précautions à prendre. On disait à ces gens, qui vivaient dans la pourriture, qu'il fallait se laver les mains avec un désinfectant avant chaque repas,

ne jamais respirer par la bouche, aérer fréquemment les pièces en y maintenant une température moyenne et prendre bien soin de faire désinfecter la literie des malades.

— Et sur quoi qu'on couchera, alors ?

— Prendre des grogs bouillants, est-ce qu'ils paieront le rhum ?

— Laisse donc, c'est des boniments de riches...

Aux Gobelins, au Pont-de-Flandre, dans le quartier Saint-Paul, il existait de véritables foyers d'infection qu'on désignait sur les cartes que publiaient les journaux par des croix noires. On recommandait de n'y pénétrer sous aucun prétexte, et un député avait même proposé qu'on établît un cordon sanitaire autour de ces agglomérations pour empêcher tout contact avec le dehors.

C'était dans ces quartiers maudits que saint Magloire passait ses journées, ne quittant pas le chevet des malades, qu'il était souvent seul à soigner.

Lorsqu'il rentrait, le soir, chez les Dubourg, les autres locataires s'enfermaient peureusement chez eux et sitôt qu'il était passé, la concierge ouvrait précipitamment les fenêtres de l'escalier, pour faire courant d'air.

— De quoi se mêle-t-il, d'aller voir les malades ? disaient les voisins. Est-il médecin ? On devrait l'en empêcher, c'est un danger public...

Les journaux, de leur côté, le traitait d'alarmiste et l'accusaient de propager l'épidémie en allant, sans précautions, des maisons contaminées aux quartiers restés sains. Ses prédications exaspéraient tout le monde. « *Quand fera-t-on taire ce dangereux bavard ?* » demandait *l'Echo de France*, en manchette.

Cependant, malgré la terrible menace de la peste, tous ceux qui avaient de l'argent s'amusaient, surex-

cités par le péril. C'était une joie frénétique, un besoin d'oublier, et l'on riait, on dépensait sans vouloir réfléchir au lendemain.

— Quel moral admirable, s'extasiait François Dubourg. On se croirait revenu aux années de la guerre...

***

Jamais le réveillon ne fut si bruyant, si fastueux que cette année-là. A la porte des grands restaurants et des théâtres, malgré la bruine, des badauds transis regardaient le défilé. A Montmartre, devant un cabaret en renom, une centaine de badauds, hommes et femmes, étaient massés. Un grand velum était tendu, le tapis déroulé, et les filles s'arrêtaient un instant en descendant de voiture, écartant leurs fourrures, pour montrer leur robe, leurs perles et leur peau nue.

Jalouses, des ouvrières aux talons tournés ricanaient. Leurs hommes les entraînaient, aigris.

— Allez, viens, ça me fout à ressaut...

Entre les rideaux du premier étage glissait un filet de lumière, et l'on voyait passer des silhouettes de danseurs. La musique, là-haut, joyeuse, prenait sous la pluie un air de peine. Les badauds regardaient, les yeux levés, les pieds dans la boue froide... Ces tulles tirés, c'était plus épais qu'un mur, plus infranchissable qu'une frontière. C'était un autre monde, d'autres hommes qui vivaient là... Le bonheur et la misère, quelles patries!

Des fillettes, à mi-voix, reprenaient les airs. On tapait du pied, pour se réchauffer, et les semelles humides claquaient en s'arrachant du sol. Un ivrogne grommelait des injures à chaque nouveau client qui entrait, mais pas trop haut, à cause de l'agent.

— Ah ! il faudrait que le saint vienne les secouer, ces v...-là, répétait-il.

Or, brusquement, une main l'écarta, et, avant que le portier médaillé eût pu faire un mouvement, l'homme qui venait de fendre la foule était entré dans le restaurant et montait l'escalier.

Tous l'avaient reconnu. On cria :

— C'est lui ! Le voilà... C'est saint Magloire !...

On s'élança derrière lui ; mais le portier et l'agent se précipitèrent, pendant que le nègre en dolman rouge tirait la grille.

Ce fut une rapide bousculade ; une femme glissa sur le trottoir gluant et tomba, et, quand le bruit s'apaisa, on entendit, entre deux cris, que la musique ne jouait plus.

Magloire Dubourg venait d'entrer dans la salle du premier, et, quand les soupeurs l'aperçurent, il était déjà debout sur l'estrade des musiciens. Tout de suite, ce fut une huée.

Puis on quitta les tables, on se précipita dans un fracas de vaisselle renversée, on grimpa sur les chaises, et le vieillard fut seul au milieu de la bande des fêtards. Ils n'étaient pas méchants : leurs yeux étaient plutôt goguenards. Plusieurs étaient coiffés d'accessoires de cotillon ; casquettes de jockey en papier, bonnets de paysanne. Quand le gérant s'approcha pour expulser l'Évangéliste, les soupeurs le retinrent.

— Mais non, au contraire, on va rire... Un discours ! un discours !...

Le saint les dominait. Il portait, ce soir-là, à cause de la pluie, sa grande cape des premiers jours, qui l'habillait de ses plis raides, tout luisants d'eau. Il attendit un instant que leur joie se fît moins bruyante, puis il parla.

— Êtes-vous sûrs d'avoir le droit de rire ? deman-

da-t-il. Quand la peste fauche le monde, quand la misère étreint les pauvres, quand des gamins sacrifiés jalonnent de leurs corps les pistes africaines, croyez-vous avoir le droit de rire?... Votre joie macabre est une provocation aux hommes et une insulte à Dieu! Allez-vous-en! Rentrez chez vous!

Un « hou! hou! » s'éleva dans la salle bondée, puis cela s'acheva par un énorme éclat de rire... Des lazzis se croisaient.

— Ça y est, il est en mouvement, tournez la manivelle!

— Donnez un verre à l'orateur...

— Vas-y, Magloire!

Et dans la bousculade, on piétinait des verres cassés. La voix de l'Africain surmontait le brouhaha.

— Dépêchez-vous de rire, dépêchez-vous de bâfrer. Dieu viendra bientôt desservir la table, goujats stupides...

La huée reprit, plus violente. Un soupeur, déjà gris, voulait se jeter sur le vieillard, qui les insultait.

— Vous pouvez vous étourdir avec des cris et des éclats de rire, vous pouvez vous boucher les oreilles et détourner les yeux, la catastrophe qui s'approche ne se détournera pas... Riez, votre joie ne sera qu'une goutte dans un océan de larmes...

— Tu radotes, vieux bavard, lança quelqu'un...

Le saint n'entendait pas.

— Ce n'est pas l'enfer que je vous prédis, mais la vie éternelle, la même vie que vous aurez faite aux autres... Point de démons aux fourches rouges : c'est vous seuls qui aurez été vos bourreaux...

— Assez, criait-on... Ça n'est pas drôle!...

— Musique! Musique! réclamaient les autres...

Le pianiste se rassit sur son tabouret, au pied de l'estrade, et attaqua un air nègre, plaquant les

accords à tour de bras. Des soupeuses chantaient avec lui. Les hommes braillaient. De tous côtés on jetait sur l'estrade des balles en celluloïd, visant le saint.

— En vérité, je vous le dis, continuait-il, le déluge n'est pas fait des flots de la mer mais des grands flots humains...

— On s'en f...! cria une voix dans le vacarme.

Des hommes en smoking sifflaient dans leurs clefs.

— Il ne restera rien de votre époque, quand ce déluge aura passé, clamait toujours l'apôtre, pas même des os blanchis... Un mot pourtant aurait suffi à vous sauver, le mot pour qui Jésus a accepté la croix : Amour, amour...

A cette fin imprévue, tous les soupeurs éclatèrent de rire.

— Vive l'amour ! Vive Saint Magloire ! glapirent les décolletées.

L'orchestre, s'était remis à jouer. Le charivari s'enflait, débordait dehors. Sur la place, on entendait hurler. Le saint tourna vers les filles qui trépignaient son regard flamboyant :

— Vous qui êtes sorties de la boue des faubourgs et qui reniez votre misère passée, prenez garde !

Puis il s'adressa aux hommes gesticulant :

— Prenez garde, vous qui n'avez rien fait pour la justice...

Les huées, la musique et les coups de sifflet recouvraient sa voix, mais on l'entendait encore, par éclats :

— Enfants riches, fainéants bien vêtus qui avez toujours vécu de la peine des autres... Profiteurs dont les coffres se sont enflés dans les guerres et les désastres... Catins qui payez votre luxe par votre ignominie...

Il les fouaillait tous, les désignant du doigt, et hurlant, ricanant, les noceurs lui répondaient par des insultes.

— Je vous maudis, au nom de la misère du monde, cria le saint avec un geste prophétique.

Poussés par ceux du fond, les hommes du premier rang avancèrent vers lui, l'air hostile. Ils ne brandissaient plus leurs balles inoffensives, mais des cannes, des bouteilles.

— A la porte !... Chez les nègres !... Sortez-le !...

Une cohue menaçante l'entoura.

— A Charenton... Faux curé !... Allez-y, prenez-le par les pieds.

Des mains se tendaient déjà pour le saisir, quand, le saint, reculant d'un pas, se dressa en déployant les deux pans de sa cape.

— N'approchez pas, rugit-il... Je vous apporte la peste dans les plis de mon manteau...

Leur bande se ramassa, effrayée. Des dos arc-boutés poussèrent, tout recula d'un bloc... Des cris aigus montaient de la bousculade.

— La peste !... Il vient des hôpitaux...

S'avançant jusqu'au bord de l'estrade, semblant soudain grandi, saint Magloire les poursuivait du tonnerre de sa voix :

— Respirez, cela sent le cadavre... Respirez, c'est la mort que j'apporte à votre festin...

Alors ce fut la panique. Les soupeurs refluaient dans les autres salons, les yeux hagards, et se ruaient dans l'escalier. Une épouvante sans nom les avait saisis. Chacun croyait déjà sentir la mort dans l'air qu'il respirait. On s'arrachait les vêtements au hasard devant le vestiaire. Des femmes trébuchaient et roulaient sous les pieds des hommes qui voulaient fuir. On entendait, au premier, des cris déchirants de crises de nerfs.

Et tous avaient de tels yeux en se sauvant que les curieux, massés dehors, s'écartèrent, comme si la peste elle-même avait dû sortir la dernière, sur leurs talons.

La dernière manifestation du saint causa dans Paris une émotion considérable, car, le lendemain de Noël, deux clientes et un maître d'hôtel du cabaret de nuit moururent presque subitement de la grippe noire. On frissonna... On se demanda si le vieillard n'avait pas le pouvoir de tuer, comme il usait naguère de celui de guérir. Certaines gens chuchotaient même que c'était lui qui avait apporté d'Afrique ce fléau inconnu.

Les journaux l'attaquaient avec plus de violence encore, l'accusant d'attiser les haines, de fomenter les troubles. Les organes révolutionnaires aussi le désavouaient, inquiets de cette propagande incohérente.

Aussi lorsqu'on publia la communication du docteur Blum, à l'Académie de médecine, lue par le professeur Porcher, son maître, où le jeune neurologue s'efforçait de démontrer que le thaumaturge était un névrosé, atteint de monomanie religieuse, et dont l'acheminement vers le délire général pouvait être scientifiquement suivi dans son évolution, ce fut une joie unanime. Parbleu oui, on avait affaire à un fou ; comment ne l'avait-on pas dit plus tôt?

Le jeune docteur étudiait le sujet depuis son départ brusque de la maison maternelle: abolition subite et complète de l'amour des siens. Cette première crise avait été précédée, comme toujours, d'une période d'inquiétude, la *Mélancolie religieuse* dont parlent Morel et Broussais, que le travail cérébral intense auquel s'était livré sans prépa-

ration le jeune Magloire Dubourg suffisait à expliquer.

Après cette première crise, long intervalle de répit, mais le sujet, loin de s'imposer le repos nécessaire en pareil cas, est parti pour l'Afrique et le climat, les privations, le manque d'hygiène, les fièvres s'ajoutant à une contention d'esprit excessive, favorisent la sourde progression du mal. Peu à peu, on observe une transformation complète dans les goûts, les sentiments, les opinions de Magloire Dubourg. De son propre aveu, dès cette époque, il perd le sommeil et l'appétit, signes avant-coureurs de la grande crise. Les sentiments se pervertissent si bien que l'instinct même de la conservation disparaît: l'Evangéliste cherche, désire la mort. Enfin, le malade devient la proie de l'idée fixe, il se croit un envoyé de Dieu, il veut réorganiser le monde. Viennent alors les illusions sensoriales, les hallucinations; l'intelligence n'a plus le contrôle des impressions extérieures. Pourtant il ne s'agit toujours que d'un délire partiel. En dehors de sa monomanie, Magloire Dubourg a conservé toute sa raison.

— « Mais regardez-le lorsqu'il prêche, notait le docteur Blum, il est alors en pleine crise, et vous verrez un air enfantin se répandre sur son visage, ses gestes et sa voix se faire très doux, comme Carré de Montgeron l'observait chez les convulsionnaires du XVIIIe siècle. Puis sans raison, cette douceur puérile fera place à une fureur inexplicable; le sujet s'agite, ses yeux flamboient, il est certain qu'en ce moment il a perdu tout pouvoir sur lui-même. Il n'est plus qu'un jouet soumis aux caprices de l'idée fixe. »

Ce mémoire, que toute la presse commenta, porta un rude coup à la renommée du saint. On refusait

de le prendre plus longtemps au sérieux. C'était seulement dans le tout petit peuple, chez les pauvres, qu'on l'écoutait, qu'on l'admirait encore : parce qu'il leur promettait le bonheur et non parce qu'il les aimait.

S'il y avait prêté attention, il aurait observé qu'on se montrait avec lui moins respectueux que naguère. Dans les hôpitaux improvisés qu'on avait édifiés sur la zone militaire pour isoler tant bien que mal les contagieux, les médecins ne l'accueillaient qu'à contre-cœur. Un seul miracle eût suffi à les rendre ridicules, eux dont la science s'avérait impuissante, et ils le suivaient de salle en salle, méfiants.

Les malades qui, les premiers jours, se dressaient sur leurs oreillers dès qu'ils apercevaient le saint, fouettés d'un coup d'espoir, restaient maintenant inertes dans leur lit, tous pareils, avec leurs pauvres mains flétries qui traînaient sur le drap. Les regards vitreux des moribonds, les yeux luisants des fiévreux s'accrochaient à lui. Les uns déçus :

— Il ne peut pas nous guérir...

Les autres haineux :

— Il ne veut pas...

Lorsqu'il sortait, il se mêlait à la foule des parents venus aux nouvelles et qui s'en retournaient frileux, crottés, ayant déposé au bureau leurs oranges. Ce piétinement de malheureux lui faisait escorte, et, en avant de leur triste cortège, on se prenait à chercher le corbillard. Au passage, tous dévisageaient saint Magloire, en s'écartant, et il lisait dans leurs regards la même supplication et les mêmes rancunes.

Une gamine, un soir, s'attacha à ses pas. On avait dû lui couper la jambe depuis peu de temps,

car elle marchait encore avec maladresse, en s'aidant de ses deux béquilles.

— Pourquoi que vous n'avez pas guéri maman? lui dit-elle d'une pauvre petite voix étranglée. Je vais être toute seule maintenant... Vous pouvez peut-être encore : elle est morte seulement d'aujourd'hui.

Le saint hâta le pas, le cœur serré...

Dans l'hôpital d'où il sortait, les malades étaient si nombreux qu'il fallait en coucher sur des civières, entre les lits. Leurs haleines se mêlaient, et la mort passait de bouche en bouche, comme un funèbre mot d'ordre transmis par des soldats. Chacun exécrait son voisin.

— Il m'empêche de dormir à toujours remuer...

— Il me tousse dans la figure... Il sent mauvais...

Et quand un râle, la nuit, montait d'un coin de la salle, ils se communiquaient avec indifférence :

— C'est le 18 qui passe.

Puis ayant changé de côté, ils cherchaient à se rendormir.

— Je ne peux rien faire, avait dit à l'Évangéliste le médecin chef découragé. A mesure qu'on en guérit dix, il en arrive cent nouveaux. Il faudrait dédoubler Paris, donner de l'air...

Saint Magloire se rappelait ces paroles, en traversant le quartier de l'Étoile aux maisons désertées. De l'air... De larges fenêtres ouvertes à la lumière... Et il regardait ces grands vaisseaux aux proues de pierre, tous ces hôtels, tous ces immeubles aux façades fermées. C'étaient comme des visages égoïstes qui ne voulaient rien voir. Les maîtres étaient dans l'Estérel, à Saint-Moritz, dans leur château d'Anjou...

Sur toute la côte d'Azur, on dansait pour les indigents. La redoute amarante de Cannes avait

produit plus de soixante mille francs. C'était féerique, rapportaient les journaux... Pendant ce temps, dans les baraquements des contagieux, comme il n'y avait pas de morgue, on traînait à mesure les corps dehors, sous une bâche, et c'était la pluie d'hiver qui les veillait, pleurant sur leur linceul ciré.

Saint Magloire erra plus d'une heure dans ces rues muettes, puis ayant réfléchi, il se rendit à l'Élysée.

A peine entré sous la voûte, un garçon l'arrêta, et les deux agents en civil qui ne quittaient plus l'apôtre le rejoignirent en courant :

— Que voulez-vous ?

— Voir le Président de la République, répondit simplement l'Africain.

Les autres le regardèrent, abasourdis, et les quelques curieux qui s'étaient tout de suite attroupés se mirent à rire.

— Le Président de la République ne reçoit pas comme cela... Il faut rédiger une demande d'audience...

— Je ne puis pas attendre, répliqua le vieillard.

L'officier de service accourait, prévenu par un planton :

— Votre démarche est impossible, monsieur, fit-il avec nervosité en écartant les badauds. Vous devez bien comprendre que le Président de la République ne peut pas recevoir comme cela tous les gens qui se présentent...

— Même pour sauver la vie de milliers d'hommes ? fit saint Magloire.

L'officier haussa les épaules.

— Je ne peux pas discuter, monsieur, ce n'est pas mon rôle. Mais je vous répète qu'une audience ne s'accorde pas ainsi, même à vous...

— Surtout à lui! cria quelqu'un dans le cercle élargi des curieux.

L'Africain ne bougeait pas. Il haussa la voix.

— Allez dire au Président de la République qu'un homme vient lui demander d'arracher des milliers de victimes à la peste. Dites-lui que les gamins orphelins des faubourgs l'implorent de leurs petites mains tendues...

Les mots résonnaient sous la voûte, et il sortait du monde des couloirs, il en accourait de la rue. Les curieux entassés barraient le passage et, dans le faubourg Saint-Honoré, les autos arrêtées cornaient, la foule débordant jusque sur la chaussée. Les invités du dîner ne pouvaient plus entrer; étonnés de tomber au milieu de cette cohue, ils voulaient savoir ce qui se passait et regardaient par-dessus les têtes.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est saint Magloire qui fait du scandale.

Ils poussaient un « Ah! » excédé.

— Encore! Ah! là! là!... On ne le mettra donc jamais en prison! Mais c'est une calamité, un homme pareil! Qu'on le conduise à Charenton et que tout soit dit...

Dans le brouhaha, on entendait encore l'Africain qui discutait avec l'officier et les garçons, croyant peut-être qu'on finirait par le laisser entrer; mais brusquement, une poussée brutale ébranla l'attroupement; les gardes républicains du poste arrivaient et, de la poigne et des épaules, ils écartèrent les gens, rejetant indistinctement sur le trottoir les invités en habit et les badauds.

— Allez... Circulez!

En une minute, la voûte était dégagée, et deux agents saisirent saint Magloire par le bras. Un commissaire se précipita.

— Non, non, pas ça. Laissez monsieur. Il y a des ordres...

L'Evangéliste fut donc, avec les autres, poussé dehors. Il avait perdu son chapeau dans la bousculade et, tête nue, environné d'inconnus qui criaient, il se sentit un instant étourdi, sur la berge de cette rue mouvante dont la pluie brouillait les lumières. Le commissaire l'avait suivi.

— Tenez, montez dans cette voiture, lui dit-il en lui ouvrant la porte d'un taxi.

Et il donna l'adresse du saint, que tout le monde connaissait. Quelques huées, quelques coups de sifflet suivirent un moment la voiture, puis ce fut fini.

Découragé, le saint ne voulut pourtant pas renoncer à son projet : trop d'existences étaient en jeu. Il se fit conduire aux bureaux du *Français*, dont il avait vu souvent le directeur à Barlincourt.

Le puissant personnage le reçut lui-même, pensant qu'on pourrait tirer parti de cet entretien, mais il le regretta aussitôt. L'Africain lui raconta brièvement sa déconvenue de l'Élysée, puis il expliqua ce qu'il voulait demander au Président. Pour empêcher l'épidémie de gangrener les maisons surpeuplées, il fallait obtenir qu'on mît à la disposition des ménages ouvriers les appartements et les hôtels inoccupés des grands quartiers. Il répétait ce que le médecin chef lui avait dit : dédoubler Paris, c'était le salut.

Le directeur l'écoutait sans rien trouver à répondre, hébété, stupéfait. Assis sur le coin de son bureau, il regardait alternativement le saint et le rédacteur qu'il avait fait appeler et qui souriait en se mordillant les lèvres. Enfin il se laissa aller.

— Mais enfin, Monsieur Dubourg, interrompit-il (autrefois, faute de mieux, il l'appelait « cher maî-

tre »), votre projet ne tient pas debout. C'est la confiscation pure et simple des biens que vous demandez là.

Saint Magloire crut qu'on le comprenait mal.

— Mais non. Il ne s'agit que d'occuper des milliers de chambres qui ne servent à rien pour y installer provisoirement des malheureux qui sont voués à la mort. Quand ils sauront à quoi on destine leurs locaux, les propriétaires et les locataires seront les premiers à approuver.

Cette candeur poussée jusqu'à l'aberration coupait bras et jambes au directeur. Il regardait même le saint avec moins de colère que de compassion, et il faisait « phu ! phu ! » en l'écoutant parler, comme s'il avait voulu éteindre quelque chose. A bout, il éclata :

— Mais, mon cher monsieur, dit-il en prenant familièrement le saint par les épaules, je puis parler en connaissance de cause : j'ai mon hôtel rue de la Pompe. Eh bien! je ne trouverais pas drôle du tout qu'on y installât une équipe de guenilleux qui me saliraient tout, me laisseraient leur vermine et s'en iraient en emportant mon linge comme souvenir, avec un peu d'argenterie...

— Et vous ne pensez...

— Pardon, pardon, continuait le directeur congestionné, je suis payé pour être méfiant : j'ai eu des réfugiés en 1914 ; je sais ce que c'est: la lessive dans la baignoire et les culots de pipe sur les tapis... Si je suis arrivé à me payer un hôtel, ce n'est pas pour en faire un asile de nuit...

Magloire Dubourg le regardait avec stupeur.

— Ainsi, lui dit-il, je vous supplie au nom des mères qui souffrent, des enfants qui meurent, et vous me répondez en me parlant de votre linge et de vos tapis... Savez-vous que vous êtes un criminel ?

Le directeur s'écarta, exaspéré, levant les bras au ciel.

— Inutile de discuter, articula-t-il, nous ne parlons pas la même langue... Je suis un esprit positif, moi, je ne cherche pas le bonheur de l'humanité dans la lune.

Magloire Dubourg secoua la tête :

— C'est sur terre que sera le bonheur, et pour l'éternité...

Le directeur haussa les épaules.

— L'éternité ou la lune, fit-il c'est la même chose...

L'Évangéliste se dirigea vers la porte.

— Je trouverai des cœurs moins impitoyables que les vôtres, dit-il en se retournant une dernière fois. Coûte que coûte, on me suivra.

Et il sortit.

Le rédacteur regarda alors le directeur encore tout agité.

— Cet homme-là, fit-il d'un ton convaincu, c'est un monstre de bonté.

***

Lorsqu'on apprit à la Préfecture de police que saint Magloire descendait du boulevard de la Chapelle vers le centre de Paris à la tête d'une colonne de manifestants, on crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une de ces processions pacifiques comme il en conduisait souvent depuis quelque temps, et l'on ne s'en inquiéta pas. Ordinairement, elles se dispersaient d'elles-mêmes, l'apôtre rentré chez lui. Mais d'autres communications suivirent, des coups de téléphone pressants des commissaires de police, et l'on comprit que cette fois c'était grave. La bande des émeutiers, s'enflant à chaque carrefour, venait

de s'engager dans la rue La Fayette, culbutant un barrage d'agents, et d'autres colonnes, sur un mystérieux mot d'ordre, se formaient dans tous les quartiers populeux. L'une descendait en hurlant le faubourg du Temple, derrière une croix enlevée à l'église de Belleville, et celle des Gobelins arrivait par le boulevard de l'Hôpital, rangée sous un grand drapeau noir.

Les brigades sautèrent dans les camions automobiles, les pelotons de garde républicaine partirent au grand trot et, dans les casernes, à tout hasard, on donna l'alerte.

L'arrivée de la première bande sur les boulevards fut le signal d'une panique. Ils surgirent subitement par le faubourg Poissonnière, seulement précédés d'une longue clameur qu'on ne s'expliquait pas, et leur troupe tragique apparut. Ils allaient en désordre, peut-être trois mille, entraînant dans leur cohue des voitures à bras, la guimbarde d'un blanchisseur qu'ils tiraient par les brancards, des fiacres qu'ils avaient pris à leurs cochers, et tous ces véhicules débordaient de hardes, des marmots criant de joie juchés sur les ballots. On eût dit que ces forcenés revenaient d'un pillage.

— Aux Champs-Élysées ! Chez les riches ! hurlaient-ils.

Cela passait comme une rafale. A la lueur des réverbères, on remarquait le visage livide d'une sorte de folle qui soulevait son enfant pour le montrer à la foule : un enfant qui ne bougeait plus. Des groupes chantaient. Debout sur le siège d'une voiture, un homme semblait faire un discours, et l'on entendait « le saint... la peste » entre deux hurlées de la bande.

On avait peur de ce qu'on ne distinguait pas, les moindres ustensiles ressemblaient à des armes,





Par dérision, l'un des manifestants brandissait un long balai, une tête de loup qu'il élevait jusqu'aux fenêtres, et les femmes frissonnantes croyaient voir passer la première pique de la révolution.

— Aux Champs-Élysées !...

Derrière la bande peinaient des éclopés : une famille poussant une voiture trop chargée, des vieux qui ne pouvaient pas suivre. La rumeur s'éloignait...

Mais au loin, vers l'Opéra, on entendit de nouveaux cris, et les invisibles clameurs emplirent soudainement la nuit, plus violentes, faisant trembler le ciel bas. La colonne qui venait de passer avait rencontré la troupe que menait le saint, et leur armée de pauvres fonçait maintenant vers la Madeleine, irrésistiblement. Derrière elle, les restaurants, les théâtres même se vidaient. L'appréhension au cœur, les dîneurs attardés sautaient dans des voitures ou couraient vers le métro. On n'avait plus qu'une idée : rentrer vite chez soi, s'enfermer. Les fenêtres s'éteignaient, comme si elles avaient eu peur de se montrer; des gens emmitouflés se penchaient aux balcons, tendant l'oreille à ces effrayantes rumeurs qui se répondaient de partout. Quelle nuit tragique se préparait ?

Les escadrons de gardes qui passaient dans le fracas de leur galop et le cliquetis des sabres augmentaient encore l'inquiétude au lieu de rassurer. Des ambulances se reconnaissaient de loin, à leur timbre.

— Rentrons vite... Il y a des blessés...

C'était rue Royale qu'avait eu lieu le premier choc avec la police. Les barrages qui avançaient coude à coude, poings serrés, avaient d'abord dû reculer, refoulés par cette masse, mais une brigade

arrivait en courant, le casse-tête dissimulé sous le capuchon, et ce fut entre les carrioles culbutées, au milieu des femmes qui hurlaient, une rouge échauffourée. La figure en sang, des ouvriers se défendaient en criant, des grappes d'hommes se tordaient dans la boue ; fébrilement on tirait du fouillis des voitures des choses qui brillaient. Derrière les agents chargeaient les gardes, sabre au fourreau, et l'on voyait des paquets humains rouler sous les sabots des chevaux.

Les manifestants reculaient quand la police, ayant balayé la première bande, se rua sur l'autre, celle qui venait de Pantin, la plus nombreuse. Mais ceux-ci avaient déjà franchi plusieurs barrages et s'attendaient à de nouvelles charges : ils étaient prêts.

Quand la brigade s'approcha, comme un triple mur noir, un cri sauvage s'éleva :

— Chargez !

Et, partant d'une seule détente, les émeutiers qui venaient en tête s'élancèrent, poussant devant eux leurs voitures à bras ainsi que des béliers. Plusieurs agents tombèrent sous les roues, frappés en pleine poitrine, les autres se trouvèrent brusquement isolés, pris dans un enchevêtrement de voitures, paralysés par la cohue, et abasourdis, parant les coups, cognant au hasard, ils essayaient de s'arracher au flot hurlant qui les entraînait, ensanglantés. A cent pas en arrière, les gardes républicains hésitaient à charger, des groupes d'agents les séparant des manifestants, mais la horde fut tout de suite sur eux, et la bataille s'engagea. Au milieu du torrent, les chevaux cabrés surgissaient, et battant l'air de leurs sabots, ils retombaient dans le remous, broyant des têtes. Des hommes sautaient en croupe des cavaliers, les prenant à la gorge,

tandis que d'autres, accrochés à leurs bottes, leur faisaient vider les étriers, et les gardes roulaient sur la chaussée, dans un fracas de cuirasse. Tout de suite des mains leur arrachaient leurs armes, le sabre, le pistolet.

On entendit soudainement claquer des coups de revolver, et la foule, hurlant plus fort, se lança à la poursuite des derniers agents qui fuyaient.

Un commissaire en pardessus noir, l'écharpe nouée, criait à ses cyclistes :

— Du monde... Vite... Qu'on envoie beaucoup de monde.

Sur le passage de la colonne, le boulevard s'emplissait d'ombre, les manifestants brisant les lampes à arc à coups de pierres et de boulons. On eût dit que la nuit s'avançait avec eux.

Quelques cris de « Vive saint Magloire! » s'élevaient encore dans le tumulte, mais la clameur de la multitude les couvrait aussitôt. On entendait dans l'obscurité le bruit sonore de devantures qu'on enfonçait. Une femme, à un étage, hurla « au secours! » ; mais son mari dut l'entraîner et la fenêtre se referma sur ses cris.

La bagarre finie, la foule flotta un instant, indécise. On piétinait des choses disparates : képis, chapeaux, ridelles défoncées, débris de voitures. La rumeur s'apaisa, on attendait un commandement.

— Saint Magloire ! lancèrent des voix, comme un appel.

Mais le saint était déjà passé avec sa bande par les Tuileries.

A ce moment, on entendit grossir une rumeur : une autre colonne arrivait par le boulevard Malesherbes.

C'étaient les chômeurs de Levallois, les chiffon-

niers de la zone, sur qui la peste s'acharnait, les gaziers de Clichy, les chauffeurs de l'État, la face encore noire du charbon des machines, tout un peuple effrayant entraîné par une femme, cette tireuse de cartes illuminée que l'Africain retrouvait partout. Elle marchait en tête de la bande, échevelée, criant :

— Venez avec nous, le prophète Daniel nous conduit.

Le grondement des deux torrents se joignit et la foule doublée s'engouffra dans la rue Royale.

Des fronts pansés, des visages en sang, rendaient leur bande plus effrayante encore. Ils n'étaient plus comiques avec les guimbardes qu'ils traînaient et leurs ballots de hardes : ils faisaient peur.

L'armée noire envahit les Champs-Élysées, qu'elle emplit de sa multitude en désordre. Il s'était remis à pleuvoir : la nuit suait d'angoisse.

On ne distinguait plus la foule, dans ces ténèbres, mais on la sentait vivre, et l'on devinait ses remous aux rumeurs qui s'enflaient. Le flot des pestiférés remontait l'avenue, cherchant le saint et les maisons qu'il leur avait promises. Ils s'étaient groupés par rues, par quartiers, par usines. Des familles dispersées se hélaient. Les quelques lanternes de voitures restées allumées détachaient de la foule obscure, dans un médaillon jaune, des figures aux joues creuses. Il en venait, il en venait toujours... La misère s'écoulait et ne s'arrêtait plus.

Sous les arbres, on entendit un fracas de vitres brisées : les restaurants d'été qu'on envahissait, cherchant de quoi manger. Des automobiles, prises dans la foule, étaient arrêtées, défoncées, démolies, et l'on voyait s'enfuir des femmes en robe décolletée, le manteau arraché, la coiffure défaite. Cela faisait un tourbillon d'une minute, un brouhaha de

vociférations, puis le grand fleuve obscur continuait de couler.

Autour de l'Arc de Triomphe, où l'on s'était également battu, des milliers d'émeutiers étaient déjà réunis, montés de Javel et de Grenelle, descendus des Épinettes et de Saint-Ouen. Une forte bande était venue de Puteaux, entraînant les chômeurs de l'automobile, les femmes d'usine, les ouvriers licenciés de l'arsenal et les déchargeurs de péniche, dont le maillot rayé laissait voir le cou nu.

Le bruit se répandit subitement que Magloire Dubourg était avenue du Bois, près du Rond-Point, et que le partage venait de commencer. Aussitôt la cohue s'ébranla, tirant ses carrioles, et ils défilèrent devant les agents, massés sur le terre-plein, qui recevaient sans oser riposter des pierres et des morceaux de ferraille. Pendant ce temps, la bagarre reprenait dans les Champs-Élysées, les gardes républicains chargeant sabre au clair par l'avenue de l'Alma. On entendait de l'Étoile les clameurs de cette échauffourée.

Aux approches de l'avenue Malakoff, il devenait impossible d'avancer, c'était une grande masse obscure qui piétinait et tournoyait, les voitures prises roue dans roue, les files de gens enchevêtrées. La foule et la nuit étaient du même noir. Pas une lumière...

Brusquement, des fenêtres grandes ouvertes s'éclairaient, et l'on voyait des camarades gesticuler sur l'écran lumineux. Aussitôt une acclamation montait de la multitude, et un nouveau remous emportait la cohue vers la maison qu'on venait d'envahir.

L'Évangéliste devait être par là, on ne savait pas où. Ce qui se passait on l'apprenait par des bribes de phrases qui volaient sur la houle des têtes. On

disait que toute l'avenue Bugeaud était déjà partagée. On disait encore qu'il arrivait de la troupe par la porte Dauphine.

Dans les rues adjacentes, plongées aussi dans l'obscurité, on pouvait circuler. Des groupes allaient et venaient en braillant, on enfonçait des portes.

Là aussi quelques maisons venaient d'être envahies, mais, à peine maîtres de l'immeuble, les assaillants semblaient hésiter et, l'oreille aux aguets, ils redescendaient vite, ayant déjà peur d'être cernés. Des arsouilles se passaient des ballots ; on empaquetait de l'argenterie dans des rideaux de soie.

— Retournons chez nous, ils pillent, ça va mal tourner.

Avenue Bugeaud, tout s'était d'abord passé dans le plus grand ordre ; le saint avait pénétré le premier dans les maisons, et les paroles qu'il arrachait aux concierges terrorisés pouvaient être prises pour un consentement. Les familles désignées emménageaient rapidement, grimpant leurs quelques hardes, mais, sitôt installés, les parents et les petits se sentaient mal à l'aise dans ces vastes appartements. Habitués à vivre les uns contre les autres, touchant leurs quatre murs de la main, ils étaient comme perdus dans ces grandes pièces aux larges baies, ces salons en enfilade, avec leurs portraits imposants et tous ces meubles de musée qui ne sont ni des armoires ni des buffets. Le calme de ces immeubles, dont les murailles épaisses, les portières, les tapis assourdissent les bruits, les impressionnaient, eux qui ne connaissaient que les grandes casernes aux murs nus où tout résonne.

Pour dissiper cette inquiétude, ne pas se sentir isolés, ils ouvraient vite les fenêtres afin de voir grouiller les autres, ou bien ils sortaient sur le palier. Tous ces nouveaux locataires s'y retrouvaient

bientôt, et, assis sur les marches, ils se mettaient à bavarder. Ils se trouvaient mieux là, moins gênés. Certains n'osaient encore pas rester et s'en retournaient avec leurs hardes.

Des mendiantes habituées à coucher sous les portes, des sans-logis aux habits pissants d'eau dormaient pêle-mêle sur les tapis et les divans, un coussin sous la tête. Pas un n'avait osé se déshabiller et s'étendre dans un lit.

Dans de petits hôtels, des individus louches, sitôt entrés, avaient fracturé les meubles et tout raflé. D'autres occupants les avaient surpris et s'étaient révoltés.

— Vous n'avez pas le droit... On va prévenir les copains... Vous êtes des voleurs...

Alors, des rixes avaient éclaté. Un ouvrier avait été tué d'un coup de couteau par des voyous qu'il avait pris à partie. Peu à peu, les immeubles partagés par le saint se vidaient. Tout le monde se retrouvait dehors, et l'on commençait à grogner. Des hommes remontés ivres des caves criaient plus fort que tout le monde, menaçant on ne sait qui.

— On n'a pas mangé depuis midi, braillaient des femmes; qu'il fasse un miracle. Il n'a qu'à le dire, on aura de quoi manger...

La foule était déjà moins dense. Des bandes inquiètes reprenaient le chemin de leur quartier.

Quand saint Magloire sortit de la dernière maison de l'avenue, ce fut une ruée vers lui. Dans l'abasourdissement de leurs cris on entendait :

— A manger! Si la police vient, qu'est-ce qu'il faut faire?

— On a assassiné un homme...

— Il y en a qui pillent... Tenez, ils chargent leurs voitures.

Ils tournoyaient devant le saint, se bousculant. Des disputes éclataient dans leur cohue, mufle à mufle.

— Eh bien! oui, on pille. Et puis après? Ce qui est aux riches, c'est à nous... Il l'a dit...

— Vous êtes venus pour voler!

— Probable... On en a marre de becqueter de colombins...

Jouant des épaules, décochant des coups dans la bousculade, les crocheteurs furent bientôt au premier rang, et le saint n'eut plus autour de lui que cette canaille. Très jeunes pour la plupart, des gamins hâves aux airs mauvais, un foulard noué autour du cou, et d'autres plus âgés et mieux mis, le costume et la mine des souteneurs de petits bars.

— On ne peut rien contre vous, cria le saint à la foule désemparée. Que chacun rentre sans peur dans la maison qui lui est assignée... Nul n'a le droit de vous en chasser pour vous renvoyer à vos tombeaux.

Mais les clameurs continuaient:

— A manger! à manger!

— La police va venir. On vole tout.

Le saint leva les bras.

— Je défends qu'on pille, clama-t-il... Qu'on s'empare des voleurs!

Les vauriens ricanèrent:

— Qu'on y vienne, pour voir.

Le vieillard continuait:

— J'ai appris que ce soir des bagarres ont éclaté, qu'on a démoli, pillé. Je flétris ces forfaits... Ceux qui accomplissent de tels actes ne sont pas des nôtres.

La mauvaise clique rit plus fort. Des quolibets se croisèrent.

— On n'a pas de château à Barlincourt, nous autres...

— Il nous amuse pour donner aux flics le temps de venir...

Ce qui grouillait là, maintenant, c'était le bas ferment de l'émeute, ceux qui avaient suivi pour piller et pour démolir.

Les autres, groupe à groupe, étaient repartis. Ils avaient piétiné des heures dans la boue glacée, et le vent qui passait par rafales, soufflant sa bruine, avait calmé leur fièvre. Ils voulaient fuir isolément, par les petites rues, à cause de la police. On distinguait, dans la nuit, des pas cadencés de troupe en marche.

Ils n'étaient plus que quelques milliers entre la place Victor-Hugo et l'avenue du Bois.

Comme ils ne sentaient plus derrière eux le prolongement infini de la foule, ils perdaient de leur audace, ils flairaient le danger.

— Où il est le Magloire ? Il fait encore des discours...

— On est trahi...

Ivre-morte, ou bien folle, la tireuse de cartes chantait à la fenêtre d'un entresol, débraillée, et la racaille l'excitait de ses cris.

Soudain, du côté du nord, le ciel s'éclaira, et l'on vit s'arrondir dans la nuit une vertigineuse coupole rouge dont la lueur tragique s'avivait ou décroissait au gré des flammes : un grand incendie venait d'éclater, vers Belleville...

Une rumeur s'éleva. Un grand « ah! » de surprise. Puis des cris d'alarme, des jurons. La colère les étreignit, une colère farouche qui faisait voir rouge.

— On brûle nos maisons. C'était un truc pour nous faire partir de chez nous... On incendie les quartiers pauvres pour arrêter la peste...

Tous hurlaient, gesticulant, brandissant les

sabres pris aux gardes, et une nouvelle ruée balaya l'avenue Bugeaud.

— Le saint nous a trahis... On brûle nos maisons...

Une fureur aveugle les emportait. On entendit des coups de revolver, tirés au hasard. Les carreaux brisés s'abattaient avec fracas. Des étages, hâtivement, les crocheteurs terminaient leur besogne en jetant des ballots aux complices.

— A mort, Magloire! A mort!..

La bagarre commençait, une tuerie invisible dont on ne percevait que les cris des blessés et les « han ! » des cogneurs. Mais brusquement une clameur les arrêta.

— Les dragons!

Ils n'eurent pas le temps de se ressaisir; déjà le galop des cavaliers fonçait sur eux, venant de la porte Dauphine, et, sur toute l'avenue, ce fut le remous d'un sauve-qui-peut, la fuite dans les cris, la bousculade haletante, tandis que les derniers roulaient déjà sous le sabot des chevaux.

Au même instant, une charge pareille remontait l'avenue du Bois, à toute bride, et c'était la même fuite, les mêmes cris. Tout éteint, des chevaux allaient se briser les jambes contre les carrioles abandonnées, et les cavaliers roulaient sur la chaussée. Après la cavalerie chargeaient les agents, capturant des paquets d'émeutiers, qu'on assommait.

Un peloton ayant foncé sur un groupe, sabre-baïonnette au poing, les hommes bondirent, des femmes tombèrent à genoux.

— Ne frappez pas! cria quelqu'un se jetant au devant de la police.

C'était saint Magloire, très pâle, un peu de sang au visage. Les agents l'entourèrent. Ayant compris

ce qui se passait, celui qui commandait la charge sauta de son auto et accourut.

— Vous m'arrêtez? lui demanda le saint, reconnaissant l'homme qui, quelques mois plus tôt, l'avait engagé à quitter Paris.

Le préfet le regardait, troublé. Il se souvenait qu'à leur première rencontre le saint lui avait dit : vous n'oserez pas! Or, ce soir, il avait laissé chez lui sa fillette mourante, prise par la grippe noire. Une crainte insurmontable lui serrait le cœur, la peur d'une correspondance mystérieuse entre le geste qu'il allait faire et la petite vie qui tremblotait là-bas... Les agents le regardaient, attendant son ordre.

Mais cette nuit de pillage, cette émeute avortée, n'était-ce pas l'écroulement du pouvoir de Magloire Dubourg? La peste n'allait-elle pas prendre fin, elle aussi, avec sa dictature populacière.

— Oui! je vous arrête! lança-t-il d'une voix rauque.

Aussitôt quatre hommes se jetèrent sur le saint et l'entraînèrent.

Étendu sur le dos, un ouvrier râlait, la tempe ouverte.

XII

Ce fut un repos pour Magloire Dubourg de se retrouver seul dans la villa de Barlincourt, où la mort semblait avoir laissé de son silence. Le père Étienne lui faisait tant bien que mal son ménage et lui préparait ses repas; le saint ne lui parlait presque jamais.

Malgré le froid, il restait des heures entières sans bouger, assis sur les marches du perron, ou bien, les matins de gel, il se promenait songeur dans le parc, laissant souvent passer l'heure du déjeuner. Les brindilles givrées craquaient sous ses pas comme des sucreries. L'air était pénétrant et cruel. Sous le soleil rose, les arbres défeuillés où le gui faisait son nid allongeaient mollement leur ombre vaporeuse; la neige, sur les branches, avait posé ses essaims blancs.

Ses regards s'arrêtaient sur ces choses sans les voir, rien ne pouvait le distraire de sa méditation. Un souvenir le poursuivait : la grande forêt, au sud d'Ouesso. C'est un monde impénétrable de lianes, d'arbres, de plantes, où jamais une machette n'a creusé de sentier, un domaine encore vierge, vaste comme un pays. Du sol pourri à la cime des cédrats géants, c'est un enchevêtrement de verdure, des cascades de branches visqueuses, une

confusion formidable de rameaux emmêlés, de plantes qui s'étouffent, de palmiers grêles, de végétaux luxuriants, un inextricable fouillis où l'on voit luire, entre les feuilles, les longues pointes des lianes, fourbies comme des baïonnettes. Le gibier lui-même ne peut se glisser dans cette forêt. Seuls les serpents s'y faufilent, les termites y grouillent, et les singes sautillants, qui se sauvent par la route verte des branches. Les noirs ont surnommé cette région fabuleuse *Djamba na mangombé* : l'endroit où on ne doit pas aller.

Cette phrase prophétique le hantait. N'était-ce pas pour lui qu'un aveugle accroupi, qui broyait le mil, avait parlé un jour de « l'endroit où on ne doit pas aller » ? Il avait quitté l'Afrique, abandonné ses noirs fidèles, franchi les mers et vainement prêché la parole de Dieu à des cœurs de pierre qui ne comprenaient pas. *Djamba na mangombé*...

Le soir de son arrivée, les expulsés, toujours logés dans le pavillon, ne voulaient pas lui ouvrir. L'alcoolique grognait derrière la grille « qu'il avait de la responsabilité », que le jardinier était sorti, et qu'il était « comme qui dirait le gardien » ; sans le joueur d'accordéon qui s'en mêla, le saint serait peut-être resté dehors. Quant au troisième locataire, il avait depuis des semaines rejoint les schismatiques dans leur bicoque, et le dimanche il endossait sa blouse blanche pour entendre la messe, qui n'attirait plus guère que cinq ou six assistants.

Milot, l'un des premiers, s'était retiré de la secte. En sa double qualité d'ancien colonial et de bedeau congédié, il se jugeait l'unique dépositaire de la doctrine de l'Africain et, à la suite de dissentiments graves avec le doyen, il avait repris sa liberté : l'unijambiste tenait pour les génuflexions et le pain

bénit, l'autre ne voulait pas en entendre parler. Un accord était donc impossible.

Cette rupture n'avait pas empêché Milot de continuer à défendre le saint, au contraire. Alors que tout le monde le lâchait, que les journaux l'accablaient d'outrages, que le docteur Blum se taillait une célébrité en le faisant passer pour fou, il demeurait fidèle à sa cause, aussi obstinément acharné à prôner l'Évangéliste que naguère à le dénigrer. Il s'était même fâché avec le Grelotteux qui, repris de ses tremblements, accusait le saint de tous ses maux.

Chez Dumarchey, où il faisait maintenant figure de patron, Milot tenait tête aux ouvriers de l'usine, qu'on reprenait par petits paquets, après qu'ils avaient bien tiré la langue et contracté pour des mois de dettes.

— Il vous le disait bien, saint Magloire que vous n'aviez rien dans le casaquin, que vous seriez tout de suite dégonflés, braillait-il au comptoir. Ce n'est pas en huit jours de grève qu'on refait le monde et qu'on empêchera la saloperie d'être la plus forte...

— Dis donc, interrompaient les ouvriers en désignant la fille Dumarchey d'un clignement d'œil, on n'a pas des poules pour nous engraisser, nous autres. Si l'on veut manger, il faut gratter.

Cela ne convainquait pas le mutilé.

— C'est des raisons à la mords-moi le doigt, continuait-il en brandissant la bouteille de vermouth. Si tous les pauvres bougres en avaient dans le ventre, il y a une paye que les patrons ne se feraient plus crever d'indigestion pendant que les autres clabotent à l'hospice. Mais vous avez beau gueuler contre l'armée, pour que vous ayez du courage, il faut qu'on vous mette en uniforme, un numéro à la

capote, et qu'on vous foute un galonné par derrière... Sitôt en civil, avec votre chapeau des dimanches et votre froc à cinquante balles, vous n'êtes plus bons à rien. Les nouveaux riches ont pu vous en faire roter jusqu'au sang, les embusqués vous laisser payer les frais de la guerre, personne n'a rien dit. Tenez, je suis honteux d'être un homme... Si tout le peuple s'était donné rendez-vous le même jour à la Chambre des députés, pour crier qu'on en avait marre, vous auriez vu s'ils n'auraient pas voté des lois en vitesse. Seulement, les gars n'ont pas bougé. Pour voir défiler la Mi-Carême, ils descendront bien des cent mille sur les boulevards; ils s'écraseront les arpions toute une journée devant une gare pour voir débarquer Charlot, mais, pour quelque chose d'utile, il n'y en a pas un qui sortira de chez lui. Alors, qu'ils ne gueulent pas tant; ce n'est pas des cœurs, qu'ils ont, c'est des lavettes... Ils n'avaient qu'à écouter Magloire.

Mais toute son éloquence se dépensait pour rien et, à part la patronne qui ne jurait que par lui, il n'avait encore converti personne. A mesure qu'il prenait pied dans la maison, il devenait d'ailleurs de moins en moins révolutionnaire, ses revendications sociales tournant à l'idée pure, et quand il fut décidé que, pour sauver les convenances, la fille Dumarchey et lui allaient se marier, ce qui faisait de lui un patron, son évolution se précipita encore. Peu à peu, sans s'en rendre compte et de la meilleure foi du monde, il devint l'adversaire juré de ses théories de la veille, l'ennemi de la violence, surtout — peut-être à cause des verres — et se réclamant toujours de saint Magloire, il constitua à lui tout seul un parti d'anarchiste tempéré, de catholique anticlérical, de militariste pacifiste, ce qui lui permettait de vociférer comme devant

et d'attaquer tout le monde sans être d'accord avec personne.

Il parlait à propos de bottes de la transmigration des âmes, — qu'il comparait à du vin qu'on décante de bouteille en bouteille, — et il s'en remettait sagement aux siècles à venir pour l'aplanissement des conflits sociaux. Son admiration pour l'Évangéliste était telle qu'il décida finalement de placer le café sous son vocable. Il se fit livrer des pots de peinture, de quoi refaire l'enseigne, grimpa lui-même à l'échelle et peignit en lettres énormes:

A SAINT MAGLOIRE

Puis, au-dessous, un peu moins gros :

Samedi et dimanche, grand bal.

Ce rapprochement saugrenu fit un peu rire les premiers jours, mais Milot demeura très digne et, quand Magloire Dubourg fut de retour à Barlincourt, après les émeutes de janvier, il alla lui rendre cérémonieusement visite, ses deux croix épinglées au veston, pour lui demander l'autorisation de garder son nom sur la boutique.

La population avait été apitoyée de retrouver en quelques mois saint Magloire si cassé, si vieilli ; mais les ouvriers d'Aubernon le regardaient d'un mauvais œil.

— Comment ça se fait-il qu'on a arrêté des centaines de gars, qui vont passer en Cour d'assises, et que lui, qui a tout machiné, on ne lui a rien fait ? C'est qu'il était de mèche...

Ils ne faisaient que répéter ce qu'imprimaient tous les journaux, et le gouvernement, en décidant

de ne pas poursuivre l'Évangéliste, savait bien qu'il allait du coup ruiner sa popularité. Emprisonné, il serait devenu un martyr; laissé en liberté, ce n'était plus qu'un traître.

Le premier jour, M. Aubernon s'était inquiété de ce retour; mais il avait vite compris que l'Africain n'était plus à craindre.

— Ce coup-ci, mes lascars sont bien dressés, confiait-il à M. Quatrepomme. Je vais les reprendre peu à peu, sans me presser; la vache enragée leur aura fait du bien. Pour commencer, je supprime la semaine anglaise et je rétablis le travail aux pièces.

Les seuls ennuis de l'usinier lui venaient à présent de Milot. Ne dépendant plus de personne, le mutilé se vengeait de son renvoi et, soutenu par tous les ouvriers, sa clientèle, il avait entrepris contre son ancien patron une guerre à mort. Lorsque M. Aubernon le rencontrait, il détournait vite les yeux, pour ne pas voir les grimaces expressives de Milot et ignorer les injures qu'il grommelait.

Tous les soirs, au comptoir, l'ancien Ledeau racontait la vie privée des Aubernon, tout ce que lui avaient autrefois appris les bonnes, tout ce qu'il avait surpris lui-même, et il en ajoutait encore, pour que cela fasse mieux.

Il expliquait à ceux qui ne le savaient pas comment, en 1915, M. Aubernon avait commencé à s'enrichir en fabriquant pour l'armée d'Orient des hangars si branlants que le moindre coup de vent les culbutait et comment, en 1920, il avait déposé son bilan, pour ne pas payer l'impôt sur les bénéfices de guerre.

Du suicide de la petite Yvonne, il tira tout un roman dont M. François Dubourg eût été jaloux et qui obtint, devant l'auditoire de l'apéritif, un succès flatteur.

— C'est un assassinat! clamait-il. Tant que je serai vivant, ils n'oublieront pas la petite môme qu'ils ont fait tuer. Tous les jours, je trouverai un nouveau truc pour les empoisonner, et, s'ils ne crèvent pas de remords, eh bien, je veux les faire crever de rage...

C'est ce qui lui avait donné l'idée du tableau noir. Un matin, sans avoir prévenu personne, il accrocha à sa devanture une sorte de grand tableau d'école où il avait écrit à la peinture blanche :

« Petit Louis a été condamné à mort, mais il y en a d'autres qui ont des crimes sur la conscience et qui ne sont pas en prison. Patience! »

Les ouvriers descendant à l'atelier s'attroupèrent pour lire le placard ; dès midi, tout Barlincourt avait défilé devant, et l'ouvrier Mathieu, mi-servile, mi-narquois, alla rapporter la chose à M. Aubernon.

Le lendemain, l'inscription était changée, variation sur le même thème : il y était question de fils à papa qui séduisent et font mourir les jeunes filles honnêtes. Et chaque jour, grisé par son succès, Milot trouvait quelque chose de nouveau, traînant dans la boue le père, la mère et le fils, mais en se gardant bien de jamais les nommer.

L'usinier fut bientôt au comble de l'exaspération, sans défense contre cette campagne sournoise et lancinante. Son avocat consulté ne conseillait pas un procès, difficile à soutenir, faute d'attaques directes, mais plutôt une simple démarche, une pression officielle que le maire était tout désigné pour exercer. Malheureusement, M. Quatrepomme se récusa immédiatement, tout en assurant M. Aubernon de son entier dévouement. Maintenant que Milot était marchand de vins, il devenait un grand électeur, et le maire ne se souciait pas de l'avoir contre lui. Alors, ruminant d'incertaines revanches,

M. Aubernon ne dit plus rien : il feignit de tout ignorer. Mais, tous les jours, quand son auto passait devant le café, enfoncé dans le coin de sa voiture, il déchiffrait d'un regard deux ou trois mots sur le tableau noir, ou bien il découvrait un bonhomme ridicule, grossièrement dessiné, dans lequel il se reconnaissait tout de suite, large comme un tonneau et coiffé d'un chapeau trop petit. Au-dessous, pour aider l'identification, l'ancien bedeau avait écrit : « Moitié de failli et père d'assassin ».

— Tu finiras par nous faire arrêter, disait la fille Dumarchey, tremblante.

Mais l'ancien bedeau narguait le danger.

— Ne t'en fais pas, mon microbe. Il ne bougera pas. Il est à moi comme la peau est au saucisson...

Il se sentait devenir un des maîtres du pays, et, pris journellement pour arbitre par les clients qu'un litige séparait, il rendait la justice devant son graphophone comme saint Louis sous son chêne.

Lui seul avait accès auprès de saint Magloire, qui ne voyait personne. Devant l'Africain, il perdait toute sa faconde, il l'écoutait respectueusement, il se sentait devant un être d'un autre rang. Il ne suivait pas toujours le saint dans ses raisonnements vastes et décousus, mais il comprenait des bribes, et, quand il sortait du Logis du Roy, encore étourdi, il lui semblait stupéfiant que les hommes pussent se satisfaire de tant d'abjections quand il eût été si facile de faire un Eden de ce monde injuste.

Toute propriété lui paraissait un crime, — à l'exception de son café — et le soir, encore tout échauffé, il proclamait l'avènement de la bonté, l'amour universel, traitant de « têtes de lard » et de « mal couvés » ceux qui n'étaient pas de son avis.

Adèle aussi vint plusieurs fois voir l'Évangéliste. Alors que ses maîtres avaient désavoué leur parent, elle lui conservait sa vénération instinctive du premier soir, et, assise avec Milot près de l'Africain, tous deux captivés, ayant retrouvé leurs cœurs crédules d'enfants, ils écoutaient monter des mots heureux, comme des ramiers sur un ciel de printemps.

La bonne n'avait plus que le saint à qui parler de son Louis, et, malgré tout, elle espérait qu'il ferait quelque chose pour lui sauver la vie.

Un jour, elle lui fit lire une lettre que le condamné lui avait envoyée. Petit Louis la terminait en disant « à bientôt », et Adèle sanglota, tombée à genoux devant l'Évangéliste.

*
* *

Couché sur le dos, les yeux ouverts, Petit Louis rêvait à la Guyane. C'était beau comme un Paradis. Le jour où son défenseur était venu lui apprendre que la Cour de Cassation avait rejeté son pourvoi, il avait eu comme une crise d'hébétude, sa tête roulant sur ses épaules, le regard vitreux, et il fallut attendre qu'il revînt à lui pour lui faire signer son recours en grâce. Après, il s'était endormi, assommé, mais lorsqu'il avait rouvert les yeux, au petit jour, sa terreur s'était dissipée, comme une fatigue. Peut-on croire qu'on va mourir quand on sent son cœur battre à grands coups et que ce désir ardent de vivre vous gonfle la poitrine et vous tend les muscles... Couper ça ?... Non, c'est impossible, on n'y croit pas.

Maintenant, il ne lui restait qu'un espoir, le bagne, mais il s'y raccrochait avec une farouche

confiance. C'était un bonheur ensoleillé qu'il entrevoyait tout au loin, au bout d'un tunnel noir. Un ciel toujours bleu, des femmes demi-nues et des fleuves immenses par où l'on s'évade... Parfois, il s'assoupissait, et se voyait dans son rêve, les jambes liées, les poings derrière le dos, courant à petits sauts vers ce jardin tropical où des hommes en blanc lui faisaient signe. Le tunnel franchi, il était sauvé ; mais, derrière lui, il entendait courir ; ils étaient toute une bande, des gardiens, le juge, Deibler, M. Aubernon. « Hardi! » lui criait-on du bout. Alors, la sueur aux tempes, il sautait plus vite, il voulait courir malgré ses entraves, et brusquement, les pieds pris, il tombait tout d'une pièce, la tête en avant...

Cela le réveillait en sursaut. Il se retournait sur son lit et, accoudé, il regardait le ciel prisonnier derrière les barreaux. Ce que ça serait bon d'être dehors !... Il songeait à Barlincourt, aux chaudes flâneries dans le bois Noisettes. Il pensait aussi aux copains de Paris ; on devait souvent parler de lui, avec les femmes, dans les petits bars et il en éprouvait un naïf orgueil. Il les voyait autour du marbre, leurs verres remplis à ras. Cela lui mouillait la bouche d'envie. Non, il n'avait pas su profiter de la vie. Ah ! si c'était à refaire, ce qu'il s'amuserait !...

Il s'était habitué à cette vie de prison. Cela lui semblait même moins pénible que les autres fois, parce qu'il n'était pas obligé de travailler; il mangeait, il fumait, il jouait souvent aux cartes avec ses deux gardiens : il était presque heureux. Le lundi il respirait avidement l'air libre du dimanche, sur leur tunique. Il y pensait ensuite toute la semaine.

Il écoutait les cloches se répéter l'heure : l'hôtel de ville, la cathédrale, la préfecture... Au préau, en faisant la promenade, il apercevait souvent un

détenu qui faisait la corvée, toujours le même, et il lui adressait un petit bonjour, en clignant les yeux. Dans son esprit, c'était devenu un ami, et il était ennuyé quand il ne l'avait pas vu.

Un soir que, couché sur son lit, il écoutait la pluie picorer sur le toit d'ardoise, un de ses gardiens lui avait demandé :

— Qu'est-ce que tu voudrais, qui te fasse bien plaisir ?

Petit Louis regardait dans le vague, engourdi, ne pensant à rien.

— Je voudrais que ça dure toujours comme ça, avait-il répondu, la tête dans ses mains.

L'autre, un gros alcoolique à la moustache grisonnante, avait haussé les épaules :

— Tu sais bien que ça n'est pas possible. Il faut te faire une raison...

Ce gardien-là, Louis ne l'aimait pas. Il n'était pas mauvais, mais, depuis trente ans qu'il traînait les prisons, il était arrivé à n'être plus un homme, mais quelque chose d'insensible et de stupide, comme les verrous qu'il poussait. Il aurait pu prendre sa retraite, seulement, comme il était célibataire, il avait peur de cette vie déserte dont aucun règlement ne partagerait les heures, et il préférait la prison où il avait ses habitudes. Toute la journée, il grognait contre le métier, tellement imbibé d'alcool qu'il était ivre dès le premier verre, et il s'en prenait tout de suite aux prisonniers qu'il regardait comme ses tyrans.

— Quand je pense que sans ces salauds-là on pourrait être chez soi, l'entendait-on brailler dans les couloirs.

Il oubliait que son « chez lui », c'était une cellule comme les leurs, avec les mêmes barreaux. Après la soupe du soir, quand ils faisaient la manille, tous

les trois, avec Louis, il s'attendrissait sur son propre sort.

— Dans le fond, larmoyait-il, c'est nous autres les prisonniers... Eux, quand ils ont fini leur peine, ils s'en vont, ils sont libres, tandis que nous, on y reste, c'est toute notre vie qu'il faut passer dans leur sale turne.

Il se tournait vers Louis et le regardait de son œil trouble, dodelinant de la tête.

— Les seuls que je plaigne le plus, c'est ceux comme toi, les guillotinés. Ça, c'est pénible...

Et il lui passait le paquet de cartes.

— Allons, à toi de faire...

Ces allusions-là séchaient subitement la bouche du Petit Louis, et sa gorge se contractait. Mais il sentait se poser sur lui le regard apitoyé de l'autre gardien, et, volontaire, pour crâner, il se mettait à siffloter en battant le jeu.

— Et une belle retourne... A toi la jouerie...

Deux fois, sa tante était venue le voir, et ces soirs-là on avait bu un coup de rhum, que l'ancien entrait en fraude.

— Elle est affranchie, la vieille, sans en avoir l'air, grasseyait l'assassin. Elle m'a glissé le billet en douce, le chef n'en a seulement rien vu...

— Elle pleurait, hein? demandait le nouveau gardien.

Louis haussait les épaules:

— Ah! les femmes, vous savez!...

Il avait été plutôt honteux lorsque la vieille bonne, en larmes, hoquetante, lui avait pris les mains à travers la grille, pour les embrasser. Ses mains qui avaient tué... Mais la nuit, tout seul, tourné contre la muraille, il s'était mis à trembler.

— Pourquoi pleurait-elle tant que cela? Est-ce qu'elle savait que c'était la fin?

Et épouvanté, ne pouvant pas s'endormir, il guettait dans la nuit muette le lourd cahot de la voiture, le murmure de la foule et le marteau des aides.

Quand la ville s'était animée, qu'un rayon de jour avait grandi dans sa cellule, puis que le gardien était entré — seul — son cœur pris aux tenailles avait éclaté et, pour la première fois, plié en deux, la tête sur son dur polochon, il avait pleuré d'énervement et de rage.

Malgré tout, il ne croyait pas qu'il allait mourir. Il ne pensait même pas à son recours en grâce : c'était en saint Magloire qu'il avait confiance. Il ne savait pas comment il s'y prendrait, mais il ne le laisserait pas tuer, il en était sûr.

Souvent il parlait de lui avec ses gardiens; il parlait aussi de ses anciens patrons, de Mlle Yvonne.

— C'est drôle qu'avec toutes ces relations tu aies fait un coup pareil, marmonnait l'alcoolique.

Ensuite, revenant à son idée fixe, il comparait la vie des prisonniers à celle des gardiens.

— Pour plus tard, expliquait-il à Louis, on nous promet le chauffage au calorifère. Ça vaudra mieux pour tout le monde, même pour vous autres.

Puis tout de suite il corrigeait.

— C'est vrai que toi tu t'en fous... T'auras plus ni froid ni chaud...

Petit Louis se touchait le cou, d'un mouvement machinal, et il sentait un tic lui retrousser la lèvre. Le gardien ne disait pas ces choses-là par méchanceté : cela lui paraissait tout naturel, et il se fâchait quand le plus jeune lui disait de se taire.

Un soir qu'il avait trop bu, titubant dans ses souvenirs, il se mit à raconter la dernière exécution capitale à laquelle il avait assisté. Il était lour-

dement accoudé sous la lampe, et la visière de son képi le masquait d'ombre.

— Presque une affaire comme la tienne, racontait-il d'une voix molle. Seulement, c'était un vieux qu'il avait tué au lieu d'une vieille... Tu ne peux pas savoir ce qu'il a été courageux!...

Le cou tendu, la bouche pincée, les joues encore plus blêmes, Petit Louis écoutait.

— Ce qu'il y a de dégoûtant, continuait l'ivrogne, c'est quand ils rejettent la tête avec le corps: ils vident ça comme une hotte, dans le grand panier, et on voit cette drôle de figure coupée, avec les paupières qui battent...

Le second gardien l'interrompit, le ton brutal:

— Allez, tais-toi, c'est pas des choses à raconter devant lui.

Mais l'ancien s'obstina:

— Pourquoi ça?... C'est comme qui dirait de la science, des choses qui instruisent. Pas vrai, petit gars, que tu veux bien que je te raconte?

Les lèvres blanches de Louis murmurèrent un « oui » rauque, et il secoua la tête.

— Naturellement, il vaut mieux qu'il sache, reprit le vieux. Eh bien ce qui m'a fait le plus, c'est en le menant au cimetière... J'étais assis sur le siège, à côté du cocher; alors, derrière nous, on entendait que ça gigotait encore, comme s'il avait donné des coups de pied dans son panier...

Au même instant, d'un réflexe, la jambe de Louis se détendit, et il cogna un grand coup dans la table. Il était livide, les pupilles étrangement dilatées dans ses yeux fixes. Il essayait d'arracher un mot à sa gorge.

— Allez, ça va bien, ordonna l'autre gardien à son camarade, en se levant, tout pâle... Va te coucher. T'es même trop soûl pour jouer aux cartes.

*
* *

Petit Louis venait de se coucher; les deux gardiens, ce soir-là, étaient restés dans sa cellule, et ils le regardaient dormir avec une sorte de malaise. Cela les troublait, l'idée que le lendemain, dans quelques heures, ça serait fini. On replierait la paillasse, on repousserait, d'un coup de balai, quelques touffes de cheveux et un lambeau de chemise, on verrait un dos blanc s'éloigner dans le couloir à petits pas... Oh! comme il est court, tout d'un coup, ce couloir qui mène à la rue...

— Je ne sais pas si c'est le changement de temps, mais j'ai des frissons, murmura le plus jeune.

L'ancien réfléchissait.

— Tu remarqueras, dit-il à son camarade, sitôt le couperet tombé, quand ça fait «chhu», il y a toujours la moitié des gens qui portent la main à leur cou, c'est plus fort qu'eux.

L'autre, se sentant les jambes lâches, voulait se donner du courage

— Dans le fond, hein, c'était une sale petite frappe... Cinq condamnations à son âge. Et cette pauvre vieille saignée à propos de rien.

Mais l'alcoolique ne l'écoutait pas. Il tâtait un tricot de grosse laine que Louis avait jeté sur la table en se déshabillant.

— J'ai bien envie de le mettre de côté pour moi, qu'est-ce que tu en penses?

Ils s'assirent tous les deux sur leurs escabeaux. On entendit sonner onze heures à tous les clochers, et le nouveau gardien eut peur que le condamné ne s'éveillât.

— S'il allait se douter que c'est pour cette nuit

et nous questionner, dit-il tout bas. Qu'est-ce qu'on lui dirait?

L'ancien bourrait sa pipe.

— Peuh! Un peu plus tôt, un peu plus tard... J'en ai connu que ça n'aurait pas empêché de se rendormir. Tiens, il y en avait un, à Melun...

— Ne parle pas si fort...

Ils s'étaient rapprochés. L'étoile jonquille de leur képi faisait une petite tache de lumière. Petit Louis ronflait...

Ils bavardaient encore quand ils entendirent marcher dans le couloir. D'un coup de pouce mouillé, le vieux étouffa sa pipe et la mit dans sa poche. Ils se levèrent.

Le gardien chef poussa la porte et, s'effaçant, laissa entrer quelqu'un.

Tout de suite, ils reconnurent Magloire Dubourg. Le saint s'était découvert et, sans rien dire, il regarda un long moment le condamné qui ne s'était pas réveillé.

Puis il se tourna vers le procureur de la République, qui l'avait conduit, et lui dit à mi-voix :

— Je vous remercie, monsieur.

Le fonctionnaire eut un geste pour exprimer qu'il n'y était pour rien :

— Dès l'instant que vous aviez l'autorisation... Alors, je vous laisse avec les gardiens. Nous reviendrons pour le réveil, à cinq heures.

Ce fut le claquement de la porte, en se refermant, qui réveilla Petit Louis.

Il sursauta, regarda, hébété, puis un sourire d'enfant allongea ses lèvres. Il devait croire à une apparition...

— Ah! vous êtes venu me voir! fit-il en se levant d'un bond, rouge de plaisir. Je me l'étais toujours

dit... Avec vous, je n'ai jamais eu peur, j'étais tranquille...

Le saint lui tendit les bras.

— Tu avais raison, mon enfant.

Petit Louis s'élança vers lui, puis il s'arrêta net. Son visage, subitement, s'était décomposé. Il était livide avec deux grands cernes bleus, et ses yeux épouvantés restaient fixes, rivés comme deux clous qu'on aurait plantés. Il ne demandait rien; c'était son regard qui avait tout compris. Un rayon de l'âme qui découvre l'invisible...

Le saint franchit alors le pas que Petit Louis allait faire et referma les bras sur son torse grelottant.

— Mon pauvre enfant!...

Le condamné ne pleurait pas; une larme n'aurait pas pu jaillir de sa chair contractée. Il tremblait, saisi d'un froid brutal, ses dents claquaient, ses jambes faiblissaient sous lui, et si le saint ne l'avait pas soutenu, il se serait écrasé.

— Il prend ça mal, chuchota le vieux gardien.

L'autre ne disait rien. Dans sa gorge serrée, il cherchait un peu de salive.

Petit Louis se détacha enfin de l'étreinte du saint et se laissa tomber sur son lit. Il avait le hoquet, il fallut le faire boire. Enfin il parut se calmer, et sa première parole fut :

— Je n'aurais pas cru...

Magloire Dubourg s'était rapproché de lui :

— La vie fut-elle si bonne pour toi que tu la regrettes ainsi? lui dit-il en se penchant.

Louis revit son enfance, l'Assistance, la ferme, les coups, le Paris bruyant des hauts quartiers, la misère, la prison encore...

— Eh bien, oui, je la regrette, grogna-t-il d'un ton farouche. J'avais le droit de vivre comme les autres, et c'était bon tout de même.

Le saint s'était assis à son côté.

— Mais es-tu sûr que tu ne vivras plus? lui demanda-t-il doucement, de cette même voix qu'il avait autrefois au soleil, parmi ses abeilles bourdonnantes.

Le condamné le dévisageait, ne comprenant pas.

Le vieillard le serra contre lui.

— Écoute-moi, ne tremble pas, lui dit-il d'une voix passionnée, sois heureux, au contraire. Plus qu'une nuit et tu t'évades... Plus qu'une nuit et tu cesseras d'être cette bête traquée que tu fus depuis l'enfance; tu ne porteras plus le poids de ton crime, tu seras déchargé des vices que tu traînes; on ne lira plus ton destin sur ton front, et tu t'envoleras, libre enfin, pour revivre dans un corps meilleur des jours que tu peux faire heureux. C'est une aurore nouvelle qui va se lever pour toi dans la fenêtre étroite de l'échafaud... Sois joyeux et remercie Dieu, mon enfant : plus qu'une nuit...

Le visage crispé de l'assassin se détendait lentement; il ne comprenait pas encore, mais son cœur écoutait. Bouche déclose, l'air attentif, on eût dit qu'il guettait une pioche crevant le mur de sa prison.

— Mais, tout de même, répéta-t-il, ça ne sert à rien qu'on me tue...

— Ils ne te tuent pas, ils te délivrent... Un geste des hommes ne peut pas détruire une créature de Dieu...

Cent souvenirs tombèrent dans le cerveau obscur du condamné. Cette phrase il l'avait déjà entendue à Barlincourt... Oui, saint Magloire disait qu'on ne meurt pas, qu'on vole d'une vie à l'autre, que les hommes sont pareils aux plantes qui meurent et renaissent éternellement depuis la première graine que Dieu jeta au vent...

Ses yeux s'accrochèrent au saint, éperdument. Autour de sa bouche tordue, une tache d'ictère, d'un jaune-safran, s'élargissait.

— Alors, haleta-t-il, vous croyez ça?... C'est vrai?...

Saint Magloire parut prendre le condamné dans son regard flamboyant :

— Je te le promets... Sur mon salut éternel, je te le jure...

La tête exsangue du condamné reprit ce balancement tragique qu'il avait eu en apprenant le rejet de son pourvoi.

— Dites-le-moi encore, murmura-t-il d'une voix étranglée... Promettez-moi... Encore...

L'Africain lui avait enfermé les deux mains dans les siennes, et sa voix aux accents émouvants prophétisait au moribond le cours éternel de la vie, le consolant retour.

— Ne les crois pas, ceux qui t'ont menacé de l'Enfer, Dieu n'est pas un bourreau... Ton crime, des millions d'hommes l'ont commis avec toi : tous ceux qui t'ont fait naître misérable et grandir parmi les coquins... Ne les crois pas ceux qui t'ont dit qu'on ne vivait qu'une fois et que Dieu nous jugeait sur cette unique épreuve... Ce hasardeux passage du berceau à la tombe, le Destin en est plus responsable que nous, lui qui nous fait naître croyant ou infidèle, riche ou pauvre, généreux ou jaloux... Espère, mon garçon : tu revivras... Aucune arme ne peut l'atteindre, aucun fer le trancher, le souffle divin que tu portes en toi... Les morts ne sont pas morts...

— Encore... Encore... suppliait Louis, comme un enfant peureux qui veut être bercé.

Les mains du vieillard s'étaient mises à trembler sur les épaules du condamné.

— Ferme les yeux, la mort magnanime s'approche... Tu vas rejoindre les âmes qui flottent autour de nous, se plaignent dans le vent, bruissent dans les feuilles et rôdent, certains soirs, dans les maisons silencieuses où l'on rêve... Puis l'un après l'autre, les liens retenant à la terre ton âme voltigeante vont se rompre... Plus que deux souvenirs... Plus qu'un, fil de la Vierge que le vent balance... Enfin plus rien, l'oubli, le grand repos dans les sphères célestes... Et soudainement, l'ombre se déchire, c'est la résurrection, c'est l'éternel miracle...

Brusquement, Petit Louis eut un haut le corps. Un bruit sinistre, dans la rue. Une voiture qu'on déchargeait... Tout de suite, il comprit. Il avait rentré la tête dans les épaules, et il regardait le saint avec de grands yeux épouvantés, la bouche crispée par une grimace qui lui plissait la joue. Il essaya de se soulever, mais il n'eut pas la force, et il se blottit contre Magloire Dubourg, faisant un bruit burlesque avec ses lèvres qui claquaient. Lui appuyant à peine sur l'épaule, le saint le fit mettre à genoux, puis il s'agenouilla près de lui.

— Parle à Dieu, lui dit-il.

Un trouble mystérieux envahit les gardiens, l'attente de quelque chose... Ils regardaient, mais avec un nuage devant les yeux, le cœur serré, frissonnant sous un picotement qui leur glaçait les reins. Les bruits du dehors ne leur parvenaient plus.

Magloire Dubourg s'était un peu renversé, le visage levé vers le ciel et les bras étendus. On n'y voyait plus guère dans la cellule. Alors, il leur sembla qu'une lumière imprécise apparaissait autour de la tête blanche, que tout périssait dans

l'ombre et qu'il ne restait plus rien que ce visage radieux, dans un halo doré.

Puis, en même temps, attirés, comme sur un ordre, ils regardèrent ses mains. Cette fois, ils sursautèrent, blêmis, les genoux tremblants... Là, au milieu de ses paumes nues, ils venaient de voir se creuser deux marques rouges, deux trous sanglants, deux traces de clous. Les Stigmates... Et quand il relevèrent les yeux vers son visage, ils virent, sur son front, perler des gouttes rouges : la sueur de sang...

Ils ne respiraient plus, oppressés. Ils n'osaient pas se regarder. D'une main froide, ils ôtèrent leur képi, et, soumis, ils ployèrent la nuque. Le frisson qui les agitait faisait aussi tout vaciller dans leur tête creuse; il ne subsistait pas une idée, rien. Pourtant, miraculeusement, leurs prières d'enfants leur revinrent à l'esprit, intactes, et leurs mots se joignirent à ceux de l'homme dont l'agonie venait de commencer.

«... J'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute!... »

Devant la prison, on entendait les valets planter les montants.

* * *

Elle est d'un rouge sombre, plutôt lie de vin. Le couperet, là-haut, se voit à peine, comme un croc d'acier planté dans une lourde boîte. Un des aides, portant sa lanterne à bout de bras, éclaire l'échafaud, pièce à pièce. La lumière monte, descend, court sur le mur, se perd dans la nuit...

Tout près, au carrefour, on entend grouiller la foule. Sous la voûte obscure de la prison, des points

de cigarettes s'avivent et s'effacent; il y a déjà du monde. On n'ose pas parler fort, on chuchote.

Les aides, indifférents, calent une planche à grands coups de maillet. Un sifflote : un petit, au torse d'assommeur. Tout le monde pense :

— Ils font trop de bruit, *il* va entendre ...

Mais personne n'ose le dire, on a honte. Il a tué, n'est-ce pas ?...

Des ombres vont et viennent, furtives, puis s'arrêtent, s'attroupent. On s'approche, pour mieux voir, on la tâte des yeux. On dirait qu'elle attire. On l'imaginait massive, très large, prenant du ciel entre ses bras ; non : elle est étroite, au contraire, mesquine...

Un aide répand de la sciure; comme un garçon de café, le matin, à l'heure du balayage. Tout est prêt.

L'exécuteur vient d'arriver. Il est en chapeau melon et porte un long pardessus gris, fripé par le voyage. Une figure d'employé obséquieux, avec ses yeux qui fuient et sa petite barbiche. Il prend un air bonasse et affligé.

— Nous ne sommes pas au bout, soupire-t-il. Les mœurs se sont terriblement relâchées depuis la guerre. Il faudra d'autres exemples...

Il paraît qu'on lui paye quatre cents francs par tête...

Déjà il fait moins sombre. Les étoiles fondent. On distingue les groupes qui stationnent et la file des soldats. Des agents commencent à faire circuler ; les badauds louvoient, s'éloignent, reviennent. Ils ont passé la nuit pour voir couper un homme, un homme vivant... La plupart, cependant, se sentent écœurés ; l'angoisse leur creuse les orbites.

L'heure doit approcher. Voici le préfet, le procureur, des gens de Paris...

— Non, monsieur, vous ne resterez pas, c'est formellement interdit, vous le savez bien...

C'est un reporter photographe que le commissaire éloigne. Parmi les journalistes, le vieux Bellières pérore. C'est sa quatre-vingt-douzième exécution; il raconte ses souvenirs : Caserio, la bande Pollet, à Béthune, et sa fameuse aventure en Corse, où il dut commander lui-même le service d'ordre, le sous-préfet n'ayant pas l'habitude et le procureur s'étant évanoui. Les gens s'amusent, on se force à rire.

Oh! l'aumônier... Tout le monde s'est tu. Derrière le prêtre, on a refermé la porte. Maintenant, elle ne s'ouvrira plus que pour l'autre.

Le bruit commence à se répandre que saint Magloire a pu passer la dernière nuit avec le meurtrier, mais on n'y croit pas. On questionne, on discute...

Cinq heures sonnent. Au-dessus des maisons, le ciel s'adoucit. A ce moment, on ne sait où, sur une branche ou au bord d'un toit, un oiseau s'est mis à chanter. Un petit ramage qui s'éveille, d'abord... Il doit gazouiller en s'ébrouant, petite boule ébouriffée, puis, quand il a trouvé sa place, la gorge gonflée, il prélude par des trilles aigus, et le voici qui chante, éperdument, éveillant les nids qui frissonnent.

Tous les yeux le cherchent. Où est-il ? Il faut le chasser, lui jeter des pierres. Elles font mal ces roulades amoureuses dans le demi-jour honteux. Cela serre le cœur, cette joie qui délire... Ah! enfin, il se tait... Aurait-il deviné ? On ouvre la porte...

Le saint, dans le couloir, avait pris le gamin dans son bras pour l'aider à marcher. Par instants, il le soulevait presque.

Louis se laissait aller. Il avait un visage tranquille, des yeux très doux. La tête penchée, il demandait, d'un souffle :

— C'est vrai, hein, vous êtes sûr ?

Et le saint, ardemment :

— Devant Dieu, je te le jure... C'est pour toi que le jour se lève. La nuit de ta pauvre vie touche à sa fin. Tous leurs gardes n'y peuvent rien; c'est fini : tu t'évades...

Le couloir étroit les serrait entre ses deux murs. Derrière leurs portes, les prisonniers, le cœur battant, devaient écouter ce bruit de pas mêlés ; on songe aux maisons en deuil, quand on descend le corps. Au bout, l'aube attendait, frileuse.

En haut du perron, Magloire fit passer le petit devant lui ; l'aumônier les précédait, levant son crucifix, et Louis le cherchait des lèvres. Encaissé comme un puits, le petit jardin était couleur de cendre, mais le long de l'allée une lanterne étendait son tapis tremblotant. Sous la voûte, on ne distinguait plus rien : une cave noire, où des ombres se cachaient.

La lourde barre de la porte s'abattit, avec un bruit de ferraille; les vantaux s'écartèrent lentement, et le petit jour parut, un trait mince, d'abord. Puis la bande livide s'élargit et un tableau saisissant s'encadra dans le porche : des hommes qui grelottaient, le col relevé, tête nue. Pas un bruit. Au loin, sur le pavé, le sabot impatient d'un cheval. Une grande attente épouvantée, sous le ciel gris.

Défaillant, Petit Louis s'était arrêté, les jambes fauchées.

Il pesa plus lourdement dans les bras de Magloire Dubourg.

— C'est vrai, hein, vous êtes sûr ?

Le saint l'embrassa et le poussa devant lui.

— Dieu t'a déjà pardonné. Tu vas revivre. Sois bon et sois heureux...

Tournant à gauche, le condamné vit tout de suite la machine. Pas de large esplanade. Un air d'intimité abjecte, des gens serrés autour, près des éclaboussures. Et contre le montant, un homme isolé, la main haute...

Soudain, dans ce grand calme, un cri effrayant passa :

— Louis ! mon petit homme !

Tout là-bas, perdue dans la foule, Julie venait d'appeler, avertie par ce brusque silence. Un frisson d'horreur râpa les dos. Le condamné avait entendu, on lui vit faire une grimace.

Alors, ayant peur de faiblir, ne voulant pas s'éveiller des promesses du saint, il s'arracha de ses bras et, l'œil fou, les dents serrées, il courut en trébuchant sur l'échafaud, par petits bonds, les pieds liés... Il voulait en finir, vite, sans penser, sans attendre. Il s'élança... L'aide trapu qui s'apprêtait à le pousser de ses deux poings massifs n'eut pas le temps de cogner : Louis s'était jeté tout seul sur la bascule, le coup tendu...

Une masse noire qui s'abat. On cligne des yeux... Ça y est...

Au bruit ignoble du couperet, un hurlement de femme a répondu, très loin, derrière les gendarmes. Du sang... On jette la tête dans le panier, vivante encore. Les aides se hâtent. Le cheval de la voiture s'ébroue, pattes raidies. Une grosse éponge essuie le couteau. Comme ils sont laids, tous, si affreusement, si humainement laids...

*
* *

Après l'exécution, Magloire Dubourg connut le mépris général. Pour les ouvriers de Barlincourt, l'autorisation, somme toute illégale, qu'on avait accordée au saint, était la preuve de ses accointances avec le gouvernement; quant aux boutiquiers, cet attachement à un assassin les mettait hors d'eux.

— Il n'a pas fait tant d'histoires pour la victime, s'égosillait Bégin, le boulanger.

M. François Dubourg lui-même s'était ressenti de la conduite de son frère: quand on avait présenté, dans les cinémas, le premier épisode de *Monsieur de Cambrelus* et projeté le portrait de l'auteur, ç'avait été un hourvari du diable, et le feuilletoniste, qui était dans la salle avec sa maîtresse, avait pâli sous ces bordées de sifflets. De son côté, Mme Dubourg recevait à chaque courrier des lettres de menaces, et elle se sentait surveillée par la police dès qu'elle faisait un pas dehors.

Dans les milieux politiques, on estimait que le président du Conseil avait été extrêmement habile, en donnant à saint Magloire cette permission compromettante. On rappelait le précédent de Marcelin Albert, l'agitateur des vignerons, déconsidéré pour avoir passé un quart d'heure dans le cabinet de Georges Clemenceau.

Les journaux avaient publié de nouvelles notes du docteur Blum, sur le cas de Julien Fortunat, dit le Grelotteux, qui avait été repris des mêmes crises épileptiques qu'autrefois, et dont la danse de Saint-Guy s'était plutôt aggravée, après une accalmie de quelques mois « uniquement imputable à un grand choc nerveux qu'aurait pu aussi bien produire un accident ou toute autre émotion violente ».

Le mendiant s'était réinstallé sur les marches de l'église, blême et tremblotant comme avant le miracle, mais il n'était plus indifférent, plié au mal comme naguère ; il avait connu des mois de vie normale, il avait vécu comme les autres, goûté le bonheur, — on lui prêtait même une maîtresse, une fille de ferme, — et à présent, c'était un supplice qu'il endurait ; il revoyait dans tous les gars qui passaient l'homme qu'il avait été, et torturé par les regrets, rongé par l'envie, il pleurait de rage, accroupi sous son porche.

Dès qu'il apercevait le saint, il se mettait à grogner, et Milot avait dû le mettre à la porte de son café. D'ailleurs, il dégoûtait la clientèle, avec sa bouche de travers et ses tremblements.

— Et puis, quand on mendie, jugeait raisonnablement le mutilé, c'est tout de même cherré d'aller vider sa sébille chez le bistrot.

Malgré la campagne convaincue de l'ancien bedeau et les bienfaits du saint qu'il rappelait sur son tableau noir, pour alterner avec les bordées d'injures destinées à M. Aubernon, tout le monde, à Barlincourt, avait renié l'Évangéliste. La grève que, sans le vouloir, il avait déchaînée, avait passé sur les ouvriers comme une catastrophe ; c'est seulement pour les riches que les plaies d'argent ne sont pas mortelles. La misère avait tout dégradé. Des filles, lasses de privations, étaient parties pour Paris, faire la noce. Des ménagères étaient à l'hôpital, les enfants dispersés dans des pensions et des ouvroirs. Les grévistes, qu'on n'avait pas tous rembauchés, étaient comme des chiens hargneux prêts à s'entre-déchirer, pour le plaisir de mordre.

Les jeunes gens, les fils de cultivateurs, se faisaient maintenant un jeu d'insulter l'Africain quand ils le rencontraient. Ils se lançaient des défis ;

à qui s'approcherait de plus près, comme le soir de la Saint-Jean ils se défient à franchir les feux de fagots. M. Quatrepomme voyait avec soulagement le calme renaître dans sa commune, mais il n'avait plus grande confiance dans le résultat des élections prochaines. Maintenant, il avait tous les socialistes à dos, mais il était aussi l'ennemi des cléricaux, qui lui avaient reproché de donner un gîte aux schismatiques, et il avait encore contre lui tous les industriels du canton, à cause d'Aubernon, et tous les anciens combattants, à cause de Milot.

— D'ailleurs, c'est bien simple, soupirait le maire, désolé, depuis que leur saint est venu prêcher la bonté ici, jamais on ne s'est tant détesté...

Magloire Dubourg, sentant cette hostilité, et averti par Milot qui ne lui cachait rien, se montrait le moins possible. Il ne recevait plus personne. Pourtant, certains jours, à la nuit tombante, on voyait un ecclésiastique descendre de voiture devant la villa: c'était le vicaire général qui venait parler au saint. L'Église, à présent, se louait de n'avoir rien brusqué. Tout s'arrangerait, avec le temps. Le grand vicaire répétait au vieillard qu'il devait reconnaître ses généreuses erreurs, fuir l'agitation et retourner docilement en Afrique, où sa présence pourrait faire tant de bien.

Le Père Labry vint également le voir.

Pour éviter des incidents, l'Évangéliste n'assistait plus qu'aux messes basses, agenouillé tout au fond de la nef, au banc des pauvres.

Un dimanche pourtant, il vint à la grand'messe. Toutes les dévotes, retournées à leur place, le dévisageaient méchamment, et quand le fils Pelé entra, flanqué de sa tante, tous deux en grand deuil, un murmure gronda. Agenouillé, la tête dans les mains, le saint n'entendait pas.

L'abbé Choisy, à qui ses fidèles avaient reproché sa pusillanimité, se réhabilita ce jour-là aux yeux de ses paroissiens. Jamais on ne l'avait vu si éloquent. Le visage enflammé, bégayant tant il avait d'ardeur, agitant les grandes ailes blanches de son surplis, il lançait l'anathème.

— Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui sont au dedans des loups ravissants, clamait-il en brandissant son livre.

Le fils Pelé s'était mis à braire, des femmes se mouchaient, prêtes à pleurer, et, si l'on avait été ailleurs qu'à l'église, les quelques paysans du banc d'œuvre auraient sûrement pris l'Africain au collet pour le jeter dehors.

L'office terminé, à la sortie, des gens massés autour du bénitier dévisageaient le grand vieillard. S'avançant de son pas pesant, il trempa ses doigts et les offrit, mouillés, à une femme qui le suivait. Celle-ci recula vite d'un pas, la bouche mauvaise, et cacha ses mains sous sa capeline.

— Hou! hou! cria devant eux une voix rauque.

C'était le Grelotteux qui se traînait, grimaçant ; et il avait lâché sa sébile pour tendre le poing.



Un soir, avant le dîner, — l'expulsé sur son accordéon jouait *Nina la Belle*, des primevères fleurissaient l'herbe courte et les bourgeons de mars éclataient sur les branches, — la grille claqua et Gérard parut dans l'allée.

Il eut un serrement de cœur, devant la maison. Les volets étaient restés fermés, comme le jour de l'enterrement ; il n'osa pas tourner la tête vers le

bâtiment des communs. Autrefois, tout le bonheur de la villa semblait courir au-devant de vous lorsqu'on poussait la porte : le rire d'Yvonne, l'appel des chiens, le parfum des corbeilles. Et, toujours, ce tintement gourmand de casseroles qui montait du sous-sol.

Là, sur la terrasse, Mme Dubourg était étendue sur sa chaise longue, trop paresseuse pour se lever. M. Dubourg paraissait à sa fenêtre, tout débraillé, et criait bonjour. Gérard pensa aussi à M. Van den Kris, et son regard durcit sous ses sourcils froncés.

Toute sa jeunesse heureuse tenait dans ce grand jardin. Les arbustes avaient grandi avec lui, chaque bosquet gardait un souvenir et, lorsqu'il tournait le petit sentier, sous les sapins, il étendait machinalement la main, sachant qu'une branche dépassait et vous fouettait le visage.

Bientôt le jardin allait refleurir ; les giroflées, sur les corbeilles, allaient poser leur mille papillons d'or ; les lilas offriraient leurs bouquets, et pourtant les volets ne claqueraient plus, au soleil du matin, quand d'un geste tranquille Étienne ratisserait l'allée.

Le puits sans eau, le mur bas du potager, les trois marches, la grande pelouse... Il revoyait tout cela, le jour des miracles, ce grouillement de foule, ces clameurs, les gamins grimpés dans les arbres, les malades sur leurs civières. Réunis dans le salon, ils regardaient ces milliers d'êtres haletants et leurs cœurs chaviraient d'orgueil.

Que restait-il de tout cela, la fièvre tombée ?...

Le jeune homme surmonta son émotion et entra dans la villa. Saint Magloire était assis, un livre sur les genoux.

— Bonjour, mon oncle...

Le vieillard regarda, les yeux clignotants.

— Tiens, c'est toi, Gérard... Bonjour, mon enfant.

Cette visite inattendue le surprenait. Il craignit un nouveau malheur.

— Rien de sérieux ne t'amène ? Tes parents vont bien ?

Gérard ne put contenir sa peine : un sanglot lui souleva la voix.

— Je crois, balbutia-t-il.

Puis, tout de suite, il se maîtrisa :

— Je ne les vois plus beaucoup... Père comme vous le savez, ne rentrait presque plus chez nous, et maman était si malheureuse que depuis quelque temps...

Sa voix se remettait à trembler.

— Elle vit aussi de son côté, acheva-t-il, en mâchonnant les mots.

Il se raidissait, très pâle, et sentant grossir deux larmes, il battait vite des paupières, la tête tournée. Toute sa douleur contenue lui montait à la gorge ; mais il résistait, orgueilleux. Pour ce qu'il voulait faire, il fallait être un homme. Il ne put pas. Une convulsion le secoua, son cœur éclata, d'un sanglot, et n'en pouvant plus, il s'effondra sur un fauteuil en pleurant.

— Ah ! nous étions si heureux, avant vous ! gémissait-il, suffoquant de larmes, vous ne pouvez pas savoir comme nous étions heureux. Maintenant, c'est fini, plus jamais... Tenez, j'aurais dû comprendre que vous apportiez le malheur, le jour même de votre arrivée... Père avait défendu à Yvonne de rire devant vous, on n'avait pas le droit de s'amuser devant un saint... Eh bien, vous pouvez être content, elle n'a plus jamais ri, ma pauvre sœurette, elle ne rira plus jamais...

Le vieillard, apitoyé, s'était rapproché du jeune

homme et cherchait à lui prendre la tête entre ses bonnes mains ; mais Gérard se débattait, honteux de sa faiblesse, et il se releva, les joues encore baignées de larmes.

— Laissez-moi, dit-il rudement. Je ne vous demande pas de me consoler. Si vous ne nous aviez pas fait tant de mal, je ne pleurerais pas aujourd'hui. Je n'avais jamais pleuré, avant de vous connaître; c'était la maison du bonheur, ici. Il a fallu que vous veniez pour tout détruire... C'est votre faute si les Aubernon n'ont plus voulu que leur fils fréquente Yvonne, c'est votre faute si ma sœur s'est tuée, c'est votre faute si père s'est mis à se mal conduire, c'est votre faute si maman est partie, c'est votre faute si la mère Pelé est morte, si tout le pays a traîné des mois de misère, si des ouvriers sont encore en prison, tout cela c'est à cause de vous, et c'est encore votre faute si tout à l'heure je vais nous venger des Aubernon, si je vais risquer le bagne...

Magloire sursauta et prit Gérard par les épaules.

— Que veux-tu faire ? lui demanda-t-il avec angoisse. Tu ne vas pas commettre une folie.

Le jeune homme se dégagea et regarda son oncle, l'air résolu.

— Oh! non, pas une folie, au contraire... Et ça sera joli, allez, pour le neveu d'un saint... Mais moi je n'en suis pas un, de saint, vous entendez. Je veux nous venger tous. Avez-vous fait quelque chose, vous qui êtes si juste, pour que les Aubernon soient punis? Non. Vous pardonnez aux crapules. Eh bien, moi, je ne pardonne pas... Et puisque toute ma vie est par terre, je me vengerai au moins avant...

Le saint voulut le retenir, mais Gérard l'évita et ouvrit la porte :

— Adieu, mon oncle, lui cria-t-il au bas du perron. Il n'y a plus de famille Dubourg.

Déjà il courait dans l'allée. Le ciel saignait derrière les arbres. Un vent aigre sifflait.

— Gérard! appela le vieillard, par deux fois.

Le jeune homme ne se retourna même pas. On entendit se refermer la grille... Il était parti.

Quand Étienne vint apporter le dîner, il aperçut le saint agenouillé dans un coin de la pièce, la tête sur un fauteuil. Il faisait nuit noire.

Le jardinier alluma la lampe. Il remua les assiettes, il toussa. Le saint ne bougeait toujours pas. Étienne, ordinairement, se retirait sans rien dire, sachant qu'il était impossible d'arracher le saint à ses méditations; mais, depuis quelques jours, saint Magloire était si abattu, si faible, qu'il eut pitié.

— Vous devriez bien manger votre soupe pendant qu'elle est chaude, dit-il... Dommage que M. Gérard ne soit pas resté à dîner avec vous, ça vous aurait donné de l'appétit.

L'Africain se releva.

— Vous l'avez vu? demanda-t-il, il vous a parlé?

Le père Étienne secoua la tête.

— Hé oui... Il avait l'air tout chose... Il m'a donné une bonne poignée de main, et il m'a dit: « Ce soir, ma petite sœur sera contente. » Je me suis même demandé ce qu'il voulait dire...

Resté près de la porte vitrée, il regardait distraitement dehors, quand il écarquilla soudain les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe? se demanda-t-il.

Puis, à haute voix:

— Mais il y a le feu!

Il était déjà sur la terrasse, le saint derrière lui.



Le cœur serré, ils regardaient une grande flambée rougir le ciel, à l'autre bout du pays. Les fenêtres du petit pavillon s'ouvraient et les hommes penchés gesticulaient.

— C'est chez Aubernon... Les usines qui brûlent...

Sans prendre le temps de se couvrir, ils partaient en galopant. Les chantiers de bois en flammes embrasaient la nuit jusqu'au ventre des nuages. La cloche de l'église s'était mise à sonner le tocsin et les pompiers couraient vers la mairie en bouclant leur ceinture.

— Oh! regardez donc, ce que ça gagne!

Le sinistre avait dû atteindre d'un saut les hangars sous lesquels les bâches étaient amoncelées, et le ciel entier s'éclairait d'une aube de catastrophe. On y voyait dans les rues comme en plein jour.

Magloire Dubourg ne suivit pas le jardinier. Il avait tout de suite compris quelle main avait allumé l'incendie et, assis sur une marche du perron, désespéré jusqu'au fond de l'âme, il regardait dans le ciel sombre battre le pouls rouge du feu.

*
* *

Trois jours après, quand saint Magloire, au soir tombant, traversa Barlincourt pour se rendre à la gare, les usines fumaient encore. Des ateliers, il ne restait plus rien que des carcasses noircies; des chantiers, quelques gros tas de bois carbonisé au milieu d'un immense marécage où les ouvriers pataugeaient. On affirmait que les assurances couvraient à peine le tiers des dégâts.

L'Africain songea un instant devant ce grand espace dévasté. A l'écart, des badauds l'épiaient.

— On ne vous a rien appris de nouveau sur Gérard ? demanda-t-il en se tournant vers Milot qui lui portait son sac.

Le mutilé répondit, l'air attristé :

— Pas grand'chose... A la mairie, on leur a téléphoné que M. Gérard avait tout avoué au juge de Paris... Il était courageux, ce petit-là.

Adèle, qui les accompagnait, poussa un gémissement.

— Mon pauvre mignon, que j'ai connu portant encore des robes... Mais il n'y a donc plus que du malheur sur la terre !

Magloire était reparti, le dos voûté. De loin en loin, ils croisaient des gens qui grommelaient des injures.

— Bon voyage et bon vent ! lui cria le boulanger Bégin, debout sur le pas de sa porte.

Quand ils pénétrèrent sur le quai, il n'était que sept heures, et le train pour Paris n'était pas encore signalé. La gare s'assoupissait autour de ses poêles rouges. Dehors, le vent soufflait par courtes rafales, emportant dans la nuit un âcre parfum d'incendie. La flamme des lanternes tremblotait ; l'heure, sur son cadran, traînait ses deux doigts las.

Au moment de quitter pour toujours ce pays où, moins d'un an auparavant, il arrivait dans les acclamations, se croyant appelé à régénérer le monde, il se sentait écrasé par une mortelle tristesse. Il laissait derrière lui des existences dévastées, comme ces grands chantiers détruits qui fumaient. Pourquoi tous ces deuils, puisqu'il n'avait apporté que des gestes de pardon, des mots d'amour...

Arrêté sur le bord de la voie, il regardait son ombre. Comment peut-on croire qu'on bouleversera la terre quand son ombre tient si peu de place sur

un quai désert. Elle vous suit ou vous précède, ainsi qu'un chien docile, et ce sont seulement les lumières du monde qui la font par instant plus grande. Lentement, le saint éleva les bras, et sa silhouette dessina sur le sol une étrange croix d'ombre. Immobile, il regardait l'exemple... Cette ombre rédemptrice, pourtant, ne couvrait-elle pas la terre pour l'éternité ?... Et combien de martyrs aussi, combien de larmes, combien de sang !...

Il revint vers Adèle et Milot qui s'étaient assis sur un banc, le cœur gros.

— J'ai semé la souffrance sur mon passage, leur dit-il, j'ai meurtri ceux que j'aimais et je leur en demande pardon. Mais je ne faisais qu'obéir, c'était pour le bonheur de tous et pour la gloire de Dieu. Lorsqu'on veut semer, on ne voit d'abord que le soc aigu qui éventre la terre. Attendez, pour me juger, que la graine ait germé...

— Vous juger ! protesta Milot qui s'était mis debout. Personne n'oserait, et surtout pas devant moi. Vous êtes au-dessus de tout le monde.

La bonne, qui pleurait, la figure dans son mouchoir, articula quelques mots entrecoupés.

— Pour moi, vous serez toujours un saint...

L'apôtre la dévisageait tristement.

— Et pourtant, ne suis-je pas responsable de vos souffrances, Adèle, ma malheureuse amie, dit-il d'une voix sourde. Responsable aussi de la mort de ma pauvre Yvonne, responsable de tout... Gérard me l'a dit : il n'y a plus de famille Dubourg, et c'est ma faute...

Il se tut un instant, puis lourdement, d'un bloc, il tomba à genoux devant la vieille bonne.

— Je vous demande pardon, ma pauvre Adèle, et je demande pardon à tous ceux que j'ai fait

pleurer. Vous leur direz qu'à vos genoux j'ai promis de prier pour eux jusqu'à ma mort, et plus loin encore que le tombeau...

Les larmes coulaient jusqu'à sa barbe broussailleuse, et ses mains jointes tremblaient. La vieille bonne s'était vite dégagée et, prenant avec Milot le vieillard sous les bras, ils l'obligèrent à se relever.

— Vous, nous demander pardon, ça, jamais! se récriait Adèle... De toute ma vie, entendez-vous, jamais je n'aurai enduré tant de misère que ces mois-ci, eh bien, ça sera tout de même mon meilleur souvenir, parce qu'il me semble que j'ai approché le bon Dieu... C'est à nous d'être à vos genoux, pour vous demander de nous bénir.

L'Africain éleva les mains sur leurs deux têtes penchées, que le vent carêssait, et ses lèvres prièrent.

A l'entrée des messageries, les employés groupés chuchotaient, avec des rires bas. Milot seul les remarqua et, tournant la tête vers eux, il rognonna :

— Ça ne sera jamais que de pauvres salauds d'électeurs.

La bonne s'était remise à pleurer, gonflée de chagrin.

— Je sais bien que je ne vous reverrai plus, suffoquait-elle, et c'est comme si j'allais toujours vivre dans le noir.

— Ayez confiance, répondit le saint. Le temps viendra. Qu'importe si je n'ai pas été compris, si on me chasse : ma parole restera dans le cœur de quelques-uns, et onze disciples ont suffi à vaincre le monde par la douceur...

Dans le silence frileux du soir, on n'entendait plus que la sonnerie irritante du télégraphe; les yeux fatigués des disques semblaient prêts à se fermer,

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 13.12.21.

